Digitized by Google

15. 2. 420.

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION D'HISTORIENS CONTEMPORAINS

HISTOIRE

DU

DÉVELOPPEMENT INTELLECTUEL

DE

L'EUROPE

PAR

J. W. DRAPER

DOCTEUR EN MÉDECINE, DOCTEUR EN DROIT, PROFESSEUR DE PHYSIOLOGIE ET DE CHIMIE
A L'UNIVERSITÉ DE NEW-YORK,... ETC...

TRADUCTION DE L'ANGLAIS PAR L. AUBERT

SEULE ÉDITION FRANÇAISE AUTORISÉE

TOME DEUXIÈME

BIBLIOTECA NAZIONALE FIRENZE

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15
Au coin de la rue Vivienne
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
A BRUXELLES, A LIVOURNE ET A LEIPZIG
1868

Tous droits de reproduction réservés.

Digitized by Google

Digitized by Google

COLLECTION D'HISTORIENS CONTEMPORAINS

HISTOIRE

DU

DÉVELOPPEMENT INTELLECTUEL

DE

DE L'EUROPE

Digitized by Google

Brux.—Typ. de A. Lacroix, Verboeckhoven et C°, r. Royale, 3, imp. du Parc

Digitized by Google

HISTOIRE

DU

DÉVELOPPEMENT INTELLECTUEL

DE

L'EUROPE

PAR

J. W. DRAPER

DOCTEUR EN MÉDECINE, DOCTEUR EN DROIT, PROFESSEUR DE PHYSIOLOGIE ET DE CHIMIE
A L'UNIVERSITÉ DE NEW-YORK,... ETC...

TRADUCTION DE L'ANGLAIS PAR L. AUBERT

SEULE ÉDITION FRANÇAISE AUTORISÉE

TOME DEUXIÈME

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

15, BOULEVARD MONTMARTRE, 15

Au coin de la rue Vivienne

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS

A BRUXELLES, A LIVOURNE ET A LEIPZIG

1868

Tous droits de reproduction réservés.

Digitized by Google

Digitized by Google

CHAPITRE IX

L'AGE D'EXAMEN DE L'EUROPE

Après avoir exposé la chute du polythéisme, le déclin de la philosophie et la désorganisation morale et sociale de l'empire romain, occupons-nous du plus important de tous les événements de l'histoire, de la naissance du christianisme. J'ai à montrer comment naquit et se propagea une nouvelle croyance, comment un criterium de la vérité fut trouvé dans l'institution des conciles ecclésiastiques, et comment se développa un système qui, pendant près de mille ans, devait satisfaire aux besoins intellectuels de l'Europe.

Le lecteur, à qui je viens d'exposer la marche des affaires romaines, doit se préparer maintenant à en étudier les conséquences. Il nous faut à la fois suivre les progrès du christianisme, examiner comment ses principes fondamentaux s'adaptèrent aux besoins de l'empire, et comment il se transforma successivement, tâche extrêmement

Digitized by Google

périlleuse, s'il est vrai que la sincérité et la vérité elles-mêmes offensent quelquefois. Pour mon compte, j'ai l'intention de ne parler qu'avec le plus profond respect de ce grand sujet, mais aussi d'en parler avec une entière liberté, car pour moi la liberté de la pensée et de la parole est le premier des biens de ce monde.

Aussi, afin que l'on ne se méprenne point à mon égard, je déclare tout de suite et bien haut que j'entends distinguer entre le christianisme qui est un don de Dieu, et les organisations ecclésiastiques, qui, nées des besoins de l'homme et inventées par l'homme, peuvent être librement critiquées et, s'il le faut, condamnées.

L'état dans lequel se trouvait l'empire romain indique très clairement sur quels principes devait s'appuyer tout système nouveau destiné à améliorer la situation des choses. Sous le règne d'Auguste, la violence avait cessé, uniquement parce qu'elle avait fini son œuvre. La foi avait péri, la moralité avait disparu. Tout autour de la Méditerranée, les nations conquises se considéraient l'une l'autre, enveloppées dans une commune infortune. Le silence régnait en Europe, en Asie et en Afrique, mais c'était le silence du désespoir.

Rome n'avait jamais considéré l'homme comme un être, mais seulement comme une chose. Elle avait poursuivi la grandeur politique, toujours impitoyable et sans pitié pour les souffrances humaines. Si sa domination fut parfois avantageuse aux peuples conquis, ce fut tout à fait fortuitement, et, lorsque Rome se montra civilisatrice, ce ne fut jamais sciemment, ni à dessein. La conquête et la rapine étaient le but constant de ses actes, et jamais, même

lorsqu'elle fut au terme de son développement intellectuel, elle ne put comprendre l'égalité de tous les hommes aux yeux de la loi. Toujours elle resta fidèle à son inflexible politique, et bien rares furent les occasions où, pressée par la raison d'État, elle consentit à retenir sa main prête à frapper. Les caprices de la puissance la rendirent quelquefois miséricordieuse, mais jamais elle ne sut s'élever jusqu'à la bienveillance.

Alors que la Syrie payait en taxes le tiers de son revenu annuel, est-il étonnant que le paysan juif soupirât après un libérateur, et souhaitât ardemment la venue du Messie, roi temporel des Juifs, que lui promettaient les traditions nationales? Est-il étonnant que les hommes aspirassent à l'égalité devant la loi, alors que partout était proclamée l'égalité de toutes les créatures humaines devant Dieu, « qui fait luire le soleil sur le bon et sur le mauvais, et envoie les fléaux du ciel au juste aussi bien qu'à l'injuste. » L'égalité universelle implique la bienveillance universelle; aux prescriptions impersonnelles et souvent éludables de la loi, elle substitue les suggestions de la conscience toujours présente; elle accepte enfin la maxime : « Fais aux autres ce que tu voudrais qu'ils te fissent à toi-même. »

Le mode de propagation d'une doctrine dépend de deux choses : de la nature intrinsèque de cette doctrine et des conditions dans lesquelles se trouvent ceux à qui elle est destinée. La diffusion du christianisme n'est point difficile à comprendre. Le paganisme, son adversaire, était miné par des causes de faiblesse inhérentes et par l'impiété; il présentait le plus sombre aspect; si on peut l'ap-

peler un système, c'était un système sans une idée dominante, sans principes, sans organisation, et manquant totalement de l'esprit de prosélytisme. Ses pontifes avaient chacun leur dieu particulier, et ne formaient point un corps politique; ils présidaient aux cérémonies du culte et prédisaient les événements futurs, sans jamais intervenir dans la vie de la famille. Le paganisme n'avait pas une consolation à offrir aux humbles et aux malheureux ; c'est à peine s'il admettait une vie future; il limitait aux choses de ce monde les aspirations et la destinée de l'homme; il enseignait que chacun doit chercher à tout prix à assurer son bonheur ici-bas, et que le suicide est le refuge des hommes courageux contre l'infortune.

De l'autre côté, le christianisme, avec son ardent enthousiasme et sa foi brûlante, avec ses promesses de récompenses dans cette vie et d'un bonheur sans fin ou d'une damnation éternelle dans l'autre monde, avec ses doctrines si précises du péché, du repentir et du pardon, avec ses fascinants dogmes de la résurrection des morts, de la fin prochaine du monde et du jugement dernier; le christianisme, fort de l'efficacité du sang du fils de Dieu, fort de son ardeur de prosélytisme, et, au point de vue mondain, fort surtout de l'incomparable organisation qu'il reçut de très bonne heure. Au chrétien pauvre, il donnait les aumônes des fidèles, et à l'affligé leur sympathie. Chaque fois qu'ils s'assemblaient, les chrétiens demandaient à Dieu d'entendre les plaintes des captifs et d'avoir pitié de ceux qui vont quitter la vie. Pour l'esclave et pour son maître, il n'y avait qu'une loi, qu'une même espérance, qu'un baptême, qu'un Sauveur, qu'un Juge.

Souvent sans doute, lorsque le malheur venait à frapper la famille, l'esclave chrétienne consolait sa maîtresse de la perte d'un être cher avec l'idée que les séparations de ce monde ne sont que passagères, et qu'il est un autre monde où nous retrouverons nos morts. Comment arrêter la diffusion d'une croyance capable de faire palpiter de joie les cœurs brisés par la douleur!

L'organisation première du christianisme était une espèce de communisme; les biens des fidèles étaient réunis, et formaient un fonds commun sur lequel étaient entretenus les nécessiteux. Un tel système, rigoureusement appliqué, ne peut subsister que très peu de temps, et ne convient qu'à une communauté très restreinte. Il est par sa nature même impraticable sur une grande échelle. Il était à peine en vigueur, que les difficultés que suscita la question des veuves hébreuses et grecques vinrent montrer qu'il était urgent de le modifier. Cet établissement d'un fonds commun facilita grandement à l'Église la propagation de la foi nouvelle parmi les classes inférieures. Dans les pays chauds, où les besoins de la vie sont peu de chose, un capital en apparence insignifiant peut dans cette voie produire de grands résultats. Mais, à mesure que la richesse s'accumula, les convoitises et l'ambition s'éveillèrent; les dignitaires ecclésiastiques voulant rivaliser avec ceux de l'État et même les éclipser, il leur fallut de riches rémunérations et un train d'existence coûteux.

Ces modifications que l'organisation primitive de la chrétienté fut amenée à subir, nous autorisent à formuler cette instructive conclusion, qu'il ne faut attacher qu'une importance tout à fait secondaire aux formes particulières

que plus tard revêtit successivement le principe chrétien. Les sectes des premiers temps ont si totalement disparu, que nous nous rappelons à peine le sens des noms qu'elles portaient, et la nature de leurs dogmes spéciaux. L'orthodoxie chrétienne, qui se réduisait d'abord à des pratiques bien appropriées à l'état intellectuel des premiers fidèles, telles que le jeûne, la pénitence et l'aumône, s'éleva ensuite par degrés aux plus hautes doctrines métaphysiques. On supposerait toutefois à tort que chacune de ces pratiques ou de ces doctrines fût l'œuvre isolée d'un homme ambitieux. Considérées comme elles doivent l'être, c'est à dire dans leur ensemble, elles apparaissent comme les résultats du progrès normal des opinions humaines.

Que le lecteur curieux consulte les auteurs qui ont traité des sectes des premiers temps : il y verra comment à ses débuts l'Église eut à combattre l'attachement opiniâtre aux rites hébreux, et avec quelle difficulté elle parvint à se dégager du judaïsme, qui prédomina pendant les dix premières années ; il y verra aussi comment pendant des siècles elle fut agitée par des disputes au sujet de la nature du Christ, et comment de ces disputes naquirent croyances sur croyances : pour les ébionites, le Christ était purement humain, pour les docètes, il n'avait aucune forme sensible ; selon le juif gnostique Cérinthe, il possédait une double nature ; le lecteur y verra enfin comment le christianisme, après s'être plus tard répandu dans tout l'empire, conserva les empreintes visibles des deux influences qui avaient agi sur lui, l'influence de l'orient et celle de l'occident : l'orient, avec ses doctrines spécula-

Digitized by Google

tives dont les plus importantes avaient été développées par la philosophie platonicienne d'Alexandrie, celle de toutes les sectes philosophiques qui fournit le plus grand nombre de convertis à la foi nouvelle; l'occident, avec son génie utilitaire, tout pratique, hostile à la pensée, et qui, singulièrement favorisé par les circonstances, ne songeait qu'à s'agrandir matériellement et à développer sa puissance territoriale. Dans l'orient, toutes les conceptions enfantées par les sectes chrétiennes se perdent en Dieu; dans l'occident elles ont toutes l'homme pour objet. C'est là ce qui différentie essentiellement l'orient de l'occident : d'un côté, abondance de doctrines touchant la nature de la Divinité; de l'autre, abondance de préceptes pour l'amélioration et la consolation de l'humanité. Pendant longtemps, la tolérance, et même une tolérance très large, fut observée à l'égard des différences d'opinion, et jusqu'à l'époque du concile de Nicée aucun chrétien n'était considéré comme hérétique dès qu'il professait la foi au symbole des apôtres.

Un historien ecclésiastique fait au sujet des premières altérations du christianisme cette remarque pleine de finesse : « Une source limpide et pure, nourrie par de secrets canaux qui lui apportent la rosée du ciel, reçoit nécessairement, une fois qu'elle est devenue une grande rivière au cours long et sinueux, une teinture des différents sols à travers lesquels elle court. » Sous l'influence des circonstances extérieures, trois modifications distinctes du christianisme primitif se produisirent : le christianisme judaïque, le christianisme gnostique, et le christianisme africain.

Digitized by Google

Le premier provient de l'influence du judaïsme; le christianisme ne parvint à s'en affranchir qu'avec une extrême difficulté, et au prix de fréquentes dissensions, qui éclatèrent entre les apôtres eux-mêmes. Les premiers disciples restèrent placés au point de vue purement hébreux, impossible qu'il leur était de renoncer à l'idée que le Sauveur était le messie temporel, le roi des Juifs qui leur était promis depuis si longtemps. Aussi, la foi nouvelle se propagea-t-elle très rapidement, gagnant d'abord les Juifs, puis les Gentils, et enfin le monde entier sans distinction de nation, de climat et de couleur. C'est alors que les doctrines fondamentales sur lesquelles elle reposait attirèrent l'attention. Le christianisme judaïque proprement dit trouva bientôt une fin prématurée. Il ne put se maintenir contre les puissantes influences apostoliques qui régnaient au sein de l'Église, ni contre la pression violente exercée sur lui par les Juifs non convertis, qui le poursuivaient avec une haine acharnée. Ce furent des Juifs qui prêchèrent les premiers dans l'empire romain. Pendant les premières années, la circoncision et la conformité à la loi de Moïse étaient exigées, mais le premier concile qui s'assembla à Jérusalem (probablement vers 49 ap. J.-C.), ayant été consulté sur ce point, répondit par la négative. L'organisation de l'Église, d'abord calquée sur celle de la synagogue, fut ensuite changée. A l'origine, les croyances et les rites étaient simples; il suffisait de professer la foi en Jésus-Christ et de recevoir le baptême, qui marquait l'admission du prosélyte dans la communauté des fidèles. Jacques, qui était appelé le frère de Notre-Seigneur, occupait, comme le fait deviner son illustre pa-

renté, la première place de l'Église. Les noms des évêques de Jérusalem, qui succédèrent à Jacques, sont d'après Eusèbe : Siméon, Juste, Zachée, Tobie, Benjamin, Jean, Mathieu, Philippe, Siméon, Juste, Lévi, Ephraïm, Joseph et Juda. Les noms indiquent suffisamment les nationalités C'était une des gloires de cette Église, qu'elle n'avait point été souillée par l'hérésie jusqu'au temps du dernier évêque juif, gloire que nous ne devons toutefois lui accorder qu'en faisant nos réserves, car de très bonne heure nous trouvons à Jérusalem les traces de deux partis opposés : ceux qui acceptaient la conception miraculeuse du Christ, et ceux qui la rejetaient. Les ébionites voulaient absolument faire remonter la généalogie de notre Sauveur jusqu'à David, conformément à l'Évangile de saint Mathieu, et ne voulaient par conséquent rien entendre d'une conception miraculeuse, prétendant qu'elle était apocryphe et en contradiction manifeste avec la tradition qui faisait descendre le Sauveur de Joseph. Les ébionites doivent être considérés comme formant le parti national ou patriote.

Deux causes semblent avoir contrarié les progrès de la conversion parmi les Juifs : la première, la déception qu'ils éprouvèrent au sujet de la puissance temporelle du messie ; la seconde, la prééminence qui fut bientôt donnée à la doctrine de la Trinité. Ils poursuivaient avec une jalousie qui ressemblait à du fanatisme, tout ce qui touchait à la doctrine nationale de l'unité de Dieu. Le christianisme judaïque finit réellement à la destruction de Jérusalem par les Romains. Nous en trouvons le dernier vestige dans la dispute au sujet de la Pâque, dispute que

termina le concile de Nicée. La conversion des Juifs avait déjà cessé avant le règne de Constantin.

La seconde forme du christianisme, le christianisme gnostique, avait complétement achevé son développement un siècle après la mort du Christ; il exerça une influence très active pendant les quatre premiers siècles, et donna naissance à une infinité de sectes secondaires. Il n'était autre chose que le christianisme enté sur le magisme. Il faisait du Sauveur une intelligence émanée, dérivée d'un esprit éternel et existant de lui-même. C'était cette intelligence, et non Jésus-homme, qui pour eux était le Christ. Le Christ, ainsi immatériel et insensible, ne pouvait être pour le gnosticisme la source des idées d'expiation et de sacrifice. Le christianisme gnostique fut arrêté dans son développement par la réapparition du magisme pur chez les Perses, sous le règne d'Ardéchyr-Babegan. Il ne disparut toutefois point sans avoir fait sur le christianisme orthodoxe une impression beaucoup plus profonde qu'on ne l'a supposé, et dont les traces indélébiles se montrent encore de nos jours.

La troisième forme, le christianisme africain ou platonique, est née à Alexandrie. C'est là que s'allumèrent ces fatales disputes touchant la Trinité, un mot qui est absent des saintes Écritures, et qui semble avoir été pour la première fois employé par Théophile, évêque d'Antioche et le septième des apôtres. Au temps d'Adrien, le christianisme s'était répandu dans l'Égypte entière, et avait fait de nombreux prosélytes parmi les philosophes platoniciens de la métropole. Ces philosophes modifièrent l'idée gnostique dans le sens de leurs propres doctrines. Ils pré-

tendaient que le principe dont procède l'univers émane de l'esprit suprême, et est susceptible de retourner à lui, comme le rayon de soleil, disaient-ils, émane du soleil et retourne au soleil. Ils affirmaient que ce rayon est attaché d'une manière permanente à notre Sauveur, et que par conséquent il peut être considéré comme étant Dieu. Il y a donc dans sa personne trois parties distinctes : le corps, l'âme, et le logos; il est ainsi à la fois Dieu et homme. Mais, comme le rayon est inférieur au soleil, il s'ensuit que le Christ doit être inférieur au Père.

Il y a évidemment dans tout cela quelque chose de transcendantal, et les chrétiens, imitant l'exemple des philosophes grecs, voyaient là une mystérieuse doctrine, qu'ils appelaient « de la viande pour les hommes forts », tandis que la doctrine populaire était « du lait pour les nouveau-nés. » Justin, saint et martyr, 132 après J.-C., et qui avait été philosophe platonicien, pensait que le rayon divin, après avoir été fixé au Christ, ne se retirait jamais de lui, et n'était jamais séparé de sa source. Il explique son idée à l'aide de deux exemples : de même que le discours (*logos*) sort d'un homme, et arrive à un autre homme, lui transmettant une certaine pensée qui reste cependant dans la personne qui parle, de même le logos du Père subsiste inaltéré en lui, bien qu'il ait été communiqué au Fils; ou bien encore, de même qu'une lampe peut servir à en allumer une autre sans rien perdre de son éclat, de même la divinité du Père est transmise au Fils. Cette dernière interprétation devint plus tard très populaire, et trouva place dans le symbole de Nicée : « Dieu de Dieu, Lumière de Lumière. »

Digitized by Google

Il est manifeste que cette argumentation avait pour objet de conserver intacte la doctrine de l'unité de Dieu, car à cette époque la grande majorité des chrétiens étaient monarchistes, l'expression étant bien entendu prise dans son acception théologique.

Ainsi disparurent le christianisme judaïque et le christianisme gnostique; le christianisme africain, platonique ou alexandrin, était destiné à se perpétuer. On ne peut bien comprendre comment il en arriva ainsi, sans connaître l'histoire politique de l'époque. J'en rappellerai donc brièvement les faits principaux.

C'est par la Judée, où il était né, que le christianisme commença la conquête du monde. Sous sa première forme il fit de rapides et inévitables progrès, grâce à cette croyance alors universelle, que la fin de toutes choses était prochaine et que le monde allait périr par le feu. Il sortit de la guerre civile qu'il avait allumée en Judée, pour commencer son ère de conquêtes et d'agrandissement extérieur. Il envahit successivement Chypre, la Phrygie, la Galatie, toute l'Asie Mineure, la Grèce et l'Italie. Les persécutions de Néron à l'occasion de l'incendie de Rome n'arrêtèrent pas un instant sa course; sous son règne il se propagea très rapidement, et bientôt dans toutes les directions s'élevèrent des églises pétrines et paulines, ou judaïsantes et hellénisantes. Les dernières finirent par l'emporter sur les premières, qui disparurent définitivement. La constitution des églises fut changée, et les congrégations perdirent peu à peu le pouvoir, qui finit par se trouver concentré tout entier dans les mains de l'évêque. A la fin du premier siècle, la forme épiscopale prédomi-

nait, et l'organisation ecclésiastique était déjà assez puissante pour mériter d'éveiller l'attention des empereurs. Ils commençaient à découvrir l'erreur qu'ils avaient jusqu'alors commise en confondant la foi nouvelle avec le judaïsme. Leur aversion pour la religion naissante se traduisit bientôt en mesures de répression, que l'attitude prise dès l'origine par le christianisme ne pouvait manquer de lui attirer. Les chrétiens, en effet, non contents de se tenir systématiquement à l'écart et d'éviter les théâtres et les rejouissances publiques, s'étaient constitués de manière à former un empire dans l'empire. Un tel état de choses était absolument incompatible avec le gouvernement établi, et les dangers et les maux qu'il devait inévitablement engendrer ne tardèrent point à se faire sentir. La marche triomphante du christianisme fut grandement accélérée par la facilité de communication qui existait dans le bassin de la Méditerranée, dont la domination était aux mains d'une seule puissance. Les marchands juifs et grecs lui servaient d'intermédiaires ; leurs cités commerçantes étaient pour lui autant de postes. Il ne faut toutefois point supposer que la diffusion du christianisme s'opéra sans résistance : pendant un siècle et demi les petits fermiers et les habitants des campagnes le poursuivirent de leur haine; ils le regardaient comme une institution particulière aux communautés commerçantes, qu'ils avaient de tout temps méprisées, et prétendaient qu'on devait lui imputer les tremblements de terre, les inondations, et les pestes. Le désir qu'ils avaient des biens des fidèles confisqués par la loi, contribuait encore à les exciter contre les chrétiens, qui s'en plaignaient

Digitized by Google

amèrement et sans cesse. Les tortures, le feu et les bêtes du cirque ne purent rien; les persécutions mêmes devinrent la source de nouveaux succès. L'injustice et la cruauté envers une communauté pieuse, mais faible, ont invariablement pour effet de resserrer les liens qui unissent ses membres, et de mettre fin aux dissensions qui la divisent.

Il arriva plusieurs fois, il n'y a point à en douter, que les persécutions eurent pour cause l'attitude de défiance prise par les communautés chrétiennes devenues plus puissantes. Pour le comprendre, nous n'avons qu'à parcourir certains documents, tels que l'adresse de Tertullien à Scapula. Empreinte d'un esprit d'intolérance extrême, elle accuse la religion païenne d'être la source de toutes les calamités publiques, et appelle la vengeance de Dieu sur l'idolâtrie nationale. Conformément à l'opinion générale des chrétiens de l'époque, elle reconnaît l'existence réelle des dieux païens, qu'elle stigmatise comme des démons, et proclame qu'il faut se décider à les chasser. Elle avertit les adversaires du christianisme qu'ils seront frappés de cécité, dévorés par les vers, et assaillis par des calamités terribles. Une fois que de semblables sentiments de haine et de mépris eurent acquis assez de force pour inquiéter le pouvoir, ils devaient infailliblement provoquer la persécution. La persécution de Décius, en 250, fut principalement dirigée contre le clergé; elle frappa jusqu'aux évêques de Jérusalem, d'Antioche et de Rome. Huit ans après eut lieu la persécution dans laquelle périrent Sextus, évêque de Rome, et Cyprien, évêque de Carthage.

Sous Dioclétien, il était devenu évident que l'existence des communautés chrétiennes, qui se gouvernaient elles-mêmes et qui partout se multipliaient, était absolument incompatible avec celle du système impérial. Si on les supportait plus longtemps, elles ne manqueraient point d'acquérir une telle puissance, qu'elles deviendraient bientôt aussi redoutables au point de vue politique qu'au point de vue religieux. Dans tout l'empire, il n'y avait pas une ville, pas un village même, et, ce qui était plus grave encore, pas une légion où n'existassent de semblables organisations. L'esprit inflexible et inexorable qui les animait engendra nécessairement une triple alliance entre les hommes d'État, les philosophes, et les polythéistes. Les trois partis, oubliant leurs dissentiments mutuels, s'unirent cordialement pour combattre l'ennemi commun avant qu'il fût trop tard. Il arriva que le conflit éclata dans l'armée. Lorsque le mal s'attaque à l'instrument même du pouvoir, il est urgent que le souverain songe au remède. Les soldats chrétiens de plusieurs légions refusèrent de prendre part aux solennités traditionnelles par lesquelles on rendait les dieux favorables à l'empire. On était alors à l'hiver des années 302-303. Les conjonctures semblèrent si graves, que Dioclétien et Galérius tinrent conseil pour aviser au parti à prendre. On comprend très bien les difficultés de la situation par ce seul fait, que la femme et la fille de Dioclétien elles-mêmes comptaient parmi les adeptes de la nouvelle religion. Les vues politiques de Dioclétien étaient si larges et si justes, qu'à un second conseil qui fut tenu, les ministres et les généraux ne purent le faire consentir à la persécution avant de lui avoir

prouvé clairement qu'un conflit était inévitable. Il eut une telle peine à se décider, qu'il ne céda qu'à la condition expresse qu'aucune vie humaine ne serait sacrifiée. Il est à peine besoin de rappeler les événements qui suivirent. L'église de Nicomédie fut rasée jusqu'au sol; les chrétiens se vengèrent en mettant le feu au palais impérial; un édit de l'empereur fut insulté publiquement et déchiré; les officiers chrétiens de l'armée furent contraints de résigner leur fonctions, et, comme le raconte un témoin oculaire, Eusèbe, une foule de chrétiens souffrirent le martyre en Arménie, en Syrie, en Mauritanie, en Égypte, et ailleurs encore. La marche des événements fut si irrésistible, que l'empereur lui-même ne put mettre un terme à la persécution. Les chrétiens furent torturés, brûlés, décapités et jetés aux bêtes; la plupart d'entre eux recevaient leur condamnation en remerciant Dieu de les avoir jugés dignes de mourir pour lui. Le monde entier fut rempli d'admiration. Un conflit intérieur semblait imminent, lorsque la sombre et farouche politique du temps vint résoudre la question d'une manière tout à fait inattendue. Constantin, qui venait d'échapper à son perfide gardien Galérius, ne fut point longtemps sans reconnaître les immenses avantages qu'il retirerait d'une alliance avec le parti chrétien. Une telle alliance devait lui concilier dans toutes les régions de l'empire une foule d'hommes et de femmes prêts à braver le fer et le feu, devait lui assurer des partisans, non seulement animés de l'esprit de leurs ancêtres, mais encore, puisqu'il est vrai que la nature humaine se retrouve toujours et partout la même, avides de tirer vengeance de l'injustice et de la barbarie épouvantables avec

lesquelles ils avaient été traités ; elle devait enfin, ce qui était plus important que tout le reste, lui gagner dans chacune des légions de l'armée des adhérents dévoués et à toute épreuve. Son parti fut pris à l'instant, et la victoire couronna ses efforts. Il ne put faire autrement que de rester fidèle, au moins en apparence, à ceux qui lui avaient donné le pouvoir, et qui l'aidèrent à se maintenir sur le trône, mais ce ne fut qu'aux derniers jours de son affreuse existence qu'il consentit à accomplir les devoirs religieux prescrits par l'Église.

Du reste, la tentative qu'avait faite Constantin de s'allier au parti chrétien, dont la force croissait si rapidement, n'était nullement nouvelle. Maximin l'avait faite aussi, mais sans succès. Licinius, devinant la politique que ne manquerait point d'adopter Constantin, essaya d'en neutraliser les conséquences en renouvelant la persécution, 316 ; il espérait ainsi se concilier les païens. Les luttes des candidats à l'empire affaiblissaient tellement l'État, que le parti chrétien, eût-il été plus faible qu'il n'était alors, eût encore été en état de faire pencher la balance de son côté, et d'assurer la prépondérance au candidat de son choix. Bien plus, il était certain de prévaloir un jour par le nombre de ses adeptes, par ses nombreuses ramifications et par sa compacité. La force, le raisonnement et la persuasion avaient également échoué contre lui.

C'est au règne de Constantin le Grand qu'il faut rapporter le commencement de ces dix siècles de ténèbres et de calamités qui pesèrent ensuite sur l'Europe. Il marque la vraie fin de l'empire romain, et la naissance de l'empire grec. La transition de l'un à l'autre est nettement

accusée par l'introduction d'une nouvelle capitale, d'une nouvelle religion, et surtout d'une nouvelle politique. Un homme ambitieux avait conquis le pouvoir impérial en se faisant le représentant des intérêts d'un parti qui grandissait très rapidement, événement qui devait avoir pour conséquences inévitables l'union entre l'Église et l'État, l'abandon par les classes dangereuses de la société des carrières civiles pour la carrière ecclésiastique, la décadence et la matérialisation de la religion. C'est donc le règne de Constantin, et non celui de Léon l'Isaurien, comme on l'a prétendu, qui marque vraiment la naissance de l'empire byzantin; il marque aussi le commencement de l'âge de foi de l'Europe, bien que je regarde l'âge d'examen comme s'étendant un peu au delà de cette époque, et finissant réellement avec la ruine de la puissance militaire de Rome.

Les auteurs ecclésiastiques ont voulu à tout prix tout rattacher à la conversion de Constantin, et à l'établissement du christianisme comme religion nationale. C'est qu'ils voyaient les choses à travers un milieu qui les déplaçait, et qui grandissait l'accessoire et le secondaire aux dépens de l'essentiel. Les événements avaient pris une tournure telle, que la ruine politique de la cité romaine était inévitable. Comme peuple, les Romains avaient disparu, absorbés par les autres nations; le centre réel du pouvoir était dans l'armée. L'une après l'autre, les légions produisaient des candidats à la pourpre, la plupart soldats de fortune, qui sur le trône conservaient les mœurs de leur ancien milieu social et la grossièreté de la vie des camps. Ils ne pouvaient sympathiser avec les mœurs raf-

Digitized by Google

finées et élégantes des derniers représentants de l'aristocratie romaine, qui expirait alors à Rome ; ils n'avaient que du mépris pour la puissance militaire décrépite de la vieille cité, et ils haïssaient les souvenirs de son passé. Pour de tels hommes, la fondation d'une cité nouvelle était un expédient qui s'imposait de lui-même, ou au moins, s'ils reculaient devant une aussi laborieuse entreprise, ils devaient naturellement songer à transférer la résidence impériale dans quelqu'une des autres grandes villes de l'empire. Ce fut ainsi que Dioclétien alla se fixer à Nicomédie, événement dont Rome ressentit bientôt les désastreuses conséquences.

Après que Constantin eut tué son fils Crispus, son neveu Licinius, et étouffé dans un bain de vapeur sa femme Fausta, à laquelle il était marié depuis vingt ans, et qui lui avait donné trois fils, les sentiments d'horreur que ses crimes inspiraient au peuple éclatèrent ouvertement. Une pasquinade, où son règne était comparé à celui de Néron, fut affichée à la porte du palais. L'empereur, dans le premier accès de sa colère, fut sur le point d'assombrir encore le terrible drame par le massacre de la population romaine, qui avait osé l'outrager. Il consulta, dit-on, ses frères au sujet des mesures à prendre. Le résultat de leurs délibérations fut plus funeste encore à Rome que ne l'eût été la vengeance que méditait l'empereur ; il fut décidé que Rome descendrait au second rang, et qu'une nouvelle capitale serait construite ailleurs.

La situation politique suggéra donc, aussi bien qu'elle la rendit possible, la translation du siége du gouvernement ; la vengeance du criminel empereur n'en fut qu'une

cause secondaire. Peut-être aussi trouvait-il dans les préoccupations inséparables d'une telle entreprise un refuge contre les tourments de sa propre conscience. C'est en tout cas à tort que l'on a supposé que Constantin avait embrassé le christianisme, soit à cette époque, soit même beaucoup plus tard. Ses actes ne sont point ceux d'un zélé converti ; il ne fut jamais un prosélyte, mais un protecteur. Jamais il ne se laissa guider par les principes religieux, et s'il aida puissamment ses nouveaux alliés, plus d'une fois aussi il se montra vraiment homme d'État en faisant preuve de la plus grande impartialité à l'égard des deux formes de foi. En sa qualité de Pontifex Maximus, il restaura les temples païens, et ordonna que les aruspices fussent consultés comme par le passé. Aux fêtes qui furent célébrées pour l'anniversaire de la fondation de la nouvelle cité, il rendit les honneurs à la statue de la fortune. Sous son règne, les sacrifices continuèrent à avoir lieu, et les temples restèrent ouverts, ce qui semble indiquer qu'il ne voulait pas autre chose que laisser subsister les deux religions l'une à côté de l'autre. Ses recommandations à l'évêque d'Alexandrie et à Arius trahissent son indifférence religieuse personnelle : il les engage à imiter les philosophes, qui jamais ne soulèvent de questions profondes devant un auditoire ignorant, et qui savent avoir des opinions différentes sans se haïr. Il ne méconnut cependant jamais les obligations qu'il avait contractées envers le parti qui l'avait conduit au pouvoir.

Les actes mêmes de Constantin confirment entièrement la conclusion que nous venons de formuler. Ces actes constituent pour nous une autorité beaucoup plus sûre

Digitized by Google

que tous les écrits des polémistes religieux. Il fit frapper une médaille sur laquelle était gravé à côté du monogramme du Christ, le mot « Dieu », qui s'appliquait à lui-même. Une autre médaille le représentait assis dans le char du soleil, et soutenu dans les airs par une main céleste. Mais c'est surtout la grande colonne de porphyre, haute de cent vingt pieds, qui indique très nettement ce qu'était la foi religieuse du fondateur de Constantinople. La statue qui la surmontait montrait confondus ensemble le soleil, le Sauveur, et l'empereur. C'était une statue colossale d'Apollon, dont les traits avaient été changés en ceux de l'empereur; autour de la tête étaient disposés, imitant des rayons, les clous de la croix du Christ, qui venaient d'être retrouvés à Jérusalem. L'attitude de protecteur que prit Constantin à l'égard du christianisme est une des particularités de sa politique, qu'il est essentiel de ne pas négliger. Par l'édit de Milan, il accorda la liberté religieuse aux païens aussi bien qu'aux chrétiens; mais la nécessité où il se trouvait de favoriser surtout les derniers, le conduisit à publier un rescrit par lequel il exemptait le clergé de toutes les charges civiles. Ce fut cette même nécessité qui le conduisit à se concilier les évêques par de larges donations pécuniaires destinées à subvenir aux frais de reconstruction des églises et à d'autres besoins. Il se vit également entraîné à détruire, même à l'aide des moyens les plus blâmables, tout ce que son entourage lui signalait comme entaché d'hérésie. Guidé peut-être par de meilleurs sentiments, il rétablit les chrétiens qui avaient été dégradés; il restitua aux héritiers légitimes les biens confisqués des martyrs, ou les abandonna à

l'Église dans les cas où ces héritiers n'existaient plus ; il fit mettre en liberté ceux qui avaient été condamnés aux mines, et rappela les bannis. Il fit supporter au trésor impérial la plupart des pertes qu'avaient éprouvées les chrétiens; il fit construire de magnifiques églises dans les villes les plus importantes, et même en terre sainte ; il défendit que les Juifs eussent des esclaves chrétiens. Souvent il disposa de la puissance civile pour appuyer les décisions des conciles, et il s'opposa énergiquement à toute tentative de schisme dans l'Église, déterminant lui-même, sous l'inspiration de son entourage clérical, les conditions qui constituaient les différents degrés d'hérésie. Mais, s'il crut devoir tant faire pour le parti qui lui avait prêté son appui, la vacillation dont il fit preuve montre bien qu'il était en cela bien moins inspiré par ses principes que par sa politique. Après que plusieurs conciles successifs eurent mis fin à la dispute des donatistes, il fit de lui-même cesser leur exil; après avoir dénoncé Arius comme « l'image même du diable, » il céda aux prières des femmes de sa cour, et le reçut de nouveau en grâce; après avoir fait détruire le temple d'Esculape à Aegium et avoir fait enlever les portes et les toitures de plusieurs autres temples, il se concilia à demi les païens en ne poussant pas plus loin l'exécution des mesures qu'il avait décrétées contre eux, et les chrétiens durent accepter comme des faits accomplis les bonnes intentions de l'empereur à leur égard.

La translation du siége de l'empire à Constantinople eut pour le christianisme un double avantage. Grâce à cette translation, les évêques de Rome échappèrent à la

tutelle et au contrôle direct du gouvernement impérial, et purent prendre en main le pouvoir, pouvoir très précaire d'abord, mais dont une suite de circonstances singulièrement favorables devait plus tard faire la suprématie des papes. D'un autre côté, il n'y avait à Constantinople, ni souvenirs, ni intérêts païens à combattre. La nouvelle cité fut d'abord essentiellement romaine, mais bientôt la langue grecque y remplaça définitivement le latin, qui tendit de plus en plus à devenir une langue sacrée.

Constantin savait très bien où résidait depuis longtemps le secret de la puissance à Rome. Sa propre histoire depuis la mort de son père, et son élévation au trône par les légions à York, lui avaient appris qu'il ne pourrait perpétuer sa dynastie et son système qu'à la condition de se gagner ces redoutables corps militaires. Ce fut pour cette raison, et afin que personne à l'avenir ne tentât ce que lui et la plupart de ses prédécesseurs avaient fait, qu'il réduisit l'effectif de la légion de six mille à quinze cents ou mille hommes. Ce fut pour cette raison également qu'il ouvrit à l'ambition les voies nouvelles et moins dangereuses de la richesse et des dignités ecclésiastiques; il avait justement deviné que le peuple tout entier s'intéresserait à la prospérité de l'Église, si le clergé était pris indistinctement dans toutes les classes de la société. En exemptant les prêtres des plus lourdes charges municipales, telles que celle de décurion, il invita ouvertement les païens à l'apostasie. Par l'intérêt qu'il prit personnellement à la controverse des trinitaires, il encouragea chez la populace le goût des disputes théologiques, jusqu'alors réservées aux philosophes et aux

hommes éclairés. Avec l'ancien polythéisme l'hérésie était impossible, puisque chacun était libre de choisir son dieu et son culte; mais pour le monothéisme qui venait de naître, l'hérésie était inévitable, l'hérésie, terrible mot qui a servi de prétexte et de justification à toute une sombre liste de crimes! Tout entiers à ces disputes passionnées, les hommes ne songeaient guère aux événements plus importants du monde politique; quant à la populace, on détourna facilement son attention des affaires du gouvernement par des largesses, des spectacles, et des courses de chevaux. Ce n'était cependant point sans avoir préparé de sérieux dangers à l'avenir de l'empire, que l'on avait ouvert ces nouvelles voies à l'ambition. Les donatistes, que les conciles convoqués par Constantin à Rome, à Arles et à Milan, avaient inutilement essayé de réduire au silence, persistaient dans un état de révolte, qui était plus qu'une révolte religieuse, et montraient à l'égard de leurs adversaires cette animosité extrême que l'on retrouve dans toutes les querelles religieuses. Enthousiastes égarés, ils se donnaient eux-mêmes le titre d'élus de Dieu, et proclamaient que la seule succession apostolique orthodoxe était celle de leurs évêques, et que quiconque nierait les droits de Donat au siége épiscopal de Carthage serait damné pour l'éternité. Ce sont eux aussi qui demandaient, et avec un accent de vérité qui prêtait une grande force à leurs paroles : « Qu'ont de commun l'empereur et l'Église, qu'ont de commun les chrétiens et les rois, qu'est-ce que les évêques ont à faire à la cour ? » Déjà le parti catholique, se préparant aux atrocités dont il allait se souiller, faisait entendre cette sinistre

question : « Veut-on frustrer la vengeance divine de ses victimes? » Déjà Constantin, en autorisant l'Église à recevoir des legs, avait donné naissance à ce pouvoir, qui, reposant sur l'influence inséparable d'une richesse territoriale considérable, finit par acquérir la prédominance, lorsqu'il est entre les mains d'une corporation qui toujours s'enrichit et jamais n'aliène, qui toujours se renouvelle d'elle-même et jamais ne meurt. Ce ne fut point par une intervention miraculeuse, mais uniquement par son organisation que le christianisme devint puissant ; l'individu qui est fatalement condamné à périr, et la famille qui est fatalement condamnée à s'éteindre ne peuvent rien contre une corporation qui agit d'après des principes immuables, et qui dure éternellement. L'État, du reste, ne fut point seul à souffrir de son alliance avec l'Église ; cette dernière paya chèrement les avantages temporels qu'elle reçut de l'intervention du gouvernement dans ses propres affaires. Les pieux Fraticelli ne se trompaient point, lorsque mille ans plus tard ils exprimaient cette conviction, que le don fatal d'un empereur chrétien avait causé la ruine de la religion.

Qu'il y avait loin du grossier soldat qui acceptait la pourpre à York, à cet empereur efféminé du Bosphore, chargé de vêtements de soie brodés d'or, le front ceint d'un diadème de saphyrs et de perles, la tête couverte de faux cheveux de diverses nuances, à cet empereur gardé par les mystérieux eunuques qui remplissent son palais, et qui peuple les rues de la capitale de ses espions et de sa police toujours en éveil ! Le même homme qui avait commencé en empereur romain, finit en véritable des-

pote asiatique. Aux derniers jours de sa vie, il se dépouilla de la pourpre impériale, et, prenant les vêtements blancs consacrés, il se prépara au baptême, afin de laver en une fois tous les péchés de sa longue et criminelle existence. Profondément politique jusque dans ses rapports avec le ciel, il voulut retarder jusqu'au dernier moment la cérémonie qui seule pouvait le purifier entièrement. Il s'étendit ensuite sur un lit tendu de blanc, ne prit plus aucune part aux affaires de ce monde, et après s'être ainsi assuré dans la vie future la même prospérité dont il avait joui ici-bas, il expira, 337 ans après J.-C.

Si nous nous plaçons au point de vue théologique, au nombre des événements marquants du règne de cet empereur nous compterons la querelle des trinitaires et la matérialisation définitive du christianisme. Cette querelle commença parmi les ecclésiastiques platoniciens d'Alexandrie, et exerça pendant plusieurs âges une influence considérable. Depuis un temps immémorial, comme nous l'avons déjà dit, la conception d'une trinité était familière aux Égyptiens. Ils en reconnaissaient même plusieurs : chacune avait son culte dans une cité différente, et les fidèles d'un culte particulier pratiquaient la plus grande tolérance à l'égard de ceux des autres cultes. Les temps étaient maintenant bien changés. Un des principes établis de la politique de Constantin était de détourner vers l'Église les ambitions qui autrefois se portaient vers les carrières civiles, et de rendre les dignités ecclésiastiques plus sûres et plus avantageuges que les charges et la gloire militaires. Il s'ensuivit nécessairement que l'empressement avec lequel ces dignités furent recherchées,

amena des luttes plus violentes, préludes des luttes plus violentes encore des évêques pour la suprématie épiscopale.

Examinons maintenant les variations de l'opinion qui caractérisent cet âge. Il serait impossible de les décrire toutes, et par conséquent, je me bornerai aux plus importantes, qui suffiront pour l'objet que nous avons en vue. Occupons-nous d'abord de la dispute des trinitaires.

Depuis quelque temps déjà des dissensions s'étaient élevées dans le sein de l'Église, et de la persécution même était née la discorde. Les martyrs qui avaient souffert pour la foi, et les confesseurs qui l'avaient courageusement avouée s'étaient acquis une considération et une influence considérables. Ils étaient devenus les intermédiaires par lesquels s'effectuait le retour à l'Église de ceux de leurs frères plus faibles qui avaient apostasié aux jours du danger. De là d'inévitables abus. On citait des martyrs qui avaient permis l'usage de leur nom à « un homme et à ses amis, » et on avançait même que des billets de recommandation avaient été achétés pour de l'argent. Comme il était à souhaiter qu'une discipline uniforme régnât dans toutes les églises, de manière à ce que la sentence d'excommunication prononcée par l'une d'elles fût reconnue par les autres, il devenait urgent que ces abus disparussent. Une controverse s'ensuivit, et Novatien fonda une secte sur ce principe, que les apostats ne devaient plus jamais être reçus de nouveau dans le sein de l'Église. C'était là un dissentiment sur une simple question de discipline, mais il ne manquait point d'autres élé-

ments de dispute, l'époque de la célébration de Pâques entre autres, la nature du Christ, le millénarisme et la rénovation du baptême. Déjà en Syrie l'exemple de Noet, l'Unitaire, laissait deviner ce qui allait survenir; déjà il y avait des patripassiens, et déjà existait le sabellianisme.

C'est à Alexandrie qu'éclata l'orage. Dans cette ville vivait un prêtre du nom d'Arius, qui, à l'occasion d'une vacance, se porta comme candidat à l'épiscopat. Il fut supplanté par Alexandre, un autre prêtre. Tous deux comptaient de nombreux partisans; Arius parmi les siens ne comptait pas moins de sept cents vierges du nome maréotique. Dans son dépit, il accusa de sabellianisme son heureux rival, qui lui répondit par l'anathème. Dans l'atmosphère d'Alexandrie, une question de ce genre ne pouvait tarder à revêtir un caractère philosophique. Le point en litige était la définition de la position que le Fils occupait dans la sainte Trinité. Arius partait de ce principe, qu'il existait forcément un temps où le Fils, en vertu de sa qualité même de fils, n'existait pas, et un temps auquel il avait commencé à être, et prétendait qu'évidemment le fils doit être postérieur au père, assertion qui impliquait nécessairement l'inégalité des trois personnes de la Trinité. Les partisans d'Alexandre s'élevèrent contre cette doctrine blasphématoire, qui rabaissait le Rédempteur; les ariens, de leur côté, répondaient qu'en égalant sous tous les rapports le Fils au Père, leurs adversaires altéraient la grande vérité de l'unité de Dieu. Le nouvel évêque lui-même, soit pour édifier ses frivoles concitoyens, soit pour justifier la confiance qu'ils avaient mise en lui, pre-

nait une part active aux débats qui avaient lieu en public sur la question. Les habitants d'Alexandrie, avec leur légèreté caractéristique, et bien loin de soupçonner les sérieux et durables résultats qui se produiraient bientôt, prenaient plaisir à représenter sur la scène les incidents remarquables de cette lutte théologique. C'est sur le théâtre d'Alexandrie, on peut le dire, que prirent naissance la plupart des altérations du christianisme. Les passions des deux partis étaient excitées ; les Juifs et les païens qui remplissaient la ville, exaspéraient les chrétiens par leurs railleries. Le désordre se progagea, et bientôt tout le pays fut en proie à l'agitation. Sous l'influence du chaud climat de l'Afrique, une simple controverse théologique prit bientôt les proportions d'une révolution politique. Dans l'Égypte entière, il n'y avait pas un chrétien, et peut-être pas une femme chrétienne, qui ne discutât sur la nature de l'unité divine. Le désordre s'accrut à tel point que l'empereur jugea son intervention nécessaire. D'abord, sans doute, il s'applaudit de la tournure qu'avaient prise les événements ; il aimait mieux voir les provinces engagées dans des disputes religieuses, qu'occupées à conspirer en secret contre sa personne ou contre sa politique. Un peuple parfaitement uni est toujours un danger pour le pouvoir absolu. Constantin envoya à Alexandrie, pour concilier le différend, Osius, évêque de Cordoue, puis, jugeant le mal trop grave, il eut recours à ce mémorable expédient, la convocation du concile de Nicée, 325. Le concile essaya d'apaiser les troubles en condamnant Arius, et en promulguant les articles de foi qui constituent le symbole de Nicée. Sans entrer dans les détails, disons

seulement que le concile déclara que le Fils est de la même substance que le Père, déclaration prudente et qui répondait bien au besoin des circonstances, mais dont l'ambiguité, comme le prouvèrent les événements, devait avoir des conséquences désastreuses. Le concile de Nicée aima donc mieux éluder la question que la résoudre; l'empereur confirma ses décisions en bannissant Arius.

« Je suis persécuté, disait plaintivement Arius, parce que j'ai enseigné que le Fils a eu un commencement, et que le père n'en a pas eu. » C'est l'influence des théologiens courtisans qui avaient fait de l'empereur l'ennemi personnel d'Arius. Constantin, ainsi que nous l'avons vu, avait d'abord regardé la dispute comme tout à fait frivole, si même il n'avait pas partagé cette conviction d'Arius, que par la nature même des choses le fils doit être moins âgé que le père. Les représentations théâtrales, où la question était tournée en ridicule, étaient bien faites aussi pour le confirmer dans sa première manière de voir. Son jugement se perdait au milieu de toutes les théories qui se produisaient alors au sujet de la nature du Christ. Toutes ces doctrines, en effet, la doctrine des ébionites, la doctrine gnostique et la doctrine platonique, toutes ces doctrines, dis-je, aboutissaient à cette conclusion unanime, que l'opinion généralement admise devait être erronée, et qu'un temps avait nécessairement été, où le Fils n'existait pas.

La dispute se propageant dans les églises et même dans les familles, Constantin s'était à la fin trouvé contraint d'intervenir. Il se posa d'abord simplement comme arbitre, puis, sollicité par son entourage, il se décida à

prendre parti contre Arius. C'est alors que parut la lettre où il le dénonçait comme l'image du diable. Arius put dès ce moment prévoir ce qui arriverait inévitablement à Nicée. Tout était réglé avant que le concile fût réuni. De tous les contemporains, il n'y en avait pas un seul qui fût disposé à voir dans le Concile une assemblée d'hommes sincères et animés du désir d'arriver à la vérité par la comparaison des doctrines adverses. Son but était de formuler un symbole tel, que les ariens ne pussent consentir à le signer, et causassent ainsi leur propre ruine. Au symbole fut jointe une formule d'anathème, qui réglait précisément le point, cause première de la dispute, et qui ne laissait aucune chance de salut aux victimes qu'elle était destinée à frapper. Le symbole de Nicée primitif différait en quelques points essentiels de celui que nous connaissons aujourd'hui sous ce nom. Entre autres choses, on y a supprimé la clause fatale qui le terminait : « La sainte Église catholique et apostolique anathématise ceux qui prétendent qu'il fut un temps où le Fils de Dieu n'était pas, qu'il n'existait pas avant d'être engendré, qu'il est créé, sujet à changer ou altérable. » L'empereur donna force de loi aux décisions du Concile. Il lança des lettres où il dénonçait Arius, et décréta la peine de mort contre quiconque trouverait un livre d'Arius et ne le brûlerait point, donnant ainsi l'exemple de ces atrocités qui plus tard devaient malheureusement devenir si fréquentes.

On pourrait penser qu'après avoir agi aussi résolûment, il était impossible à Constantin de revenir sur sa première décision, et cependant, moins de dix ans après nous le trouvons réconcilié avec Arius. Il avait cédé aux sollici-

tations d'un prêtre qui avait la confiance de Constance, la sœur de l'empereur. Athanase, qui est maintenant évêque d'Alexandrie et le représentant du parti vainqueur, est déposé et banni. Arius est rappelé à Constantinople, et ordre est donné à Alexandre, évêque de cette cité, de l'admettre à la communion le lendemain. C'est un samedi. Alexandre court à l'église, se prosterne, et demande à Dieu d'interveuir et d'empêcher que son serviteur soit contraint de commettre un si grand péché. Le même soir Arius est pris d'un mal subit et très violent, et quelques instants après on le trouve mort dans sa demeure, qu'il s'était hâté de regagner. Ceci se passait à Constantinople, où ne manquaient point les personnes auxquelles les crimes de l'Asie étaient familiers. Il était donc plus que permis de soupçonner un empoisonnement. Toutefois, quand les partisans d'Alexandre proclamèrent que sa prière avait été exaucée, on oublia ce qu'avait dû être cette prière, et qu'il y a bien près de prier pour la mort d'un homme à le frapper soi-même.

Les Ariens affirmaient que Constantin avait l'intention de convoquer un nouveau concile, et de faire reviser le symbole de Nicée conformément à ses nouvelles opinions. Avant qu'il eût pu réaliser cette intention, la mort vint le surprendre. Les décisions du concile de Nicée demeurèrent d'ailleurs si peu efficaces, que pendant des années on vit naître symbole sur symbole. Quant au sort qu'aurait eu le nouveau symbole de Constantin, il est facile de le deviner, et par ce fait que les consubstantialistes avaient perdu le pouvoir, et par ce que fit bientôt son fils Constance au concile d'Ariminum.

Loin donc que le concile de Nicée eût mis fin aux controverses religieuses, elles continuèrent avec une violence toujours croissante, et dont les fils de Constantin donnèrent eux-mêmes l'exemple. Les querelles théologiques remplissent tout le quatrième siècle jusqu'à l'apparition des barbares. La populace elle-même, qui se dégageait à peine du paganisme, se posa comme juge de questions, qui par leur nature même étaient insolubles, et les empereurs aggravèrent encore le mal en donnant les charges de l'État en récompense aux sectaires les plus violents. La politique de Constantin commençait à porter ses fruits. L'activité intellectuelle et l'ambition pouvaient s'exercer librement dans le domaine ecclésiastique. L'orthodoxie triomphait. L'hérésie d'Arius, bien qu'elle pût se concilier avec le monothéisme des classes supérieures, n'avait rien qui la recommandât à la masse du vulgaire, qui tout récemment encore était païenne. Déjà se manifestaient des éléments de dissensions : d'un côté était une multitude illettrée, intolérante, sans scrupules et incrédule ; de l'autre, une secte plus avancée et plus instruite, mais qui doutait. L'empereur Constance, suivant la dernière politique de son père, s'était rangé du côté des partisans d'Arius, et il reconnut bientôt que sous le nouveau système un évêque n'hésiterait jamais à combattre son souverain. Athanase, évêque d'Alexandrie, qui était à la tête du parti orthodoxe, se fit l'antagoniste personnel de l'empereur. Celui-ci, après avoir inutilement épuisé tous les moyens de répression, essaya de recourir aux armes surnaturelles, toutes puissantes alors. Comme son père, il eut une vision céleste, mais il était arien et les

orthodoxes lui refusèrent toute autorité spirituelle; Hilaire de Poitiers écrivit même un livre pour prouver qu'il était l'Antéchrist. Les massacres et les meurtres qui ensanglantèrent ces querelles dans les grandes cités, prouvèrent clairement que le christianisme, par son alliance avec la politique, était arrivé à ne plus pouvoir maîtriser les passions humaines. L'histoire personnelle des fils de Constantin n'est qu'une suite d'effroyables meurtres commis par les différents membres de leur famille. La religion avait disparu et avait été remplacée par la théologie avec toutes ses fureurs. Toutefois, au milieu de ces disputes, les intérêts mondains n'étaient point négligés. Au concile d'Ariminum, 359, le clergé tenta d'obtenir pour les terres appartenant aux églises l'exemption de toutes les charges, exemption que lui refusa l'empereur. Macédonius, évêque de Constantinople, qui dut passer sur trois mille cadavres pour prendre possession de son siége épiscopal, se montra plus hérétique qu'Arius lui-même : non seulement il affirmait que le Fils est inférieur au Père, mais encore il niait absolument la divinité du Saint-Esprit.

Deux faits nous apparaissent comme résultats de toutes ces disputes : 1° qu'il est une loi supérieure à laquelle les fidèles doivent obéissance, et qu'ils peuvent opposer à la loi civile quand ils le trouvent opportun; que la loi de Dieu, dont l'interprétation appartient à l'évêque, peut infliger à l'âme un châtiment éternel et qu'elle doit avoir le pas sur la loi de César, qui ne peut que tuer le corps et confisquer les biens; 2° que la suprématie appartient à l'évêque de Rome. Athanase, le chef des orthodoxes, avait

été deux fois à Rome pour soumettre sa cause à l'évêque de cette cité. Ces deux faits acquerront dans l'histoire des âges suivants une immense importance. Il est manifeste que la puissance impériale et la puissance ecclésiastique, autrefois alliées, ne tarderont pas à se mesurer. Elles allaient bientôt se disputer le butin commun.

Examinons maintenant cette suprématie de l'évêque de Rome, et comment il parvint à l'établir politiquement. Après avoir étudié les variations de l'opinion en orient, nous avons à les étudier dans l'occident. Ce n'est qu'en élargissant ainsi le champ de nos recherches, que nous pourrons arriver à saisir parfaitement la nature des tendances dominantes.

Longtemps après son introduction dans l'Europe occidentale, le christianisme resta une religion essentiellement grecque. L'organisation primitive de ses Églises était grecque, le culte faisait exclusivement usage de la langue grecque, et tous les écrits religieux étaient composés dans cette même langue. Aussi longtemps que Rome resta la résidence impériale, et que la religion fut sous la surveillance directe des empereurs, le christianisme conserva son aspect étranger, tout en se modifiant insensiblement par l'action des influences auxquelles il se trouvait exposé. Toutes ces questions qui avaient si profondément remué l'orient, la nature de Dieu, la Trinité, la cause du mal, toutes ces questions, dis-je, n'avaient fait en Europe qu'une très légère impression. Le caractère intellectuel des occidentaux les rendait incapables de tels exercices. C'est la fondation de Constantinople qui, soustrayant le christianisme à la pression politique,

lui permit de se développer naturellement et librement, et c'est alors que le christianisme latin s'éleva en face du christianisme grec.

On ne peut cependant point dire que les diverses formes du christianisme qui existent en Europe soient d'origine romaine. C'est à l'Afrique qu'elle les doit, et sous ce rapport nous vivons sous la domination africaine.

J'ai maintenant à raconter brièvement ces importants événements, et à montrer comment les doctrines africaines s'établirent définitivement à Rome. J'aurai à montrer aussi comment, à l'époque où le christianisme grec perdit sa puissance d'expansion et cessa d'être agressif, le christianisme africain prit sa place, s'étendant au nord et à l'occident, se donnant une organisation calquée sur celle de l'empire romain, des préteurs sacerdotaux, des proconsuls et un César, créant sa propre jurisprudence et sa propre magistrature, et rejetant la langue grecque, dont il avait jusqu'alors fait usage, pour le latin, que le caractère de langue sacrée qu'il prit bientôt favorisa singulièrement.

Les Églises grecques étaient en quelque sorte des républiques fédératives; l'Église latine était instinctivement monarchique. Loin de prendre une attitude en rapport avec leur haute dignité, les premiers évêques de Rome vécurent dans l'obscurité. Dès les premiers temps, les évêques de Jérusalem, dont le premier fut Jacques, le frère de Notre-Seigneur, sont regardés comme les chefs de l'Église et reconnus comme tels à Rome même. La controverse qui s'éleva en 109 au sujet de la fête de Pâques montre toutefois que de très bonne heure l'Église occidentale ma-

nifesta ses tendances à la suprématie. Victor, évêque de Rome, ayant enjoint aux évêques d'Asie de se conformer à l'usage reçu dans son Église au sujet de la célébration de la fête de Pâques, Polycrate, évêque d'Éphèse, lui résista, et le différend ne fut aplani que par la voix du concile de Nicée. Ce n'était point en Asie seulement que les progrès de la suprématie romaine rencontraient des difficultés, et il n'y a qu'à ouvrir l'histoire ecclésiastique pour trouver des preuves de ce fait. C'est ainsi que, lorsque les disciples du Phrygien Montanus, qui prétendait être le Paraclet, eurent converti l'évêque de Rome à leurs austères doctrines, et que Tertullien de Carthage se fut séparé d'eux. ce dernier dénonça l'évêque de Rome comme hérétique patripassien. Une entente générale finit toutefois par s'établir, non seulement entre Carthage et Rome, mais aussi entre les Églises de Gaule et d'Espagne, qui reconnaissaient la grandeur et la gloire de l'Église romaine, mais sans cependant lui accorder une prééminence quelconque. « Aucun de nous, dit saint Cyprien au concile de Carthage, ne doit s'intituler évêque des évêques, ni prétendre imposer tyranniquement sa volonté à ses collègues, et cela parce que chaque évêque a la liberté et le droit d'agir comme il le juge convenable, et qu'il ne peut pas davantage être jugé par un autre évêque, qu'il ne peut lui-même le juger. Tous nous devons attendre le jugement de Jésus-Christ, à qui seul appartient le pouvoir de nous mettre à la tête de l'Église et de juger nos actes. »

Peu à peu l'Église romaine s'éleva au dessus des autres Églises, non par le talent ou l'habileté de quelque homme supérieur, car les premiers évêques furent tous des

hommes ordinaires, mais grâce à sa situation politique, grâce aux immenses richesses qu'elle acquit bientôt, et grâce à l'excellente politique qu'elle sut adopter. L'évêque de Rome n'assista ni au concile de Nicée en 325, ni à celui de Sardique en 345; peut-être alors, comme plus d'une fois dans la suite, n'eut-il d'autre motif de se tenir à l'écart que la crainte de ne point obtenir la présidence. Bientôt, toutefois, les évêques romains reconnurent l'avantage qu'ils trouveraient à se faire représenter aux conciles. La nouvelle attitude qu'ils prirent ainsi, leur fournit de fréquentes occasions de tenir la balance du pouvoir dans les terribles conflits qui ne devaient point tarder à naître; elle tendit aussi à faire de Rome un lieu de retraite pour les ecclésiastiques condamnés, et de son évêque un arbitre supérieur et souverain. Ce fut ainsi qu'Athanase, lors de sa querelle avec l'empereur, trouva à Rome un refuge et un protecteur. L'éclat et la splendeur de l'Église romaine augmentaient encore le prestige dont elle jouissait chez les étrangers. Les magnifiques présents des dames romaines avaient fait de l'épiscopat romain le but des efforts des ambitieux, et aussi de tous ceux qui aimaient la fortune et les jouissances matérielles. Chaque vacance du siége épiscopal était marquée par des luttes sanglantes. A l'occasion de l'élection de Damase, cent trente cadavres couvrirent le sol de la basilique; les deux rivaux avaient appelé à leur aide une foule de gladiateurs, de conducteurs de chars, et toute la lie de la population, et il fallut l'intervention des troupes impériales pour arrêter le désordre.

Il n'était point trop tôt que saint Jérôme introduisît le

système monastique à Rome; point trop tôt qu'une loi fût publiée contre le clergé à l'occasion de la chasse aux héritages, qui était devenue un véritable scandale public; point trop tôt que saint Jérôme recherchât la protection des dames romaines, et que cet austère fanatique dénonçât la conduite immorale du clergé, alors que l'évêque Damase était lui-même accusé d'adultère. Il était manifeste que si le clergé ne voulait point se perdre dans l'estime publique, au profit des moines ses adversaires, il devait se résigner à accepter le célibat. La doctrine de l'excellence de la virginité fit ainsi des progrès continuels, mais ce ne fut qu'après de longues années de lutte que les moines l'emportèrent, et que le célibat fut imposé au clergé.

Depuis longtemps, tous ceux qui espéraient la suprématie pour Rome avaient compris la nécessité d'une doctrine bien définie et invariable, ainsi que la nécessité d'un homme apostolique qui pût en quelque sorte représenter un criterium de la vérité. Le système oriental de décider les questions par les conciles était par sa nature même très peu sûr; les conciles n'avaient du reste aucune organisation déterminée, et l'expérience avait prouvé qu'ils étaient beaucoup trop dépendants de la cour de Constantinople.

Cette tendance démocratique de l'orient, que trahissait l'institution des conciles, et la tendance monarchique de l'occident, qui demandait un pontife suprême, ces deux tendances avaient du reste leur source dans la manière de penser commune à tous les penseurs du temps; il fallait bien faire quelque chose pour remédier à l'anarchie des opinions.

Pour montrer comment cette tendance trouva satisfaction, nous n'avons qu'à choisir parmi les innombrables controverses du temps, celles qui sont les plus intéressantes. L'histoire des hérésies pélagienne, nestorienne et eutychéenne jette un grand jour sur cette question. Elles embrassent une période de cinquante années, de 400 à 450.

Pélage était un moine Breton; vers 400, il parcourut l'Europe occidentale et ensuite l'Afrique du nord, enseignant qu'Adam était d'une nature mortelle comme nous, et qu'il serait mort quand même il n'eût point péché. Il enseignait aussi qu'Adam supporta seul les conséquences de son péché, et qu'elles ne s'étendirent point à ses descendants; que les nouveau-nés sont dans la même condition où était Adam avant sa chute; qu'en naissant nous sommes aussi purs qu'il l'était, que nous péchons par notre propre volonté, et que nous pouvons de même nous corriger, et par là assurer nous-mêmes notre salut; enfin que la grâce de Dieu nous est accordée suivant nos mérites. Par l'influence de saint Augustin, Pélage fut chassé de l'Afrique, et du fond de sa cellule saint Jérôme le dénonça comme hérétique. Il insistait spécialement sur ce point, que ce n'est pas le simple acte du baptême par l'eau qui peut laver le péché, et que nous n'en pouvons effacer la trace que par nos bonnes œuvres. Les enfants, disait-il, sont condamnés avant d'avoir pu pécher. Saint Augustin combattait ses doctrines en s'appuyant sur le texte de l'Écriture, qui dit que le baptême est nécessaire pour la rémission des péchés. Ce fut pour répondre à l'argumentation de Pélage au sujet des enfants, qu'il se vit obligé d'in-

troduire la doctrine du péché originel, péché issu d'Adam, et dont les redoutables conséquences sont supportées par tous ceux qui meurent sans avoir été baptisés. C'est à une cause toute semblable qu'il faut attribuer l'origine des doctrines de prédestination, d'expiation, et de la grâce.

Sommé de comparaître devant le synode assemblée à Diospolis, Pélage fut, à la surprise générale, reconnu innocent du crime d'hérésie; décision tout à fait inattendue, et qui mit en feu l'Afrique et l'orient. Ce fut dans ces circonstances, et peut-être sans que l'on prévît les conséquences d'une telle mesure, que le différend fut porté devant l'évêque de Rome, choisi comme arbitre ou comme juge.

Dans la décision qu'il rendit, Innocent Ier exaltait le siége épiscopal romain, et enumérait tous les avantages qu'assurait à la chrétienté l'institution d'un tribunal suprême de ce genre. Sa sentence fut favorable aux évêques africains. A peine l'avait-il rendue, qu'il mourut. Zosime, son successeur, annula le jugement, et déclara orthodoxe la doctrine de Pélage. Carthage se prépara à la résistance, et une nouvelle guerre punique, métaphysique ou théologique, devint imminente. Les évêques africains eurent recours à la ruse, et parvinrent à obtenir de l'empereur un édit qui dénonçait Pélage comme hérétique. Les intrigues du comte Valérius décidèrent du sort de la religion de l'Europe; les hérésiarques et leurs complices furent bannis et perdirent leurs biens. La doctrine qui établissait qu'Adam avait été créé immortel, reçut force de loi et ce fut un crime d'État de la nier. La papauté n'était donc point encore assez forte pour dominer ses rivaux, et

il fallut une obscure intrigue de cour pour fixer l'orthodoxie de l'Europe.

La dispute des pélagiens était à peine apaisée, qu'une nouvelle hérésie apparut. Nestorius, évêque d'Antioche, essaya d'établir une distinction entre la nature divine du Christ et sa nature humaine; il prétendait qu'on les avait trop intimement mêlées l'une à l'autre, et que « le Dieu » devait être séparé de « l'homme ». Il s'ensuivait que la vierge Marie ne devait pas être regardée comme « la mère de Dieu », mais seulement comme « la mère du Christ, le Dieu-homme ». Appelé par l'empereur Théodose au siége épiscopal de Constantinople, Nestorius, grâce aux menées du parti mécontent, se trouva bientôt engagé dans un différend avec la populace de la capitale.

Écoutons-le lui-même; il prêche dans la grande église métropolitaine, et, avec toute l'éloquence dont le langage humain est capable, il expose les attributs du Dieu éternel, infini et tout-puissant. « Ce Dieu peut-il avoir une mère? La doctrine païenne d'un dieu et d'une mère mortelle est réfutée par saint Paul lui-même, qui affirme que Notre-Seigneur n'a ni père, ni mère. Comment une créature peut-elle engendrer un être incréé? » Nestorius concluait que la partie humaine du Christ est née de Marie, et que la partie divine s'est ensuite ajoutée à la première. Les moines soulevèrent une émeute dans la cité, et Cyrille, évêque d'Alexandrie, épousa leur cause.

Cette ardeur de Cyrille à venger l'orthodoxie outragée dissimulait mal le véritable mobile qui l'animait : il voulait surtout, lui évêque d'Alexandrie, humilier l'évêque de Constantinople. La dispute commença par des ser-

mons, des épîtres et des adresses. A l'instigation des moines alexandrins, les moines de Constantinople prirent les armes pour défendre « la mère de Dieu ». Ici se manifeste encore une fois le prestige dont jouissait Rome : les deux partis la demandent pour arbitre.

Le pape Célestin assemble un synode. L'évêque de Constantinople reçoit l'ordre d'abjurer sous peine d'excommunication. C'est ainsi que la suprématie italienne naissait à la faveur des disputes de l'orient, mais non sans avoir de rudes combats à soutenir. Nestorius, comptant sur son influence à la cour, résiste et excommunie Cyrille ; à la fin l'empereur convoque un concile à Éphèse.

Nestorius se rendit à ce concile avec seize évêques et une partie de la populace de la cité, Cyrille avec cinquante évêques et un ramas de matelots et de femmes perdues. Ce fut à peine si les troupes du plénipotentiaire impérial suffirent pour maintenir l'ordre dans l'assemblée. Le rescrit fut illégalement lu avant l'arrivée des évêques syriens, et l'affaire fut terminée en un jour : le parti de la Vierge triompha, et Nestorius fut déposé. Les ecclésiastiques syriens, dès leur arrivée, se réunirent et protestèrent. Une émeute sanglante éclata dans la cathédrale de Saint-Jean. L'empereur dut encore une fois intervenir : il ordonna que huit délégués de chacun des partis fussent envoyés à Chalcédoine. Pendant ce temps, la question était résolue par des intrigues de cour. Plus tard, le parti de Cyrille célébra la sœur de l'empereur comme l'auteur de la défaite de Nestorius : « la sainte Vierge de la cour céleste, dit-il, avait trouvé une alliée de son sexe dans la sainte vierge de la cour de l'empereur ». Il avait aussi eu

recours à des auxiliaires plus puissants encore. Dans le trésor du chef des ennuques, que l'on eut quelque temps après occasion d'ouvrir, on trouva une reconnaissance de plusieurs livres d'or qu'il avait reçues de Cyrille par les mains de Paul, le fils de sa sœur. Nestorius fut abandonné par la cour et exilé dans une des oasis égyptiennes. Une édifiante légende raconte que sa langue blasphématrice fut dévorée par les vers, et qu'il n'échappa au soleil brûlant du désert égyptien, que pour tomber dans les flammes plus brûlantes encore de l'enfer.

L'Afrique triompha donc encore une fois dans l'affaire de Nestorius, comme elle avait triomphé dans celle de Pélage, et la suprématie de Rome, son alliée ou sa confédérée, se dessina de plus en plus nettement.

Des résultats très importants pour ce développement graduel de la suprématie romaine naquirent de la dispute d'Eutychès, archimandrite dans un des couvents de Constantinople. Il s'était personnellement distingué dans tous les troubles qui avaient agité la cité à l'époque de Nestorius et après. Traduit devant un synode assemblé à Constantinople, et accusé de nier les deux natures du Christ, et de prétendre que s'il existe deux natures, il doit aussi exister deux fils, Eutychès fut déclaré coupable et excommunié. Ce n'était toutefois là que la cause apparente de sa condamnation ; elle avait sa cause réelle dans une intrigue de cour. Le chef des ennuques, qui était son filleul, travaillait en même temps à élever Eutychès au siége épiscopal de Constantinople, et à ruiner l'influence de Pulchérie, sœur de l'empereur, avec l'aide d'Eudoxie, femme de l'empereur. Eutychès, après sa condamnation, en appela à

l'empereur, qui, à l'instigation du chef des eunuques, convoqua un concile à Éphèse. Ce fut le concile fameux qui conserva le nom de « Brigandage d'Éphèse ». Il se prononça en faveur d'Eutychès, et ordonna qu'il fût réintégré dans ses fonctions; il déposa aussi Flavien, évêque de Constantinople, qui était son rival et qui avait été son juge au synode, et Eusèbe qui avait soutenu l'accusation. Une émeute s'ensuivit, dans laquelle l'évêque de Constantinople fut tué par l'évêque d'Alexandrie, assisté d'un certain Barsumas, qui en frappant la victime avec le poing criait : « Tuez-le, tuez-le ! » Les légats italiens n'échappèrent qu'à grand'peine.

Le succès du mouvement fut dû en grande partie à Dioscore, l'évêque d'Alexandrie, qui se débarrassa ainsi de ses deux rivaux d'Antioche et de Constantinople. Un édit impérial vint donner force de loi aux décisions du concile. L'évêque de Rome intervint alors, et protesta. Il voulait bien que Constantinople et Alexandrie se fissent perpétuellement la guerre, mais non que l'une des deux acquît une prépondérance absolue. Dioscore l'excommunia. La question devait maintenant se décider entre Rome et Alexandrie.

L'empereur vint à mourir très à propos; sa sœur Pulchérie, l'orthodoxe amie de Léon, épousa Marcien et le fit empereur. Un concile fut convoqué à Chalcédoine, bien que Léon eût préféré le voir se réunir en Italie, où personne ne lui aurait disputé la présidence. Restant fidèle à la politique de ses prédécesseurs, il se contenta de s'y faire représenter par des légats. Dioscore fut déposé, et un des légats prononça la sentence au nom du concile :

« Léon, en conséquence, par la voix et l'autorité du concile, au nom de l'apôtre Pierre, le roc et la fondation de l'Église, dépose Dioscore de la dignité épiscopale, et l'exclut de toutes les cérémonies et de tous les priviléges du chrétien. »

Toutefois, et peut-être afin que Rome ne recueillît point des avantages permanents de l'attitude qu'elle avait prise dans cette affaire, lorsque la majorité des évêques eurent quitté le concile, quelques-uns d'entre eux, et pour la plupart appartenant au diocèse de Constantinople, firent encore passer plusieurs articles, et celui-ci entre autres, que la suprématie du siége épiscopal romain avait sa cause, non dans ce fait que l'évêque de Rome était le successeur de saint Pierre, mais dans ce seul fait qu'il était évêque d'une cité impériale. Le concile reconnaissait ainsi comme égales la dignité civile et l'autorité ecclésiastiques des deux évêques de Rome et de Constantinople. Rome se refusa constamment à admettre la validité de cette décision.

Dans ces luttes pour la suprématie entre Rome, Constantinople et Alexandrie, il ne faut après tout voir autre chose que les rivalités de fonctionnaires ambitieux qui se disputent le pouvoir. L'évêque de Rome resta constamment vainqueur, et, il faut le remarquer, il méritait qu'il en fût ainsi. Sa manière d'agir fut toujours digne, et souvent même très noble, tandis que ses adversaires montrèrent une avidité insatiable du pouvoir, et recoururent sans scrupules à la corruption, à l'intrigue et à la violence.

C'est ainsi que le manque d'un criterium de vérité et la

écessité d'arrêter les progrès de l'esprit d'examen, devenu dangereux, conduisirent à l'institution des conciles, qui d'autorité résolvaient les questions religieuses. Il convient toutefois d'observer que les décisions des conciles se contredisaient souvent l'une l'autre, et que par conséquent ils ne s'accréditèrent point par l'unité et l'identité de leurs décisions successives, pas plus qu'ils ne songèrent à chercher un appui solide dans l'assentiment de l'intelligence humaine, éclairée par leurs travaux et leurs conclusions. L'institution avait un caractère purement humain, comme le prouve la nécessité où se trouvèrent tous les conciles de recourir à la puissance civile pour faire prévaloir leurs décisions tout arbitraires. La même nécessité, qui dans l'orient monarchique suggéra l'institution républicaine des conciles, conduisit dans l'occident démocratique au développement du pouvoir autocratique des papes; mais, ni en orient, ni en occident, on ne reconnut jamais à cette autorité suprême une puissance innée, ou qui lui aurait été départie par la Divinité. Elle se montra constamment impuissante contre ceux qui voulurent lui résister, chaque fois que la puissance civile ou militaire lui fit défaut.

Il était impossible que les conciles fussent jugés d'une autre manière par les hommes remarquables qui avaient pris part à leurs délibérations. Grégoire de Nazianze, un des hommes les plus pieux de son temps et qui avait présidé une partie des séances du concile de Constantinople en 381, refusa de prendre part plus longtemps à ses travaux, prétendant qu'il n'avait jamais vu bien finir une assemblée d'évêques, qu'au lieu de remédier au mal ils ne

Digitized by Google

faisaient que l'augmenter, et que l'animosité de leurs disputes et leur avidité du pouvoir défiaient toute description. Mille ans plus tard, Æneas Sylvius, qui fut pape sous le nom de Pie II, remarque à propos d'un autre concile, qu'il se laissa bien plus inspirer par les passions humaines que par le Saint-Esprit.

Malgré les contradictions si fréquentes qu'offrent les décisions des conciles, on reconnaît cependant entre elles les traces d'une affiliation commune indiquant qu'elles appartiennent toutes aux phases successives du développement d'un même mode de penser. Ainsi, des quatre conciles œcuméniques qui s'occupèrent des questions dont nous avons parlé dans les pages précédentes, le concile de Nicée déclara que le Fils est de la même substance que le Père; le concile de Constantinople, que le Fils et le Saint-Esprit sont égaux au Père; celui d'Éphèse, que les deux natures du Christ appartiennent à une même personne; celui de Chalcédoine enfin, que les deux natures restent distinctes bien qu'unies dans une seule personne. Mais, qu'ils n'aient point réussi à atteindre leur but, qui était de constituer un criterium de la vérité, c'est ce que démontre à l'évidence ce seul fait, que pendant le quatrième siècle seulement quarante-cinq conciles furent convoqués, dont treize se montrèrent favorables à Arius, quinze se prononcèrent contre lui, et dix-sept tinrent pour les semi-ariens. Au milieu d'une telle confusion, il était nécessaire que les conciles eux-mêmes fussent subordonnés à une autorité supérieure, à un criterium plus élevé, qui pût reconnaître ou infirmer la validité de leurs décisions. Quant à ce fait que la puissance des conciles

Digitized by Google

en orient et celle de la papauté en occident étaient toutes deux essentiellement politiques, c'est un fait qu'atteste toute leur histoire. Dans le cas de la papauté, on le voit très clairement par la dispute qui s'éleva entre Hilaire, évêque d'Arles, et le pape Léon; ce fut à cette occasion que l'empereur Valentinien publia un édit, où il dénonçait la contumace d'Hilaire, et où il était dit que : « bien que la sentence d'un aussi grand pontife que l'évêque de Rome n'eût point besoin de la confirmation de l'empereur, il devait être bien entendu par tous les évêques qu'à l'avenir les décrets du siége apostolique auraient force de loi, et que quiconque refuserait d'obéir à la citation du pontife romain y serait contraint par le gouverneur de la province ». Nous voyons là se dessiner bien distinctement le caractère essentiel de la puissance papale; elle est inséparable de la puissance temporelle. Ce fut au milieu de ces querelles qu'arriva le grand événement que j'ai indiqué comme marquant la fin de l'âge d'examen, la chute de Rome.

Les Goths étaient définitivement établis dans l'empire d'orient; ils conservaient leurs lois, leurs magistrats, ne payaient point d'impôts, et fournissaient seulement quarante mille soldats à l'armée. Les Visigoths s'étaient répandus en Grèce, en Espagne et en Italie; grâce à ses souvenirs, Athènes seule avait été épargnée. Les mystères d'Éleusis cessèrent d'être célébrés, et à partir de ce jour la Grèce ne connut plus la prospérité. Alaric entre en Italie; Stilicon, général de l'empereur, le force à la retraite. Il contraint également à se rendre à discrétion Radagaise, qui a envahi l'empire. Les Bourguignons et les

Vandales inondent la Gaule; les Suèves, les Vandales et les Alains, l'Espagne. Stilicon qui, quoique Goth, est digne des grands jours de la république, est mis à mort par l'empereur son maître. Alaric paraît devant Rome. Il y avait 619 ans que Rome n'avait point vu un ennemi sous ses murs. Annibal avait été le dernier. Elle renfermait 1,780 palais sénatoriaux. Quelques-uns des propriétaires de ces splendides demeures avaient un revenu annuel qui s'élevait à quatre millions de francs. La ville avait vingt-huit kilomètres de tour, et une population de plus d'un million d'habitants, qui, comme leurs ancêtres, réclamaient à grands cris des distributions de vin, de pain et d'huile. Dans son désespoir, la cité apostate, du consentement du pape, dit-on, sacrifie à Jupiter, le dieu qu'elle a répudié et que maintenant elle craint d'avoir offensé. Cinq millions en argent et une masse d'objets précieux sont offerts au roi barbare; il se retire. Du haut des remparts de sa forteresse de Ravenne, l'empereur l'insulte. Alaric revient sur ses pas, et pour la troisième fois se montre devant Rome. Le 24 avril 410, à minuit, 1163 ans après fondation de la cité, la trahison de quelques esclaves lui ouvre la porte Salaria. Rome n'a pas de dieux qui la puissent défendre dans cette terrible extrémité; elle est saccagée par les Goths.

La cité éternelle est-elle réellement tombée! Tel est le cri qui retentit dans tout l'empire à la nouvelle de la prise de Rome par Alaric. Comme institution nationale, le paganisme était depuis longtemps ruiné, mais l'élément ethnique romain véritable ne l'avait jamais abandonné; il expirait avec lui, et un faible reste de l'ancienne popula-

tion se montrait encore attaché à la foi primitive. On y rencontrait la plupart des familles aristocratiques et des philosophes; ces derniers attribuaient la catastrophe à l'apostasie de la nation, et dans leur honte et leur douleur s'écriaient qu'elle était justement punie d'avoir abandonné les dieux de ses ancêtres, les dieux qui avaient donné à Rome la victoire et l'empire. L'Église se trouva forcée de répondre à cette accusation, ouvertement formulée par quelques milliers d'individus seulement, mais qui était tacitement acceptée par des millions d'autres, plus timides et comme frappés d'une terreur panique. Le christianisme trouva un défenseur dans l'un des plus célèbres Pères de l'Église, saint Augustin, qui consacra treize années de sa vie à la composition de son grand ouvrage, *la Cité de Dieu*. Il est intéressant pour nous de constater le ton de quelques-unes de ces répliques des chrétiens à leurs adversaires païens.

« Le paganisme est seul responsable de la dépravation manifeste des mœurs romaines, et de la dissolution imminente de l'empire. Notre puissance politique ne date que d'hier; nous ne sommes donc pour rien dans les progrès graduels de la luxure et de la pauvreté qui ont commencé il y a mille ans. Vos ancêtres faisaient de la guerre un commerce; ils réduisaient à la servitude les nations voisines et leur imposaient tribut; or, la prodigalité et la dissipation ne sont-elles point les conséquences inévitables de la conquête? La population romaine n'était-elle point condamnée à l'oisiveté, alors que l'Italie était pleine d'esclaves? Chaque heure est venue élargir le gouffre sans fond qui sépare l'opulence exagérée de la plus abjecte mi-

sère. La classe moyenne, celle qui fait la force d'une nation, n'avait-elle point disparu, laissant à Rome des familles aristocratiques dont les possessions en Syrie, en Gaule, en Espagne et en Afrique, égalaient, si même elles ne surpassaient point par leur étendue et leurs revenus les possessions de ces grands royaumes, dont la république avait récompensé les conquérants par les honneurs du triomphe? N'y avait-il point dans les rues de la cité une populace avilie, végétant dans la plus complète oisiveté, amusée et nourrie aux frais de l'État? Est-ce nous qui sommes responsables de l'oppression révoltante qui pesait sur les populations rurales, oppression qui les a poussées au désespoir et les a décimées au point que nous avons à craindre qu'elles ne disparaissent bientôt? Est-ce nous qui avons conseillé à l'empereur Trajan d'abandonner la Dacie, et de renoncer à cette saine politique qui marquait par une ligne de postes militaires les frontières de l'empire? Est-ce nous qui avons conseillé à Caracalla d'accorder à tous indistinctement le droit de cité, de bouleverser et de ruiner toute la population? Est-ce nous qui avons encombré l'Italie d'esclaves, et rabaissé ces malheureux au dessous de la brute en les contraignant à des travaux que partout ailleurs on laisse aux animaux? C'est au contraire une doctrine toute différente que nous avons enseignée et pratiquée. Est-ce nous qui la nuit jetions dans les fers les habitants des provinces et des cités réduites en servitude? Est-ce nous qui devons répondre des insurrections, des empoisonnements, des assassinats et des vengeances, conséquences inévitables de tant de maux? Est-ce nous qui avons amené les choses à ce point,

Digitized by Google

qu'un citoyen se voit commander par son intérêt d'abandonner son patrimoine sans compensation ni indemnité? Est-ce nous qui avons démoralisé le peuple en lui prodiguant les vivres, les jeux, les courses et les spectacles, et n'avons-nous point été persécutés parce que nous évitions les théâtres? Est-ce nous qui avons ruiné le sénat et l'aristocratie en sacrifiant tout et nous-mêmes à la famille de Jules Cesar? Est-ce nous qui avons imaginé de neutraliser les légions en les faisant combattre l'une contre l'autre? Est-ce nous qui avons été les premiers à toucher à la grandeur de Rome, et Dioclétien, qui nous a persécutés, n'a-t-il pas donné l'exemple en fixant sa résidence à Nicomédie? Quant aux sentiments de patriotisme dont vous vous faites gloire, vos empereurs n'ont-ils point tout fait pour les détruire? Une fois qu'ils eurent accordé le droit de cité à des Gaulois et à des Égyptiens, à des Africains et à des Huns, à des Espagnols et à des Syriens, pouvaient-ils espérer qu'un assemblage aussi hétérogène resterait fidèle aux intérêts d'une cité italienne, d'une cité détestée, sous le joug de laquelle tous ces peuples gémissaient? Le patriotisme suppose la concentration; il est incompatible avec une étendue démesurée de l'empire. Il fallait quelque chose de plus qu'un lien matériel pour unir ensemble tant de nations diverses; elles l'ont trouvé dans le christianisme. La communauté de la langue entraîne celle des pensées et des sentiments, mais qu'y avait-il à attendre quand le grec était la langue de la moitié de la classe dominante, et le latin celle de l'autre moitié, pour ne rien dire des mille dialectes inintelligibles qui sont en usage dans l'empire romain? La chute du sénat a précédé

Digitized by Google

de plusieurs années la naissance de notre religion; direz-vous donc que nous avons aidé aux usurpations des Césars? Quelle puissance avions-nous dans l'armée, cet instrument de violence, qui en quatre-vingt-douze ans vous a donné trente-deux empereurs et trente-sept prétendants au trône? Est-ce nous qui avons excité la garde prétorienne à mettre la dignité impériale à l'enchère?

« Pouvez-vous en vérité vous étonner que tout cela ait eu une fin? Pour nous, nous n'en sommes point surpris, et au contraire, nous en remercions Dieu. Il est temps que la race humaine jouisse du repos. Les gémissements des prisonniers et les prières des captifs se sont enfin fait entendre. Et encore; la main qui vous a frappée, s'est-elle montrée sans merci? Si le païen Radagaise avait pris Rome, pas une seule vie n'aurait été épargnée, pas une pierre n'aurait été laissée debout. Le chrétien Alaric, bien que Goth, respecte ses frères chrétiens, et c'est grâce à eux que vous avez été sauvés. Quant à vos dieux, à ces démons qui ont toute votre confiance, qu'ont-ils fait pour vous? Annibal ne les a-t-il pas insultés? Est-ce une oie ou un dieu qui a sauvé le Capitole des armes de Brennus? Où étaient vos dieux à chacune des défaites, dont quelques-unes sont toutes récentes, qu'ont éprouvées les empereurs païens? C'est donc justement qu'elle est tombée, cette Babylone romaine, couverte de pourpre, cette prostituée ivre du sang des nations.

« Sur les ruines de cette cité mondaine, de cette orgueilleuse maîtresse du monde, dont la chute marque la fin d'une longue carrière de superstition et de péchés, sur ses ruines s'élevera « la cité de Dieu. » Le feu du barbare

la purifiera, lavera ses souillures païennes, et la rendra digne de devenir le royaume du Christ. Au lieu de ces mille années de ténèbres et de crimes auxquelles, dans votre désespoir, vous essayez de revenir, elle a devant-elle le glorieux millénaire que lui ont prédit les prophètes. Dans ses murs régénérés n'habitera plus le péché, mais la vertu et la paix; on n'y verra plus trace ni des vanités de ce monde, ni des luttes de l'ambition, ni de cette soif sordide de l'or, de la gloire et de la puissance. L'amour du Seigneur y régnera seul. »

A la tête de ceux qui défendaient ainsi la cause de la nouvelle religion, se trouvait saint Augustin. Son grand ouvrage, la *Cité de Dieu*, que l'on doit regarder comme l'œuvre capitale de la littérature chrétienne des premiers temps, est tout entier consacré à ce même objet, et tout entier conçu, sinon dans le langage, au moins dans l'esprit que nous avons essayé plus haut d'indiquer. Il a exercé sur le christianisme occidental une influence plus grande qu'aucun des autres Pères de l'Église. C'est à lui qu'il doit les doctrines si précises du péché originel, de la grâce, et de la prédestination.

La jeunesse de saint Augustin avait été légère, et même coupable; il avait pris part à toutes les dissipations de la joyeuse cité de Carthage. Il n'arriva à la vérité qu'après s'être longtemps égaré dans le manichéisme, l'astrologie et le scepticisme. Ce ne fut toutefois point aux Pères de l'Église, mais à Cicéron qu'il fut redevable de cet heureux changement. Ce sont les écrits du grand orateur qui l'arrachèrent aux plaisirs du théâtre et aux folies de la superstition, et lui inspirèrent l'amour de la sagesse. Il

avait été détaché du manichéisme par Ambroise, évêque de Milan, qui le baptisa, lui et son fils naturel Adéodat. Il est aisé de reconnaître dans ses ouvrages les traces du magisme, non à ce qu'il dit de la dualité de Dieu, mais à la division qu'il fait de l'humanité en deux parts : les élus et les condamnés. Les deux royaumes de grâce et de perdition, son Dieu et son diable, répondent parfaitement à l'idée orientale d'un royaume de lumière et d'un royaume de ténèbres. Saint Augustin reçut d'Ambroise les doctrines si élevées des trinitaires, qui bientôt allaient être imposées à l'occident.

Dans ses spéculations philosophiques sur le temps, la matière et la mémoire, il se montre constamment inférieur à lui-même, et souvent trivial. Cette doctrine, que l'Écriture, comme la parole de Dieu, est susceptible d'une interprétation multiple, le conduisit à des erreurs sans nombre, et exerça sur la science vraie des âges futurs une très funeste influence. C'est ainsi qu'il trouve des preuves de l'existence de la Trinité dans le récit mosaïque de la création : il prétend que le firmament dont il y est parlé est le type du Verbe de Dieu, et qu'il existe une correspondance entre la création elle-même et l'Église. Ses nombreux ouvrages ont été très souvent traduits; ses *Confessions* principalement, qui ont amusé et édifié cinquante générations, mais qui après tout doivent comme œuvre littéraire céder la place aux écrits de Bunyan. Bunyan, comme saint Augustin, se voua tout entier à l'examen de lui-même, se condamnant sans miséricorde, anatomisant sa propre âme, et en tirant un à un tous ses péchés pour les produire au grand jour.

L'influence de saint Augustin dans le domaine religieux a si complétement éclipsé celle qu'il exerça en politique, que l'on n'a accordé que très peu d'attention à la part qu'il prit aux événements politiques de l'intéressante époque à laquelle il vivait. Nous savons par Sismondi qu'il fut l'ami de comte Boniface, qui invita Genséric à passer en Afrique avec ses Vandales. C'est grâce à lui que le nom du comte a pu passer à la postérité sans être entaché d'infamie. Boniface était auprès de lui lorsqu'il mourut à Hippone, le 28 août 430.

Lorsque Rome fut tombée sous les coups d'Alaric, les chrétiens, loin de pleurer sa chute, s'en firent gloire. Ils établissaient une subtile distinction entre la prostituée païenne frappée par Alaric, et la cité de Dieu à laquelle il n'avait pas osé toucher. La vengeance des Goths, disaient-ils, a frappé les temples, mais elle a respecté les églises. Dans les désastres qui suivirent bientôt, il eût été difficile de maintenir cette même distinction, mais il n'y a pas à douter que cette catastrophe n'ait puissamment aidé au développement du pouvoir papal. L'abaissement de l'ancienne aristocratie mit le pape en relief, et, comme on l'a dit avec raison, lorsque Rome renaquit de ses ruines, c'est à son évêque qu'échut la prééminence. Ce fut aussi une très favorable circonstance, qu'à cette époque saint Jérôme avait achevé sa traduction latine de la Bible. A partir de ce jour la Vulgate fit autorité dans tout l'occident. On reconnaît dans cette célèbre version l'influence des auteurs classiques païens que l'austère anachorète avait appris à admirer dans sa jeunesse, influence à laquelle il avait vainement essayé de se soustraire en

se flagellant chaque nuit. Elle parut à une heure critique de l'histoire de l'occident. Les principes de la papauté ne permettaient point que le pape devînt lui-même auteur, et la Vulgate satisfaisait à toutes les exigences du temps. L'orient pouvait donc à l'avenir continuer sans danger à inventer chaque jour de nouvelles croyances et de nouvelles hérésies; l'occident, lui, poursuivait un but beaucoup plus pratique et plus important, l'organisation du pouvoir ecclésiastique.

Il est très intéressant de remarquer ici, et le lecteur l'aura sans doute fait, quelle étroite analogie existe entre le développement de la société ecclésiastique et celui de la société civile. Dans l'un et l'autre cas se manifeste une irrésistible tendance à la concentration du pouvoir. De même que l'histoire romaine nous montre quelques familles, et à la fin même un seul homme en possession de l'influence qui auparavant était disséminée dans le peuple entier, de même nous voyons dans l'Église les congrégations tombant rapidement sous la dépendance de leurs évêques, et ceux-ci à leur tour forcés de reconnaître l'autorité de certains de leurs collègues dont le nombre va toujours en diminuant. Pendant la période dont nous parlons, les évêchés moins importants, tels que ceux de Jérusalem, d'Antioche et de Carthage, avaient perdu leur ancienne puissance, et s'étaient effacés devant les trois grands siéges episcopaux de Constantinople, d'Alexandrie et de Rome. Chacun des évêques qui les occupaient aspirait à la suprématie, et l'histoire de leurs luttes désespérées est l'histoire de toute cette époque. Rome avait pour elle plusieurs avantages d'une haute importance : les

deux autres siéges épiscopaux étaient sous le contrôle immédiat du gouvernement impérial ; leurs intérêts devaient donc se heurter plus fréquemment, et ils devaient mettre une plus grande animosité dans leurs querelles. La puissance ecclésiastique souveraine resta donc définitivement à Rome, bien que Rome fût politiquement et intellectuellement très inférieure à ses deux rivales. Comme autrefois, le monde assista à la formation d'un triumvirat qui devait fatalement conduire au despotisme. Bien plus, et comme pour rappeler à l'esprit humain combien il est vrai que les mêmes principes président au développement de la puissance ecclésiastique et à celui de la puissance civile, cette ressemblance dont nous avons parlé s'accusa quelquefois avec une singulière précision jusque dans les moindres détails. L'évêque d'Alexandrie ne fut point le premier triumvir qui trouva une fin prématurée sur les bords du Nil, et le pontife romain ne fut point le premier qui consolida son usurpation en appelant à lui les légions de la Gaule.

Digitized by Google

CHAPITRE X

L'AGE DE FOI DE L'EUROPE

La politique de Constantin le Grand tendait inévitablement à la paganisation du christianisme. A ses pures doctrines se mêlèrent des idées païennes surannées, et ce fut là la conséquence nécessaire de l'autorité toute puissante obtenue par quelques politiques et fonctionnaires sans scrupules. La nouvelle foi, ainsi souillée, devint plus propre à être universellement et rapidement acceptée par le vulgaire, mais elle acquit cet avantage au prix d'un nouveau répit accordé aux anciennes idées. L'altération qu'elle en reçut fut si profonde, que ce ne fut point avant la réforme, c'est à dire plus de mille ans après, que la séparation du vrai d'avec le faux put s'accomplir.

Le nombre des nations qu'ont affectées ces événements, et la longueur de la période de temps qu'ils embrassent, nous obligent à établir des subdivisions, si nous voulons que ce sujet soit clairement exposé et compris. Je parlerai

Digitized by Google

donc : 1° de l'âge de foi en orient; 2° de l'âge de foi en occident. Le premier finit brusquement à la conquête mahométane. Le second, après avoir lentement accompli ses métamorphoses, se perdit dans l'âge de raison de l'Europe pendant le pontificat de Nicolas V.

Dans ce chapitre et le suivant, je traiterai donc de l'âge de foi en orient et de la catastrophe qui le termina. J'aborderai ensuite l'étude de l'âge de foi en occident, étude longue et instructive.

L'influence des femmes à la cour de Constantinople n'aida point faiblement à la paganisation de la religion. Elle ne tarda point à présenter les caractères essentiels d'une véritable mythologie avec son culte des héros. L'impératrice mère Hélène fit elle-même élever des églises monumentales aux différents lieux où s'étaient passés les événements importants de l'histoire de notre Sauveur, aux lieux de sa naissance, de sa sépulture et de son ascension. Il ne manquait point de païens que l'intérêt seul avait convertis au culte nouveau, et leur nombre allait même tous les jours croissant; tout pleins encore des merveilles auxquelles croyaient leurs ancêtres depuis un temps immémorial, ils étaient parfaitement préparés à prêter une oreille complaisante à des assertions, qui à des esprits plus circonspects ou plus instruits eussent semblé des impostures manifestes. Un temple de Vénus, qui s'élevait sur l'emplacement du saint sépulcre, ayant été renversé, on découvrit dans une excavation du sol trois croix et l'inscription écrite par Pilate. La croix du Sauveur, que par miracle on parvint à distinguer des autres, fut divisée en deux; une partie fut conservée à Jéru-

Digitized by Google

salem, et l'autre envoyée à Constantinople avec les clous que l'on avait eu aussi le bonheur de retrouver. On les destinait à orner la tête de la statue de l'empereur, placée au sommet de la grande colonne de porphyre. Le bois de la croix manifesta une si merveilleuse force de croissance, qu'il permit de satisfaire à toutes les demandes des pèlerins, et qu'il devint bientôt pour ses possesseurs une source intarissable de richesses.

Au bout de quelques années, il y eut dans les diverses églises de l'Europe une telle accumulation du précieux bois qu'on eût pu en faire plusieurs centaines de croix. L'âge qui croyait à un tel prodige pouvait sans difficulté accepter la vision de Constantin et l'histoire du labarum.

Telle était la tendance du temps à dénaturer le christianisme en y mêlant les conceptions du paganisme, en partie dans le but de donner satisfaction aux préjugés de la foule que des considérations mondaines avaient décidée à la conversion, et en partie dans l'espoir d'amener une diffusion plus rapide de la nouvelle religion. Il y a quelque chose de solennel dans les justes reproches que Fauste adresse à Augustin : « Vous avez substitué vos agapes aux sacrifices des païens, et à leurs idoles vos martyrs, auxquels vous rendez les mêmes honneurs. Vous apaisez les ombres des morts avec du vin et des festins; vous célébrez les fêtes solennelles des Gentils, leurs calendes et leurs solstices, et quant à leurs mœurs, vous les avez conservées sans les changer en rien. Rien ne vous distingue des païens, si ce n'est que vous tenez vos assemblées loin d'eux. »

Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, le

cours des événements avait éloigné du pouvoir le parti des philosophes et le parti des polythéistes. Il contracta alliance avec la religion nouvelle, et ne tarda pas à lui donner une preuve significative de sa sincérité en poursuivant avec énergie tout ce qui restait de l'ancienne philosophie. Il faut ici ne jamais perdre de vue que cet esprit de prosélytisme, qui allait enfanter de si importants résultats, agissait du bas en haut de la société. L'action de la philosophie, au contraire, s'était exercée en sens inverse; elle avait toujours eu son foyer dans la classe la moins nombreuse, la classe éclairée et instruite. Dans de telles conditions, il était évident que les préjugés d'une populace ignorante finiraient par obtenir satisfaction entière; évident aussi que bientôt le savoir serait privé de toute considération, ou dénoncé comme magie, et la philosophie regardée comme une occupation inutile et par conséquent coupable. Une fois qu'un ambitieux a reçu la puissance de la multitude, il lui est bien difficile, tant qu'il a besoin de son appui, de lui refuser quelque chose et de ne point tenir compte de ses vœux. Constantin lui-même ne fut pas longtemps avant de sentir la pression de la puissance à laquelle il s'était allié; il se vit contraint de lui sacrifier son ami, le philosophe Sopater, accusé d'agir sur les vents à l'aide d'opérations magiques, afin d'empêcher les vaisseaux chargés de blé d'atteindre Constantinople. Des clameurs s'élevèrent contre lui au théâtre, et l'empereur ne put les apaiser qu'en faisant mettre à mort le philosophe. Non toutefois qu'il se soumit sans résistance, ou que les souverains qui lui succédèrent se montrassent disposés à se subordonner tacitement à la puis-

sance ecclésiastique. Le but invariable de Constantin fut de faire de la théologie une branche de la politique, tandis que dans tout l'empire les évêques travaillèrent constamment à faire de la politique une branche de la théologie. Il était déjà facile de prévoir que le parti ecclésiastique finirait par triompher; la résistance que lui opposèrent quelques empereurs était purement individuelle ; elle ne pouvait, par conséquent, durer longtemps, et il était certain que les vœux du vulgaire recevraient la plus entière satisfaction, dès que paraîtraient des empereurs, qui, non contents de s'aider du christianisme, comme l'avait fait Constantin, l'adopteraient d'une manière absolue et avec sincérité.

Julien renonça bientôt au projet qu'il avait conçu de restaurer le paganisme, et il réussit à peine à retarder pour un moment le progrès des nouvelles doctrines, qui gagnaient toujours davantage dans la faveur publique, grâce à l'adjonction d'idées empruntées au paganisme. Pendant les règnes de Valentinien, qui était orthodoxe, et de Valens, qui était arien, les choses suivirent leur cours, à peu près comme si Julien n'avait pas existé. Les anciens dieux, dont personne, à ce qu'il semble, ne niait l'existence, étaient maintenant complétement identifiés avec les démons, et leur culte était condamné comme pratique de la magie. La loi regardait ses partisans comme coupables du crime de trahison, et une violente persécution ne tarda pas à éclater contre eux. Il fut interdit aux personnes qui venaient étudier à Rome d'y séjourner après l'âge de vingt et un ans. Ce fut l'ancienne religion que frappa réellement la persécution, bien qu'elle fût spécia-

lement dirigée contre la nécromancie; la prédiction des événements futurs était en effet l'un des premiers offices de la religion païenne, d'où sa complicité avec la magie et la persécution.

La persécution toutefois, bien que dirigée contre le paganisme, frappa aussi ce qui restait de l'ancienne philosophie. Le parti dominant était parvenu au pouvoir dans des circonstances, qui lui faisaient une loi de donner chaque jour une nouvelle force au principe auquel il devait sa puissance. Ce principe, c'était la nécessité d'une foi absolue et aveugle, principe qui pouvait répondre parfaitement aux besoins des classes nombreuses et ignorantes, mais qui n'était pas fait pour les classes plus avancées intellectuellement. La politique de Constantin avait ouvert une nouvelle carrière, la carrière de l'Église, aux hommes des derniers rangs de la société. Beaucoup de ces hommes étaient déjà arrivés aux plus hautes dignités, où les avait conduits bien moins un profond savoir qu'un zèle ardent. Une fois parvenus à ces hautes dignités, ils n'avaient plus besoin de conserver même une apparence de sagesse, et ils se trouvaient naturellement tentés de proclamer leurs propres idées comme des vérités absolues et inattaquables, et de dénoncer comme entachées de magie toutes les connaissances qui leur faisaient obstacle; ils trouvaient alors la puissance civile toujours prête à les assister. Elle avait résolu l'extirpation de tout ce qui restait de la philosophie. Tout manuscrit qu'on pouvait saisir était aussitôt brûlé. Dans tout l'orient, tous ceux qui possédaient des livres les détruisaient, de peur que quelque malheureuse phrase cachée dans l'un de ces

livres ne vînt causer leur ruine et celle de leur famille. C'était une opinion universellement admise, qu'il était juste de contraindre les hommes à croire ce que la majorité de la société avait accepté comme la vérité, et qu'il était juste de les punir s'ils résistaient. Aucune voix ne s'éleva dans le parti dominant pour revendiquer la liberté intellectuelle. Il admettait que les choses qui sont au delà de la portée de la raison, doivent être implicitement acceptées par la foi, et qu'un mérite singulier appartient à cet état mental dans lequel l'homme croit avant de comprendre.

Le coup de mort fut porté au paganisme par l'empereur Théodose, espagnol de naissance, qui par les services qu'il rendit à la religion mérita d'être appelé le Grand.

Il commença par déclarer crimes capitaux la pratique de la magie et l'examen des entrailles des animaux, puis en 390 il interdit les sacrifices et l'entrée des temples. Il aliéna les revenus d'un grand nombre de temples, confisqua les biens de quelques autres et en fit démolir plusieurs. Il congédia les vestales, et décreta propriété du trésor impérial toute maison profanée par la fumée de l'encens. Alors que les biens d'un établissement religieux ont été saisis, il est bien inutile de faire de son culte un crime capital. Le gouvernement ne se contenta point de se constituer ainsi le défenseur de la nouvelle religion; il voulut aussi prévenir les dissensions qui pourraient naître dans son propre sein. Les apostats furent déclarés incapables de transmettre leurs biens par testament. Des inquisiteurs religieux furent établis; à la fois juges et es-

Digitized by Google

pions, ils formaient un redoutable tribunal, qui fut le prototype du tribunal plus redoutable encore de l'inquisition moderne. Théodose toutefois, à qui il appartenait de mettre leurs sentences à exécution, aima mieux choisir des personnes comme emblèmes de sa foi personnelle que des formules toujours sujettes à l'ambiguïté. Il déclara donc privés de leurs droits civils et condamnés à l'exil, tous ceux qui ne se conformaient point aux croyances de Damase, évêque de Rome, et de Pierre, évêque d'Alexandrie. Quant à ceux qui célébraient la fête de Pâques le même jour que les Juifs, il prononça contre eux la peine de mort. « Nous voulons, dit-il dans son édit, que ceux qui acceptent ce symbole soient appelés catholiques chrétiens. » Tous les autres étaient naturellement des hérétiques.

C'est le devoir de l'historien impartial d'attribuer ces tyranniques et scandaleux abus de la puissance civile à l'influence du clergé, et de le charger de la responsabilité des crimes qu'ils ont causés. Ce sont ses crimes à lui, que les crimes de ces femmes débauchées et sans scrupules, de ces eunuques, de ces parasites et de ces grossiers soldats qui possédaient le pouvoir absolu. Cependant, quel que soit l'état des choses, la nature humaine ne se laisse jamais complétement avilir. Le système sous lequel les hommes vivaient alors les poussait à toutes les iniquités, mais plus d'une fois ils prouvèrent qu'ils savaient encore distinguer entre le bien et le mal. Nous rencontrerons souvent dans le cours de notre ouvrage cette révolte de l'individu contre un système dont les principes sont inacceptables pour lui; c'est ainsi que l'ont vit des évêques

intervenir ouvertement entre la victime et son oppresseur, et employer les trésors de l'Église à racheter des esclaves; c'est ainsi encore que la postérité pardonnera peut-être à Ambroise, l'archevêque de Milan, les impostures dont il s'est rendu coupable, quand elle se rappellera qu'il osa en face demander compte à Théodose le Grand de la mort des 700 personnes qu'il avait fait massacrer en 390 dans le cirque de Thessalonique. L'empereur, à qui Ambroise et son parti devaient tant, dut se résigner à expier son crime par la plus dure pénitence qui pouvait lui être infligée en ce monde : il dut se laisser dire par son juge que « bien qu'il fût de l'Église, et dans l'Église, il n'était pas au dessus de cette Église, » que la force brutale devait céder à la force spirituelle, et que l'être humain le plus humble avait aussi ses droits aux yeux de Dieu.

Les événements politiques avaient donc pris un cours funeste pour l'avenir des connaissances humaines. Les mêmes hommes à qui les circonstances avaient donné la puissance dans le domaine religieux, devaient inévitablement l'obtenir aussi dans le domaine scientifique. La condition morale de l'humanité était devenue incompatible avec le progrès scientifique. Comme il était arrivé dans l'Inde plusieurs âges avant, les écrits sacrés passaient pour renfermer tout ce qu'il était nécessaire à l'homme de savoir. Les questions d'astronomie, de géographie, de chronologie, d'histoire et de toute autre branche de la science qui jusqu'alors avaient occupé ou amusé l'esprit humain, toutes les questions scientifiques, devaient maintenant attendre leur solution d'un nouveau

Digitized by Google

tribunal. La science révélée est la négation de tout progrès; le philosophe n'a plus alors rien à faire qu'à céder la place au commentateur.

Les premiers écrivains ecclésiastiques, ou les Pères, comme on les appelle souvent, arrivèrent donc à être regardés comme surpassant tous les autres hommes, non seulement en piété, mais aussi en savoir. Leurs sentences étaient sans appel. Pendant des siècles ils conservèrent cette position prééminente, et ce n'est guère qu'à l'époque de la réforme qu'ils perdirent leur toute-puissance. Les grands critiques qu'enfanta cette époque analysèrent les ouvrages des Pères, les comparèrent l'un avec l'autre, en montrèrent les contradictions, et les réduisirent ainsi à leur juste valeur. L'habitude de les citer se perdit même bientôt, lorsqu'il fut devenu évident qu'aucun de ces écrivains ecclésiastiques n'avait les titres nécessaires pour traiter avec autorité un fait scientifique quelconque. La plupart d'entre eux n'hésitaient point à exprimer leur mépris pour des choses qu'ils se prétendaient en état de juger : « Ce n'est point, dit Eusèbe, par ignorance des choses qu'admirent les philosophes, mais parce que nous méprisons des travaux aussi inutiles, que nous faisons si peu de cas de toutes ces matières, et que nous tournons nos âmes vers des choses meilleures. » Lactance exprime la même idée, lorsqu'il dit que toute la philosophie est « vide et fausse ». Il ajoute en parlant de la doctrine hérétique de la forme globulaire de la terre : « Est-il possible que des hommes puissent être assez absurdes pour croire que sur l'autre face de la terre, les plantes et les arbres ont leurs racines en haut et que les hommes ont les

Digitized by Google

pieds plus élevés que la tête ? Si vous leur demandez comment ils défendent ces monstruosités, et comment dans ces conditions les corps peuvent rester à la surface de la terre, ils vous répondent que la nature des corps est telle, que les corps pesants tendent vers le centre de la terre comme les rayons d'une roue, tandis que les corps légers tels que les nuages, la fumée, la flamme, tendent de tous côtés du centre vers les cieux. Je me demande maintenant ce que je dois dire de ceux qui, lorsqu'une fois ils se sont égarés, persistent dans leur folie et défendent une opinion absurde par une autre aussi absurde. » Au sujet de la question des antipodes, saint Augustin prétend qu'il est impossible qu'il y ait des habitants sur la face opposée de la terre, puisque aucune race de cette espèce n'est mentionnée par l'Écriture parmi les descendants d'Adam. »

La science des Pères de l'Église avait donc pour base essentielle ce principe, que l'Écriture renferme toutes les connaissances permises à l'homme. Il suivait de là que les phénomènes naturels pouvaient s'interpréter à l'aide des textes, et que toutes les doctrines philosophiques devaient être corrigées de manière à concorder avec les doctrines orthodoxes. La science des Pères de l'Église enseignait que Dieu fit le monde de rien ; admettre l'éternité de la matière eût conduit au manichéisme. Elle enseignait que la terre est plane, et qu'au dessus d'elle s'élève la voûte des cieux à laquelle sont fixées les étoiles ; que le soleil, la lune et les planètes accomplissent leurs révolutions, se lèvent et se couchent ; que ces corps sont d'une nature inférieure à celle de l'homme, destinés qu'ils

sont à lui donner la lumière; que plus haut encore et au delà de la voûte étoilée est le ciel, le séjour de Dieu et des esprits angéliques; que la terre avec tout ce qu'elle renferme fut faite en six jours; qu'elle fut couverte par les eaux d'un déluge universel qui détruisit tous les êtres vivants, sauf ceux qui trouvèrent place dans l'arche, et que les eaux disparurent desséchées par le vent; que l'homme est le centre moral du monde, que toutes les choses ont été créées et subsistent pour lui seul; que loin d'avoir jamais montré la moindre tendance à s'améliorer, l'homme est déchu de sa sagesse et de sa valeur primitives, et qu'avant le péché le premier homme était parfait, corporellement et spirituellement. La science des Pères de l'Église regardait toujours en arrière, jamais en avant; elle prétendait aussi que la mort vint au monde avec le premier péché, et qu'avant le péché tous les êtres étaient immortels. Elle rejetait d'un manière absolue l'idée que le monde est gouverné par des lois, et affirmait l'intervention perpétuelle de la Providence dans toutes les occasions, même les plus insignifiantes. Elle attribuait les phénomènes naturels à des influences spirituelles; c'étaient suivant elle les anges qui faisaient mouvoir les étoiles, qui recueillaient l'eau de la mer pour en former la pluie, et qui faisaient les éclipses. Elle affirmait que l'homme n'existait que depuis quelques siècles sur la terre, et qu'il ne pouvait plus y exister longtemps, le monde étant à tout instant menacé d'être détruit par le feu. Elle dérivait toutes les races humaines d'un couple primitif, et les faisait moralement responsables du péché commis par ce couple. Elle rejetait comme absolument irréligieuse cette

doctrine que l'homme peut modifier son propre organisme; pour elle, le médecin ne vaut guère mieux que l'athée, et toutes les maladies peuvent se guérir par l'intercession des saints, par leurs châsses et les reliques. Elle n'admettait point non plus que l'homme pût améliorer son état matériel; chercher à accroître notre puissance et notre bien-être, c'est vouloir ce que la Providence nous a refusé; nous livrer à des recherches philosophiques, c'est chercher à connaître des choses que Dieu a voulu tenir cachées. Elle répudiait aussi la logique grecque, et prouvait tout par des miracles.

Une grossière astronomie avait supplanté l'astronomie d'Hipparque; les indignes fables d'Eusèbe avaient renversé la chronologie de Manéthon et d'Ératosthène; la géométrie d'Euclide et d'Apollonius et la géographie de Ptolémée étaient oubliées; les grandes inventions mécaniques d'Archimède étaient éclipsées par les miracles qu'opéraient les reliques d'une foule de saints.

Tel est le mélange de vérité et de folie qui constituait la science des Pères de l'Église. L'ignorance au pouvoir avait jugé nécessaire d'avoir une science fausse et incapable de progrès, oubliant que tôt ou tard arrive nécessairement le jour, où il est impossible de conserver des idées stationnaires dans un monde qui toujours avance. Le grande et fatale erreur de ces temps fut que dans ce système imposé à l'humanité aucune place n'était réservée au progrès intellectuel. Chaque siècle apporta une nouvelle incompatibilité, et bientôt se manifesta dans le système une tension qui entrava son action, et qui tous les jours devint plus forte. Il fallut bien comprendre à la

fin qu'il était impossible de le soutenir plus longtemps par la force; il finit par s'écrouler, et nous verrons plus loin dans quelles circonstances.

La magicien qui va nous dérouler ses tableaux fantasmagoriques sur la muraille sait très bien qu'il augmentera l'illusion en éteignant toutes les lumières et en ne conservant que sa misérable lanterne. J'ai maintenant à raconter comment s'éteignirent les dernières lueurs vacillantes du flambeau de la science grecque, et comment la science des Pères de l'Église, aidée de la bigoterie son alliée, essaya d'élever sur une base sûre l'édifice de sa puissance.

Sous le règne de Théodose le Grand, la religion et la science païennes furent totalement anéanties; cet empereur n'était arrêté par aucun doute, car il était d'une ignorance extrême, et, il faut le dire, il était aussi sincère que sévère. Au nombre de ses premières ordonnances nous trouvons celle-ci, que si l'un des gouverneurs de l'Égypte entrait dans un temple il serait passible d'une amende de quinze livres d'or. Cette mesure fut suivie de la destruction des temples dans toute la Syrie. A cette époque, le siége archiépiscopal d'Alexandrie était occupé par un certain Théophile , un audacieux et méchant homme, qui autrefois avait été moine nitrien. C'était vers 390 ap. J.-C. Le conflit des trinitaires venait d'être apaisé. Les moines et la populace d'Alexandrie poursuivaient de leur haine le temple de Sérapis et sa bibliothèque, et parce qu'il était le centre de l'opposition panthéiste qui luttait contre la doctrine dominante, et parce que depuis des siècles il était le foyer de la sorcellerie, de la magie et de

toutes les sciences diaboliques. Nous avons dit comment Ptolémée Philadelphe avait commencé la fondation de la grande bibliothèque dans le Bruchium, le quartier aristocratique de la cité, et comment il y avait joint différents établissements scientifiques. Stimulé par son exemple, Eumène, roi de Pergame, fonda dans sa capitale une bibliothèque semblable. Afin qu'elle n'éclipsât point celle d'Alexandrie, Ptolémée Épiphane défendit l'exportation du papyrus, sur quoi Eumène inventa le parchemin. La seconde grande bibliothèque d'Alexandrie fut créée par Ptolémée Physcon, dans le Sérapion. La bibliothèque du Bruchium, qui renfermait 400,000 volumes, fut brûlée par accident, ou à dessein, comme on l'a dit, pendant le siege de la ville par Jules César; celle du Sérapion fut sauvée. Pour la consoler de cette immense perte, Antoine fit don à Cléopâtre de la bibliothèque d'Eumène, qu'il fit venir de Pergame. Elle contenait 200,000 volumes. C'était à la bibliothèque du Bruchium qu'avait d'abord été joint le musée; après l'incendie, ce qui restait des établissements détruits fut transféré au Sérapion : le Sérapion était donc, à l'époque dont nous parlons, le grand dépôt des connaissances humaines.

Les empereurs païens appréciaient bien la valeur du trésor qu'ils avaient hérité des Ptolémées. Le temple de Sérapis était unanimement regardé comme le plus splendide monument religieux qui fût au monde; c'était à peine si dans l'excès de son patriotisme le Romain osait faire exception pour le temple de Jupiter Capitolin. On y parvenait par une longue suite de degrés; de nombreuses rangées de colonnes l'entouraient; son portique quadran-

Digitized by Google

gulaire, une merveille de l'art, était orné de magnifiques statues. Les murs intérieurs étaient couverts de sculptures, et les plafonds d'excellentes peintures. A cet égard, nous pouvons nous en rapporter aux Grecs, qui étaient assez bons juges de la valeur d'œuvres de ce genre.

Le Sérapion et tous les objets précieux qu'il renfermait avaient de tout temps porté ombrage à l'Archevêque Théophile et à son parti. Il s'élevait devant eux comme un reproche et une insulte. Ses vastes constructions étaient destinées à un usage inconnu, et par conséquent criminel. Sous ses voûtes et dans ses salles silencieuses se célébraient sans doute les plus abominables mystères. On y voyait des cercles de cuivre et des cadrans solaires pour prédire l'avenir; quelques-uns prétendaient même que ces instruments magiques avaient appartenu à Pharaon et aux enchanteurs auxquels Moïse avait eu affaire.

Aucun de ces farouches bigots, hélas! ne comprenait qu'autrefois Ératosthène avait mesuré la grandeur de la terre, et Timocharis déterminé le mouvement de la planète Vénus. Pour eux, le temple, avec ses murailles de pur marbre blanc et ses innombrables colonnes qui se projetaient sur le ciel bleu et sans nuages de l'Égypte, n'était qu'un sépulcre blanchi qui recélait la plus hideuse corruption. Tout le monde sait, disaient-ils, que dans le sanctuaire même les prêtres abusent les plus belles et les plus riches femmes d'Alexandrie, qui se croient ainsi honorées de l'extase divine. C'est sur le Sérapion que Théophile chercha à fixer l'attention de ses fidèles indignés.

L'Empereur Constance avait fait don à l'Église du terrain sur lequel s'élevait l'ancien temple d'Osiris. Il arriva qu'en creusant le sol pour établir les fondations du nouvel édifice, on découvrit les symboles obscènes qui servaient au culte du Dieu. Théophile, faisant preuve de plus de zèle que de pudeur, les exposa aux risées de la populace sur la place du marché. Le vieux parti égyptien, résolu à se venger de l'affront, se souleva sous la conduite du philosophe Olympius. Une émeute s'ensuivit. Les païens établirent leur quartier général dans les massives constructions de Sérapion; ils en sortaient pour saisir tous les chrétiens qu'ils rencontraient; ils les forçaient à sacrifier, puis ils les tuaient sur l'autel. Le différend fut porté devant l'empereur; pendant ce temps les païens continuaient à se maintenir dans le temple qui leur servait de forteresse. Tout à coup, au milieu du silence de la nuit, Olympius est frappé de terreur par les sons d'une voix, qui, sous les voûtes du temple, fait entendre l'*Alleluia* chrétien; il voit là un présage, un assassin caché, et craignant pour sa vie, il s'échappe du temple. A l'arrivée du rescrit impérial, les païens posèrent les armes; ils étaient loin de soupçonner le sort qui les attendait. Théodose ordonnait que le temple fût immédiatement détruit, et chargeait le fougueux Théophile de l'exécution. Théophile commença par piller et disperser la bibliothèque. Il pénétra dans le sanctuaire du dieu, ce sanctuaire qui était la représentation visible du panthéisme de l'orient, le souvenir de l'alliance de l'antique Égypte avec le peuple libre penseur de la Grèce, un témoignage enfin du savoir politique des capitaines d'Alexandre. Au milieu d'un funèbre

silence, les assaillants arrivent en présence de la statue de Sérapis. C'est un de ces instants solennels où se révèle la valeur d'une religion : si le dieu ne peut se défendre lui-même, l'imposture est manifeste. L'indomptable Théophile commande à un vétéran de frapper la statue avec sa hache d'armes. Elle n'offre aucune résistance. Un second coup fait rouler la tête de l'idole sur le sol; une troupe de rats effrayés s'en échappe. Le redoutable dieu, qui pendant sept cents ans a fait la secrète puissance des rois et des prêtres, tombe au bruit des éclats de rire; il est mis en pièces, et ses membres sont traînés dans les rues. Tous les recoins du Serapion sont explorés. C'est alors que se dévoilent les supercheries auxquelles les prêtres ont recours pour conserver leur puissance. On trouve, entre autres merveilles, un char attelé de quatre chevaux qui tient à la voûte à l'aide d'un aimant; un chrétien enlève cet aimant, et l'instrument d'imposture tombe sur le sol. L'historien qui nous raconte ces faits, dont l'impossibilité matérielle est évidente, observe avec raison qu'il est plus facile d'inventer une anecdote imaginaire que de parvenir à tromper les yeux eux-mêmes. Quant à l'or et à l'argent que renfermait le temple, ils furent soigneusement recueillis; les objets de moindre valeur furent brisés et fondus. Le pieux zèle de Théophile ne s'arrêta que lorsque l'édifice entier fut démoli jusqu'au niveau du sol, et une église élevée sur son emplacement. Ce fut surtout sur le temple que dut s'exercer la rage des dévastateurs. Le bâtiment où se trouvait la bibliothèque échappa en effet au désastre, si nous en croyons Orose, qui nous dit expressément qu'il en vit encore les cases et les tablettes vides.

Digitized by Google

Le fanatique Théophile poursuivit sa victoire. Il fit tomber le temple de Canope, et ordonna la démolition de tous les édifices de ce genre qui existaient en Égypte. Parlant des moines et de l'adoration des reliques, Eunape s'exprime ainsi : « Quiconque portait des vêtements noirs était investi d'un pouvoir tyrannique ; la philosophie et la piété envers les dieux étaient contraintes de vivre à l'écart, pauvres et cachées sous une apparence misérable. Les temples étaient devenus des tombeaux, pleins des ossements des hommes les plus vils et les plus dépravés, et qui maintenant étaient regardés comme des dieux. »

Telle fut la fin du Sérapion ; les circonstances de sa destruction nous accusent parfaitement l'état de l'époque à laquelle elle eut lieu.

Quelques années à peine après ce mémorable événement, l'archevêque Théophile fut appelé devant le tribunal de Dieu. Il fut remplacé par Cyrille, son neveu, qu'il avait eu soin de préparer à cette sainte et périlleuse charge par un séjour de cinq ans parmi les moines de Nitrie. Il fut présenté avec toutes les précautions nécessaires au peuple d'Alexandrie, si difficile à satisfaire, et qui cependant le reconnut pour un prédicateur plein de talent, et irréprochable. Ses adversaires païens, de leur côté, prétendirent que les applaudissements et les bis qui accueillaient les passages les plus soignés de ses sermons provenaient de personnes formant une congrégation organisée et payée. Si quelques doutes subsistent à l'égard de sa valeur intellectuelle, tout le monde est d'accord au sujet de sa valeur morale. La cité était continuellement agitée par les querelles des trois partis qui composaient la popu-

lation : les chrétiens, les païens et les juifs. On y comptait, à ce qu'il paraît, jusqu'à 40,000 de ces derniers. L'épiscopat lui-même était devenu une très importante charge, plutôt civile que religieuse. L'archevêque exerçait réellement le pouvoir municipal à l'aide des parabolains, dont les fonctions étaient de recueillir dans la cité les malades et les indigents, mais qui en réalité constituaient un véritable corps de police ou plutôt une véritable milice. Cyrille, qui ne connaissait point de scrupules, détourna de sa destination première cette force qu'il avait entre les mains, et il en fit un si scandaleux abus, que l'empereur se vit obligé d'enlever à l'archevêque le droit de nomination à l'emploi de parabolain, et qu'il en réduisit le nombre à cinq ou six cents. Certaines circonstances locales ayant augmenté l'animosité qui existait entre les juifs et les chrétiens, des rixes éclatèrent au théâtre. Elles furent bientôt suivies de conflits plus sérieux dans les rues de la cité, et les juifs, qui l'avaient emporté sur leurs adversaires, leur prodiguèrent les outrages et les massacrèrent sans merci. Cet état de choses ne dura pas longtemps. Les chrétiens se soulevèrent à l'instigation de Cyrille, la populace saccagea les synagogues, pilla les maison des juifs, et essaya de les expulser de la cité. Le préfet Oreste se décida enfin à intervenir pour apaiser l'émeute, mais l'archevêque était loin de vouloir céder. C'est alors que les moines nitriens, ses anciens compagnons, vinrent justifier la prophétique prévoyance de Théophile. Cinq cents de ces fanatiques quittèrent leur désert, et se rendirent dans la cité. Le préfet lui-même ut assiégé dans son palais, et blessé à la tête par une

pierre que lui lança l'un d'eux, Ammonius. Les citoyens honnêtes, alarmés de la tournure que prenaient les choses, s'interposèrent. Ammonius fut saisi et mis à mort par le licteur. Cyrille, sans se laisser abattre, fit exposer solennellement le corps, et le fit ensevelir avec des honneurs extraordinaires. Il arrêta que le nom d'Ammonius que portait la victime serait changé en celui de Thaumasius, ou « le merveilleux », et que le zélateur mort pour la foi serait canonisé comme martyr. Il est hors de doute que dans tous ces troubles les païens prirent le parti des juifs, et qu'ils s'attirèrent, eux aussi, la vengeance de Cyrille. Au nombre des païens qui cultivaient encore la philosophie platonique, se trouvait une jeune femme d'une grande beauté, Hypathia, fille du mathématicien Théon, qui s'était acquis une juste célébrité par son habileté à interpréter le neo-platonisme et les doctrines péripatéticiennes, et à commenter les écrits d'Apollonius et d'autres géomètres. Chaque jour sa demeure était le rendez-vous du beau monde et du monde riche d'Alexandrie. Son aristocratique auditoire laissait bien loin derrière lui l'auditoire qui entourait la chaire de l'archevêque, et plus d'une fois sans doute la raillerie se plaisait à comparer les lectures philosophiques d'Hypathia avec les incompréhensibles sermons de Cyrille. Mais, si l'évêque n'avait pas la philosophie, il avait une autre chose qui souvent est plus précieuse, le pouvoir. Pouvait-il supporter qu'une païenne partageât la métropole avec lui; pouvait-il supporter que l'enchanteresse mît en œuvre ses arts diaboliques pour attirer à elle toute la cité, les nobles, les riches et la jeunesse? Alexandrie n'était pas une proie à laquelle on pût renoncer si

facilement. Elle était en état de rivaliser avec Constantinople elle-même. Ses rues étaient sans cesse traversées par les longs convois de chameaux qui, en même temps que d'innombrables bateaux, lui apportaient les luxuriantes récoltes du Nil. Un canal maritime unissait le port d'Eunostos avec le lac Maréotis. Son port semblait une forêt de mâts. Du côté de la mer, et planant au dessus des eaux bleues de la Méditerranée, était la grande tour à feu, le Pharos, qui passait pour une des merveilles du monde; pour protéger les navires contre les vents du nord, s'étendait sur une longueur de plus de mille mètres un môle muni de ponts-levis, magnifiques ouvrages qui témoignaient de l'habileté des ingénieurs macédoniens. Deux immenses rues, dont l'une avait cinq kilomètres de longueur, l'autre deux, se croisaient dans la cité, formant par leur intersection une place, au centre de laquelle s'élevait le mausolée d'Alexandre. La ville présentait une foule de splendides édifices : le palais, la bourse, le palais de justice, des temples, dont les plus remarquables étaient ceux de Pan et de Neptune; des théâtres en grand nombre, des églises et des synagogues. Un temps avait été, avant Théophile, où l'on arrivait au Serapion, d'un côté par une montée ménagée pour les chars, de l'autre par une suite de cent degrés de marbre. Sur ces degrés était assis le grand portique, avec ses innombrables colonnes et sa galerie qui entourait une immense salle non couverte, avec ses portiques secondaires qui renfermaient la bibliothèque, et la haute colonne qui de son centre s'élevait au dessus de l'édifice, et que l'on voyait de la pleine mer. D'un côté de la ville étaient les chantiers royaux, de l'autre

l'Hyppodrome; on y admirait aussi la Nécropole, les marchés, le Gymnase avec son portique d'un stade de longueur, l'Amphithéâtre, des jardins, des fontaines, des obélisques, et une foule d'autres édifices publics dont les toits dorés étincelaient au soleil. On y voyait les dames chrétiennes se promenant dans les rues, couvertes de riches vêtements sur lesquels étaient brodées des paraboles de l'Écriture, l'évangéliaire retenu au cou par une chaîne d'or, suivies de chiens maltais au collier d'or ciselé, et entourées d'esclaves portant des parasols et des éventails. On y rencontrait aussi le juif, toujours affairé, courant à l'entrepôt ou sortant de ses affaires, tout occupé à calculer ses bénéfices. On y rencontrait encore, hélas! les chars des païens qui couraient, joyeux ou absorbés dans leurs profondes pensées, à l'académie d'Hypathia, pour y entendre discuter ces grandes questions qui n'ont pas encore reçu de réponse : où suis-je, que suis-je, que sais-je? pour y entendre traiter de l'existence antérieure à la naissance, ou comme l'assurait le vulgaire, pour y apprendre à prédire l'avenir à l'aide de la science noire, à l'aide de talismans chaldéens gravés sur des pierres précieuses, par des enchautements, par la lumière que projette la lune sur les murailles, avec un miroir magique, par la réflexion d'un saphir, avec un crible ou avec des cymbales; pour y apprendre enfin à connaître les secrets par les veines de la main, et à lire dans les astres.

Cyrille finit par ne plus pouvoir rester sourd à ces accusations, et résolut de se débarrasser du seul obstacle qui l'empêchait de régner en maître absolu dans la cité. Nous touchons à un de ces moments auxquels les grands prin-

Digitized by Google

cipes généraux se trouvent personnifiés dans les individus. Hypathia représente la philosophie grecque; Cyrille l'ambition ecclésiastique; leurs destinées vont s'accomplir. Hypathia se rendant à son académie est assaillie par la populace de Cyrille, qui est en grande partie formée de moines d'Alexandrie. Au milieu des hurlements de ces démons aux jambes nues et au noir capuchon, elle est arrachée de son char, dépouillée de ses vêtements, et traînée dans les rues. Tremblante de terreur, elle est conduite dans une église voisine, où elle est massacrée par les affiliés de Pierre le Liseur. Cyrille avait déchaîné les plus mauvaises passions d'une populace fanatique, et il ne fut peut-être pas en son pouvoir d'arrêter ces excès, une fois qu'il eut atteint son but. Le coup que Pierre avait frappé suffisait à Cyrille, mais ses complices n'avaient point encore assouvi leur sauvage vengeance. Ils outragèrent le cadavre, le mirent en pièces, et, ce qui passe toute imagination, pour que leur crime infernal fût achevé, il fallut encore qu'ils détachassent la chair des os de la victime avec des écailles d'huîtres et jetassent ses restes au feu. Il se peut que Cyrille et ses amis aient secrètement applaudi à la fin de leur antagoniste, mais elle excitera toujours la légitime indignation de la postérité.

C'est ainsi qu'en l'an 414 de notre ère se trouva fixé l'avenir de la philosophie dans la métropole intellectuelle du monde; à partir de cette époque, la science est condamnée au second rang et à l'obscurité. Elle n'ose plus se montrer, et l'on peut même dire qu'elle disparaît complétement. La bigoterie avait frappé de sa lourde massue

et brisé l'acier si parfaitement trempé de la philosophie grecque. Les actes de Cyrille passèrent incontestés. Il était maintenant établi que la liberté de la pensée ne devait plus exister dans le monde romain. Ces événements, a-t-on dit, prouvent que la philosophie grecque était un tissu d'impostures, et que, comme toutes les impostures, elle fut chassé du monde dès que la vérité fut connue. De telles assertions purent remplir leur but tant que le parti vainqueur se maintint à Alexandrie, mais elles sont tout à fait inapplicables à l'époque qui suivit la prise de la cité par les Sarrasins. Ce qui est certain, c'est que l'Europe tomba dans un état de stagnation intellectuelle totale, et que sur elle s'appesantit une épaisse atmosphère toujours prête à tout étouffer, moralement et physiquement, sous son poids. Il en fut ainsi pendant deux longs et sombres siècles, jusqu'à ce qu'un envahisseur étranger vînt mettre fin au règne de l'oppression et de la force. Ce fut une circonstance heureuse pour le monde, que les conquérants arabes avouèrent hautement le cimeterre comme leur seul argument, et ne prétendirent point à une sagesse surhumaine. Ils restèrent ainsi libres de travailler au progrès des connaissances sans se perdre dans de vaines disputes théologiques; ils purent encore une fois rendre l'Égypte illustre parmi les nations de la terre, et l'arracher au hideux fanatisme, à l'ignorance et à la barbarie où ils l'avaient trouvée plongée. Encore une fois sur les bords de la mer Rouge un degré de la surface terrestre devait être mesuré, et les dimensions de la terre déterminées; cette gloire était réservée à un astronome mahométan. Les grands jours de l'antiquité allaient renaître : Alba-

tégni allait découvrir le mouvement de l'apogée du soleil, et Aboul Wéfa la troisième inégalité de la lune, retrouvée six siècles plus tard en Europe par Tycho-Brahé. Le canal creusé par les Pharaons entre le Nil et la mer Rouge, et que les Ptolémées avaient fait curer, allait être encore une fois débarrassé des sables qui le comblaient. Les joyeux chants du chamelier allaient encore une fois se faire entendre dans le désert à la place de la prière nocturne du moine.

Digitized by Google

CHAPITRE XI

FIN PRÉMATURÉE DE L'AGE DE FOI EN ORIENT

J'ai maintenant à décrire la fin de l'âge de foi en orient. Le système byzantin qui lui donna naissance succomba sous trois attaques successives : 1° l'invasion de l'Afrique par les Vandales; 2° les guerres de Chosroès, roi de Perse; 3° le mahométisme. De ces trois attaques, celle des Vandales fut, au point de vue militaire, victorieusement repoussée par les armes de Justinien, mais au point de vue politique elle eut des conséquences désastreuses : la dépopulation et la ruine de l'empire, principalement dans les contrées du sud et de l'ouest. La seconde attaque, celle des Perses, fut, il est vrai, vaillamment soutenue dans les dernières années par l'empereur Héraclius, mais elle fit dans tout l'orient une impression morale très profonde, qui prépara la fatale issue de l'attaque du mahométisme. Aucune hérésie n'a jamais produit des résultats politiques aussi importants que celle d'Arius. Tant que

durèrent les querelles de l'arianisme, elles furent pour l'empire la source d'incroyables calamités, et lorsqu'elles étaient oubliées depuis longtemps déjà, l'arianisme désolait et ruinait encore les plus belles contrées du globe. Lorsque le comte Boniface, excité par les intrigues du patricien Aétius, invita Genseric, roi des Vandales, à passer en Afrique, ce fut dans les sectaires ariens mécontents, que le roi barbare trouva ses auxiliaires les plus sûrs. Autrement, il n'aurait jamais essayé de conquérir l'Afrique avec les 50,000 hommes qu'il amenait d'Espagne, 429 après J.-C. Trois cents évêques donatistes, et plusieurs milliers de prêtres exaspérés par la persécution decrétée contre eux par l'empereur, et entraînant avec eux la masse arienne de la population, étaient tout prêts à accueillir Genseric comme un libérateur, et à lui offrir leur aide. L'Afrique se trouva perdue pour l'empire.

Justinien, une fois assis sur le trône de Constantinople, entreprit de réparer ces désastres. On ne pouvait moins attendre de l'empereur qui avait réformé la législation, qui avait favorisé le développement de l'industrie en introduisant dans l'empire la fabrication de la soie, et qui avait rouvert les anciennes routes qui conduisaient dans l'Inde, de manière à ce que les marchandises n'eussent plus à traverser la Perse. Les mêmes principes qui lui avaient fait concevoir le projet de donner aux Grecs le commerce de toute l'Europe devaient lui suggérer l'idée de reconquérir l'Afrique. Il fut vivement pressé dans ce sens par le clergé catholique. La gloire de son règne était déjà assurée : il avait fermé les écoles philosophiques d'Athènes sous prétexte d'affiliation avec le paganisme,

mais en réalité parce qu'il détestait les doctrines d'Aristote et de Platon. Il avait aussi aboli le consulat à Rome, et supprimé en 552 le sénat romain ; il avait enfin pris et repris cinq fois la cité éternelle. Il ne restait plus rien de l'ancienne philosophie et de l'ancienne puissance de Rome ; la race romaine allait aussi disparaître.

L'indignation des catholiques avait sans doute été justement provoquée par les atrocités que les rois vandales d'Afrique exerçaient au nom des ariens ; ils avaient été jusqu'à réduire des évêques au silence en leur faisant arracher la langue. Bélisaire, le général de Justinien, mit à la voile au milieu de l'été de l'année 533 pour aller reconquérir l'Afrique ; au mois de novembre la conquête était achevée.

La guerre ne fut point longue, mais elle eut de terribles conséquences : la race humaine diminua visiblement pendant ces guerres entreprises sur les instances du clergé, la guerre d'Afrique et les guerres de Justinien en Italie. Suivant certains auteurs, la campagne d'Afrique coûta à cette contrée cinq millions d'habitants ; les vingt ans de guerre contre les Goths firent perdre à l'Italie quinze millions de ses habitants, et en somme, la perte que les guerres, les famines et les pestes du règne de Justinien firent éprouver à l'espèce humaine, s'éleva à l'incroyable chiffre de cent millions d'hommes.

Il n'est donc point surprenant qu'au milieu de semblables calamités les hommes soupirassent après un libérateur, et que dans leur désespoir ils fussent prêts à l'accueillir quel qu'il fût, de quelque région qu'il vînt. Les intrigues ecclésiastiques avaient fait leur œuvre ; lorsque

Digitized by Google

Chosroès II, roi de Perse, attaqua l'empire en 611, les sectaires persécutés de l'Asie Mineure, de la Syrie et de l'Égypte imitèrent l'exemple des ariens d'Afrique, et trahirent la cause de l'empire. Un hérétique opprimé ne connaît point de scrupules à l'égard des moyens auxquels il aura recours pour se venger. Comme il était facile de le prévoir, les cités de l'Asie tombèrent devant les Perses. Ils prirent Jérusalem d'assaut et enlevèrent la croix du Christ; quatre-vingt-dix mille chrétiens furent massacrés; le magisme remplaça le christianisme aux lieux mêmes où il était né. Nous ne pouvons aujourd'hui nous faire une idée de l'impression que fit cette terrible catastrophe sur les hommes religieux de l'époque. L'imposture de Constantin portait d'amers fruits : le bois sacré, qui avait rempli le monde de ses miracles, se montra impuissant et se laissa emporter triomphalement et insulter par les vainqueurs. Toute confiance dans la puissance apostolique des évêques asiatiques fut perdue; pas un d'eux ne sut faire un miracle pour se sauver de la catastrophe. Les envahisseurs inondèrent l'Égypte jusqu'à l'Éthiopie; il semblait que les jours de Cambyse fussent revenus. L'archevêque d'Alexandrie trouva plus sûr de s'enfuir à Chypre, que d'attendre son salut de ses prières ou de moyens spirituels. Le vainqueur occupa les bords de la Méditerranée jusqu'à Tripoli. Pendant dix ans les étendards des Perses flottèrent en vue de Constantinople. L'empereur Héraclius conçut un jour le projet d'abandonner l'ancienne capitale, et de faire de Carthage la métropole de l'empire; il dut y renoncer et céder aux instances, et du patriarche qui craignait de perdre sa position,

et de l'aristocratie qui prévoyait une ruine certaine, et du peuple menacé de la privation des largesses et des spectacles. L'Afrique était plus vraiment romaine qu'aucune autre province de l'empire; c'est en Afrique que la langue latine survécut le plus longtemps. Mais, une fois que la vengeance des sectes hérétiques fut assouvie, elles reconnurent bientôt qu'elles n'avaient fait que changer de maître sans avoir échappé à la tyrannie. Elles se décidèrent à prêter leur appui à l'empereur Héraclius, et aussitôt les Perses furent chassés de leurs conquêtes.

Ce fut en vain qu'après ces succès la vraie croix fut rendue à Jérusalem; le charme était rompu. Le feu des mages avait détruit le sépulcre du Christ et les églises de Constantin et d'Hélène; les riches présents que la piété des fidèles avait amassés pendant trois siècles étaient maintenant entre les mains des Perses et des Juifs. Il n'était plus possible que la foi se relevât. Bien des dévots avaient espéré que la terre s'entr'ouvrirait, que les éclairs sillonneraient la nue, et qu'une mort soudaine arrêterait les sacriléges qui avaient osé envahir les saints lieux; lorsqu'ils virent que rien de ce qu'ils attendaient n'était arrivé, ils tombèrent tout à coup dans le désespoir et dans l'incrédulité. L'Asie et l'Afrique étaient déjà moralement perdues. Le cimeterre des Arabes allait trancher le dernier lien qui les retenait au christianisme.

Quatre ans après la mort de Justinien, en 569, naquit à la Mecque, en Arabie, celui de tous les hommes qui a exercé la plus grande influence sur la race humaine, Mahomet, que les Européens ont surnommé « l'imposteur ». Mahomet arracha sa patrie au fétichisme, au

culte d'une pierre météorique, et à la plus basse idolâtrie; il prêcha un monothéisme au souffle duquel s'éteignirent les vaines disputes des ariens et des catholiques, et il enleva pour toujours à la chrétienté plus de la moitié, et de beaucoup la meilleure moitié de ses possessions; cette moitié comprenait en effet la terre sainte, qui a vu naître notre foi, et l'Afrique, d'où le christianisme avait reçu sa forme latine. Aujourd'hui encore, et après plus de mille ans, l'Afrique et la plus grande partie de l'Asie restent fermement attachées à la doctrine arabe. L'Europe ne lui échappa qu'avec une extrême difficulté, et comme par miracle.

Mahomet possédait ces qualités, qui réunies chez un seul homme ont plus d'une fois décidé le destin des empires. A la fois prédicateur et soldat, il était éloquent dans la chaire et vaillant sur le champ de bataille. Sa théologie était on ne peut plus simple : « Il n'y a qu'un Dieu. » Le monothélite, le monophysite, l'athanasien, et l'arien, tous ces sectaires que son souffle allait faire disparaître devaient facilement comprendre Mahomet. Prêchant cette grande et solennelle vérité de l'unité de Dieu, il ne s'engageait point dans de vaines discussions métaphysiques, et il travaillait lui-même à améliorer l'état social de sa nation par de simples prescriptions relatives à la propreté du corps, à la sobriété, au jeûne et à la prière. Il estimait au dessus de toutes choses l'aumône et la charité. Faisant preuve d'une tolérance que le monde ne connaissait plus depuis longtemps, il admettait que les hommes peuvent faire leur salut en pratiquant telle religion qu'il leur plaît, pourvu qu'ils restent vertueux.

Digitized by Google

« Il n'y a qu'un Dieu, disait-il, et Mahomet est son prophète. » Quiconque demandera si les événements confirmèrent cette assertion hardie, n'a qu'à consulter une carte du monde de nos jours. Il y verra que cette assertion était quelque chose de plus qu'une imposture. Mahomet devenu le chef religieux de plusieurs grands empires, et le guide d'un tiers de la race humaine, il y a peut-être là de quoi le justifier de s'être intitulé l'envoyé de Dieu. Comme l'avaient fait la plupart des moines chrétiens, Mahomet se retira dans la solitude du désert, se voua exclusivement à la méditation, au jeûne, à la prière, et sa raison finit par s'égarer. Il eut des visions surnaturelles, il entendit des voix mystérieuses qui l'appelaient le prophète de Dieu; les pierres et les arbres lui tenaient le même langage. Il soupçonna lui-même la nature de sa maladie et il avoua à sa femme Kadichah qu'il craignait de devenir insensé. On raconte qu'un jour qu'ils étaient assis l'un à côté de l'autre, une ombre entra dans la chambre. « Vois-tu quelque chose, lui dit Kadichah, qui suivant l'usage des femmes arabes avait le visage couvert par son voile. — Oui, répondit le prophète. — Vois-tu maintenant? — Non, répond Mahomet. — Bon augure pour toi, Mahomet, s'écrie alors Kadichah : c'est un ange, car il a respecté mon visage non voilé, ce que n'aurait point fait un mauvais esprit. » A mesure que la maladie fit des progrès, ces apparitions devinrent plus fréquentes. C'est ainsi qu'il apprit quelle mission lui confiait Dieu. « Je serai ton premier croyant », lui dit sa femme, et ils s'agenouillèrent tous deux pour prier. Depuis ce jour, neuf mille millions d'êtres humains l'ont reconnu comme le prophète de Dieu.

Au début de sa carrière Mahomet usa de tolérance envers les chrétiens, mais il était impossible qu'ils ne devinssent point ennemis une fois que la sphère de son influence se fut étendue. Mahomet ne put jamais parvenir à se former de la trinité des chrétiens une autre idée que celle de trois dieux distincts, et quant au culte de la vierge Marie qui était tout récent, il était absolument inconciliable avec sa doctrine de l'unité de Dieu. A la condamnation des Juifs, qui enseignaient qu'Azraël était le fils de Dieu, Mahomet ajouta bientôt d'amères accusations au sujet des pratiques idolâtriques des églises d'orient. Les réprimandes de ce genre abondent dans le Coran : « En vérité le Christ, Jésus, le fils de Marie, est l'apôtre de Dieu. Croyez donc en Dieu et en ses apôtres, mais ne dites pas qu'il y a trois dieux ; abstenez-vous de dire cela et il n'en sera que mieux pour vous. Dieu n'est qu'un Dieu, comment pourrait-il avoir un fils? » « Au jour dernier Dieu dira à Jésus : ô Jésus, fils de Marie, as-tu jamais dit aux hommes : Prenez-nous, moi et ma mère, pour deux autres dieux outre Dieu. Il dira : Louanges soient à toi; ce n'est point à moi à dire ce que je ne dois point dire. » Mahomet dédaigne toute spéculation métaphysique au sujet de la nature divine ou de l'origine et de l'existence du péché, ces grandes questions qui jusqu'alors avaient exercé l'esprit oriental. Il rejette la doctrine de l'excellence de la chasteté, affirmant que le mariage est la condition naturelle de l'homme. A l'ascétisme il oppose la polygamie qu'il autorise ici-bas, et il sait l'embellir au point d'en faire une des joies les plus enviables de son paradis, récompense spéciale de ceux

qui auront gagné la palme du martyr ou celle du vainqueur.

Trop souvent dans ce monde le succès est le criterium du vrai. Le mahométan en appelle à la rapidité de la carrière que sa nation a parcourue pour prouver la mission divine de son apôtre. Le philosophe peut cependant se permettre d'examiner quelques-unes des causes secondaires qui conduisirent à des résultats politiques si considérables, tout en professant le plus profond respect pour la religion de la plus grande partie de la race humaine. Le christianisme était pour jamais expulsé des contrées qui avaient été témoins des événements de sa glorieuse histoire : de la Palestine à laquelle se rattachaient ses souvenirs les plus sacrés, de l'Asie Mineure où il avait eu ses premières églises, de l'Égypte dont il avait reçu la grande doctrine de la Trinité, de Carthage qui avait imposé ses croyances à l'Europe.

C'est tout à fait mal comprendre les succès des Arabes que de les attribuer à leurs armes seules. Le glaive peut changer des croyances nationales reconnues, mais il ne peut rien sur la conscience de l'homme. Le glaive est un argument irrésistible, mais il fallait quelque chose de plus pour que le mahométisme pénétrât dans la vie domestique de l'Asie et de l'Afrique, et pour que la langue arabe devînt la langue de tant de nations différentes. L'explication de ce phénomène politique est dans l'état social des contrées conquises par les Arabes. Depuis longtemps l'influence de la religion ne s'y faisait plus sentir; elle avait été remplacée par la théologie; une théologie si incompréhensible, que la langue grecque avec sa merveilleuse

souplesse était à peine à la hauteur de ses subtilités; il ne pouvait naturellement être question ni du latin ni des dialectes barbares. Comment était-il possible que des hommes illettrés, qui ne comprenaient que difficilement les choses claires, comprissent de semblables mystères? On leur enseignait cependant que de ces obscures doctrines dépendait le salut ou la damnation de la race humaine. Ils voyaient que le clergé avait cessé de veiller sur l'existence individuelle des fidèles, qu'il n'y avait plus de distinction entre la vertu et le vice, et que le péché était mesuré, non pas aux mauvaises actions, mais au degré d'hérésie dans les croyances. Ils voyaient les chefs ecclésiastiques de Rome, de Constantinople et d'Alexandrie engagés dans une lutte désespérée, se disputant la suprématie à l'aide de la force et de moyens qui révoltaient la conscience humaine. Quel exemple, quand des évêques assassinent, empoisonnent, aveuglent, vivent dans l'adultère, dans l'émeute, dans la trahison, et donnent le signal de la guerre civile; quand des patriarches et des primats uniquement occupés de leurs intérêts temporels, s'excommunient, s'anathématisent l'un l'autre, corrompent des eunuques avec de l'or, des courtisanes et des princesses en les honorant de leur amour, et, ne respectant même pas les conciles que l'on croit parler avec la voix de Dieu, influencent leurs décisions à l'aide de toutes les intrigues et des indignes manœuvres qu'emploient les démagogues dans leurs tumultueux conciliabules! Du sein de ces légions de moines qui portaient la terreur dans les armées impériales et l'émeute dans les grandes cités, d'affreuses clameurs s'élevaient souvent en faveur d'un dogme théolo-

Digitized by Google

gique, mais jamais une voix ne se fit entendre en faveur de la liberté intellectuelle, et des droits de l'homme outragés. Dans un tel état de choses, quel autre résultat pouvait-on espérer que le dégoût et l'indifférence. On ne devait certainement point attendre que les mauvais jours venus, la société se trouvât disposée à défendre un système qui avait perdu toute prise sur les cœurs.

Tout à coup, au milieu des querelles des sectes, et au milieu de l'anarchie des disputes sans fin auxquelles donnent lieu les doctrines incompréhensibles des ariens, des nestoriens, de eutychéens, des monothélites, des monophysites, et de tant d'autres encore, tout à coup retentissent dans le monde, non les misérables voix de l'intrigante majorité d'un concile, mais le redoutable cri de guerre des Sarrasins « il n'y a qu'un Dieu », et le bruit de leurs immenses armées qui s'avancent comme la tempête. Est-il étonnant que l'Afrique et l'Asie aient déserté la cause commune? Dans des temps meilleurs on voit déjà trop souvent le patriotisme se subordonner à la religion ; à l'époque dont nous parlons il n'y avait plus de patriotisme.

Mahomet était à peine mort, que sa religion, obéissant à sa destinée, franchit les limites de l'Arabie. Le prophète lui-même avait déclaré la guerre à l'empire, et à la tête de trente mille hommes s'était avancé jusqu'à Damas, où l'avait arrêté la maladie. Abu Bekr son successeur, le premier des califes, attaqua à la fois et l'empire et les Perses. Appelés par les Coptes, les Arabes envahirent l'Égypte en 638. Quelques mois après, Amrou écrivait au calife son maître : « J'ai pris Alexandrie, la grande cité de

l'occident. » La trahison avait fait son œuvre, et l'Égypte était complétement subjuguée. Les Arabes eurent toutefois beaucoup plus de peine à faire la conquête de l'Afrique chrétienne. Abdallah s'avança jusqu'à quatre lieues de Tripoli, mais fut obligé de revenir sur ses pas. Aucun nouvel effort ne fut fait pendant les vingt ans de dissensions auxquelles donna lieu la succession au califat. Moâwia envoya alors en Afrique son lieutenant Akbah; il poussa jusqu'à l'Atlantique, mais ses forces ne lui permirent pas d'occuper une aussi vaste contrée. De nouvelles opérations furent entreprises par le calife Ommiade Abd-el-Mélek en 698; son lieutenant Hassan prit Carthage d'assaut et la détruisit; la conquête fut ensuite achevée par Musa, qui jouit de la double réputation d'un brave soldat et d'un éloquent prédicateur. L'Afrique, cette région qui était célèbre par sa subtilité théologique, et à laquelle l'Europe moderne doit tant, fut pour toujours réduite au silence par le cimeterre. Elle cessa de prêcher et apprit à prier.

Il est probable que cet important résultat politique, la conquête de l'Afrique par les Arabes, ne fut point obtenu sans la coopération du même élément qui avait joué un rôle si désastreux dans l'invasion des Vandales. Mais, si la trahison introduisit l'ennemi, ce fut la polygamie qui assura la conquête. En Égypte, la population grecque était orthodoxe; les indigènes étaient jacobites, et plus disposés à accepter le monothéisme arabe qu'à supporter la tyrannie des orthodoxes. Les Arabes, dont la politique consistait à détruire partout les anciennes métropoles pour les remplacer par de nouvelles, démantelèrent

Alexandrie. Le patriarcat d'Alexandrie, qui si longtemps avait troublé la chrétienté par ses intrigues et sa violence, cessa dès lors d'avoir une existence politique dans le système chrétien. Bientôt se manifestèrent les puissants effets de la polygamie sur la consolidation du nouvel état de choses. Une génération avait à peine passé, que tous les enfants du nord de l'Afrique parlaient la langue arabe.

Pendant les califats d'Abou-Bekr et d'Omar, c'est à dire pendant les douze années qui suivirent la mort de Mahomet, les Arabes avaient réduit trente-six mille places fortes, en Perse, en Syrie et en Afrique, et avaient détruit quatre mille églises qu'ils avaient remplacées par quatorze cents mosquées. En Syrie, comme en Afrique, la trahison contribua puissamment à leurs premiers succès. Damas fut prise après un siége d'un an. En 633, Khalid, surnommé l'Épée de Dieu, défit à Diznadin l'armée de l'empereur Héraclius, qui perdit cinquante mille hommes; cette défaite fut bientôt suivie de la perte des villes importantes de Jérusalem, d'Antioche, d'Alep, de Tyr et de Tripoli. Le calife Omar quitta Médine pour aller prendre solennellement possession de Jérusalem. Il fit la route sur un chameau emportant avec lui un sac de blé, un sac de dattes, une écuelle de bois et une outre pleine d'eau. Il fit son entrée dans la cité sainte ayant à ses côtés Sophronius, le patriarche chrétien, dont la capitulation prouvait qu'il avait perdu toute confiance. Le successeur de Mahomet comprenait aussi bien que l'empereur grec l'importance qu'avait la possession de Jérusalem aux yeux des populations. Aussi, persuadé que les peuples verraient

dans cette possession une preuve de l'authenticité du mahométisme, Omar avait donné l'ordre que l'armée arabe s'emparât à tout prix de Jérusalem.

Par la conquête de la Syrie et l'occupation des ports de la Méditerranée, les Arabes se trouvèrent maîtres de la mer. Bientôt ils s'emparèrent de Rhodes et de Chypre. La bataille de Cadésia et le sac de Ctésiphon, la métropole de la Perse, décidèrent du sort du royaume. La Syrie fut ainsi définitivement soumise sous Omar, le second calife, et la Perse sous Othman, le troisième calife.

S'il est vrai que les Arabes brûlèrent la bibliothèque d'Alexandrie, il était à craindre que le fanatisme ne les conduisît à continuer le système byzantin. Les califes heureusement ne s'abandonnèrent qu'un instant aux inspirations de cette déplorable politique. Ils devinrent bientôt des protecteurs déclarés de la science, et l'on a pu dire avec raison qu'ils envahirent le domaine de la science aussi rapidement qu'ils avaient envahi les royaumes de leurs voisins. Ce devint chez eux une coutume de ne conférer les premières dignités de l'État qu'à des hommes distingués par leur savoir. Quelques-unes de leurs maximes usuelles montrent en quelle haute estime ils tenaient la littérature : « L'encre du docteur est aussi précieuse que le sang du martyr; » « Le paradis attend celui qui a fait un bon usage de sa plume aussi bien que celui qui est tombé par le glaive; » « Le monde est soutenu par quatre choses seulement : la science du sage, la justice du grand, les prières du bon, et la valeur du brave. » Vingt-cinq ans après la mort de Mahomet, et sous Ali, le quatrième calife, le patronage de la science était devenu un des principes

établis du système mahométan. Les califes de Bagdad donnèrent à ce principe son développement complet. Les mathématiciens, les astronomes, les médecins et les littérateurs se pressaient en foule à la cour d'Abou-Djafar-El-Mançour; il appelait auprès de lui tous les philosophes et leur offrait sa protection, quelles que fussent leurs opinions religieuses. Haroun-al-Raschid, son successeur, ne voyageait jamais, dit-on, sans une suite de cent savants. Ce grand souverain publia un édit par lequel aucune mosquée ne devait être construite sans qu'une école y fût attachée. Ce fut lui qui confia la direction générale de ses écoles au nestorien Masué. Al-Mamoun, son successeur, avait été élevé au milieu de mathématiciens, des philosophes et des médecins grecs et persans. Ils restèrent les compagnons de toute sa vie. Tous ces souverains travaillèrent constamment à fonder des bibliothèques, et à faire rechercher et copier les manuscrits. Dans toutes les grandes villes les écoles abondaient. Alexandrie n'en comptait pas moins de vingt. Comme il est facile de le deviner, tout cela ne put se faire sans exciter l'indignation du vieux parti fanatique; il commença par adresser des remontrances à Al-Mançour, puis le menaça de la vengeance divine s'il continuait à troubler ainsi les croyances populaires. Quoi qu'il en soit, cette manière d'agir, qu'avait d'abord conseillée une très profonde politique, devint bientôt une habitude, et ce fait se présenta constamment, que les émirs, dès qu'ils aspiraient à se rendre indépendants, commençaient par ouvrir des académies.

Les Arabes nous offrent un exemple frappant de cette

division de l'existence d'une nation en phases successives. Ils se présentent d'abord à nous adonnés au fétichisme dans leur âge de crédulité, adorant la pierre noire du temple de la Mecque. Ils traversent ensuite un âge d'examen qui rend possible la venue de Mahomet. Cet âge est suivi de leur âge de foi; leur aveugle fanatisme les pousse bientôt à envahir et à conquérir toutes les contrées adjacentes. Enfin vient leur période de maturité, leur âge de raison. Les traits essentiels qui marquent le développement des Arabes sont : la rapidité avec laquelle ils en traversèrent les âges successifs, et l'intensité de leur vie nationale.

Ce développement rapide fut grandement favorisé par les circonstances. Les longues et terribles guerres d'Héraclius et de Chosroès avaient détruit toutes les relations commerciales entre la Perse et l'empire grec, et avaient donné aux Arabes tout le commerce de l'orient et de l'Afrique. C'est comme marchand que Mahomet lui-même s'offre d'abord à nous. Le premier événement que nous connaissons de son histoire, ce sont les voyages qu'il faisait comme facteur de la riche Kadichah. Ces voyages qu'il fit avec les caravanes à Damas et dans toute la Syrie, le mirent en contact avec les Juifs et les hommes d'affaires, tous hommes qui par la nature même de leurs occupations devaient avoir des vues beaucoup plus larges que de simples chefs Arabes ou que les petits commerçants des villes de l'Arabie.

C'est ainsi que fut donnée la première impulsion. Quant à la rapidité des progrès du mahométisme, les causes en sont si claires, qu'elle ne doit plus exciter aucune sur-

prise. Il n'y a point à s'étonner que dans l'espace de cinquante ans, comme l'écrivait Abdérame au calife, toute la population du nord de l'Afrique soit devenue entièrement mahométane, et que les Maures eux-mêmes se faisaient gloire de leur origine arabe. Pensons en effet aux haines de toutes ces sectes, qui, comme nous l'avons vu, facilitèrent à un si haut point les premiers succès des chrétiens; au coup fatal que portèrent au christianisme la prise de Jérusalem, la cité sainte, la destruction du sépulcre de notre Sauveur et la perte de sa croix, trophée de la victoire des Perses. D'autres causes très puissantes vinrent s'ajouter à celles-là. Pendant de longues années les empereurs de Constantinople avaient imposé à leurs sujets d'Asie et d'Afrique des taxes excessives. Le système de ces taxes était en outre très compliqué, et donnait lieu à une foule d'exactions. Les califes remplacèrent ces taxes par un tribut beaucoup moins considérable, simple et bien défini. L'île de Chypre, par exemple, ne payait au calife que la moitié de ce que lui demandait l'empereur, et jamais les classes inférieures n'y sentirent le poids de la conquête; elle pesa sur le clergé, et non sur le peuple qui avait pour lui très peu de sympathie. Aux yeux des populations ignorantes, le prestige des patriarches et des évêques fut complétement anéanti par leur impuissance à défendre et à conserver les lieux saints. En retour du paiement d'un tribut presque insignifiant, le conquérant garantit aux chrétiens et aux juifs le libre exercice de leur culte. Ils achetèrent la liberté religieuse avec de l'argent, comme toute autre chose. Il serait facile de donner de nombreux exemples de la scru-

puleuse fidélité avec laquelle les califes arabes remplirent leurs engagements. L'exemple donné par Omar sur les marches de l'église de la Résurrection fut suivi par Moâwia qui fit bâtir l'église d'Édesse, et par Abd-El-Mélek, qui, après avoir commencé à convertir en mosquée l'église de Damas, abandonna l'entreprise dès qu'on lui eut prouvé qu'en vertu de la capitulation les chrétiens avaient droit à conserver cette église. Si les califes se conduisirent ainsi dans la première ardeur de la victoire, les principes qui les guidaient durent agir plus puissamment encore lorsque les Arabes, par l'influence des nestoriens et des juifs, furent devenus une nation lettrée. On raconte qu'Ali, gendre de Mahomet et son quatrième successeur, cultivait lui-même les lettres. Parmi ses sentences favorites, citons les suivantes : « L'excellence dans la science est le plus grand des honneurs ; » « Celui qui consacre sa vie à la science ne meurt point ; » « L'érudition est le plus bel ornement d'un homme. » Lorsque le souverain pensait et s'exprimait ainsi, il était impossible qu'une politique libérale ne prévalût point.

D'autres causes non moins puissantes s'ajoutèrent encore à celles que nous venons d'indiquer. Les hommes dont les sentiments religieux n'étaient point très profonds et qui se préoccupaient moins de la religion que du tribut à payer, tous ces hommes n'avaient qu'à répéter une simple formule qui affirmait l'unité de Dieu et la divine mission du prophète, et, qu'ils fussent captifs ou esclaves, ils devenaient aussitôt les égaux et les amis du conquérant. Il est très probable qu'une grande partie des

chrétiens furent gagnés de cette manière au mahométisme. En ce qui concerne les femmes, le système arabe était très loin d'être oppressif; quelques auteurs ont même assuré que « les femmes chrétiennes trouvaient dans le sérail une délicieuse retraite. » Mais ce fut surtout la polygamie qui agit efficacement pour consolider la conquête. Ce fut grâce aux familles immenses auxquelles elle donna naissance (quelques-unes d'entre elles comptèrent plus de cent quatre-vingts enfants), que purent se produire en quelqnes années des résultats qui dans d'autres circonstances eussent demandé plusieurs générations. Tous ces enfants se faisaient gloire de leur origine arabe; tous, ils parlaient la langue de leurs pères et partageaient les idées et les intérêts arabes. La diffusion de la langue arabe fut encore hâtée par les édits des califes. Walid Ier défendit l'usage du grec, et ordonna que l'arabe fût employé à sa place.

Nous avons donc sans difficulté trouvé les causes de la rapide diffusion de la puissance arabe; nous n'avons pas plus de peine à trouver celles de son déclin et de sa dissolution. La conquête arabe, par les proportions qu'elle prit dès l'origine, impliquait l'action de la nation entière. Elle ne pouvait s'accomplir et se soutenir quelque temps qu'au prix de l'épuisement de la population arabe indigène. Ce n'était plus l'ancienne immobilité de la race arabe, ou tout au plus la marche lente dont elle progressait depuis des siècles; la société était maintenant remuée jusqu'à ses fondements; elle était possédée d'un délire fanatique; les entreprises les plus vastes et les plus hardies étaient commencées sans hésitation, les espérances

et les passions les plus folles étaient maintenant permises à l'homme, et avaient chance d'être promptement satisfaites ; ici-bas, il trouvait dans la richesse et la beauté les récompenses de sa valeur, pour ne rien dire de celles que lui réservait le paradis dans l'autre monde. Mais cet impétueux essor de la nation dans toutes les directions impliquait nécessairement aussi la croissance rapide d'intérêts et de politiques opposés. La diffusion du système arabe devait fatalement aboutir au morcellement et à la dissolution. En vertu des circonstances dans lesquelles il s'était développé, il était certain qu'une décomposition aurait lieu, décomposition dans l'ordre politique et non dans l'ordre théologique, comme dans le cas du système ecclésiastique romain. Toutes ces considérations trouvent leur confirmation dans l'histoire arabe entière, celle des premiers temps et celle de l'époque moderne.

La guerre imprime une activité extraordinaire à l'existence d'une nation. Si la nation arabe était restée en paix, il lui eût fallu des milliers d'années pour avancer intellectuellement autant qu'elle le fit en un seul siècle. Les Arabes ne se contentèrent point de se défaire de ce poids mort qui entrave les mouvements d'une nation, la masse inerte du bas peuple ; ils surent encore convertir cette masse en une force agissante. Le progrès national est la somme des progrès individuels ; l'immobilité nationale est le résultat de l'inertie individuelle. La nation arabe avança très rapidement parce qu'une carrière sans limites était ouverte à chaque individu, mais cependant, si rapide qu'ait été ce mouvement, on y rencontre la série complète des phases que traverse inévitablement

l'humanité, quelle que soit la vitesse avec laquelle elle progresse.

L'influence arabe, qui s'imposa par les armes à l'Afrique et à l'Asie et menaça Constantinople elle-même, reposait sur une base intellectuelle qu'il est très important pour nous d'étudier. Le Coran, qui forme cette base, a exercé une action décisive sur les destinées de l'humanité, et il sert encore aujourd'hui de guide à la plus grande partie de notre race. Si nous nous rappelons l'origine prétendue divine du Coran, nous sommes autorisés à attendre qu'il supportera toutes les épreuves auxquelles pourra le soumettre la critique humaine, sans rien perdre de la vérité et de l'excellence qu'il revendique. Ne perdons surtout jamais de vue que le Coran se présente lui-même à nous comme une œuvre complète, transmise à un seul homme, et non comme le résultat de plusieurs révélations successives faites à diverses époques et à diverses occasions. Nous pouvons donc lui demander l'universalité et la perfection.

Nous sommes en droit d'attendre qu'il nous offrira des vues exactes au sujet de la nature et de la position du monde dans lequel nous vivons; que, soit qu'il traite des choses spirituelles ou des choses matérielles, il laissera loin derrière lui les plus célèbres productions du génie humain, aussi loin que l'incomparable mécanisme des cieux et les splendides formes qui ornent la terre laissent derrière eux les chétives inventions de l'homme. S'avançant bien au delà de tout ce qu'ont écrit les sages de l'Inde ou les philosophes de la Grèce touchant l'origine, la nature, et la destinée de l'univers, il nous révèlera sans

Digitized by Google

doute des conceptions et des expressions d'une noblesse et d'une grandeur digne du sujet sublime qu'il traite. Nous devons attendre qu'il nous résoudra d'une manière irréfutable et définitive tous ces grands problèmes qui pendant des siècles ont occupé les plus vastes intelligences de l'Asie et de l'Europe, et qui sont la base de toute foi et de toute philosophie; qu'il nous dira en termes précis et lumineux ce que c'est que Dieu, ce que c'est que le monde, ce que c'est que l'âme, et si l'homme possède un criterium quelconque de la vérité; qu'il nous expliquera comment le mal peut exister dans un monde dont le Créateur est tout-puissant et infiniment bon; qu'il nous révélera dans quelle mesure les choses humaines sont fixées par la destinée et par le libre arbitre; qu'il nous apprendra d'où nous venons, ce que nous faisons ici-bas, et ce que nous deviendrons après. Et, puisqu'une parole écrite sous l'inspiration de la Divinité doit nécessairement s'accréditer elle-même, s'imposer à tous les esprits avec une force croissant avec la rigueur de l'examen auquel elle est soumise, cette parole écrite énoncera sans doute d'avance les conclusions auxquelles les progrès de la science ont conduit l'esprit humain. Un tel ouvrage, si haute que soit son origine, ne recusera pas, mais au contraire appelera la critique de la philosophie naturelle, qu'il regardera, non comme son antagoniste, mais comme son plus sûr appui. Lorsque avec le temps la science humaine aura acquis plus d'exactitude et d'étendue, les conclusions qu'elle formulera se trouveront à l'unisson avec les siennes. L'occasion se présentant, il nous fera du moins pressentir les grandes vérités décou-

Digitized by Google

vertes par l'astronomie et la géologie, répudiant les absurdes fictions créées par l'homme enfant. Il nous dira comment les soleils et les mondes sont distribués dans l'espace infini, et comment ils apparaissent et réapparaissent à d'immenses intervalles de temps. Il nous dira dans quelle mesure Dieu gouverne le monde par des lois, et à quel point commence l'intervention de la Providence et de la volonté arbitraire de Dieu. Que sera sublime cette description des splendeurs de l'univers, écrite par la main du Tout-Puissant! En ce qui concerne l'homme, il nous expliquera ses relations avec les autres êtres vivants, la place qu'il occupe parmi eux, ses priviléges; s'il est une créature responsable, et comment. Il ne laissera plus l'homme chercher son chemin à tâtons au milieu des restes de la philosophie grecque, et finir par perdre les traces de la vérité; il lui enseignera en quoi consiste la connaissance vraie, lui fera connaître par anticipation la science et le bien-être matériel de notre époque, et lui dévoilera même les choses que nous ignorons encore aujourd'hui. La discussion de toutes ces questions, si nombreuses et si élevées qu'elles puissent être, n'est point au delà de la portée d'une œuvre qui prétend à une origine divine. La manière dont elle les traite est le seul criterium auquel les âges suivants reconnaîtront son autorité.

Le Coran est totalement impuissant à soutenir une épreuve de ce genre. Dans sa philosophie, il est incontestablement inférieur aux écrits de Cakya-Mouni, le fondateur du Bouddhisme; quant à sa science, elle est absolument sans valeur. Les spéculations et les questions douteuses y abondent, mais les connaissances exactes,

susceptibles d'êtres discutées et démontrées matériellement, y font complétement défaut. Son astronomie, sa cosmogonie et sa philosophie sont puériles au point de nous faire rire, si le rire était permis dans ce cas. Elles sont dignes des premiers âges du monde et de l'aurore de la science humaine. La terre est invariablement retenue à sa place par le poids des montagnes; la voûte des cieux repose sur elle comme un dôme; il nous est impossible d'y découvrir une solution de continuité, et c'est là pour nous une des preuves les plus éclatantes de la puissance de Dieu. Les cieux sont au nombre de sept, et étagés l'un au dessus de l'autre; le plus élevé est la résidence de Dieu, dont le trône est supporté par des animaux ailés. Le Coran, on le voit, ne rejette point les idées assyriennes. Les étoiles filantes sont des fragments de pierres incandescentes que les anges lancent aux esprits impurs lorsqu'ils s'avancent trop près des cieux. Le Coran est plein des louanges de Dieu, et il en fait ressortir la majesté par des images quelquefois très heureuses. Inexorable pour ceux qui reconnaissent des égaux à Dieu, il les prévient que leur péché ne leur sera jamais pardonné, et les menace de cette redoutable question qui leur sera posée au jour du jugement dernier : « Où sont mes compagnons au sujet desquels vous disputiez. » Il prescrit une confiance absolue dans la miséricorde de Dieu, et dénonce comme des criminels tous ceux qui trafiquent de la religion. Malgré cela, les idées du Coran à l'égard de la Divinité sont complétement anthropomorphiques. Son Dieu n'est pas autre chose qu'un homme gigantesque vivant dans un paradis. Si l'on fait exception pour quelques pages, on peut dire

en somme que le lecteur qui aura parcouru les cent-quatorze chapitres du Coran, le quittera avec cette impression finale, qu'il n'a éveillé en lui que des pensées bases et communes. Il n'est même point surprenant qu'une des sectes mahométanes soit arrivée à y découvrir que « du sommet de la tête à la poitrine Dieu est creux, et que le reste de son corps est solide; qu'il a une chevelure noire bouclée, et qu'il rugit comme un lion à chaque heure de la nuit. » L'unité qu'affirme Mahomet est une unité qu'il oppose à la Trinité des chrétiens et à la doctrine d'une génération divine. Il n'appelle jamais notre Sauveur le Fils de Dieu, mais toujours le fils de Marie. Il accepte la doctrine erronée qui attribue à l'univers une destinée purement humaine. En ce qui concerne l'homme, Mahomet se montre très diffus; au sujet de la vie future, il parle en termes très précis d'une résurrection, d'un jugement dernier, d'un paradis, des tourments de l'enfer, du ver qui jamais ne meurt, et des peines qui jamais ne finissent, mais à cette description si précise du monde futur se mêlent une foule d'erreurs relativement au passé. Si les convenances ne nous interdisaient de traiter ici un semblable sujet, nous pourrions montrer combien sont faibles ses idées physiologiques lorsqu'il a occasion de faire allusion à l'origine ou à la génération de l'homme. C'est à peine s'il s'est avancé plus loin que Thalès. Le Coran, en somme, se montre un guide si peu sûr pour les choses du passé, que nous ne pouvons guère avoir confiance en lui pour les choses de l'avenir.

Quant au mérite littéraire de l'ouvrage, il est difficile d'en juger par une traduction. Il passe chez les Arabes pour

leur plus ancienne composition en prose, et ils sont à peu près unanimes à vanter l'incomparable excellence de l'ouvrage de Mahomet; quelques hommes très instruits se sont cependant rencontrés parmi eux, qui le tiennent en médiocre estime. Les passages les plus célèbres, tels que ceux sur la nature de Dieu, chapitres II et XXIV, ne peuvent soutenir la comparaison avec les psaumes ou avec le livre de Job. Les morceaux narratifs, l'histoire de Joseph, par exemple, y sont de beaucoup inférieurs aux récits de la Genèse. Mahomet a fait place dans son ouvrage à un grand nombre de légendes chrétiennes, qu'il a sans doute empruntées à l'Évangile apocryphe de saint Barnabé; il a aussi reproduit différents récits de l'Écriture : celui de la tentation d'Adam, celui du déluge, celui de Jonas et de la baleine, que son imagination a enrichis d'une foule d'ornements dignes des contes de Mille et Une Nuits, et d'histoires merveilleuses de génies et d'enchantements.

Il se peut qu'après une lecture impartiale du Coran, le lecteur se demande avec étonnement comment une production si faible a pu si bien remplir son but. Mais, en religion comme ailleurs, la théorie est une chose et la pratique une autre. Le Coran abonde en conseils et en préceptes moraux vraiment excellents; nous ne pouvons y tourner un feuillet sans y rencontrer des maximes qui se recommandent à tous les hommes. Les divisions y sont excessivement nombreuses, et à tout instant il nous offre des morceaux, des sentences et et des préceptes formant par eux-mêmes un tout complet, où chacun de nous peut trouver un guide dans les vicissitudes de la vie.

Digitized by Google

Il insiste sans cesse sur le mérite de la prière, de la bienveillance, de l'aumône, du jeûne, des pèlerinages et des bonnes œuvres en général ; il abonde en prescriptions touchant la vie sociale et la vie domestique, les dettes, les témoignages, le mariage, les enfants, le vin, etc.; mais par dessus tout, il excite constamment à combattre l'infidèle et le blasphémateur. Si nous songeons à ce qu'est la vie de l'Asie, nous n'y trouverons peut-être pas une situation à laquelle ne convienne un des passages du Coran, comme instruction, comme avertissement, comme consolation, ou comme encouragement. Pour l'Asiatique et pour l'Africain, des fragments religieux et moraux de ce genre sont beaucoup plus utiles qu'une doctrine théologique complète quelconque. La nature de l'esprit de Mahomet ne lui permettait point de traiter d'importantes questions philosophiques avec la solidité et l'habileté des grands écrivains de la Grèce et de l'Inde, mais jamais personne n'a su comme lui pourvoir à la satisfaction des besoins intellectuels du vulgaire; tout lui servit à cet effet, jusqu'à son horrible fatalisme. Une inflexible destinée nous attend, et cependant le prophète lui-même ne sait ce qu'elle peut être. « A chaque nation un temps est assigné. La mort nous surprendra, même au sommet des hautes tours; mais Dieu seul connaît le lieu où chaque homme mourra. » Après nous avoir recommandé de songer à la résurrection et au jour du jugement, après nous avoir fait entrevoir les délices du paradis et menacés de l'enfer, il avoue plaintivement : « Je ne sais ce que nous deviendrons ensuite, ni vous ni moi. »

Le Coran trahit donc une origine intellectuelle pure-

ment humaine, et dont la grandeur est même contestable, mais il ne s'ensuit pas que son auteur fût un simple imposteur, comme on l'a si souvent soutenu. Je ne suis qu'un prêcheur public, dit-il et répète-t-il à tout instant. Il défend son ouvrage, et quelquefois avec acerbité, contre ceux qui de son vivant même le dénonçaient comme un amas confus de chimères, et, ce qui était pis encore, comme une imposture. Il n'est pas le seul homme qui se soit cru en communication avec la Divinité, car c'est là un état de maladie auquel tout homme peut être réduit par le jeûne et l'anxiété mentale.

Dans tout ce que j'ai dit d'un ouvrage que tant de millions d'hommes regardent comme une révélation de Dieu, je me suis efforcé de parler constamment avec respect, bien qu'avec liberté, n'oubliant jamais combien lui doivent l'Afrique et l'Asie, où il est encore le guide de l'existence de tous les jours, et combien lui sont redevables l'Europe et l'Amérique, qui ont reçu par lui les premières lueurs de la science.

Comme il est facile de le prévoir, depuis Mahomet une foule d'additions ont été faites au Coran, et par les sectes, et par la superstition populaire. Le mahométisme offre maintenant une foule d'anges et de génies. Ces derniers, d'une nature plus grossière, boivent, mangent et se reproduisent; ils sont de deux sortes : les bons et les mauvais; ils existaient longtemps avant les hommes, et occupaient la terre avant la naissance d'Adam. Aussitôt après la mort, deux anges au visage livide, Monkir et Nekkar, examinent chaque corps afin de savoir s'il a été fidèle à Dieu et à Mahomet; quant à l'âme, elle a été séparée du

corps par l'ange de la mort, et elle reste dans un état provisoire jusqu'à la résurrection. Les opinions sont toutefois très diverses au sujet de cette situation de l'âme jusqu'au jour du jugement; les uns pensent qu'elle erre autour du tombeau, les autres qu'elle tombe dans le puits Zem-Zem, d'autres qu'elle se retire dans la trompette de l'ange de la résurrection. Le point difficile était sans doute de fixer le sort de l'âme en attendant le jour du jugement, de manière à ne point anticiper sur ce grand événement, ou même à ne point le rendre inutile. Quant à la résurrection, les uns la croient simplement spirituelle, d'autres corporelle; les derniers prétendent que le coccyx, le dernier os de la colonne vertébrale, servira en quelque sorte de germe, et que, vivifié par une pluie de quarante jours, il donnera encore une fois naissance au corps. Un des signes qui annonceront le jour de la résurrection, sera le lever du soleil à l'occident. Son apparition sera saluée par trois coups de trompette; le premier, le coup de consternation, ébranlera la terre jusqu'à son centre et éteindra le soleil et les étoiles; le second, le coup d'extermination, anéantira toutes les choses matérielles à l'exception du paradis, de l'enfer, et du trône de Dieu. Pendant quatre années consécutives la trompette de l'ange Israfil annoncera la résurrection. De sa trompette s'échapperont des innombrables myriades d'âmes qui y ont trouvé refuge, ou s'y sont cachées. Le jour du jugement est maintenant venu. Le Coran n'offre que des contradictions touchant la durée de ce grand jour; tantôt il la fixe à mille, tantôt à cinquante mille ans. Ce dernier chiffre est généralement adopté par les Mahométans, qui pensent

Digitized by Google

que mille ans ne suffiraient pas pour juger les anges, les génies, les hommes et les animaux. Les hommes paraîtront dans leur état naturel, mais nus; des chameaux blancs ailés couverts de selles d'or attendront les élus. Toutes les sentences rendues, les méchants seront tourmentés par une chaleur intolérable; le soleil qui renaîtra s'approchera à la distance d'un mille, et fera sortir de leurs corps une sueur brûlante dans laquelle ils resteront plongés jusqu'à la bouche ou jusqu'à la cheville, suivant qu'ils auront amassé plus ou moins de démérites; quant aux bons, ils trouveront un abri à l'ombre du trône de Dieu. Le juge siégera au milieu des nuages, ses livres ouverts devant lui, et chacun à son tour sera appelé à rendre compte de ses actions. Afin de hâter la cérémonie, les œuvres de chacun seront pesées dans la balance de l'ange Gabriel, dont l'un des plateaux pend au dessus du paradis, et l'autre au dessus de l'enfer. La sentence rendue, l'assemblée formant une immense procession se dirigera vers le pont Al-Sirar. Jeté sur les bouches de l'enfer, il est aussi étroit que le tranchant d'une épée. Mahomet et ses fidèles subiront d'abord la périlleuse épreuve, mais les pécheurs, aveuglés par la terreur, tomberont dans l'enfer. Les élus recevront un avant-goût du bonheur éternel sur les bords d'un lac où des conduits d'argent amènent les eaux de la rivière Al-Cawthor. Le sol du paradis est tout de musc. Les rivières y coulent paisiblement sur des lits de rubis et d'émeraudes. De tentes formées de perles creuses sortiront les houris, ou vierges du paradis, suivies de troupes de beaux adolescents. Chaque élu aura pour lui quatre-vingt mille servi-

teurs, et soixante-douze vierges. Les musulmans qui se distinguent par leur charité y ajoutent encore les femmes qu'ils ont eues sur la terre; l'inexorable orthodoxe prétend, lui, que les femmes remplissent déjà presque complétement l'enfer. Comment en serait-il autrement, puisque sur la terre il leur est défendu d'aller prier dans une mosquée. Si j'en avais le temps, je pourrais encore parler des étoffes de soie brodées d'or et d'argent, des splendides vêtements de couleur verte, des tapis moelleux, des festins, des concerts et des chants sans fin réservés aux élus. Dans le paradis de Mahomet toutes les impuretés s'échapperont du corps, non comme elles le faisaient pendant la vie, mais par une sorte de transpiration qui partout répandra un parfum de camphre et de musc. Personne ne s'y plaindra d'être las, personne n'y dira je suis malade.

Les contradictions, les puérilités et les impossibilités qui remplissent les paragraphes précédents, montrent suffisamment que la religion de Mahomet s'est divisée en de très nombreuses sectes. On en a compté jusqu'à soixante-treize. Les uns, les Sunnites, prennent les traditions pour guide; d'autres s'occupent de recherches philosophiques touchant l'existence du mal dans le monde, les attributs de Dieu, la prédestination absolue et la damnation éternelle; ils recherchent aussi si Dieu est invisible ou corporel, et s'il est capable de mouvement, toutes questions très propres à engendrer des disputes et des sectes. D'autre encore, les Shiites, regardent Ali comme une incarnation de Dieu; ils prétendent qu'il existait avant que le monde fût créé, qu'il n'est jamais mort, mais qu'il est monté au ciel et reviendra encore une fois dans

les nuages pour juger le monde. Quant aux grands philosophes mahométans, ils acceptent simplement la doctrine de l'unité de Dieu, comme la seule chose dont l'homme puisse être certain, et ils considèrent tout le reste comme de vaines fables qui ont cependant leur utilité politique, puisqu'elles occupent les sectaires en leur offrant des sujets de dispute, et consolent les esprits encore incultes.

Le sombre croissant arabe planait donc sur le nord de l'Afrique, une de ses cornes touchant au Bosphore, et l'autre aux Pyrénées. Pendant quelque temps il sembla que le sinistre météore allait grandir encore et envelopper toute l'Europe. Le christianisme avait perdu pour toujours les plus belles des contrées où autrefois régnait son influence : l'Afrique, l'Égypte, la Syrie, l'Asie Mineure et l'Espagne. Il devait aussi perdre sa métropole en orient. Chassé de ces antiques et illustres régions, il s'abattit sur la Gaule, la Germanie, la Bretagne et la Scandinavie. Qu'allaient lui offrir ces contrées sauvages en compensation de ces grandes capitales qui vivront éternellement dans les fastes de l'histoire ecclésiastique et dans les annales de la race humaine, Carthage, Alexandrie, Jérusalem, Antioche, Constantinople? C'était un triste échange. Les travaux matériels et intellectuels dont ces cités avaient été témoins, les sermons, les pénitences et les prières qu'on leur avait prodigués n'avaient point produit les résultats qu'on avait annoncés d'avance. Théologiquement et moralement les nations avaient déchu. Le patriotisme n'existait plus. Les sectaires trahissaient l'État pour sauver leur secte, la conquête fut la récompense de leur trahison.

Ces lamentables événements nous apprennent que les principes qui gouvernent le monde moral sont analogues à ceux qui dominent dans le monde physique. Ce n'est point l'incessante intervention de la Divinité qui détruit brusquement la continuité du mouvement historique; ce ne sont point des miracles et des prodiges qui décident le cours des événements; les événements se suivent l'un l'autre, reliés entre eux par la loi simple de la cause et de l'effet. Le christianisme primitif toucha au terme de son développement lorsqu'il fut parvenu aux limites de l'empire romain. Les événements qui s'accomplirent dans le domaine religieux dépendaient de ceux qui s'étaient accomplis dans le monde politique, et ils en furent même les conséquences directes et les résultats. La perte de l'Asie et de l'Afrique fut de même une conséquence du mouvement arabe, bien qu'il eût été facile d'empêcher cette catastrophe et de conserver ces deux continents à la foi chrétienne, si l'Église avait voulu recommencer le moindre des miracles qui remplissent son histoire, et qu'elle prodiguait dans toutes les occasions, quelque insignifiantes qu'elles fussent. Je ne connais point dans toute l'histoire de notre race un événement plus propre à exercer utilement les méditations d'un homme sérieux. Il perdra ainsi beaucoup d'idées erronées, et il se trouvera conduit à juger d'une manière plus élevée et plus philosophique, et par conséquent plus correcte, le cours des événements de ce monde.

Digitized by Google

CHAPITRE XII

L'AGE DE FOI EN OCCIDENT

De l'âge de foi en orient passons à l'âge de foi en occident. Le premier, comme nous l'avons vu, trouva une fin prématurée dans la transformation des populations par la guerre, la conquête et la polygamie. Le second, mieux favorisé par les circonstances, acheva toutes ses phases, et après plusieurs siècles fit place à l'âge de raison. Si tant de souvenirs profondément intéressants sont attachés à Jérusalem, la cité sainte de l'orient, beaucoup de souvenirs aussi, et qui ne le cèdent en rien aux premiers, se rattachent à Rome, la cité éternelle de l'occident.

Le système byzantin, né de la politique d'un soldat ambitieux et de celle d'un clergé impatient de toute rivalité, s'était répandu partout dans les régions orientale et méridionale de l'empire romain. La haine qu'il professait pour les connaissances humaines, ses idées et ses pratiques religieuses avilies, étaient même parvenues jusqu'en

Digitized by Google

Italie, où il avait été adopté, non par les Romains qui n'existaient plus, mais par ces populations mêlées de Goths et de métis qui occupaient alors la péninsule. Grégoire le Grand peut être considéré comme l'incarnation des idées de ces populations dégénérées. Ce déplorable système, si soigneusement maintenu par Constantin et si cher à tous les évêques de l'orient, avait succombé là où il était né sous les coups des Vandales, des Perses et des Arabes, mais un de ses rejetons, transplanté à Rome, s'y développa avec une luxuriance inattendue, et couvrit l'Europe de son ombre funeste pendant des siècles. Greffé sur l'ancienne religion des temps apostoliques, le système byzantin ne lui en laissa que le nom.

Nous avons vu dans le chapitre précédent comment, par suite de l'invasion des Vandales, l'Afrique s'était trouvée perdue pour l'empire; l'empire ressentit cruellement le coup, car l'Afrique était de toutes les provinces celle qui coûtait le moins et qui produisait le plus : elle fournissait des hommes, de l'argent, et, ce qui était plus important encore, les blés que consommait l'Italie. Le manque subit de ces blés rendit impossibles les distributions qui se faisaient habituellement à Rome, à Ravenne et à Milan. La famine sévit en Italie, et eut pour inévitable conséquence une diminution dans le chiffre de la population. A toutes ces calamités vint encore s'ajouter l'invasion d'Attila, roi des Huns, le fléau de Dieu, comme il se nommait lui-même. Il fut arrêté par la bataille de Châlons, 451, le dernier effort de l'empire romain à l'agonie.

Quatre ans après, les dissensions de la famille impériale amenèrent à Rome Genséric, roi des Vandales d'Afrique :

Google

alors l'Afrique se trouva vengée du traitement atroce qui avait été autrefois infligé à Carthage par le sénat romain. Pendant quinze jours les Vandales pillèrent la ville et commirent des cruautés inouïes. Grâce à leurs navires, qui avaient remonté le Tibre, ils purent achever complétement leur œuvre de destruction; les trésors de Rome et une foule de nobles captifs furent emmenés à Carthage. Vingt et un ans plus tard, 476 après J.-C., l'empire d'occident s'écroula.

La trahison des Ariens d'Afrique avait donc, non seulement introduit les Vandales dans les provinces les plus importantes de l'Italie, mais encore préparé la ruine de Rome. L'empereur Justinien reconquit l'Afrique, et songea aussitôt à reprendre l'Italie aux Goths. Bélisaire, son général, s'empara de Rome, 10 décembre 556. Pendant les guerres contre Vitigès qui suivirent, l'Italie fut dévastée, et sa population décimée par le fer, la peste et la famine. Partout furent détruits les glorieux restes de l'antiquité; des statues, telles que celles du môle d'Adrien, furent jetées sur les assiégeants. Ces guerres finirent par la reddition de Vitigès et la prise de Ravenne.

Mais, aussitôt que Bélisaire se fut éloigné, la révolte éclata. Les Goths reprirent Rome et rasèrent les murailles; pendant deux semaines la cité resta déserte. Bélisaire, envoyé de nouveau par l'empereur, rentra à Rome, mais ne put s'y maintenir. Quatre années durant l'Italie fut en proie aux ravages des Goths et des Francs. Justinien envoya à la fin une bonne armée commandée par Narsès. La monarchie des Ostrogoths fut renversée, et l'Italie forma l'exarchat de Ravenne.

Digitized by Google

A quel prix avait été obtenu ce résultat? On a prétendu que l'Italie avait perdu quinze millions d'habitants, assertion qu'il nous est permis de contester par cette simple raison que les survivants n'étaient guère capables d'établir des chiffres à cet égard. Cette seule assertion toutefois nous suffit pour conclure que l'Italie avait dû traverser une effroyable crise. Dans d'autres régions, toute trace de civilisation disparaissait rapidement : la vallée du Danube était retombée dans la barbarie; les côtes de l'Afrique et de l'Italie étaient devenues d'affreux déserts; l'extermination des habitants de l'Italie, auxquels s'étaient substitués de barbares aventuriers, n'avait pu avoir d'autres effets qu'une profonde dégradation morale des populations éparses de la péninsule. Elles étaient maintenant dignes de la religion matérialisée qu'on allait bientôt leur imposer. En orient comme en occident se trahissait l'impuissance du gouvernement ecclésiastique; les deux cités saintes étaient tombées : Jérusalem, prise par les Persans et les Arabes; Rome saccagée par les Vandales et les Goths.

Arrivé à ce point, il est opportun que je revienne un peu en arrière. Les évêques de Rome semblent avoir pris très peu d'intérêt aux grands événements politiques qui coincident avec la mort de Léon le Grand, et l'établissement d'un royaume d'Italie par le barbare Odoacre, 476-490. Ils devinèrent sans doute que cet établissement ne pouvait être durable, et ils comprirent aussi très bien quelle était la voie qui devait les conduire à la domination spirituelle. De tout temps les chrétiens avaient manifesté la plus complète indifférence au sujet du sort de la Rome

ancienne, et, au milieu de ses ruines, les papes n'étaient occupés à autre chose qu'à asseoir solidement les fondations de leur puissance. Peu leur importait quel était le souverain temporel de l'Italie, mais ils déployaient une extrême vigilance et la plus grande fermeté dans leurs relations avec leurs rivaux, les évêques de Constantinople et d'Alexandrie. Le besoin d'un chef à la tête de la chrétienté était devenu urgent, et cette suprématie, une fois définie et établie, impliquerait nécessairement le triomphe final du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel. De tous les objets que poursuivait l'ambition humaine, cette primauté dans la chrétienté était certainement celui qui méritait au plus haut degré qu'on luttât pour lui.

Rome, ne laissant échapper aucune occasion favorable, insista toujours avec une inébranlable fermeté pour que ses décisions fussent acceptées à Constantinople même. Il en fut spécialement ainsi dans les affaires d'Acace, évêque de cette cité, qui après avoir été inutilement averti par Félix, évêque de Rome, finit par être excommunié par lui. Comme l'on était très en peine pour mettre la sentence à exécution, un moine se risqua à attacher la bulle d'excommunication à la robe d'Acace, au moment où il entrait à l'église. Acace, sans y prendre garde, célèbre l'office divin, puis excommunie solennellement Félix comme il l'avait lui-même excommunié. C'est au sujet de cette querelle que le pape Gélase, s'adressant à l'empereur, lui dit ces paroles : « Deux puissances gouvernent le monde, la puissance impériale et la puissance pontificale. Vous êtes le souverain de la race humaine, mais vous devez vous incliner devant ceux qui président aux choses divines. Le

Digitized by Google

clergé est la plus haute des deux puissances; au jour du jugement dernier elle aura à rendre compte des actes des rois. » Ce n'est point là le langage d'un faible ecclésiastique, mais celui d'un pontife qui connaît sa force.

La conquête de l'Italie par Théodoric, roi des Ostrogoths, 493, vint donner aux évêques de Rome un souverain arien; le monde fut témoin de ce fait étrange d'un hérétique nommant le vicaire de Dieu sur la terre. Deux rivaux se disputèrent le pontificat, et leurs partisans, suivant l'exemple de l'orient, firent couler des torrents de sang. Le monarque goth ordonna de reconnaître celui qui avait réuni la majorité des suffrages, et qui avait été consacré le premier. C'est ainsi que Symmaque devint pape.

Hormidas, qui lui succéda, essaya de nouveau de décider l'empereur d'orient Anastase à reconnaître la sentence portée contre Acace et son parti. Il voulut aussi contraindre le clergé à lui donner son assentiment, mais tous ses efforts furent vains. A l'avénement de Justin, Rome enfin l'emporta. Toutes ses conditions furent acceptées, et le schisme finit par l'humiliation du patriarche de Constantinople, mais il fut bientôt prouvé d'une manière incontestable que cette victoire dans le domaine spirituel avait été achetée par une concession équivalente dans le domaine temporel. Des conspirations contre Théodoric furent découvertes à Rome, où courait vaguement le bruit qu'avant peu Constantinople arracherait l'Italie au joug des hérétiques ariens. Il n'est pas douteux que Théodoric connut la trahison par laquelle on le récompensait de l'impartiale équité dont il avait fait preuve. Il fit immé-

Digitized by Google

diatement désarmer la population romaine, et, loin de l'admettre à merci, il en tira une éclatante vengeance; c'est alors qu'il immola à sa colère Boèce le phisophe, et le sénateur Symmaque. Le pape Jean lui-même fut jeté dans une prison où il mourut misérablement. Dans les reproches que le grand monarque adresse à Justin, il manifeste des sentiments bien au dessus de son temps, et ces sentiments étaient cependant ceux qui avaient constamment dirigé sa politique. « Prétendre à la domination des consciences, dit-il, c'est usurper les prérogatives de Dieu. Par la seule force des choses, le pouvoir des souverains est un pouvoir purement politique. Ils n'ont le droit de punir que ceux qui troublent la paix publique. L'hérésie la plus dangereuse est celle d'un souverain qui se sépare lui-même de ses sujets, parce qu'ils croient autrement que lui. »

Théodoric, dont un pieux ermite avait vu l'âme emportée par des démons vers le cratère du volcan de Lipari, où la croyance générale plaçait l'entrée de l'enfer, Théodoric, dis-je, était à peine mort depuis quelques années, lorsque l'invasion de l'Italie par Justinien vint confirmer les soupçons qu'il avait conçus. Rome toutefois fut bien loin d'en recueillir tous les avantages qu'elle espérait : l'Italie se trouva infestée par l'indescriptible corruption qui régnait à Constantinople. Le pape Silvère, qui était le fils du pape Hormidas, fut déposé par Théodora, femme de l'empereur. Cette femme, autrefois une prostituée, vendit la papauté à Vigile pour deux cents livres d'or. Sa complice Antonine, l'indigne épouse de Bélisaire, ordonna de dépouiller Silvère de ses vêtements et de le revêtir du costume mo-

nastique. Il fut plus tard exilé dans l'île de Pandataria, où il mourut. Vigile se fit eutichéen, tua, dit-on, un de ses secrétaires, et fit mettre à mort le fils de sa propre sœur. Il lui était réservé d'apprendre par expérience ce qu'était un pape entre les mains d'un empereur, de boire à la coupe qui si souvent était présentée aux prélats de Constantinople, et de reconnaître quel cas son souverain faisait du vicaire de Dieu sur la terre. Appelé dans la métropole pour y accepter publiquement les doctrines théologiques déclarées orthodoxes par Justinien, trois fois il les reconnut et trois fois il les abjura ; il excommunia le patriarche de Constantinople, et fut excommunié par lui. Après avoir été indignement maltraité, il fut à la fin jeté dans une prison, où on lui donna pour toute nourriture du pain et de l'eau ; il finit sa vie dans l'exil en Sicile. La conquête de l'Italie eut pour effet immédiat de réduire les papes à la situation dégradante des patriarches de Constantinople. Le clergé trouva dans la ruine de la patrie et dans l'inexorable tyrannie sous laquelle il dut ramper, la récompense de sa trahison envers Théodoric et de l'aide qu'il avait donnée à l'empereur Justinien.

Au milieu de cette désolation et de cet avilissement général, l'âge de foi commençait à se dessiner nettement en Italie. La paganisation de la religion chrétienne, à laquelle on avait eu recours en orient dans un but politique, s'imposait à l'occident comme une nécessité. Un homme tel que Grégoire le Grand, et dans une situation qui lui permettait d'envisager les choses à un point de vue plus général, devait avoir clairement compris que les conditions morales des dernières couches de la société

Digitized by Google

exigeaient des concessions, et qu'à côté des croyances des penseurs, il fallait faire une part à la superstition du vulgaire.

C'est ce qui arriva effectivement. Pour faire bien saisir le sens des événements qui suivent, je traiterai : 1° des actes du pape Grégoire le Grand, qui organisa pour ainsi dire les idées de son siècle et les revêtit de la forme que demandaient les besoins du temps; 2° des relations de la papauté avec les rois de France, relations qui consolidèrent l'œuvre de Grégoire, la conservèrent et en assurèrent la diffusion dans toute l'Europe. Une remarque qui n'ajoute pas peu d'intérêt à tout ceci, c'est que ce système à survécu aux circonstances qui l'ont fait naître, et qu'aujourd'hui, bien qu'usé et vermoulu après une existence de plus de mille ans, il est encore la pierre d'achoppement de plusieurs nations dans la voie du progrès.

Grégoire le Grand était le petit-fils du pape Félix. Son origine patricienne et son éminent mérite avaient de bonne heure attiré sur lui l'attention de l'empereur Justin, qui le nomma préfet de Rome. Il renonça pour l'Église à sa splendide existence séculière, et, lorsqu'il n'était encore que diacre, reçut la charge de nonce à Constantinople. Il remplit avec une habileté et une fermeté remarquables la mission qui lui avait été confiée, reprit à son retour la vie monastique, et se fit une réputation qui tous les jours alla croissant. Élu pape par le clergé, le sénat et le peuple de Rome en 560, il feignit de résister, et supplia l'empereur de ne point ratifier son élection. Sur son refus, il s'échappa de Rome, caché dans une corbeille. On raconte qu'une lumière céleste, qui errait au dessus du lieu où il se tenait

caché, permit aux fidèles de découvrir sa retraite. A cette cette époque sévissaient la peste et la famine.

Une fois pape, cet austère moine reprit aussitôt le caractère dont il avait fait preuve à Rome, et déploya les qualités d'un grand homme d'État. Il régla la liturgie romaine, le calendrier des fêtes, l'ordre des processions, les formes des vêtements sacerdotaux ; il créa lui-même de nouveaux rites plus pompeux et plus solennels, et inventa le chant qui a conservé son nom. Il établit des écoles de musique, mit l'ordre et l'équité dans l'administration des revenus de l'Église, et donna l'exemple de la bienfaisance et de la charité ; la misère était alors telle, que l'on voyait jusqu'à des matrones romaines réduites à implorer la générosité de l'Église. Il autorisa enfin l'aliénation d'une partie des biens de l'Église dans le but de racheter des esclaves, laïques et ecclésiastiques.

Un clergé insubordonné et une populace dissolue sentirent bientôt la main qui tenait maintenant les rênes du gouvernement. Grégoire surveilla sévèrement la conduite des ecclésiastiques subalternes, leur rendant une exacte justice et punissant inexorablement les coupables. Il contraignit les évêques italiens à le reconnaître comme leur métropolitain. Il étendit son influence jusqu'en Grèce, abolit la simonie en Gaule, admit dans le sein de l'Église l'Espagne qui venait de renoncer à l'arianisme, envoya des missionnaires en Bretagne, et convertit les païens de cette contrée; Il extirpa le paganisme dans la Sardaigne et combattit les prétentions de Jean, patriarche de Constantinople, qui n'avait pas craint de prendre le titre d'évêque universel. Il exposa à l'empereur les désastreux

effets produits par l'orgueil, l'ambition et la mauvaise conduite du clergé, et lui résista à l'occasion de la loi qui interdisait aux soldats l'entrée des ordres religieux. Il n'était point dans la nature d'un tel homme de se tenir à l'écart des affaires politiques; il nomma des tribuns et dirigea lui-même les opérations des armées.

Il n'est donné à aucun homme de pouvoir rejeter loin de lui le système qui lui a donné la puissance; aucun homme non plus ne peut se soustraire à l'influence des temps dont il est le représentant. Grégoire, bien qu'il fût beaucoup en avance sur son temps, manquait de toute sincérité et était profondément superstitieux. Il poursuivait les connaissances humaines avec une haine plus aveugle encore que celle des empereurs de Byzance. Il se plaisait à déclarer que la fin du monde était prochaine, sauf à se contredire par tous ses actes, qui avaient pour objet invariable la fondation de l'empire futur des papes. C'est sous son pontificat que fut sanctifiée cette mythologie chrétienne qui devait devenir la religion de l'Europe. Elle reconnaissait l'adoration des images de la Vierge, l'efficacité des reliques des martyrs, les étonnants miracles qu'opéraient les châsses des saints, l'intervention continuelle des anges et des démons dans les affaires de ce monde; elle admettait une foule de légendes, dont l'invraisemblance surpasse de beaucoup celle des contes de la mythologie grecque : un paradis placé à quelques lieues au dessus de la terre; dans les entrailles de la terre, un enfer avec son entrée dans le cratère de l'île de Lipari. Le pape Grégoire lui-même croyait sincèrement aux miracles, aux esprits, et à la résurrection des saints, dont

aucun, hélas! n'avait jamais rapporté de nouvelles des merveilles inconnues du mystérieux séjour. Il partageait la haine aveugle du clergé pour la science, et il avait pour maxime favorite, que « l'ignorance est la mère de la dévotion. » Il chassa tous les mathématiciens de Rome; brûla la bibliothèque fondée par Auguste sur le mont Palatin, et qui renfermait des manuscrits d'une grande valeur; défendit l'étude des classiques, fit mutiler les statues, et détruisit les temples. Les écrits de Tite-Live lui étaient surtout odieux. On a dit avec raison que « la science n'eut jamais un ennemi plus invétéré, » et que « jamais un rayon de lumière n'éclaira son âme superstitieuse. » Il se vantait d'avoir écrit ses ouvrages sans souci des règles de la grammaire, et il réprimanda un prêtre qui avait fait de ces règles l'objet de son enseignement. Il se proposait de substituer aux ouvrages païens d'autres ouvrages moins dangereux pour l'orthodoxie, et il réussit si bien à dépouiller l'Italie des œuvres de ses plus illustres auteurs, que lorsque Pépin fit demander au pape Paul Ier de lui envoyer « tous les livres qu'il pourrait trouver, » ce dernier ne put découvrir qu'un antiphonaire, une grammaire, et les œuvres de Denys l'aréopagite. Grégoire était vraiment l'incarnation de l'ignorantisme byzantin.

Si les calamités qui avaient assailli l'Italie l'avaient laissée avec une population dégradée, dont les besoins ne pouvaient trouver satisfaction que dans une religion paganisée, les classes supérieures, de leur côté, depuis longtemps et dans tout l'empire suivaient la même direction. Quiconque voudra examiner la marche de la société chré-

Digitized by Google

tienne, reconnaîtra facilement qu'il n'y avait pour elle d'autres résultats possibles que la répudiation de toute connaissance solide, et une alliance avec l'art. Nous n'avons pour cela qu'à comparer la pauvreté et la simplicité des premiers disciples avec le luxe extravagant qui régnait quelques générations après. Cyprien reproche aux chrétiens, et même au clergé et aux confesseurs, leur avidité, leur orgueil, leur luxe et leurs goûts mondains. Certains prêtres avaient été jusqu'à épouser des païennes. Clément d'Alexandrie s'élève amèrement contre « les vices d'une communauté opulente et dissipée, les vêtements splendides, les vases d'or et d'argent, les somptueux festins, les litières et les chars dorés, et les bains privés. Les femmes, au lieu d'entretenir des veuves et des orphelins, s'entourent d'oiseaux de l'Inde, de paons de la Médie, de singes et de chiens de Malte; les hommes ont une multitude d'esclaves. » L'usage des trois immersions baptismales, celui de goûter le miel et le lait; l'usage des oblations pour les morts, l'usage de faire le signe de la croix sur le front en mettant ses habits et ses souliers, ou en allumant un flambeau, tous ces usages, que Tertullien attribue à la tradition sans que l'Église les ait autorisés, laissaient deviner que bientôt mille autres coutumes païennes seraient accueillies. Ainsi, l'état des choses, loin de s'améliorer, allait toujours en empirant. Ce n'était point seulement parmi les classes frivoles, mais même chez les personnages historiques que l'on rencontrait cet opiniâtre attachement aux cérémonies et aux rites de l'ancien culte, et peut-être aussi l'indifférence pour la nouvelle religion. Ces observations s'appliquent surtout

à l'âge de Justinien. Boèce n'était en somme qu'un philosophe païen, et Tribonien, le grand jurisconsulte et l'auteur du code de Justinien, fut soupçonné d'être athée.

Dans l'orient, la splendeur des demeures épiscopales arrachait l'admiration de ceux mêmes qui étaient familiers avec l'éclat de la cour impériale. On louait surtout les longues suites des serviteurs des évêques, et les magnifiques repas qu'ils donnaient dans leurs palais. Pendant longtemps, les dévots avaient fait du célibat une vertu prééminente. « Si je loue le mariage, c'est principalement parce qu'il fournit des vierges, » tel était l'éloge plus qu'équivoque que lui avait décerné saint Jérôme. Les prêtres, qui sous l'empire de ce sentiment tous les jours plus puissant, jugeaient convenable de s'abstenir du mariage, vivaient habituellement, comme nous l'apprenons par les édits publiés à ce sujet, avec « des femmes sous-introduites, » comme on les appelait alors. Elles passaient pour leurs sœurs, et plus d'une fois ils prouvèrent leur bon goût par la beauté remarquable de leurs compagnes de péché. Une loi d'Honorius mit fin à ces scandales. L'usage s'était conservé de chanter un hymne à Vénus à la cérémonie nuptiale. De très bonne heure la culture de l'art musical avait attiré l'attention de la plupart des grands hommes de l'Église : Paul de Samosate, Arius et Chrysostome. Il est probable qu'à l'origine tous les fidèles chantaient ensemble les hymnes et les psaumes ; peu à peu des chanteurs de profession furent admis, et le chœur de la tragédie grecque reparut dans les antiphonies. Le chant ambroisien fit place au sublime chant grégorien,

qui passe avec raison pour renfermer le germe de tout ce que la musique moderne présente de grand et d'élevé.

La dévastation de l'Italie avait eu pour conséquence l'extinction de la langue latine. La littérature romaine ne s'était du reste jamais convertie au christianisme. Des meilleurs écrivains que comptait l'Église, pas un seul n'était Romain; tous étaient nés dans les provinces. Le fonds littéraire était formé des écritures hébraïques et du Nouveau Testament; les images poétiques étaient en général empruntées aux prophètes. Quant à l'histoire, elle était traitée avec un manque de sincérité et d'impartialité presque incroyable. Eusèbe, par exemple, avoue naïvement que dans son ouvrage il omettra tout ce qui pourrait tendre à discréditer l'Église, et qu'il mettra en relief tout ce qui pourra ajouter à sa gloire. C'est le même principe qui avait inspiré ces innombrables légendes, qui n'étaient pour la plupart que de grossières impostures, et auxquelles les contemporains, dans leur étonnante crédulité, ajoutaient une foi entière, si contraires qu'elles fussent au sens commun. Pouvait-on attendre autre chose d'une génération qui croyait que les traces des roues des chars de Pharaon étaient encore visibles sur les sables de la mer Rouge, et que ni les vents ni les vagues ne pourraient les effacer? L'imprudent qui osait s'élever contre le goût du public pour ces fables oiseuses, était certain d'attirer sur lui la vengeance de la société, et d'être flétri comme infidèle. Dans l'interprétation des textes de l'Écriture, et même dans tous les commentaires des ouvrages des grands auteurs, une grande indulgence était assurée à l'imagination, qui devait à tout prix y découvrir des sens cachés.

Ces recherches sont souvent ingénieuses, et souvent elles témoignent d'une grande habileté, mais tous ces écrits herméneutiques aussi bien que tous les ouvrages de polémique sont fastidieux outre mesure, et l'énergie et la violence haineuse dont ces derniers portent l'empreinte, ne suffisent pas même à en racheter la nullité.

Les relations de l'Église avec les deux arts sœurs, la peinture et la sculpture, avaient sans doute été complétement déterminées par le second concile de Nicée, 787 après J.-C.; la superstition avait recommencé à s'en servir. La sculpture, toutefois, n'a jamais oublié la préférence accordée à sa sœur. Jusqu'à nos jours elle est restée païenne, imitant en cela l'exemple de la plus noble des sciences, l'astronomie, qui se rappelle les insultes qu'elle a reçues de l'Église, et qui dans la partie visible des cieux ne tolère le nom d'aucun saint; les mondes nouveaux qu'elle découvre sont tous dédiés à Uranus, à Neptune, et aux autres divinités olympiennes. Parmi les ecclésiastiques, il s'en est constamment rencontré, et quelquefois d'éminents, qui se sont élevés contre cette idée d'une alliance de la religion avec l'art. C'est ainsi que Tertullien avait autrefois exprimé ouvertement son mécontentement à Hermogène, qui avait commis le double péché de s'adonner à la peinture et de se marier. Le christianisme gnostique, au contraire, avait approuvé leur union, comme allait le faire l'Église romaine. C'est aux gnostiques que nous devons les premiers modèles de nos images sacrées. Le portrait de notre Sauveur parait avec ceux de Pythagore, de Platon et d'Aristote, sur leurs pierres gravées et leurs cachets. Les premiers pères de l'Église, Justin Mar-

Digitized by Google

tin et Tertullien, entre autres, croyaient généralement que Notre-Seigneur avait un extérieur peu avenant, et qu'il était de très petite taille, d'une taille au dessous même de la taille ordinaire de l'homme, comme le dit plus tard Cyrille. Au quatrième siècle on s'accorda à reconnaître que Dieu ne pouvait avoir revêtu une forme aussi humble, et le dessin primitif fut corrigé. Peut-être le type alors adopté fut-il celui dont nous trouvons la description dans la prétendue épître de Lentulus au sénat romain : « C'était, dit-il, un homme de haute stature, et bien proportionné; il avait une physionomie sévère et expressive au point de pénétrer d'amour et de vénération tous ceux qui le contemplaient un seul instant. La chevelure, qui avait la couleur de l'ambre, descendait jusque sur les oreilles, d'où elle retombait sur les épaules en une masse brillante, partagée en deux au sommet, suivant la coutume des Nazaréens. Il avait le front haut et ouvert; le teint clair, légèrement teinté de rouge; un air de douceur et de franchise; le nez et la bouche très finement formés; la barbe épaisse, divisée, et de la même couleur que la chevelure; les yeux bleus et excessivement brillants. » Plus tard, le visage prit un air mélancolique qui, bien qu'éminemment expressif, n'appartient point au type de la beauté virile. A l'origine, la croix n'avait aucun ornement; bientôt elle eut un agneau à la partie inférieure, et plus tard encore on la sanctifia en lui ajoutant le corps du Sauveur mourant; elle devint alors le crucifix. La vierge Marie, qui, à un âge ultérieur, devait inspirer les types les plus sublimes de la grâce féminine, est d'abord toujours représentée voilée. C'est ainsi que les sculpteurs égyptiens avaient représenté

Isis. Les formes sous lesquelles les premiers chrétiens figuraient la Vierge et l'Enfant, sont du reste la reproduction exacte de celles que les Égyptiens donnaient à Isis et à Horus. Saint Augustin affirme que l'on ne connaissait point son visage, mais il semble cependant, si l'on en croit une tradition chrétienne des premiers temps, qu'elle était brune. Les artistes s'enhardirent peu à peu, écartèrent le voile, et donnèrent à la Vierge les traits complétement formés d'une respectable matrone romaine; plus tard encore, ils groupèrent autour d'elle l'enfant divin, les sages, et les autres personnages qu'ils trouvaient dans l'Écriture.

Tandis que la papauté préparait ainsi une alliance avec l'art, elle ne négligeait point les immenses avantages que lui offrait son intervention dans les affaires de la vie domestique, intervention que la démoralisation sociale du temps autorisait plus que jamais. Elle accrut extraordinairement sa puissance en s'arrogeant la connaissance du mariage et des questions sans nombre qui s'y rattachent. Une fois qu'elle eut découvert l'influence qu'elle s'assurait ainsi, la papauté ne consentit jamais à y renoncer ; quelques-uns des plus importants événements des temps modernes ont été déterminés par l'action de la papauté dans des questions de cet ordre. Peut-être cependant s'acquit-elle une influence plus grande encore en s'attribuant la connaissance des testaments et de toutes les questions qui concernent la transmission de la propriété sous forme de legs. A l'époque que nous considérons maintenant, la papauté, il est vrai, s'était quelquefois écartée des principes d'une stricte morale : elle s'était unie au mona-

Digitized by Google

chisme, et songeait à s'allier à la puissance politique et militaire; il est vrai aussi que son courroux et ses censures frappaient moins souvent les grands coupables du temps que les hérétiques, à l'égard desquels elle se montra constamment impitoyable et inflexible. Cependant, il faut le dire, cette intervention de la papauté dans la vie domestique produisit de très heureux résultats, surtout en ce qu'elle contribua grandement à améliorer la condition sociale des femmes. La papauté, afin de consolider son pouvoir naissant, déploya une rigueur toujours croissante dans l'application des pénitences. A mesure que la base intellectuelle, sur laquelle ce pouvoir reposait, devint plus équivoque et par conséquent plus exposée à l'attaque, la papauté devint plus sensible et plus exigeante. Entraînée par l'influence des classes inférieures, elle s'égara dans l'anthropomorphisme, reconnaissant à la Vierge et aux saints des attributs tels que l'omniscience, l'omniprésence, et la toute-puissance. Elle établit qu'ils étaient partout présents, toujours à même d'entendre les prières des fidèles, et au besoin de changer ou de suspendre le cours de la nature. Il était certain qu'un jour arriverait où de semblables doctrines ne pourraient plus être acceptées; aussi chercha-t-elle à reculer le jour fatal en étouffant immédiatement et impitoyablement toute velléité d'opposition. Le despotisme dans le domaine de la pensée fut appelé à soutenir le despotisme dans l'État, et le despotisme dans l'Église.

Des actes du pape Grégoire le Grand, de son essai d'organisation des idées de son temps, de la paganisation de la religion en Italie ou son alliance avec l'art, je vais

maintenant passer au second sujet auquel est consacré ce chapitre : les relations de la papauté avec les rois Francs, relations qui consolidèrent l'œuvre de Grégoire et en assurèrent le triomphe dans l'Europe entière.

Les armées des Sarrasins avaient enlevé à la chrétienté les contrées occidentales, méridionales et orientales de la Méditerranée, et leurs flottes étaient maîtresses de cette mer. Une révolution complète s'était opérée dans la politique ecclésiastique : Carthage, Alexandrie, Jérusalem et Antioche avaient cessé de faire partie du système chrétien; leurs évêques n'étaient plus. Deux des grands siéges épiscopaux restaient seuls, Rome et Constantinople. Selon toute apparence humaine, leur chute ne devait plus être qu'une question de temps.

Les luttes de l'évêque de Rome avec ses rivaux d'Afrique et d'Asie avaient donc été tranchées prématurément. Leur rôle était terminé; toute communication avec l'empereur de Constantinople était coupée par les flottes des infidèles. La puissance impériale était paralysée. Le pape se trouva par la force des événements condamné à l'isolement; il sut y trouver son indépendance.

L'indépendance! Comment la conquérir, et comment la défendre! En Italie même les Lombards semblaient solidement établis, et ils étaient ariens. Leur présence et leur domination étaient incompatibles avec celles de la papauté. Déjà, politiquement parlant, elle était à leur merci.

Une seule voie restait ouverte, et, que le pape ait ou non justement apprécié sa situation, il se vit contraint de s'y engager. C'était une alliance avec les Francs, qui

avaient résisté avec succès aux mahométans, et qui de plus étaient orthodoxes.

Un officier franc ambitieux avait résolu de dépouiller son souverain de la couronne, si le pape voulait sanctionner son ambition. Ils n'eurent point de peine à s'entendre.

L'usurpation fut consommée par l'un, et consacrée par l'autre. L'intérêt de la nouvelle race royale lui conseillait d'agrandir autant qu'elle le pourrait son allié d'Italie, et la diffusion du système romain ne pouvait qu'aider à la consolidation de son pouvoir naissant. Aussi, les monarques francs ne reculèrent-ils point devant des guerres qui devaient durer trente ans, afin de contraindre les ignorants Germains à reconnaître le pape comme le représentant de Dieu sur la terre.

Le pape se révolta contre son souverain byzantin au sujet de la question des images, mais ce n'était là qu'un prétexte, car il resta en même temps fidèle à son nouvel allié, qui était tombé dans la même hérésie. Il rompit avec un maître faible et cruel, pour s'attacher à un allié avec lequel il pouvait agir en égal. A dater de cet instant, la suprématie lui était assurée. Le système impérissable dont il était le représentant devait inévitablement finir par l'emporter sur des individus et des familles qui sont fatalement condamnés à périr.

Nous devons nous garder de rabaisser la valeur des résultats obtenus par les moines, qui avaient déjà réussi à convertir une partie de l'Europe au christianisme; mais il est cependant vrai que le passage de l'Europe centrale à son âge de foi fut surtout l'œuvre des monarques francs.

Digitized by Google

Ce fut Charlemagne qui, d'une fiction rêvée par les papes, fit une réalité politique.

Pour bien comprendre cet important événement, il est nécessaire d'examiner : 1° l'état intellectuel de l'Europe centrale; 2° la situation du souverain pontife et son pacte avec les Francs ; 3° la biographie des papes, qui nous permettra mieux que toute autre chose de déterminer la vraie valeur religieuse du système qu'ils représentaient.

1° Il en est des barbares de l'Europe comme des Arabes. Ils passent de leur âge de crédulité à leur âge de raison, sans s'arrêter longtemps à l'âge intermédiaire, l'âge d'examen. Un peuple n'a un âge d'examen propre, qu'autant qu'il recherche par lui-même, et qu'il n'a point de maîtres qui lui imposent les résultats obtenus ailleurs. Les Arabes avaient eu les nestoriens et les juifs, et quant aux Germains, les moines, aidés par le glaive de Charlemagne, ne manquèrent jamais d'arguments sensibles et décisifs pour leur inculquer leur enseignement.

Aux invasions du midi par les barbares répondirent les invasions du nord par les missionnaires. Les premiers se proposaient de conquérir, et leurs antagonistes de convertir, si toutefois l'on peut appeler antagonistes des hommes qui cherchaient à les détourner de la voie du mal. Le moine traversait sans armes et sans défense leurs sombres et impénétrables forêts, et se frayait un chemin jusqu'à leurs repaires fortifiés. Rien ne touche aussi profondément le cœur du sauvage que ce courage calme et inébranlable. Parmi les captifs que les barbares avaient amenés du midi, se trouvaient nécessairement des femmes de haute naissance, remarquables par leur beauté et leur

Digitized by Google

piété, et aussi des évêques, qui, restés fidèles à leurs principes religieux, ne manquèrent point d'exercer une sainte et bienfaisante influence sur les tribus au milieu desquelles ils étaient obligés de vivre. Les nations barbares se convertirent toutes l'une après l'autre : les Vandales et les Gépides au quatrième siècle ; les Goths quelques années plus tôt; les Francs, à la fin du cinquième siècle; les Allemands et les Lombards au commencement du sixième; les Bavarois, les Hessois et les Thuringiens au septième et au huitième siècles. Tous embrassèrent l'arianisme, à l'exception des Francs, qui furent convertis par le clergé catholique. Tous aussi, il est vrai, ne furent christianisés qu'à la surface, et leur conversion se borna à peu près à la pratique du signe de croix. Dans tous ces mouvements religieux, les femmes exercèrent une influence considérable. Clotilde, reine des Francs, convertit son mari Clovis, et son exemple fut imité par Bertha, reine du royaume de Kent, et par Gisèle, reine de Hongrie ; ce fut aussi en vertu d'influences semblables que se convertirent le duc de Pologne, et le czar Jaroslav. L'Europe doit donc beaucoup aux femmes à cet égard, bien qu'à l'origine les barbares convertis ne connussent guère de la religion chrétienne que le Credo et l'Oraison dominicale. On a dit avec assez de raison qu'il fallait trois choses pour produire des conversions de ce genre : une femme dévote à la cour, une calamité nationale, et un moine. Quant à la masse du peuple, il semble qu'elle suivit en aveugle l'exemple de ceux qui étaient à sa tête, sans se demander ce que pouvaient être les nouvelles croyances qu'elle adoptait. Les historiens ont trop souvent fait

Digitized by Google

preuve d'une grande naïveté en acceptant la conversion du souverain comme la conversion de la nation entière. Comme il est facile de le deviner, ces croyances si légèrement acceptées par la volonté ou le caprice du souverain furent souvent abandonnées avec la même facilité. C'est ainsi que les nations de la Scandinavie, de la Bohême et de la Hongrie ne tardèrent point à retomber dans l'idolâtrie.

Parmi ces apostasies, il importe de mentionner celle des habitants de la Bretagne. La Bretagne avait reçu le christianisme des légions romaines, et s'il est vrai que Constantin le Grand et sa mère Hélène appartenaient réellement à cette contrée par leur naissance, elle peut compter comme une de ses gloires, l'influence considérable qu'elle a exercée sur l'avenir religieux du monde. L'histoire de Pélage montre avec quelle subtilité les questions théologiques étaient traitées dans ces contrées réculées, mais, après la chute de la puissance romaine, les choses prirent un aspect moins favorable, et le clergé fut refoulé par les envahisseurs païens dans les montagnes inaccessibles du pays de Galles, de l'Écosse et de l'Irlande. La vue de quelques enfants bretons exposés en vente sur l'un des marchés à esclaves de Rome suggéra à Grégoire le Grand l'idée de convertir une seconde fois la contrée. Dès qu'il fut monté sur le trône papal, il en confia la réalisation au moine Augustin. Celui-ci convertit le roi Ethelbert par l'entremise de sa femme Bertha, qui était une princesse franque, et après bien des efforts la nouvelle foi finit par se répandre dans toute l'île. L'ancien clergé, entre les mains duquel étaient les traditions des âges

passés, opposa bien quelque résistance, spécialement au sujet de la fête de Pâques, mais elle fut de courte durée; des relations suivies s'établirent avec Rome, et ce devint bientôt une habitude chez le clergé et la noblesse riche d'aller visiter la capitale du monde chrétien.

Le christianisme britannique, qui possédait déjà les nobles qualités qui le distinguent de nos jours, ne manqua point d'exercer son esprit de prosélytisme. A la fin du sixième siècle, Colomban, moine irlandais de Benchor, traversa la France et la Suisse, et alla prêcher la nouvelle religion aux extrémités de l'ancien empire romain. Un siècle plus tard, Boniface quitta le Devonshire pour se rendre en Germanie; il s'établit chez les Hessois et les Saxons, abattant leurs chênes sacrés, renversant leurs autels, fondant partout des églises et des évêchés, et recevant à la fin de la main de ces sauvages la couronne du martyr. La parenté de leur langue avec celle que parlaient les missionnaires venus de l'occident facilita grandement à ces derniers l'accomplissement de la tâche qu'ils s'étaient imposée.

C'est la gloire du pape Formose, celui dont le corps subit un jugement posthume, d'avoir converti les Bulgares, nation qui venait des rives du Volga. Les circonstances les plus insignifiantes décidaient souvent la conversion des barbares, comme on le voit par l'exemple de ces mêmes Bulgares, qui passent pour s'être convertis à la vue d'un tableau qui représentait le jugement dernier. Les Slaves furent convertis par des missionnaires grecs; le moine Cyrille inventa pour eux un alphabet spécial, comme déjà l'avait fait Ulphilas pour les Goths. Les Nor-

mands, nation de pirates qui dans leurs incursions dévastaient tout jusqu'aux églises, embrassèrent le christianisme dès qu'ils se furent établis en Normandie, ainsi que l'avaient fait les Goths dans une autre contrée. Les habitants de la Scandinavie furent convertis par saint Anschaire.

C'est ainsi que l'Europe finit par se trouver tout entière nominalement convertie grâce aux efforts des missionnaires, à l'exemple donné par les moines, à l'influence des femmes, à l'épée des souverains francs, et au prestige du grand nom de Rome. Les guerres soi-disant religieuses de Charlemagne, qui durèrent plus de trente ans et qui furent accompagnées de toutes les atrocités inséparables des entreprises de ce genre, furent sans doute politiques autant que religieuses. Ce fut par ces guerres que se manifesta pratiquement l'accord qui s'était établi entre le pape et Pépin. Charlemagne comprenait très clairement la situation et le rôle de l'Église; jamais il ne lui permit d'empiéter sur la puissance civile. Voyant en elle le lien qui lui manquait pour relier étroitement, non seulement les nations et les peuplades si diverses de son empire, mais même les familles et les individus, il fut constamment pour elle un protecteur éclairé et généreux. La nature de son esprit et de son caractère ne lui permettait point de conformer aux doctrines de l'Église sa propre existence, qui souvent fut souillée par la violence et l'immoralité. Son point de vue était autre; il s'était sans doute arrêté à cette conclusion, que les maximes religieuses sont bonnes pour édifier et soutenir ceux qui occupent les rangs inférieurs de la société, mais qu'un souverain n'est tenu qu'à

conserver avec l'Église les rapports politiques qu'exige l'intérêt général. Le baptême était pour lui, non la marque du salut, mais celle de la soumission, et, s'il fonda des églises et des monastères, s'il institua des évêchés, et s'il travailla à accroître la puissance du clergé, ce fut simplement parce qu'il trouvait là des moyens de gouvernement plus sûrs que des armées. Un lieutenant pouvait se révolter contre lui, tandis que le prêtre avait un besoin incessant de son appui.

Si donc l'Europe par sa conversion reçut de Rome un immense bienfait, elle trouva à la fin à s'acquitter envers elle en donnant au christianisme latin un caractère moral plus élevé, l'élément qui malheureusement lui faisait surtout défaut. Le sérieux est un des traits dominants du caractère chez le sauvage. Le divorce entre la moralité et la foi, qui s'était établi chez les nations méridionales, n'était point possible chez les nouveaux convertis. En faisant passer dans la religion latine la plupart des conceptions de leur religion barbare et païenne, ils développèrent la tendance de la foi nouvelle à l'idolâtrie; mais si de ce côté l'influence qu'ils exercèrent devint funeste, d'un autre côté elle fut très bienfaisante; tandis en effet qu'ils dégradèrent les croyances publiques, ils ennoblirent la vie privée. Le mal qu'ils causèrent a du reste toujours été exagéré. L'altération de la religion par le paganisme fut surtout l'œuvre de l'Italie et de la Grèce. Les habitants de ces deux contrées n'avaient en réalité jamais abandonné les anciennes croyances idolâtriques, et s'ils étaient devenus chrétiens, ce n'était guère qu'à la surface. Ce furent eux qui imposèrent au clergé le culte des images

Digitized by Google

et un grand nombre d'autres pratiques païennes. Charlemagne, qu'à cet égard on doit regarder comme le fidèle interprète des sentiments des Francs et des Germains, condamnait d'une manière absolue ce genre d'idolâtrie.

2° Après avoir considéré la révolution intellectuelle qui s'était ainsi opérée dans l'Europe centrale, je vais passer à l'examen de la position de la papauté et de son alliance avec les Francs.

Les Arabes avaient à peine consolidé leur conquête de l'Afrique, qu'ils passèrent en Espagne, soumirent rapidement cette contrée, comme nous le verrons dans un des chapitres suivants, et se préparèrent à conquérir l'Europe entière. La chrétienté était menacée de voir se réaliser leur ambitieux projet qui était de prêcher l'unité de Dieu à Rome même. Ils atteignirent le centre de la France, mais furent défaits par Charles Martel à la grande bataille de Tours en 732. Cette bataille décida de la destinée religieuse du monde. Les Sarrasins toutefois n'abandonnèrent point leur plan. Trois ans après ils reparurent dans la Provence, et Charles lui-même ne put les arrêter. A cette époque déjà leur domination avait pris une trop grande extension pour qu'elle pût durer. Des symptômes évidents de décomposition se manifestaient déjà. Musa, le conquérant de l'Espagne, avait à peine achevé son expédition, qu'il fut arrêté à la tête de son armée, et conduit à Damas pour rendre compte de ses actes. Ces dissensions furent le véritable obstacle que les Arabes rencontrèrent dans la conquête de la France. Charles Martel avait laissé le titre de roi à Chilpéric II et à Thierry IV, mais à la mort de ce dernier il ne lui désigna

point de successeur, peut-être parce que sa perspicacité lui faisait deviner les événements qui allaient survenir. Il mourut en 741, laissant une mémoire abhorrée par le clergé, qui lui reprochait d'avoir pris une partie de ses biens et prélevé une dîme sur les revenus des églises et des couvents, afin de payer son armée. Le clergé, trop ignorant ou trop attaché à ses intérêts temporels présents pour comprendre de quel danger l'avait sauvé Charles Martel, ne lui pardonna jamais. D'une incroyable avidité, il ne pouvait supporter qu'on le chargeât d'une partie des taxes destinées à pourvoir à sa propre défense, et au concile de Kiersy il s'exprimait ainsi en s'adressant à un des descendants de Charles Martel : « C'est parce que le prince Charles fut le premier de tous les rois et princes des Francs qui aliéna et démembra les biens de l'Église, c'est pour cette seule cause qu'il est damné pour l'éternité. Nous savons, en vérité, que saint Eucher, évêque d'Orléans, tandis qu'il était en prières, fut transporté dans le monde des esprits, et qu'entre autres choses que lui montra le Seigneur, il vit le prince Charles tourmenté dans le plus profond des abîmes de l'enfer. L'ange qui le conduisait, interrogé par lui à ce sujet, lui répondit qu'au jugement futur le corps et l'âme de celui qui a pris ou divisé les biens de l'Église seront, même avant la fin du monde, condamnés à d'éternels tourments après sentence rendue par les saints, qui siégeront aux côtes de Notre-Seigneur. Par ce sacrilége il ajoute à ses propres péchés la somme des péchés de tous ceux qui ont voulu assurer leur salut en renonçant à leurs biens pour l'amour de Dieu. » Cet amusant et instructif

passage montre combien le clergé franc, à moitié barbare encore, avait promptement appris à manier l'arme dont se servait si bien Rome pour défendre ses possessions temporelles.

Avec Pépin, le fils de Charles Martel, commencent une époque et une politique qui ressemblent beaucoup à celles de Constantin le Grand. Il comprit bientôt qu'en s'alliant à l'Église il lui deviendrait possible de supplanter son souverain et d'obtenir la puissance royale. Des négociations s'ouvrirent entre Pépin et le pape. Chacun d'eux avait besoin d'un allié, l'un pour s'emparer de la couronne de France, l'autre pour se délivrer de Constantinople et des Lombards. Pépin commença par combler le clergé de dons et par faire place aux évêques dans l'assemblée de la nation. En consolidant ainsi la puissance ecclésiastique, il opéra une immense révolution sociale. La langue franque cessa d'être en usage aux assemblées de la nation ; elle fut remplacée par le latin, et ces assemblées, qui autrefois n'étaient guère que de grandes revues militaires, finirent par prendre un caractère purement théologique. Pendant ce temps le pape Zacharie était tout prêt à remplir l'engagement qu'il avait pris ; les négociations se poursuivaient par l'entremise du chapelain de Pépin. Sur la demande qui lui fut formellement adressée, le papa déclara que : « Celui-là devait être roi, qui possédait réellement le pouvoir royal. » Sur quoi Pépin se fit élever sur un bouclier par ses soldats et proclamer roi des Francs. Pour donner plus de solennité à la cérémonie, il fut oint par les évêques. Le roi Chilpéric fut déposé et enfermé dans un couvent à Saint-Omer. L'an-

Digitized by Google

née suivante, le pape Étienne II, réduit à l'extrémité, appela Pépin à son aide contre les Lombards. Il jugea même opportun de donner à sa prière une plus grande force en l'accompagnant d'une lettre qu'il assurait avoir été écrite aux Francs par saint Pierre. Le pape se rendit ensuite en France, où, comme gage de sa sincérité et de la fidélité avec laquelle il voulait remplir ses engagements, il mit lui-même le diadème sur la tête de Pépin dans le monastère de Saint-Denis, et l'oignit avec les saintes huiles, lui, sa femme et ses enfants, ressuscitant ainsi l'ancienne coutume juive et conférant à son allié « le droit divin ». Pépin marcha alors contre les Lombards, les anéantit, et donna au pape une partie des territoires conquis. C'est ainsi qu'un soldat heureux accomplit les deux plus grands événements de l'époque : une révolution en France, accompagnée d'un changement de dynastie, et une révolution dans la chrétienté : l'évêque de Rome était devenu un souverain temporel. Les clefs de saint Pierre sont restées depuis cette époque si fortement liées à la garde de l'épée de la France, que de tous les grands rois, conquérants et hommes d'État qui ont tenu cette épée, aucun n'a pu malgré ses efforts réussir à les en détacher.

Charlemagne, qui succéda à Pépin son père, développa complétement son système politique. Sur les instances du pape Étienne III, il entra en Italie, soumit les Lombards, et réunit la couronne de Lombardie à celle de France. Les païens saxons ayant brûlé l'église de Deventer, il commença contre eux une guerre qui dura trente ans, et les força à se convertir. A mesure que le cercle

Digitized by Google

de sa domination s'élargit, il fonda partout des églises et des évêchés qu'il dota de possessions territoriales considérables. Il laissa le titre de comte aux petits souverains qui n'avaient pu lui résister. Fidèle à l'engagement que son père et lui avaient contracté avec le pape, il se montra constamment inflexible en exigeant le baptême comme marque de soumission. Il punissait avec une révoltante cruauté tous ceux qui lui faisaient opposition ; c'est ainsi qu'à l'occasion de la révolte qui eut lieu en 782, il fit de sang-froid massacrer quatre mille cinq cents personnes en un seul jour à Verden. Dans de telles conditions, il n'est point surprenant que l'influence cléricale ait pris une extension si rapide ; si rapide qu'ait été son développement, il le fut cependant encore moins que celui de la puissance de Charlemagne.

A Rome, le jour de Noël de l'année 800, dans l'église de Saint-Pierre, le pape Léon III, après la célébration des saints mystères, plaça tout à coup un diadème sur la tête de Charlemagne aux acclamations de la foule qui criait : « Longue vie et victoire à Charles, le très pieux auguste, couronné par Dieu, le grand et pacifique empereur des Romains. » Sa tête et son corps furent oints avec les huiles saintes, et renouvelant une coutume du temps des Césars, le pontife lui-même le salua et l'adora. Charlemagne, par le serment qu'il prononça à la fête de son couronnement, s'engagea à maintenir les priviléges de l'Église.

Charlemagne était bien à la hauteur de ce noble titre d'empereur d'Occident : il régnait sur la France, l'Espagne, l'Italie, la Germanie et la Hongrie. Une dignité inférieure eût été au dessous de ce qu'il méritait. En retour,

il déploya envers Saint-Pierre une munificence princière, et jusque dans ses moindres actes il montra qu'il appréciait à leur juste valeur les obligations qu'il avait au chef des apôtres. Il se mit aussitôt à introduire dans tous ses États les changements qu'exigeait la politique italienne dans l'organisation de l'Église. Entre autres changements, il substitua le chant grégorien au chant ambroisien, et partout où les prêtres résistaient, il leur fit enlever de force leurs antiphonaires. A la requête du pape, et pour faire un exemple, il fit même brûler quelques prêtres avec leurs livres.

La rapidité avec laquelle crût la puissance de Charlemagne, sa prépondérance absolue, et la situation inférieure du pape, qui n'était autre chose que son lieutenant en Italie, se manifestent d'une manière frappante dans la dispute que souleva en occident l'adoration des images. C'est à cette occasion, comme nous le verrons dans un autre chapitre, que les papes s'étaient révoltés contre les empereurs iconoclastes de Constantinople. Le second concile de Nicée avait autorisé l'adoration des images, mais le bon sens de Charlemagne l'élevait au dessus d'une semblable idolâtrie. Il la désapprouva hautement, et dicta même contre elle un ouvrage spécial, les livres *Carolins*. Le pape se trouva placé dans une situation très embarrassante : Charlemagne se déclarait iconoclaste au moment même où le culte des images, cause première du différend, venait d'être restauré à Constantinople. Il aima toutefois mieux éviter toute discussion afin de ne point attirer l'attention sur une opération très lucrative qui l'occupait alors, la vente d'ossements et de reliques de saints,

qui en réalité avaient simplement été pris dans les catacombes de Rome. Les barbares du nord devaient préférer ces sinistres objets à des statues de bois, et ce trafic, bien que méprisable, était cependant plus honorable que le commerce d'esclaves qu'ils faisaient avec les juifs et les mahométans, à qui ils vendaient leurs vassaux et les enfants des paysans. Comme tous les grands hommes d'État de l'antiquité, qui ne pouvaient comprendre la civilisation sans l'esclavage, Charlemagne regardait cette inique institution comme une nécessité politique, et il s'efforça d'en tirer tous les avantages qu'elle était susceptible de procurer à l'État. Il établit pour certaines classes d'esclaves un système d'apprentissage, et désigna ceux qui devaient se livrer au commerce et aux arts mécaniques. Ce fut cependant l'esclavage qui, pendant sa propre vie, concourut avec le service militaire à rendre si précaire la situation des petits propriétaires, et à préparer la voie à cette rapide dissolution de l'empire, qui commença aussitôt après sa mort.

Toutefois, si Charlemagne acceptait l'esclavage comme un mal politique nécessaire, il ne manque point de témoignages qui prouvent qu'il s'efforça d'en réprimer les abus partout où il les rencontra. Les ducs italiens ayant accusé le pape Adrien de vendre ses vassaux comme esclaves aux Sarrasins, Charlemagne ordonna une enquête. Cette enquête ayant établi que des transactions de ce genre avaient réellement eu lieu dans le port de Civita-Vecchia, il ne put se décider à rendre public un crime aussi infâme, mais il retira pour toujours son appui au pape Adrien. A cette même époque, il se faisait, par l'intermédiaire des

Digitized by Google

juifs, un trafic d'esclaves considérable entre les Sarrasins et les ecclésiastiques et les barons européens, qui leur vendaient les enfants de leurs serfs.

Charlemagne ne sut jamais écrire, mais personne n'appréciait mieux que lui la valeur de la science. Il travailla assidûment à élever et à éclairer son peuple. Il réunit ensemble les savants ; il recommanda au clergé la culture des lettres; il créa des écoles pour l'enseignement de la musique religieuse ; il fit construire de magnifiques palais, des églises et des ponts; il orna sa capitale, Aix-la-Chapelle, des statues qu'il avait rapportées d'Italie; il organisa dans les villes les professions et les métiers et y institua une police. Il veilla avec une grande sollicitude à ce que le clergé fût pieux et instruit; il en avait grandement besoin, car la plupart des prêtres de son temps savaient à peine lire et écrire. De la première moitié du huitième siècle, une époque des plus intéressantes puisqu'elle comprend l'invasion de la France par les Sarrasins et leur expulsion, il ne nous reste que quelques chroniques presque insignifiantes; le clergé connaissait bien mieux l'usage du glaive que celui de la plume. Les écoles de Charlemagne manquèrent leur but, non par la faute de leur fondateur, mais parce que son âge ne demandait point de savoir; les pontifes de Rome et le clergé ne s'en souciaient aucunement, et pour eux toute connaissance était plutôt nuisible qu'utile.

La vie privée de Charlemagne fut souillée par de grandes immoralités et de grands crimes. Il se rendit coupable de polygamie presqu'au même degré que les califes; il eut jusqu'à neuf femmes à la fois et de nom-

Digitized by Google

breuses concubines. Il chercha, par un mariage avec l'impératrice d'orient, à en augmenter encore le nombre, ou peut-être, si nous tenons compte de sa vaste habileté politique, à unir ensemble les empires d'orient et d'occident. C'était cette même Irène, qui à Constantinople même arracha les yeux à son propre fils. En 801 le calife Haroun-al-Raschid lui envoya de Bagdad les clefs du sépulcre de notre Sauveur, comme marque de la haute estime que le commandeur des croyants professait pour le plus grand des rois chrétiens. Sous ces témoignages d'estime, toutefois, se cachait peut-être une arrière-pensée politique; le calife avait sans doute fort bien compris de quel prix était pour lui l'amitié d'une puissance qui pouvait contenir les émirs d'Espagne. Charlemagne n'oublia jamais le pacte qu'il avait conclu avec la papauté, et qui lui faisait un devoir de faire prévaloir le christianisme romain dans toutes les contrées de l'Europe sur lesquelles s'étendait son influence. Il se montra constamment inexorable dans l'application de la peine capitale, que ses lois prononçaient contre le refus du baptême, le retour à l'idolâtrie, le meurtre d'un prêtre ou d'un évêque, la pratique des sacrifices humains, et l'usage de la viande pendant le carême. Son glaive était la terreur des païens de la Germanie, mais il contribua grandement aussi à les persuader et à les convertir. Charlemagne garda jusqu'à la fin de sa vie une inviolable foi à l'engagement qu'il avait contracté. Il mourut en 814.

Telle était l'alliance qui s'était formée entre l'Église et l'État. Il ne pouvait manquer d'arriver que chacune des deux puissances obtînt alternativement la prépondérance

sur l'autre, et que leurs luttes finissent par leur ruine commune. Charlemagne était à peine mort, que la faiblesse et l'impuissance de son fils et successeur, Louis le Débonnaire, vinrent offrir à l'Église l'occasion qu'elle attendait. Louis, en chassant les nombreuses concubines et maîtresses de son père, dévoilà les scandales de la cour du grand empereur. Ce n'est point ici le lieu de raconter en détail comment ce monarque se couvrit de honte en s'humiliant devant l'Église; comment sous son impuissant gouvernement le trafic des esclaves prit une nouvelle extension; comment toutes les côtes et même toutes les contrées, où un bâtiment pouvait remonter une rivière, furent exposées aux ravages des pirates Normands, qui réussirent même à s'emparer de plusieurs grandes villes; comment l'Espagne, formant un contraste frappant avec le reste de l'Europe qu'affligeait alors une décomposition sociale complète, devint riche, populeuse et grande sous ses souverains mahométans; comment à l'est, les Huns et les Avares, cessant leurs dévastations, acceptèrent le christianisme; comment la diversité des intérêts de toutes les nations réunies sous le sceptre de Charlemagne amena entre elles des guerres incessantes et finit par les partager en deux grands faisceaux, la France et l'Allemagne; comment, par la folie du clergé qui se croyait mieux défendu par ses reliques que par le glaive, les Sarrasins se trouvèrent maîtres absolus de tout le midi et faillirent s'emparer de Rome elle-même; comment la France, à cette époque, était devenue une véritable théocratie où le clergé était tout et absorbait tout; comment le pape, réduit à trembler chez lui, parvint cependant à

Digitized by Google

étendre sa puissance au dehors en intervenant dans les affaires de la vie domestique, ainsi qu'il le fit à l'occasion du divorce de Lothaire II; comment l'Italie, la France et la Germanie devinrent ce qu'avait été autrefois la Syrie et l'Afrique, des contrées pleines de miracles et de prodiges; comment, l'Église ayant pu à l'aide de cette politique obtenir la prépondérance, le pape Jean VIII se crut assez fort pour affirmer son droit de disposer de la couronne impériale (la suprématie impériale qu'avait conquise Charlemagne impliquait nécessairement la suprématie définitive des papes); comment, une occasion s'étant présentée de reconstruire l'empire d'occident sous le sceptre de Charles le Gros, ce grand projet avorta par l'ineptie du souverain, ineptie telle que les nobles de son royaume se virent obligés de le déposer; comment une foule de royaumes nouveaux s'élevèrent dans l'Europe, qui n'offrit plus qu'un immense chaos politique; comment, par suite de l'absence d'un gouvernement protecteur quelconque, les grands propriétaires terriens durent se défendre eux-mêmes, et la guerre privée devint un droit reconnu; comment, étrange conséquence de toutes ces calamités, se produisit alors un énorme accroissement de la population, chaque seigneur ayant intérêt à lever le plus de défenseurs possible, et la valeur d'une terre se mesurant au nombre des serviteurs qu'elle pouvait fournir, d'où naquit le système féodal; comment le principe monarchique, l'emportant encore une fois, prévalut en Allemagne avec Henri l'Oiseleur et les trois Othons ses descendants; comment ces grands monarques achevèrent la soumission de l'Italie, et comment enfin la moralité du clergé germanique s'affirma

par les efforts incessants qu'il fit pour réformer la papauté, qui tombait dans le plus complet avilissement. Elle devint à la fin l'apanage des comtes de Tusculum, et, ce que l'on ne peut écrire sans rougir de honte, on vit des prostituées la donner à leurs compagnons de débauche où à leurs enfants illégitimes, quelquefois même à des adolescents prématurément corrompus; l'an 1044 n'était plus loin, où la papauté devait être vendue à l'enchère. Nous approchons maintenant de la fin des mille années qui se sont écoulées après la naissance du Christ. La déplorable union de l'Église et de l'État, leurs rivalités, leurs intrigues et leurs querelles avaient fatalement conduit l'occident aux mêmes résultats que l'orient; l'union de l'Église et de l'État avait désorganisé le système politique, et abouti à une démoralisation sociale universelle. L'absorption des petites propriétés par les grandes propriétés féodales avait augmenté considérablement le nombre des esclaves; il n'y avait plus maintenant qu'un puissant seigneur là ou naguère vivait une nombreuse famille d'hommes libres. La classe riche allait elle-même toujours en décroissant numériquement par suite d'une absorption semblable à la précédente, si bien que le territoire entier se trouva bientôt entre les mains de quelques abbés et comtes, dont les immenses propriétés étaient cultivées par une multitude d'esclaves; un seul seigneur en possédait parfois plus de vingt mille, chiffre qui pourrait toutefois nous induire en erreur si nous oubliions de tenir compte de la grandeur de la surface géographique sur laquelle étaient répandus ces esclaves. En somme, l'Europe occidentale devait présenter l'aspect d'une contrée couverte de forêts, au mi-

lieu desquelles s'élevait çà et là un couvent ou une ville. Dans ces régions, qui autrefois avaient vu les merveilles de la civilisation romaine, la race humaine était sur le point de s'éteindre. Alors que le système féodal n'était point encore pleinement développé, où était la cause politique qui eût stimulé la reproduction de l'espèce? Si la paix régnait accidentellement, quelle raison y avait-il pour encourager la multiplication des hommes au delà de ce qui était nécessaire pour leur faire rendre le plus gros revenu possible, condition qui impliquait déjà leur destruction? Bientôt même la législation cessa d'être utile, et on laissa les choses suivre leur cours naturel. Sous l'influence des moines l'esprit militaire déclinait; la piété individuelle n'était plus qu'un vil fétichisme, l'adoration de ces fausses reliques qui remplissaient le monde de leurs miracles. Quiconque mourait sans laisser une part de ses biens à l'Église, était privé de la confession, des sacrements et de la sépulture des chrétiens. Le combat judiciaire et les épreuves du feu et de l'eau bouillante décidaient de l'innocence ou de la culpabilité des accusés. Tout échange de relations avait cessé, même entre des localités très peu éloignées l'une de l'autre, et c'était tout au plus si cet échange pouvait quelquefois se faire par l'entremise d'un colporteur, comme au temps de la guerre de Troie.

Dans ces déplorables jours, il ne manquait point de raisons pour croire avec le vulgaire que la fin de toutes choses était prochaine, et que l'an 1000 verrait la destruction du monde. La société était en dissolution, la race humaine était sur le point de disparaître, et c'était à

peine si quelques débris de l'ancienne civilisation avaient survécu. Telle fut l'issue du second essai d'une union de la puissance politique et de la puissance ecclésiastique. Nous avons vu dans un des chapitres précédents à quoi elle avait abouti en orient, et nous venons de montrer les résultats qu'elle produisit en occident. Suggérée par l'égoïsme, une telle union ne peut se maintenir que par la violence, ne peut se perpétuer que par l'ignorance, et conduit fatalement à la ruine sociale.

Tandis que l'État marchait ainsi à sa perte, les affaires de l'Église ne suivaient point un meilleur cours. La funeste alliance que l'Église et l'État avaient conclue ensemble portait le seul fruit qu'il était possible qu'elle portât, leur ruine commune. Il y avait là une solennelle leçon pour les âges futurs.

3° Je me trouve ainsi amené au troisième et dernier sujet que j'ai à traiter dans ce chapitre : la détermination de la valeur religieuse vraie du système qui allait être imposé à l'Europe. C'est dans ce but que j'examinerai les seuls documents qui puissent nous y conduire, les vies privées des papes.

A ne considérer que les intérêts de la religion, il pourrait sembler opportun de s'abstenir de tout détail biographique au sujet des papes, mais dans le cas actuel la justice exige qu'il en soit autrement. Le principe fondamental de la papauté, c'est que le pontife romain est le vicaire de Jésus-Christ sur la terre ; l'examen de sa conduite personnelle s'impose donc nécessairement à nous. Comment comprendrons-nous la nature de la foi qu'il professe, si nous ne pouvons savoir comment elle se traduit dans les

actes de sa vie? N'est-ce point là qu'il faut chercher la cause première des mouvements qui éclatèrent en Allemagne, en Angleterre et en France, et qui finirent par la ruine de la papauté, mouvements dont nous ne pouvons avoir l'intelligence que par une connaissance complète des vies et des opinions privées des papes? Il est bon, autant que cela est possible, de ne point charger un système des imperfections des individus; mais, dans le cas qui nous occupe, le système et l'individu sont inséparables l'un de l'autre. La papauté, à l'époque dont nous parlons, présente cette particularité remarquable que son histoire est grande et sa biographie infâme. Je ne dirai donc de cette biographie rien de plus que ce qui sera strictement nécessaire, et je passerai sous silence toutes les choses qui pourraient blesser trop profondément les sentiments religieux du lecteur. Je me bornerai à la période qui s'étend du huitième siècle au milieu du onzième. C'est du reste la seule dont j'ai à m'occuper dans ce chapitre, considération qui, aux yeux de la critique impartiale, m'excusera de ne point franchir ces limites.

A la mort du pape Paul Ier, qui avait obtenu la pontificat en 757, quelques évêques, à l'instigation du duc de Népi, consacrèrent comme pape Constantin, un de ses frères. En 768, les électeurs légaux choisirent Étienne IV. L'usupateur et ses complices furent sévèrement punis : Constantin eut les yeux arrachés; l'évêque Théodore eut la langue coupée, et fut jeté dans un cachot où on le laissa mourir de soif. Son successeur, le pape Léon III, 795, fut saisi dans la rue par les neveux du pape Adrien, et entraîné dans une église voisine, où ils essayèrent de lui

arracher la langue et les yeux. Ce même pape eut à se défendre contre une conspiration formée dans le but de le déposer. Rome fut à cette occasion désolée par l'émeute, le meurtre et le feu. Étienne V, son successeur, 816, fut ignominieusement chassé de la cité. Pascal Ier, qui lui succéda, fut accusé d'avoir aveuglé et assassiné deux ecclésiastiques dans le palais de Latran. Les commissaires impériaux firent une enquête, mais le pape mourut après s'être disculpé par serment devant trente évêques. Jean VIII, 872, ne put résister aux mahométans et fut contraint de leur payer tribut; l'évêque de Naples, qui leur était secrètement allié, partageait avec eux le butin de leurs incursions. Jean l'excommunia, et ne voulut lui donner l'absolution qu'à la condition qu'il trahirait ses alliés et assassinerait lui-même plusieurs de leurs chefs. Le clergé conspira contre le pape; il s'empara d'une partie des trésors de l'Église, et une des portes de la cité fut ouverte à l'aide de fausses clefs dans le but d'introduire les Sarrasins. Formose, qui avait pris part à tous ces événements, et qui avait été excommunié pour avoir conspiré contre la vie du pape Jean, fut élu pape en 891. En 896, il eut pour successeur Boniface VI, que son immoralité et ses mœurs licencieuses avaient fait plusieurs fois exclure du sein de l'Église. Étienne VII, qui vint après lui, fit exhumer le cadavre de Formose, le fit revêtir du costume pontifical, placer sur un siége, puis comparaître devant un concile; la sentence prononcée, on lui coupa trois doigts et le corps fut jeté dans le Tibre, digne fin de cette ridicule et odieuse scène. Étienne était destiné à montrer par lui-même dans quel avilissement était tombée la pa-

pauté; il fut jeté en prison et étranglé. Dans l'espace de cinq ans, de 896 à 900, cinq papes furent consacrés. Léon V, 904, était à peine pape depuis deux mois qu'il fut jeté en prison par Christophe, un de ses chapelains. Christophe prit la place de Léon, mais ne tarda pas à être lui-même chassé de Rome par Sergius III, qui s'empara du pontificat à main armée 905. Si l'on en croit les chroniques du temps, Sergius vivait avec la célèbre courtisane Théodora qui, ainsi que ses deux filles Marozia et Théodora, exerçait sur lui un ascendant extraordinaire.

Jean X eut aussi une part de l'amour de Théodora; par elle il obtint l'archevêché de Ravenne, et bientôt après, en 915, le pontificat. Sous le rapport politique, Jean se montra à la hauteur de sa tâche : il organisa une confédération à laquelle Rome dut peut-être de ne pas être prise par les Sarrasins, et le monde vit avec étonnement et admiration le belliqueux pontife se mettre lui-même à la tête de ses troupes. L'amour de Théodora lui avait permis de conserver quatorze années la papauté ; il fut renversé par les intrigues et la haine de sa fille Marozia. Elle le surprit dans le palais du Latran, tua son frère Pierre sous ses yeux, et le fit jeter dans un cachot, où il mourut bientôt, étouffé, dit-on, avec un oreiller. Quelque temps après, Marozia fit pape son propre fils sous le nom de Jean XI, 931. Le pape Sergius passait pour son père, mais Marozia le reconnaissait comme fils de son mari Albéric, dont elle épousa ensuite le frère, Guido. Un autre de ses fils, Albéric, jaloux de son frère Jean, le fit emprisonner ainsi que sa mère Marozia. Le fils d'Albéric fut ensuite élu pape sous le nom de Jean XII; Marozia avait ainsi donné un

fils et un petit-fils à la papauté. Jean n'avait que dix-neuf ans lorsqu'il se trouva placé à la tête de la chrétienté. Il se rendit coupable d'immoralités si révoltantes que le clergé allemand demanda à l'empereur Othon Ier d'intervenir. Un synode fut assemblée dans l'église de Saint-Pierre; Jean était accusé d'avoir reçu de l'argent pour consacrer des évêques, d'avoir ordonné un évêque âgé de dix ans seulement, et d'avoir pour un autre célébré la cérémonie dans une étable; il était aussi accusé du crime d'inceste avec une des concubines de son père, et de tant d'adultères qu'il semblait que le palais du Latran fût devenu une véritable maison de prostitution; on l'accusait encore d'avoir fait arracher les yeux à un ecclésiastique, mutiler un autre, et enfin de s'être adonné à l'ivrognerie et au jeu, et d'avoir invoqué Jupiter et Vénus. Sommé de comparaître devant le synode, il fit répondre qu'il était parti pour la chasse, et comme les pères lui reprochaient cette manière d'agir, il leur fit observer d'un ton menaçant « que Juda, comme les autres disciples, avait reçu de son maître le pouvoir de lier et de délier, mais que dès qu'il eut trahi la cause commune, le seul pouvoir qu'il retint fut celui de lier son propre cou. » Il fut déposé et remplacé par Léon VIII, 963, mais dans la suite il reconquit le pouvoir; il fit arrêter ses ennemis, couper aux uns la main, et aux autres le nez ou la langue. Il périt de la main d'un Romain dont il avait séduit la femme.

Après de tels détails, il est presque inutile de parler des papes suivants : Jean XIII fut étranglé dans sa prison; Boniface VII fit jeter Benoit VII en prison et le laissa mourir de faim; Jean XIV fut secrètement mis à mort dans les

Digitized by Google

cachots du château Saint-Ange; le corps de Boniface fut traîné dans les rues par la populace. Tout sentiment de vénération et même de respect envers le souverain pontife était éteint à Rome. Dans l'Europe entière l'indignation du clergé était telle, qu'il approuva presque l'intention qu'eut l'empereur Othon d'enlever aux Italiens le privilége de l'élection des papes et de le donner à sa propre famille. Grégoire V, son propre parent, qu'il venait de placer sur le trône pontifical, fut presque aussitôt chassé par les Romains. Il lança enfin ses bulles d'excommunication; les Romains qui vivaient dans les coulisses, connaissaient trop bien ce qu'étaient les foudres papales pour leur répondre autrement que par le mépris et la raillerie. Un terrible châtiment attendait l'antipape Jean XVII. Othon revint en Italie, le fit saisir, lui fit arracher les yeux, couper le nez et la langue, et ordonna qu'on le promenât dans les rues, monté sur un âne, le visage tourné vers la queue de l'animal et un pot à vin sur la tête. Il semblait que le scandale ne pût pas aller plus loin; les Romains devaient cependant encore voir en 1033 un enfant de moins de douze ans, Benoit IX, élevé à la papauté. Un de ses successeurs, Victor III, dit que la vie de Benoit IX fut si honteuse, si scandaleuse et si exécrable, qu'il se refuse à la raconter. Sa conduite fut plutôt celle d'un chef de bandits que d'un prélat. Le peuple romain, las à la fin de ses adultères, de ses homicides et de ses crimes de toutes sortes, se souleva contre lui. Désespérant du succès, il mit la papauté à l'enchère. Elle fut achetée par un prêtre qui devint pape sous le nom de Grégoire VI, 1045.

Digitized by Google

Plus de mille ans s'étaient écoulés depuis la naissance du Sauveur, et tel était l'état des choses à Rome! C'est avec raison que l'historien détourne avec dégoût les yeux des annales de ce temps, et que le cœur du chrétien se serre à la lecture de cette histoire qui n'est qu'une suite de hideux crimes. Étaient-ce là les vicaires de Dieu sur la terre, ces hommes qui atteignirent vraiment le terme que la perversité humaine ne peut dépasser!

Ce ne fut que quelques siècles après ces événements que l'opinion publique arriva à la seule conclusion vraiment philosophique qui en découlait nécessairement, la négation absolue des droits divins de la papauté. Pendant un certain temps on s'accorda à imputer le mal au mode d'élection des papes, comme si ce mode d'élection pouvait exercer une influence quelconque sur la nature d'un pouvoir qui se prétendait d'origine divine et placé sous le contrôle immédiat de Dieu. Voici comment se faisaient les élections : le clergé romain recommandait un candidat au collége des cardinaux, dont le choix devait être confirmé par la populace de Rome, et en dernier lieu ratifié par l'empereur. Il s'agissait donc de concilier et de satisfaire à la fois les machinations du clergé subalterne, les intrigues des cardinaux, les clameurs de la populace, et la politique de l'empereur. Un tel système devait fatalement s'écrouler. Nous pouvons trouver surprenant que les contemporains n'aient point reconnu qu'il était une institution purement humaine, mais non que les empereurs aient compris la nécessité de prendre pour eux-mêmes la nomination des papes, et que Grégoire VII ait conçu le projet de la transmettre au collége des cardinaux

seul, à l'exclusion de l'empereur, du peuple romain, et même du reste de la chrétienté. Il parvint à mettre ce projet à exécution.

Il est impossible d'étudier le développement de la puissance ecclésiastique romaine sans reconnaître qu'elle trahit à chaque pas son origine humaine, et trop souvent l'influence des passions et des intrigues de ce monde; sans reconnaître que le système romain manque essentiellement de la marque de la divinité, qu'il est l'œuvre de l'homme et non de Dieu, et qu'il porte sur lui l'empreinte de toutes les passions humaines, de toutes les vertus humaines, et de tous les péchés humains.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII

DIGRESSION SUR LE PASSAGE DES ARABES A LEUR AGE DE RAISON

Les opérations militaires des Arabes, telles que nous les avons décrites dans le chapitre XI, amenèrent la ruine du système politique byzantin, et mirent prématurément fin à l'âge de foi en orient; quant à leur progrès intellectuel, il eut aussi d'importantes conséquences qui étaient destinées à terminer plus tard l'âge de foi en occident. Les Sarrasins ont marqué d'une empreinte caractéristique l'âge de raison en Europe.

Ces événements sont si importants qu'il est nécessaire que je laisse un moment l'exposition du développement intellectuel de l'Europe pour une digression sur le passage des Arabes à leur âge de raison. Il nous est impossible de comprendre le grand drame qui va se dérouler à moins d'en connaître les acteurs.

Quelques siècles avaient suffi pour changer complétement les fanatiques disciples de Mahomet. De grands

Digitized by Google

philosophes, des médecins, des mathématiciens, des astronomes, des alchimistes et des grammairiens étaient nés parmi eux. Ils cultivaient les lettres et les sciences dans toutes leurs branches.

Une nation qui a été remuée jusque dans ses couches les plus profondes par une émigration en armes est très bien préparée à progresser rapidement dans la voie intellectuelle, dès qu'elle a atteint sa période de repos; la nouvelle direction qu'elle va suivre peut alors être déterminée par ceux qui sont en état de la lui indiquer et de lui servir de maîtres. Les maîtres des Sarrasins furent les nestoriens et les juifs.

La science arabe naquit de la médecine; ce furent les médecins qui en posèrent les bases en commençant par s'adonner à l'alchimie. Dans ce chapitre, j'étudierai ces origines de la science arabe, et j'aurai par conséquent à considérer l'état des médecines grecque et égyptienne, et à montrer comment partout où prévalut le système byzantin la philosophie médicale vraie fut remplacée par les cures des reliques et des châsses; j'aurai aussi à montrer comment il arriva que, tandis que les idées européennes dans toutes les branches des connaissances hnmaines reposaient sur le surnaturel, celles des Sarrasins avaient déjà trouvé une base matérielle solide.

Lorsqu'ils firent la conquête de l'Égypte, les Arabes se conduisirent en dévots fanatiques, et l'on a peut-être eu raison, lorsqu'on les a accusés d'avoir employé les ouvrages de la bibliothèque alexandrine à chauffer leurs bains. Mais, à peine furent-ils établis dans leurs nouvelles possessions, qu'un changement extraordinaire se manifesta.

Digitized by Google

Un amour ardent pour la science s'éveilla tout à coup en eux. La puissance arabe s'était étendue dans deux directions, et s'était trouvée soumise à deux influences différentes. En Asie, elle avait subi l'influence des nestoriens, et en Afrique, celle des juifs qui, ainsi que les nestoriens, avaient été cruellement persécutés par le gouvernement byzantin, sans doute pour ces mêmes opinions qu'avait réussi à établir le glaive de Mahomet. La doctrine de l'unité de Dieu fut leur point de contact commun. Ils durent s'entendre facilement sur ce point, et s'accorder à détester la domination des trinitaires qui régnaient à Constantinople. Chaque fois qu'un homme a à souffrir des rigueurs de la loi, ou qu'il est poursuivi et persécuté comme hérétique, il a bientôt fait cause commune avec ceux de ses semblables qui passent ainsi que lui pour infidèles. Grâce à leur contact avec les nestoriens en Asie et avec les juifs alexandrins en Afrique, les Arabes devinrent d'enthousiastes admirateurs de la science.

Non qu'il y eût au point de vue théologique une harmonie complète entre les manières de voir des trois partis coalisés : les nestoriens et les juifs, par exemple, consentaient à accepter la moitié du dogme arabe et à admettre un Dieu unique, mais ils ne pouvaient se décider à accepter l'autre moitié, c'est à dire que Mahomet est son prophète. Des dissensions n'auraient sans doute pas tardé à s'élever, si une heureuse circonstance ne s'était présentée, qui ouvrit la voie à une entente complète. Presque dès l'origine les nestoriens s'étaient voués à l'étude de la médecine et avaient observé avec grande attention la structure et les maladies du corps humain;

Digitized by Google

les juifs de leur côté avaient depuis longtemps des médecins très distingués. Ces études médicales offraient donc un terrain neutre sur lequel les trois partis pouvaient se rencontrer et marcher de concert, et les Arabes s'unirent si étroitement avec leurs nouveaux maîtres qu'ils reçurent d'eux une physionomie intellectuelle caractéristique. Leurs médecins furent leurs grands philosophes, leurs colléges médicaux furent leurs centres scientifiques. Tandis que les Byzantins étouffaient la science sous la théologie, les Sarrasins la développaient avec éclat par leurs études médicales.

Constantin le Grand et ses successeurs, obéissant à l'influence ecclésiastique, s'étaient faits les ennemis déclarés des connaissances humaines ; il était donc devenu un devoir pour le clergé de pourvoir aux besoins physiques du peuple, aussi bien qu'à ses besoins religieux. Le nouveau régime ne pouvait supporter plus longtemps des médecins que leurs tendances philosophiques rattachaient au parti païen. Les idées qu'ils puisaient dans les Asclépions étaient en opposition ouverte avec le nouvel état de choses. Par un édit de Constantin, tous ces établissements furent supprimés et remplacés par d'autres qui répondaient mieux au génie du christianisme. Des hôpitaux et des institutions de bienfaisance furent fondés dans les cités, et de riches dotations pécuniaires et territoriales leur furent accordées. L'impératrice mère, Hélène, donna elle-même l'exemple de ces fondations charitables, exemple qui fut suivi par la plupart des femmes des grandes familles. Le cœur féminin qui s'ouvre naturellement aux malheureux et aux affligés, trouve facilement le moyen de

Digitized by Google

traduire ses sympathies d'une manière active, quand il est sanctifié par la pure foi chrétienne; c'était là la direction vraie dans laquelle devaient s'exercer la bienfaisance et l'incomparable charité du christianisme. Des institutions immenses et répondant à des buts différents furent partout créées; les unes eurent charge des enfants trouvés, les autres des orphelins, d'autres encore des pauvres. Précédemment déjà, nous avons eu occasion de parler des parabolains, ou visiteurs, et de la manière dont ils furent détournés de leur mission primitive.

Mais, si méritoires que fussent toutes ces charités, elles avaient néanmoins eu pour effet de substituer à des médecins instruits des ecclésiastiques animés de la meilleure volonté, mais ignorants. On avait supprimé les Asclépions sans adopter les mesures nécessaires pour assurer d'une autre manière l'instruction médicale professionnelle. Les malades qui entraient dans les nouveaux établissements y recevaient les meilleurs soins, mais qui n'étaient point ceux d'un médecin; les conséquences de ce fait se reconnaissent à la crédulité et à la superstition des âges suivants, crédulité qui alla toujours croissant jusqu'à ce qu'à la fin tout le monde eut foi aux cures miraculeuses. Les reliques des saints, fétiches aussi impuissants que ceux de l'Afrique centrale, passèrent pour guérir toutes les maladies. La foule se portait aux châsses des saints comme elle se portait autrefois au temple d'Esculape. Le nom de la divinité avait changé, mais elle avait encore ses adorateurs.

A peine les Asclépions étaient-ils fermés, l'enseignement de la philosophie prohibé, les bibliothèques disper-

sées ou détruites, le savoir flétri comme magie et puni comme trahison, les philosophes chassés en exil et leur classe anéantie, qu'il devint évident qu'un vide venait d'être creusé, qu'il appartenait aux vainqueurs de combler. Parmi tous ces illustres prélats, où étaient ceux qui allaient prendre la place des grands hommes dont les travaux avaient fait la gloire de l'humanité? Qui allait succéder à Archimède, à Hipparque, à Euclide, à Hérophile, à Eratosthène? C'étaient des charlataneries telles que les cures miraculeuses, les cures des châsses et des reliques, qui étaient appelées à éclipser le génie d'Hippocrate, et près de deux mille années devaient s'écouler d'Archimède à Newton, près de dix-sept cents ans d'Hipparque à Képler. Presque vingt siècles de ténèbres séparent Héron, qui fit fonctionner dans le Sérapion la première machine à vapeur, de James Watt, qui révolutionna l'industrie du monde. Quel pénible spectacle que celui de cette longue impuissance! Impuissance, non, car elle a cependant été productive; c'est à elle que nous sommes redevables de ces in-folio, pleins des spéculations surannées des Pères de l'Église, qui chargent les rayons de nos vieilles bibliothèques, cachés sous la poussière et attendant les vers.

Jamais on ne vit adopter une politique plus désastreuse que cette persécution à mort de la science profane, et c'est à peine si nous pouvons aujourd'hui nous figurer la dégradation intellectuelle que produisit le système byzantin, lorsqu'il eut atteint le dernier terme de son développement. Les originaux de la plupart des grands ouvrages philosophiques et scientifiques de l'antiquité disparurent, et ce ne fut que plus tard, à un âge meilleur, qu'on les re-

trouva dans les traductions qu'en avaient faites les Sarrasins en langue arabe. Ceux qui tenaient le glaive s'étaient encore impudemment arrogé la dispensation des connaissances, et étouffaient toute aspiration intellectuelle. Cette politique, toutefois, bien que triomphant momentanément, contenait fatalement en elle-même le germe de sa propre destruction. Un jour devait inévitablement venir où cet horrible crime envers la race humaine serait mis au jour, exécré et puni, un jour où les poèmes d'Homère seraient encore une fois lus, où les immortelles statues des sculpteurs grecs trouveraient encore une fois des adorateurs, où les démonstrations d'Euclide rencontreraient encore une fois des intelligences dignes d'elles. Mais cette déplorable et téméraire politique d'usurpation une fois inaugurée, il n'était pas possible de revenir en arrière. Ce qui est infaillible doit nécessairement aussi être immuable. Par sa nature même, cette politique impliquait la violence, la violence impliquait la possession du pouvoir, et une explosion était certaine dès que les moyens de compression feraient défaut.

C'est une anecdote connue, que lorsque les Sarrasins eurent pris Alexandrie, le vainqueur envoya demander au calife sa volonté à l'égard de la bibliothèque. La réponse trahit bien l'esprit du temps : « Si les livres confirment le Coran, ils sont inutiles ; s'ils le contredisent, ils sont dangereux. Brûlez-les. » A ce moment, selon toute apparence, l'autocrate musulman était sur le point d'imiter la coupable politique du souverain byzantin. Ce ne fut heureusement qu'un premier mouvement sur lequel il revint pour suivre une plus noble voie. Les Arabes firent passer

Digitized by Google

dans leur littérature toute la sagesse de leurs nouveaux sujets. Le Coran eut-il à souffrir le moins du monde pour avoir laissé la carrière libre aux connaissances humaines et avoir encouragé la science dans toutes les directions, au lieu de la comprimer? Il fut un bien grand homme d'État, celui qui, dès l'origine du mouvement qui partit de la Mecque, sut condenser dans un dogme concis, facilement compréhensible et facilement exprimable, toutes les croyances nécessaires, et sur tous les points de détail laisser la plus grande liberté à l'esprit humain.

Dans les paragraphes précédents j'ai critiqué le cours des événements, condamnant ou approuvant, suivant les circonstances, les actions de leurs auteurs, en prenant pour base ce principe commun, que l'homme gouverne les affaires de ce monde et que l'agent est responsable de ses actes. Nous n'avons toutefois qu'à jeter un coup d'œil sur notre propre existence pour reconnaître entre quelles étroites limites ce principe est applicable. L'homme, comme on l'a dit souvent, est la créature des circonstances, expression qui cache une philosophie plus haute qu'elle ne le semble d'abord. Nos actions ne sont pas le résultat pur et simple de notre volition; elles sont la résultante d'une infinité de conditions diverses et complexes. Dans telle de nos résolutions qui nous semble incontestablement provenir directement et uniquement de notre volonté, il entre une grande part d'éléments qui lui sont étrangers, et cette part est peut-être plus considérable que nous ne le supposons généralement. Il en est de même pour les hommes que nous supposons avoir exercé une influence spontanée et directe sur les événements

politiques et sur le sort des nations; si nous comprenions mieux la situation dans laquelle ils se trouvaient, nous penserions qu'ils ont été aussi les créatures de circonstances absolument indépendantes d'eux, circonstances que jamais ils ne purent faire naître, mais dont ils surent tirer parti. Ils se sont trouvés placés dans un courant qui les a entraînés irrésistiblement avec lui.

Nous examinerons donc les mêmes événements, en nous plaçant à ce point de vue plus exact et en adoptant ce principe, que les affaires humaines suivent dans leur marche et dans leur développement une loi définie et déterminée. Nous verrons alors que ces actes que nous regardions tout à l'heure comme fixés librement par la volonté humaine, ont été en réalité imposés à leurs prétendus auteurs par la force des circonstances. Nous devons même voir dans ces actes la marque caractéristique d'une certaine phase de développement que toutes les nations doivent tôt ou tard traverser. En ce qui regarde l'individu, nous savons très bien que la mesure dans l'action et la gravité dans les manières appartiennent à la période de sa maturité; nous ne reconnaissons plus alors l'étourderie et la vivacité de sa jeunesse, et nous constatons qu'un changement s'est accompli ou a commencé, changement qui peut être dû à des causes très différentes : chez l'un à des peines domestiques, chez un autre à la perte de sa fortune, chez un troisième, à la maladie. Nous savons très bien rapporter à ces circonstances l'altération du caractère, mais jamais nous ne nous faisons illusion au point de penser qu'elle se serait produite si ces

circonstances ne s'étaient point présentées. Au milieu de toutes ces vicissitudes, nous sentons la présence d'une irrésistible destinée.

Nous pouvons donc admettre que, quelle que soit la forme particulière sous laquelle se sont produits les événements dont nous avons eu occasion de parler, l'ordre dans lequel ils se sont succédé dépendait uniquement de la destinée et nullement d'un individu quel qu'il fût. Que nous condamnions les monarques byzantins, ou que nous louions les califes arabes, c'est toujours en faisant ces réserves qu'il faut estimer la valeur de nos appréciations. L'Europe passait de son âge d'examen à son âge de foi. C'est par la destinée bien plus que par la volonté humaine que s'opère une transition de ce genre. Il existe une analogie complète entre la vie d'une nation et celle de l'individu. L'individu peut être jusqu'à un certain point l'auteur de son propre sort; il peut se faire heureux ou misérable, bon ou mauvais; il peut rester ici ou aller là; il peut faire ceci ou ne pas faire cela suivant sa volonté, mais il est néanmoins toujours sous la domination d'une inexorable destinée; cette destinée qui l'a jeté dans le monde sans le consentement de sa volonté personnelle, qui le presse dans la course qu'elle lui a tracée d'avance, et dont les étapes sont invariablement marquées, l'enfance, l'adolescence, la jeunesse, la maturité, la vieillesse, chacune avec les actions et les passions spéciales qui la caractérisent; cette destinée enfin qui à l'heure voulue lui fait quitter la scène, et la plupart du temps contre son gré. Il en est de même pour les nations; chez elles, comme chez l'individu, les résultats de la volonté hu-

maine paraissent seuls à l'extérieur, recouvrant et cachant à peine ceux de la destinée. Si nous avons quelque puissance sur les événements de notre vie, nous n'en avons aucune sur la loi qui régit leur cours. Il est pour les nations une géométrie particulière, qui assigne une équation à la courbe suivant laquelle elles progressent. Aucun mortel n'y peut toucher.

Nous avons maintenant à examiner comment le flambeau de la science se ralluma de nouveau au moment où il jetait ses dernières lueurs vacillantes. Ce sont les Arabes qui nous l'ont transmis. La science arabe n'est point sans intérêt pour nous, bien qu'elle ne soit souvent qu'un grotesque et étrange mélange des doctrines du néo-platonisme, du mahométisme et du christianisme. Ce fut peut-être une heureuse circonstance qu'à cette époque de ténèbres les passions humaines aient trouvé une excitation, et la science un stimulant, dans la recherche des moyens de convertir le plomb en or et de prolonger la vie indéfiniment. Nous avons maintenant affaire à la pierre philosophale, à l'élixir de vie, à la poudre de projection, aux miroirs magiques, aux lampes perpétuelles, et à la transmutation des métaux. C'est maintenant que nous rencontrons l'alchimiste poursuivant clandestinement le grand œuvre dans ses souterrains enfumés, au milieu de ses alambics, de ses cucurbites et de ses pélicans, devant ses feux qui brûlent depuis puis tant d'années que des salamandres y sont nées spontanément. C'est ainsi que les Arabes firent renaître la science expérimentale, bien que sous une forme très étrange. De bonne heure elle eut d'étroits rapports avec

Digitized by Google

la médecine, circonstance qu'il faut rapporter à l'influence des nestoriens et des juifs. Il est nécessaire que nous examinions brièvement ces deux influences, et d'abord celle des nestoriens.

Dans le chapitre IX j'ai raconté la lutte de Cyrille, évêque d'Alexandrie, et de Nestorius, évêque de Constantinople. La vierge Marie doit-elle être regardée comme la mère de Dieu : telle est la question qui fut cause de la dispute. Pour l'Égyptien, dont l'esprit avait conservé quelque chose de l'ancienne superstition, une telle doctrine ne présentait rien d'inadmissible; l'Égypte n'était-elle pas la contrée d'Isis? Saint Cyrille, qui n'était pas autre chose qu'un démagogue ecclésiastique, trouva que cette doctrine répondait bien au but qu'il se proposait, et l'accepta sans hésitation. Mais en Grèce restaient encore des vestiges de la vieille philosophie. Le souvenir des idées de Platon n'y était point entièrement éteint. Pour ceux chez qui il survivait, la doctrine égyptienne était absolument inacceptable. Tel était sans doute Nestorius, qui prouva sa sincérité en bravant la persécution, les souffrances et la mort. Nestorius et ses adhérents s'appuyaient sur le dernier verset du premier chapitre de l'Évangile de saint Mathieu, ainsi que sur le 55e et le 56e verset du treizième chapitre du même Évangile, et jamais on ne put leur faire reconnaître la virginité perpétuelle de la nouvelle reine des cieux. Nous avons dit comment finit le concile d'Ephèse; le parti égyptien l'emporta, grâce à l'influence des femmes de la cour; Nestorius fut déposé et envoyé en exil avec ses partisans. La tendance philosophique des vaincus se manifesta bientôt par leurs actes.

Pendant que leur chef était torturé dans l'une des oasis de l'Afrique, la plupart d'entre eux émigrèrent vers l'Euphrate, et fondèrent l'Église chaldéenne. Sous ses auspices s'élevèrent le collége d'Edesse et plusieurs écoles. C'est là que furent traduits en syriaque un grand nombre d'ouvrages grecs et latins, tels que ceux d'Aristote et de Pline. Les nestoriens, de concert avec les juifs, fondèrent le collége médical de Djondesabour, où fut inauguré le système des grades académiques qui s'est conservé jusqu'à nous. Les califes, non seulement accordèrent aux nestoriens le libre exercice de leur religion, mais encore permirent que les grandes familles mahométanes leur confiassent l'éducation de leurs enfants. Cette politique libérale des califes contrastait singulièrement avec le fanatisme qui régnait en Europe. Le calife Al-Raschid alla même jusqu'à mettre à la tête de toutes les écoles publiques de l'empire, Jean Masué, qui appartenait à la secte nestorienne. Ce fut grâce aux nestoriens que les académies arabes abondèrent bientôt en traductions des auteurs grecs, et que de vastes bibliothèques furent réunies en Asie.

Les rapports qui s'établirent entre les Arabes et les nestoriens permirent à leurs missionnaires de répandre leur christianisme spécial dans toute l'Asie, jusqu'en Chine et jusqu'à la côte de Malabar. Le parti égyptien, qui avait triomphé à Éphèse, n'avait aucune influence dans ces contrées éloignées, où le nombre des églises asiatiques des communions nestorienne et jacobite dépassait de beaucoup celui des églises européenne, grecque et romaine. Le gouvernement papal fit plus tard de très

grands effort pour le faire rentrer dans le sein de l'Église, mais ce fut en vain.

L'expulsion du parti nestorien de Constantinople fut l'œuvre des mêmes hommes et de la même politique qui avaient amené la destruction de la philosophie à Alexandrie. Saint Cyrille était le représentant d'une faction ignorante et sans scrupules, qui était arrivée au pouvoir par les intrigues des femmes de la cour impériale, des eunuques et des parasites. L'esprit qui condamnait Nestorius à mort était ce même esprit qui avait ordonné le meurtre d'Hypathia. Des deux partis adverses, l'un était honnête et possédait quelques connaissances, l'autre était absolument ignorant, et prêt à recourir sans scrupules à la force brutale et à l'assassinat. Malheureusement pour le monde, ce fut ce dernier qui l'emporta.

Par leur origine, les nestoriens se trouvaient être les dépositaires de la science médicale des Grecs. Ils révéraient les grands noms qui avaient illustré la médecine grecque, et avec une assiduité infatigable ils réunissaient tous les ouvrages écrits sur cette science, quelle que fût leur origine, grecque ou alexandrine, depuis les écrits d'Hippocrate, que ses disciples dans leur vénération pleine d'affection appelaient « le divin vieillard », jusqu'aux œuvres de l'école des Ptolémées.

La médecine grecque naquit dans les temples d'Esculape, où se rendaient habituellement les malades qui avaient besoin des secours du dieu. Il semble que ces consultations étaient gratuites, mais souvent les malades offraient au dieu des présents en témoignage de reconnaissance, et faisaient placer dans le temple des tablettes

votives qui rappelaient les circonstances de leur guérison, et qui servaient ensuite à ceux qui venaient y étudier la médecine. Les Asclépions étaient ainsi à la fois des hôpitaux et des écoles, des institutions à la fois religieuses et médicales. On croyait généralement à cette époque que chaque maladie avait sa source dans la colère de quelque dieu offensé, et que cela était surtout vrai pour les épidémies et les pestes. Une telle croyance devait nécessairement paralyser la médecine et rendre impossible les mesures de sanité qui eussent alors été si utiles. De nos jours même, il est encore difficile de détacher de cette vieille croyance les esprits des classes ignorantes, et de les convaincre que nous devons aller nous-mêmes au devant du mal, et que nous ne devons rien espérer de la pénitence et des prières si nous n'y joignons une propreté rigoureuse de notre personne, une large distribution d'air et de lumière dans nos habitations et dans nos rues. C'est à Hippocrate qu'était réservée la gloire de détruire la doctrine médicale théologique. Il sut, en combinant avec ses admirables observations personnelles les éléments que lui fournirent les tablettes votives, la tradition, et d'autres sources encore, composer un corps de médecine pratique et physique. La conséquence nécessaire du grand succès qu'il obtint fut la séparation définitive des fonctions du prêtre et du médecin. Ce fut là un résultat immense, et qui mérite à la mémoire d'Hippocrate la reconnaissance de toutes les générations. Cette grande révolution vint détourner de ses canaux primitifs une source de bénéfices considérables ; aussi ne s'accomplit-elle pas sans conflits.

Des ouvrages que l'on attribue à Hippocrate, la plupart

Digitized by Google

sans doute appartiennent aux membres de sa famille, à ses descendants ou à ses disciples. Les ouvrages apocryphes étaient très nombreux à l'époque des Ptolémées, qui payaient très généreusement les œuvres des auteurs célèbres. Les critiques sont donc souvent très embarrassés lorsqu'il s'agit de fixer la paternité littéraire des œuvres de ce temps. Les écrits authentiques d'Hippocrate témoignent d'une étendue de connaissances digne de l'autorité dont jouissait son nom. Ses descriptions vraiment vivantes n'ont jamais été surpassées, si même elles ont été égalées; celle qu'il a donnée du visage du mourant existe encore dans nos traités de médecine dans les termes originaux et sans que le moindre changement y ait été apporté. Le principe qui sert de base à la doctrine médicale d'Hippocrate, c'est que le corps est composé de quatre éléments. De ces éléments sont formées les quatre humeurs cardinales. Il pense qu'elles sont sujettes à subir des changements, que la santé consiste dans le bon état et dans une distribution convenable de ces humeurs, que les maladies sont causées par leurs impuretés et leurs inégalités; que ces humeurs une fois troublées sont sujettes à des changements spontanés ou coctions, qui exigent un certain temps et par conséquent des jours et des évacuations critiques. Il attribuait le dérangement des humeurs à des causes très diverses, particulièrement à l'influence des circonstances physiques ambiantes, à la chaleur, au froid, à l'air et à l'eau. Au contraire de ses contemporains, il n'imputait point toutes les maladies de l'homme à la colère des dieux. En même temps que ces influences extérieures, il étudia aussi les propriétés du corps humain et

comment il peut se modifier par l'action du climat et de la manière de vivre, manifestant des prédispositions différentes à chacune des saisons de l'année. Il croyait que la chaleur interne du corps varie avec l'âge, que son maximum et son minimum correspondent à l'enfance et à la vieillesse, et que par conséquent plus nous avançons dans la vie, plus les agents morbifiques nous affectent facilement. C'est pourquoi le médecin doit veiller avec grand soin sur ses malades en tout ce qui concerne leur diète et leur manière de vivre, car c'est par là qu'il peut non seulement régler leur susceptibilité générale, mais encore décider le cours que prendront leurs maladies.

Rapportant toutes les affections à l'état ou à la distribution des humeurs, il attribue l'inflammation à la présence du sang dans des parties du corps où il n'avait point pénétré jusqu'alors. Suivant lui, la maladie continue aussi longtemps que ces liquides persistent dans un état normal, mais dès qu'ils entrent en fermentation ou que leur coction commence, divers symptômes caractéristiques se présentent, et quand l'élaboration est complète ils s'évacuent par la transpiration et les autres sécrétions, par les déjections alvines, etc. Si, au contraire, le système n'est pas débarrassé de cette manière des humeurs peccantes, elles peuvent se localiser dans un organe ou une région spéciale, où l'inflammation erysipelateuse, la gangrène et d'autres accidents semblables ne tardent point à se déclarer. C'est en aidant à cette élimination des humeurs peccantes que le médecin manifeste surtout son habileté. Il peut beaucoup plus à cette période de la maladie, que par l'influence qu'il a pu exercer sur la marche de la coction.

Digitized by Google

C'est maintenant qu'il peut employer l'ellebore blanc ou noir et l'élatérium. L'apparition des jours critiques qui répondent à la période de coction doit être observée très attentivement par le médecin; il doit examiner avec le plus grand soin si l'état du malade est bien celui qui correspond à cette phase de la maladie. C'est par là seulement qu'il arrivera à pouvoir prédire le cour probable de la maladie jusqu'à sa fin, et qu'il acquerra les données que lui indiqueront les meilleurs moyens à employer pour aider la nature dans ses opérations.

La médecine, telle que la pratiquait Hippocrate, s'occupait donc plutôt du cours de la maladie que de la nature spéciale du mal. Il n'en faut pas davantage pour nous laisser confondus de la puissance scientifique d'Hippocrate. Il étudie la manière dont les humeurs subissent leur coction, les phénomènes qui se présentent pendant les jours critiques, l'aspect et la nature des évacuations critiques. Il ne cherche point à arrêter les progrès du mal, mais seulement à faciliter l'œuvre naturelle.

Lorsque nous songeons à quelle époque vivait Hippocrate, quatre cents ans avant J.-C., et dans quelles circonstances il avait étudié la médecine, l'immense progrès qu'il lui fit faire nous remplit d'admiration. Un de ses grands mérites est d'avoir rejeté les tendances superstitieuses de son temps, et d'avoir appris à ses disciples à attribuer les phénomènes naturels à des causes purement physiques. Il renversa totalement les influences imaginaires qui avaient alors la vogue. Aux dieux il substitua la nature impersonnelle. C'était l'intérêt de tous ceux qui étaient attachés aux temples d'Esculape de rapporter

toutes les maladies de l'homme à des causes surnaturelles; suivant eux toute maladie avait sa source dans le courroux de quelque dieu offensé, et par conséquent on ne pouvait recouvrer la santé avant de l'avoir apaisé. Toute opposition à cette doctrine, et tout essai de substitution de l'influence physique à l'influence surnaturelle devaient nécessairement rencontrer des résistances. Elles n'arrêtèrent toutefois pas Hippocrate, et il continua à développer sa théorie et à la mettre en pratique sans y avoir le moindre égard. Il donna là un bel exemple à tous ceux qui devaient lui succéder dans sa noble profession, en leur enseignant qu'il ne faut jamais hésiter à sacrifier à la vérité les préjugés et les passions du moment, et qu'il ne faut attendre sa récompense que de la juste appréciation de la postérité.

La philosophie médicale d'Hippocrate est digne de notre plus haute admiration : les méthodes scientifiques d'induction et de déduction y sont rigoureusement appliquées; sa théorie est précise et claire ; elle porte vraiment le sceau du génie grec. Si nous la jugeons en faisant la part du temps, nous y reconnaissons les qualités essentielles de ce génie : la vivacité, la pénétration et la force; à tous égards en un mot, elle mérite à son auteur le titre de Père de la médecine, que lui ont conféré ses successeurs; peut-être même justifie-t-elle cette enthousiaste assertion de Galien, que nous devons révérer les paroles d'Hippocrate comme la voix de Dieu.

L'école hippocratique de Cos trouva une rivale dans l'école de Cnide, dont les principes étaient différents, non seulement à l'égard de la nature des maladies, mais aussi

à l'égard de la manière de les traiter. Les Cnidiens attachaient particulièrement leur attention aux symptômes spéciaux qui se présentent dans les cas individuels, et adoptaient un traitement moins actif, ne recourant qu'à la dernière extrémité aux purgatifs drastiques, à la saignée et aux autres moyens énergiques. Comme il est facile de le deviner, ces écoles, dont l'enseignement professionnel se développa considérablement, enfantèrent une foule d'hommes capables, et donnèrent naissance à un grand nombre d'excellents ouvrages. Philiston écrivit sur le régime à suivre par les personnes en bonne santé; Dioclès sur l'hygiène et la gymnastique; Praxagoras, dans un ouvrage sur le pouls, montra qu'il donnait la mesure de l'intensité de la maladie. L'Asclépion de Cnide dura jusqu'à l'époque de Constantin; il périt avec la plupart des autres établissements païens. Les liens qui avaient d'abord uni les professions sacerdotales et médicales allèrent constamment en se relâchant; la dernière les brisa même définitivement, et c'est alors qu'elle se partagea en plusieurs branches spéciales, la pharmacie, la chirurgie...; les membres de la profession eux-mêmes cessèrent d'avoir une position commune: les uns cultivèrent la médecine comme science, tandis que les autres en firent une simple occupation industrielle. Alors comme aujourd'hui, beaucoup de ceux que la fortune n'avait pas favorisés de ses dons se trouvaient relégués aux derniers rangs. C'est ainsi qu'Aristote, après avoir consacré son patrimoine à des recherches scientifiques, se trouva réduit à tenir une boutique d'apothicaire à Athènes. Aristote droguiste, caché derrière son comptoir, et vendant des médeci-

Digitized by Google

nes aux pratiques que le hasard lui envoyait, c'est ce même Aristote, grand écrivain, qui a exercé une influence sans égale sur l'humanité, et dont la parole était une aurité suprême pour les scolastiques du moyen âge. En général cependant les médecins sortaient de la classe éclairée. A leur suite, et répudiés par eux, se traînaient une multitude d'imposteurs et de charlatans, ainsi qu'il en sera toujours, aussi longtemps qu'il y aura des hommes faibles d'esprit et des femmes frivoles et crédules à tromper.

Lorsque le musée fut fondé par Ptolemée Philadelphe, il comprenait quatre facultés : les facultés de littérature, de mathématiques, d'astronomie et de médecine. Il ne faut toutefois pas prendre cette division à la lettre; l'histoire naturelle par exemple, et d'autres sciences encore, ressortissaient à la faculté de médecine. Les premiers médecins du musée furent Cléombrote, Hérophile et Erasistrate; au nombre des professeurs de rang inférieur se trouvait Philon Stéphanus, qui était à la tête du département de l'histoire naturelle, et qui fut chargé d'écrire un livre sur les poissons. Si nous voulions une preuve de la hauteur des idées de son fondateur, nous la trouverions dans l'organisation qu'il donna à son école de médecine. Les études anatomiques y formaient la base de l'enseignement; Hérophile et ses collègues furent autorisés à disséquer des cadavres, la seule méthode qui pouvait les conduire à la connaissance vraie de la structure du corps humain. Ptolémée poursuivit son but avec résolution et ne s'arrêta point devant la réprobation que le sentiment public attachait à des pratiques de ce genre, jusqu'alors inouïes.

Digitized by Google

Toucher un cadavre était aux yeux de l'Égyptien un crime abominable. L'intention de ce grand homme n'était point seulement d'arriver à la connaissance de la structure du corps humain; il voulait aussi que l'on découvrît comment s'exercent les différentes fonctions et comment il agit. A cette fin il autorisa les anatomistes du Musée à faire des vivisections sur des animaux et aussi sur les condamnés à mort. Il sut ainsi trouver en physiologie le grand chemin royal qu'Euchide, à un dîner du musée, lui avait dit ne pas exister en géométrie, et quant à ce que ses actes présentaient de contraire à la morale, il s'en justifiait en disant que puisque ces criminels devaient leurs vies à la loi, elle pouvait sans injustice disposer d'eux dans l'intérêt de l'humanité. Hérophile avait étudié à Cos; sa doctrine catholique n'était autre chose que l'humorisme: son traitement était actif à la manière d'Hippocrate, sur les ouvrages duquel il avait écrit des commentaires. Ses recherches originales sont très nombreuses; elles sont renfermées avec ses vues particulières dans ses traités sur la pratique de la médecine, sur l'obstétrique, sur l'œil et sur le pouls, que le premier il rapporta aux contractions du cœur. Il connaissait l'existence de vaisseaux chilifères et leurs relations anatomiques avec les glandes mésentériques. Erasistrate, son collègue, était disciple de Théophraste et de Chrysippe; il cultivait aussi l'anatomie. Il décrivit la structure du cœur et les relations mutuelles du cœur, des artères et des veines, mais se trompa en prétendant que les artères servaient de canaux à l'air et les veines au sang. Il savait qu'il y a deux sortes de nerfs : les nerfs du mouvement et ceux de la sensation. Il attribuait toutes les fièvres à des

inflammations; sa pratique médicale différait de celle d'Hippocrate en ce que son traitement était moins actif.

Ces grands médécins faisaient de l'anatomie la base solide des études médicales à Alexandrie. Ils étaient assistés d'une foule d'autres professeurs auxquels était réservé l'enseignement spécial. Le temple de Sérapis était en effet aussi un hôpital : les malades y étaient admis, et aussi les personnes qui voulaient étudier la médecine et se familiariser avec la pratique médicale, comme cela se fait encore aujourd'hui. Dans ces circonstances il est tout naturel que certaines branches spéciales, la chirurgie et la pharmacie, aient fait des progrès considérables et aient produit des hommes très capables. L'opération de la lithotomie fut perfectionnée, de nouveaux instruments inventés pour le broiement des calculs, la réduction des luxations etc. Grâce à l'activité commerciale qui régnait en Égypte, la matière médicale put s'enrichir d'une foule d'herbes et de médicaments nouveaux. L'école de médecine d'Alexandrie, dont l'enseignement avait pour base la dissection, perdit avec le temps la tendance scientifique qui avait marqué ses débuts. On retrouve toutefois pendant très longtemps les traces de son enseignement primitif. C'est ainsi que Galien partage les médecins de son temps en hérophiliens et érasistratiens. Diverses sectes avaient pris naissance, les dogmatistes entre autres, qui soutenaient que les maladies ne peuvent être correctement traitées sans une connaissance complète de la structure et des fonctions du corps, de l'action des médicaments et des changements survenus dans les parties affectées; ils insistaient donc sur la nécessité de

l'étude de l'anatomie, de la physiologie, de la thérapeutique et de la pathologie. Ils se prétendaient les descendants d'Hyppocrate. Leurs adversaires, les empiriques, tournaient en ridicule toutes ces connaissances qu'ils regardaient comme chimériques et impossibles à acquérir; ils n'admettaient que l'expérience. La même division se rencontre dans les écoles : vers la fin de sa vie, Erasistrate lui-même, peut-être à la suite de quelque dispute ou de quelque mésintelligence, se décida à quitter le musée, et alla fonder une école à Smyrne. Les différentes branches de la médecine étaient aussi étudiées par des personnes étrangères au corps des médecins. Mithridate, roi de Pont, consacra une partie de sa vie à l'étude des poisons et à la découverte des antidotes.

Quelle chute de cette médecine scientifique au système de cures par miracles qui allait bientôt la remplacer! Quelle chute d'Hyppocrate et des grands médecins d'Alexandrie aux châsses des saints et aux moines!

A cette esquisse des grands jours de la médecine grecque, je dois joindre l'examen de la science chez les juifs après le deuxième siècle; cela est nécessaire pour bien comprendre l'origine de la science arabe.

En philosophie, les juifs s'étaient graduellement affranchis de l'influence des traditions anciennes; nous trouvons une preuve de leurs progrès dans cette direction dans la part qu'ils prirent au développement du néo-platonisme. Après la destruction de Jérusalem, la Syrie et la Mésopotamie se remplirent d'écoles juives; les grands philosophes et les grands marchands de la nation se fixèrent à Alexandrie. Les persécutions et la dispersion, si elles n'eurent

d'autres avantages, eurent au moins celui d'affaiblir le pouvoir ecclésiastique. Peut-être aussi que les déceptions répétées, que les Juifs avaient éprouvées au sujet de la venue d'un messie national temporel, avaient conduit la classe intellectuellement la plus avancée à une juste appréciation de la valeur des anciennes traditions. Leurs médecins se mirent à la tête de ce mouvement d'émancipation intellectuelle. Dès l'origine ils s'étaient trouvés en butte à l'animosité des lévites ; ceux-ci guérissaient à l'aide de prières, de miracles et de sacrifices expiatoires, ou, lorsqu'ils renonçaient aux moyens surnaturels, n'appliquaient que les remèdes élémentaires que le vulgaire connaît partout; c'est ainsi qu'à une personne mordue par un chien enragé ils donnaient à manger le diaphragme d'un chien. Parmi ces hommes, qui bientôt allaient diriger le mouvement des connaissances humaines, nous pouvons citer : Hannina, 205 ans après J.-C., dont ses successeurs parlent souvent comme du premier des médecins juifs; Samuel, qui se distingua à la fois comme astronome, comme accoucheur et comme oculiste, inventeur d'un collyre qui portait son nom; Rab, qui écrivit un traité sur la structure du corps humain, résultat de ses nombreuses dissections, et qui acquit une telle célébrité, que le peuple, après sa mort, employait comme médicament la terre recueillie sur sa tombe; Abba-Oumna, dont les études sur la folie montrent qu'il donnait une explication physique de la doctrine populaire de la possession par les démons, et attribuait cette affection à un simple dérangement corporel. Abba-Oumna se faisait un devoir de n'accepter aucune rémunération des pauvres,

et leur prodiguait des soins assidus sans établir aucune différence entre eux et les riches. Ces grands médecins peuvent être considérés comme les types de ceux qui leur succédèrent jusqu'au septième siècle, époque à laquelle les écoles orientales furent dispersées par la conquête arabe. La littérature talmudique nous accuse un état de transition, au moins en ce qui concerne la médecine; le surnaturel s'y trouve mêlé au matériel, les doctrines ecclésiastiques aux sciences exactes; elle admet par exemple qu'un rabbin peut guérir certaines maladies par l'imposition des mains, tandis qu'elle donne une explication scientifique, bien qu'erronée, des désordres causés par la fièvre; elle se montre également scientifique lorsqu'elle attribue la paralysie de l'un des membres postérieurs d'un animal à la pression exercée par une tumeur sur le nerf spinal. Parmi ses aphorismes citons celui-ci : « Toutes les maladies, pourvu que les entrailles restent libres, toutes les peines pourvu que le cœur ne soit point touché, tous les tourments pourvu que la tête ne soit point attaquée; tous les maux excepté une mauvaise femme. »

D'abord, après la ruine de l'école alexandrine, tout ce que les médecins juifs purent faire fut de conserver les connaissances qui leur avaient été transmises, mais une fois le tumulte de la conquête arabe apaisé, nous les trouvons parmi les conseillers des souverains, exerçant par leur haute position, leur éducation libérale, et la largeur de leurs vues, une influence considérable sur le progres intellectuel de l'humanité. Maser Djaivah, médecin du calife Moawia, se distingua comme poète, comme critique et comme philosophe; Kalid traduisit plusieurs

Digitized by Google

ouvrages grecs; Haroun, médecin d'Alexandrie, dont les Pandectes sont malheureusement perdues pour nous, passe pour avoir le premier décrit la petite vérole et indiqué la manière de la traiter. Isaac-Ben-Emram écrivit un traité sur les empoisonnements et leurs symptômes, et d'autres médecins marchèrent sur ses traces. Le calife Al-Raschid, qui avait des envoyés juifs à la cour de Charlemagne, donna à ce monarque un exemple dont il s'empressa de profiter : il prit sous sa protection le collége médical de Djondesabour, et fonda une université à Bagdad. Il interdit l'exercice de la médecine à tous ceux qui n'auraient point subi un examen satisfaisant devant une de ses facultés. Dans tout l'orient la théorie médicale théologique tendait rapidement à être universellement répudiée. L'école de Bagdad comptait au nombre de ses professeurs le célèbre Josué-Ben-Nun; toute cette école travaillait activement à la traduction des ouvrages grecs en arabe, et ses travaux embrassaient non seulement la profession médicale, mais toute la littérature. C'est ainsi que furent sauvés les écrits d'Aristote et de Platon. Presque chaque jour, dit-on, des chameaux chargés de livres franchissaient les portes de Bagdad. L'empereur Michel fut forcé par un traité de fournir des ouvrages grecs. Toute cette activité intellectuelle ne pouvait avoir d'autres résultats que la diffusion des lumières. Des écoles s'élevèrent à Bassora, à Ispahan, à Samarcande, à Fez, à Maroc, en Sicile, à Cordoue, à Séville et à Grenade.

Ce fut donc par les nestoriens et les juifs que les Arabes connurent la science médicale de la Grèce et d'Alexandrie. Ils y ajoutèrent d'autres connaissances d'une

plus sombre nature, qui venaient de la Perse ou peut-être même de l'antique Chaldée. Les nestoriens avaient d'importants établissements religieux en Mésopotamie, et cette contrée était depuis longtemps familière aux juifs ; elle avait vu naître leurs ancêtres. Cette science d'origine étrangère se rattachait à l'astrologie ou à la magie; elle se pratiquait à l'aide d'enchantements, d'amulettes, de charmes et de talismans. Elle avait pour principe fondamental, que les corps planétaires exercent une influence sur les choses de ce monde. Comme l'on connaissait alors sept métaux et aussi sept planètes, le soleil, la lune, Mars, Mercure, Jupiter, Vénus et Saturne, l'or fut naturellement consacré au soleil, l'argent à la lune, le fer à Mars, etc... Il en fut de même pour les divisions du temps ; les sept jours de la semaine reçurent les noms des sept planètes. Les noms donnés aux jours, et l'ordre dans lequel ils se suivent découlent évidemment de l'hypothèse astronomique de Ptolémée, une heure spéciale étant assignée à chaque planète suivant le rang dans lequel elle se présente, et chaque planète donnant son nom au jour dont elle marque la première heure. Ainsi arrangée, la semaine nous offre un exemple remarquable de la longévité des institutions qui répondent exactement aux besoins de l'humanité. Elle a survécu à tous les changements politiques et s'est imposée au système ecclésiastique de l'Europe, qui, incapable de lui ôter son aspect idolâtrique, a propagé cette erreur vulgaire qu'elle doit son authenticité aux saintes Écritures, erreur qu'accusent trop clairement et les noms païens que portent les jours, et l'ordre dans lequel ils se suc-

cèdent. Les auteurs classiques de l'antiquité ne la connaissaient pas, non plus que les copistes inspirés de l'Écriture.

Cette idée de dédier aux astres les corps matériels et aussi les divisions du temps, dérivait de la doctrine d'un esprit universel ou d'une âme du monde, doctrine qui était presque universellement acceptée dans l'orient. Cette antique conception est la base, comme nous l'avons vu dans le chapitre III, de toutes les théologies orientales, et elle n'est nullement indigne de la philosophie. L'esprit de l'homme n'est qu'une portion de cette âme du monde, dont elle émane comme l'étincelle qui jaillit de la flamme. Toutes les autres choses animées ou inanimées, les bêtes, les plantes, les pierres, les rivières mêmes, les montagnes, les cascades et les grottes ont chacune un esprit spécial qui habite en elles et qui les anime. Les amulettes et les charmes dérivent donc leur puissance, non de la substance matérielle dont ils sont formés, mais de l'esprit qui habite en eux. Quant à l'homme, son principe immatériel correspond à la forme corporelle de sa personne. Des deux grandes sectes en lesquelles s'était divisée la nation juive, les pharisiens acceptaient la doctrine assyrienne; les sadducéens au contraire niaient l'existence de cet esprit intérieur; ils se vantaient que leurs croyances étaient les vraies croyances mosaïques, et ils accusaient leurs adversaires de les avoir corrompues pendant la captivité de Babylone, avant laquelle, disaient-ils, ces doctrines étaient inconnues à Jérusalem. La plupart des grands philosophes d'Alexandrie adhéraient à ces opinions. Plotin écrivit un livre sur l'association des dé-

Digitized by Google

mons avec les hommes, et son disciple Porphyre prouva matériellement la possibilité d'une telle alliance. Comme il se trouvait dans le temple d'Isis avec Plotin et un prêtre égyptien, ce dernier, pour prouver sa puissance surnaturelle, proposa de faire apparaître l'esprit de Plotin lui-même sous une forme visible. Un cercle magique fut tracé sur le sol, entouré des caractères astrologiques habituels; l'évocation commença; l'esprit apparut, et Plotin se trouva tout à coup en face de sa propre âme. Les artifices que suggéra au nécromancien la connaissance qu'il avait des phénomènes optiques et l'imagination terrifiée de Plotin eurent sans doute une égale part au succès de l'opération. Mais si l'on pouvait ainsi évoquer l'esprit d'un homme vivant, que ne pouvait-on faire pour les âmes des morts?

Au fond, ces étranges doctrines rentrent dans le panthéisme, qui partout avait des adhérents secrets. On y reconnaît sous une forme grossière l'éternelle distinction entre la matière et l'esprit, entre l'âme et le corps; les initiés regardaient la matière comme l'ombre de l'esprit, et le corps comme une apparence trompeuse de l'âme.

Au huitième siècle, une foule de faits naturels étaient connus, trop surprenants pour que l'on pût s'en rendre compte, et qui étaient bien de nature à impressionner profondément ceux qui en étaient témoins. Ce sont tous ces faits qui sont aujourd'hui familiers aux chimistes. Des vases solidement fermés éclataient lorsqu'ils étaient exposés au feu, apparemment par l'action de quelque agent invisible; des vapeurs intangibles prenaient subitement la forme solide; au milieu d'un liquide incolore se formaient

Digitized by Google

soudainement des précipités aux couleurs éclatantes; des flammes se dégageaient sans cause apparente; des explosions se produisaient spontanément. Il y avait bien là de quoi justifier les termes de « sciences occultes », de « science noire ». De tous ces faits merveilleux, isolés et sans rapports l'un avec l'autre, on fit un tout. La doctrine chaldéenne d'une âme du monde et des esprits intérieurs fournit le fil qui servit à réunir toutes ces perles.

Le surnaturel a toujours un grand charme pour l'homme; aussi est-ce avec avidité que les Arabes reçurent de leurs maîtres en médecine, les nestoriens et les juifs, ces interprétations mystiques mêlées à des connaissances exactes. Bien loin de se trouver satisfaits de la science qui leur avait été transmise, ils travaillèrent aussitôt à la perfectionner et à l'étudier par eux-mêmes. Ils soumirent toutes les substances à toutes les opérations imaginables, et perfectionnèrent considérablement les procédés d'expérimentation qui leur avaient été enseignés. En soumettant certains corps à l'action du feu, ils parvinrent à en extraire des corps plus purs qui semblaient retenir concentrées en eux toutes les propriétés appartenant aux substances dont ils avaient été tirés. Ces essences se dégageaient souvent sans que l'œil pût les discerner; souvent elles faisaient éclater les récipients les plus solides et quelquefois disparaissaient dans une explosion ou s'enflammaient; on en concluait nécessairement que c'était l'esprit intérieur, ou l'âme du corps soumis au feu qui s'en trouvait ainsi chassé. C'est ainsi qu'ils obtinrent l'esprit de vin, l'esprit de sel, l'esprit de nitre. Le commerce a conservé ces termes, bien qu'ils aient maintenant perdu

leur signification primitive. L'alchimie avec ses essences, ses quintessences et ses esprits, c'était le panthéisme matérialisé, la doctrine chaldéenne réalisée. Elle voyait Dieu en toutes choses, dans l'abstrait aussi bien que dans le concret, dans les nombres aussi bien que dans les objets réels.

Anticipant ici sur un sujet que j'aurai plus tard à traiter en détail, je ferai remarquer que les mahométans ne furent point seuls à cultiver cette science mystique et imaginaire; elle était faite aussi pour les chrétiens. Ils admettaient l'existence d'une foule de formes invisibles dans la terre, dans l'air et dans la mer. Ils croyaient avec une foi plus aveugle encore que celle des païens à la puissance surnaturelle des images des dieux; ils l'attribuaient seulement à l'influence des démons. C'était le diable qui possédait les aliénés. Si une source versait ses eaux avec un dégagement périodique de gaz acide carbonique, c'est qu'elle était agitée par un ange; si un malheureux descendait dans un puits et se trouvait suffoqué par une vapeur méphytique, c'était quelque démon qui secrétait cette vapeur; si la torche du mineur produisait une explosion, c'était une vengeance de quelque esprit malin qui gardait un trésor, et dont on avait troublé la solitude. Il y avait à ce sujet des histoires sans fin, dont personne ne niait l'authenticité, d'apparitions de ces esprits sous des formes visibles; il n'y avait pas une grotte et pas un bois où l'on n'eût vu des anges et des génies, pas une caverne qui n'eût ses démons. Tous ces esprits n'avaient pas encore reçu de noms, mais il était bien entendu que l'air avait ses sylphes, la terre ses gnomes, le feu ses sala-

Digitized by Google

mandres, l'eau ses ondines. Ils apparaissaient le jour, et la nuit exerçaient leurs enchantements. L'air vicié qui s'exhalait des mares stagnantes prenait les formes de hideux démons; les gaz explosifs des mines celles de malicieux nains au visage blême, aux oreilles de cuir qui leur tombaient sur les épaules, et aux sombres vêtements gris. Les conceptions philosophiques portent toujours l'empreinte des idées sociales, toujours les pensées de l'homme retiennent une teinte du milieu dans lequel il vit.

Chez les chrétiens ces doctrines trouvèrent leur application principale dans les reliques des martyrs et des saints. Comme les amulettes et les talismans de la Mésopotamie, elles étaient regardées comme douées de facultés surnaturelles. Elles étaient une protection certaine contre les mauvais esprits, et un remède infaillible contre la maladie.

La direction particulière que prirent ces idées mystiques vint leur donner une puissance considérable. Comme la terre présente des veines d'eau et des orifices par lesquels l'air peut pénétrer dans son intérieur, on conclut à une similitude de la structure et des fonctions entre la terre et les animaux. De là la théorie du développement des métaux dans son sein sous l'influence des planètes, la terre enfantant spontanément de l'or et de l'argent après un nombre défini de lunaisons. La doctrine de la transmutation des métaux laisse deviner qu'à cette époque déjà on pressentait que le cours du temps, qui est tout pour l'homme, n'est rien pour la nature. Que sont mille années pour la nature, lorsqu'elle travaille à changer la plus vile matière en un métal précieux? Pour l'homme, un demi-

siècle c'est sa période entière d'activité intellectuelle. Ceux qui cultivent l'art sacré doivent donc avant tout chercher à rapprocher le terme de cette transformation naturelle; puisque nous observons que l'action de la chaleur hâte la maturité des fruits, ne pouvons-nous pas raisonnablement espérer que l'action d'un feu convenablement réglé produira un effet analogue, et qu'en traitant la matière ordinaire dans un fourneau nous arriverons à opérer la transmutation désirée. L'empereur Caligula, qui avait autrefois essayé de faire de l'or avec de l'orpiment, n'était qu'un des nombreux adeptes qui poursuivaient cette chimère. Certains d'entre eux pensaient que l'addition d'une seconde substance faciliterait la séparation de la partie impure de la matière soumise à l'action du feu. De là la pierre philosophale et la poudre de projection. Cette doctrine de la possibilité de changer les substances en substances essentiellement différentes fit rapidement son chemin; elle conduisit dans l'ordre physique à l'alchimie, l'art de convertir les métaux inférieurs en or et en argent, et dans l'ordre théologique à la transsubstantiation. La transmutation et la transsubstantiation étaient deux sœurs jumelles appelées à une célébrité universelle; l'une trouva une alliée à la Mecque, l'autre à Rome.

En même temps que les Arabes étaient ainsi entraînés vers l'alchimie, leurs tendances médicales les conduisaient à une recherche tout aussi chimérique, la recherche d'une panacée universelle, ou élixir qui guérît tous les maux et prolongeât indéfiniment l'existence. Pendant des siècles, les expérimentateurs avaient mis toute la nature à contribution, traitant toutes les substances, depuis les

Google

fleurs jaunes consacrées au soleil, et l'or qui est son emblème et son représentant sur la terre, jusqu'aux excréments du corps humain. Quant à l'or, outre sa valeur réelle, on lui reconnaissait mille propriétés imaginaires; c'était, disait-on, dans une de ses préparations qu'on trouverait l'élixir de vie. On pensait aussi que s'il pouvait être obtenu à l'état de dissolution, on aurait là la panacée cherchée, et c'est ce qui explique l'ardeur et la persévérance avec laquelle on travailla à trouver l'or potable. Il semblait également possible que l'on parvînt à donner à l'eau de nouvelles propriétés, de manière à la rendre capable de dissoudre l'or. La nature n'offrait-elle pas des eaux douées de propriétés très différentes; n'y avait-il pas des eaux qui fortifiaient la mémoire, d'autres qui la détruisaient; des eaux qui réveillaient l'esprit, d'autres qui l'engourdissaient; des eaux même, et celles-là très estimées, qui assuraient l'amour de la personne aimée? Depuis longtemps on savait que les eaux naturelles et artificielles peuvent affecter la santé d'une manière permanente, et l'on connaissait les instruments qui permettaient d'en déterminer les propriétés. Zosime le Panopolitain avait décrit autrefois le procédé de distillation par lequel on purifiait les eaux; les Arabes appelaient un alambic l'appareil qui servait à cette opération. Son traité sur les vertus et la composition des eaux ressemble au récit d'un songe; nous y voyons flotter devant nos yeux toutes sortes de formes fantastiques; des prêtres à la chevelure blanche qui sacrifient sur l'autel; des chaudières d'eau bouillantes où s'agitent des hommes grands comme la main; des guerriers couverts d'airain lisant

Digitized by Google

silencieusement dans des livres de plomb, et des sphinx ailés. Telles étaient les incompréhensibles fictions sous lesquelles jugeaient opportun de se cacher la science aussi bien que l'ignorance.

Les Arabes n'eurent pas plutôt appliqué leur génie pratique à ces fascinantes, mais ridicules recherches, que des résultats d'une très grande importance se manifestèrent. Au point de vue scientifique, la découverte des acides forts marque le vrai commencement de la chimie; au point de vue politique, l'invention de la poudre à canon révolutionna le monde. On connaissait déjà plusieurs mélanges explosifs. Le feu automatique s'obtenait en mélangeant en parties égales du soufre, du salpêtre, du sulfate d'antimoine réduit en poudre très fine, du suc de cycomore noir et de l'asphalte liquide, avec addition d'une petite quantité de chaux vive. Il était expressément recommandé de tenir le mélange à l'abri des rayons du soleil, qui le mettraient instantanément en feu.

Quant au feu liquide ou feu grégois, nous n'en connaissons pas la composition, qui était gardée à Constantinople comme un secret d'État. Il y a toutefois lieu de supposer qu'il contenait du soufre, du nitrate de potasse et de la naphte. Marcus Græcus, qui vivait probablement vers la fin du huitième siècle, nous donne très explicitement la composition de la poudre à canon. Il nous dit de pulvériser dans un mortier de marbre une livre de soufre, deux livres de charbon de bois et six de salpêtre. Si nous bourrons ensuite fortement la poudre ainsi obtenue dans un long tube fermé à l'une de ses extrémités, et que nous y mettions le feu, le tube prendra sa course dans

Digitized by Google

les airs; c'est là évidemment la fusée. Il nous dit aussi que nous pouvons imiter le tonnerre en enfermant de cette poudre dans une enveloppe fortement liée : c'est le pétard. Les artifices précédèrent donc les armes à feu. C'est au même auteur que nous devons la recette pour rendre la peau incombustible, de manière à pouvoir toucher la flamme sans être brûlé. On y trouve l'explication des anciennes légendes qui racontent que des faiseurs de miracle se lavaient les mains dans du cuivre fondu, et se tenaient impunément assis au milieu de la paille en flammes. Parmi les alchimistes arabes on peut mentionner El Rasi, Ebid Durr, Djafar ou Geber, Toghragé qui écrivit un poème sur l'alchimie, et Dschildegi, dont l'un des ouvrages porte le titre significatif de « La Lanterne. » La définition que quelques-uns de ces auteurs donnent de l'alchimie mérite d'être remarquée : ils la nomment la science de la balance, la science de la pesanteur, la science de la combustion.

Arrêtons-nous un instant à l'un d'eux, Djafar ; il vivait vers la fin du huitième siècle; Rhazès, Avicenne et Kalid, les trois grands médecins arabes, l'honoraient comme leur maître. Son nom est resté célèbre dans les annales de la chimie, où il marque une époque d'une importance égale à celle de Priestley et de Lavoisier. Il est le premier qui décrit l'acide nitrique et l'eau régale. Avant lui on ne connaissait pas d'acide plus fort que le vinaigre concentré. Nous ne pouvons concevoir la chimie sans acide; aussi, Roger Bacon a-t-il raison de parler de Djafar comme du «magister magistrorum. » Il avait des notions très exactes de la nature des esprits ou gaz, comme

nous les appelons : « O fils de la doctrine, dit-il, lorsque les esprits se fixent dans les corps et perdent leur forme, leur nature n'est plus ce qu'elle était. Lorsque vous les forcez à se dégager de nouveau, voici ce qui arrive : ou l'esprit s'échappe seul avec l'air, et le corps reste fixé dans l'alambic, ou l'esprit et le corps s'échappent tous les deux en même temps. » Sa doctrine de la nature des métaux, bien qu'erronée, n'est cependant point sans valeur scientifique. Il considère un métal comme un composé de soufre, de mercure et d'arsenic, d'où il infère qu'il est possible d'opérer la transmutation en variant les proportions de ces éléments. Il savait qu'un métal, lorsqu'il est calciné, augmente de poids, découverte de la plus haute importance, qui renversa la doctrine du phlogistique de Sthal, et qui a été attribuée à des chimistes européens d'une époque beaucoup moins reculée. Il décrit les procédés de distillation, de sublimation et de filtration, différents appareils chimiques, le bain-marie, le bain de sable, et les coupelles de terre d'os, dont il indique l'usage avec une singulière clarté. Les chimistes lisent encore avec intérêt l'ancienne méthode de Djafar pour la préparation de l'acide nitrique; elle consistait à distiller dans une cornue du vitriol de Chypre, de l'alun et du salpêtre. Il indique ses propriétés corrosives, et remarque qu'on peut le rendre capable de dissoudre l'or lui-même par l'addition d'une certaine quantité de sel ammoniac. Djafar peut donc être considéré comme ayant résolu le grand problème alchimique de la préparation de l'or à l'état potable. Bien des essais furent sans doute faits de l'influence qu'exerçait sur le système animal cette

Digitized by Google

dissolution dont on s'était promis tant de merveilles. C'est peut-être aux déceptions qu'ils causèrent que nous devons l'ignorance dans laquelle leurs auteurs nous ont laissés à cet égard. A côté de Djafar nous pouvons mentionner Rhazès, né en 860, médecin en chef du grand hôpital de Bagdad. C'est à lui que nous devons la première détermination des propriétés de l'acide sulfurique et sa préparation. Il l'obtenait, comme on le fait encore aujourd'hui pour la variété de Nordhausen, par la distillation du vitriol vert desséché; c'est à lui aussi que nous devons la préparation de l'alcool absolu par la distillation de l'esprit de vin mêlé à de la chaux vive. Au nombre des curieuses découvertes faites par les Arabes, nous pouvons encore citer l'expérience d'Achild Bechil, qui, en distillant un mélange d'extrait d'urine, d'argile, de chaux et de charbon de bois pulvérisé, obtint une escarboucle artificielle qui brillait dans l'obscurité « comme une bonne lune. » C'était le phosphore.

Nous trouvons chez quelques-uns des médecins arabes suivants une justesse et une largeur de vues tout à fait surprenantes. Ne pourrait-on point supposer que les lignes suivantes ont été écrites par un de nos contemporains; elles sont extraites d'un ouvrage sur l'origine des montagnes, écrit par un auteur du dixième siècle, Avicenne : « Les montagnes peuvent être dues à deux causes différentes : Ou elles résultent d'un soulèvement de la croûte terrestre, qui peut être produit par un violent tremblement de terre, ou de l'action de l'eau, qui, forcée de s'ouvrir une nouvelle voie, a dénudé les vallées. Les vents et les eaux désagrégent les couches tendres du

Digitized by Google

sol, mais laissent intactes les couches dures. La plupart des montagnes de la terre doivent leur origine à cette cette action des eaux. Il faut une énorme période de temps pour que de tels changements puissent s'accomplir, et pendant cette période les montagnes elles-mêmes perdront quelque chose de leur masse. Mais que l'eau soit la cause principale de ces effets, c'est ce que prouve l'existence de débris fossiles d'animaux aquatiques et autres sur la plupart des montagnes. » Avicenne explique aussi la nature des eaux pétrifiantes ou incrustantes et des aérolithes; il ajoute qu'il a vu une lame d'épée faite avec un de ces aérolithes, mais qu'elle était si cassante qu'on ne pouvait en faire usage. Une simple liste des ouvrages d'Avicenne nous montrera à quel point de développement était alors arrivé l'esprit arabe : 1° *sur l'Utilité et l'avantage des sciences;* 2° *de la Santé et des remèdes;* 3° *Canon de médecine;* 4° *sur les Observations astronomiques;* 5° *Théorèmes mathématiques;* 6° *sur la Langue arabe et ses propriétés;* 7° *sur l'Origine de l'âme et la résurrection du corps;* 8° *sur les lignes parallèles tracées sur la sphère;* 9° *un Abrégé d'Euclide;* 10° *sur le Fini et l'infini:* 11° *sur la Physique et la métaphysique;* 12° *une Encyclopédie des connaissances humaines,* en 20 volumes, etc. C'en est assez pour exciter vivement notre attention, quand nous songeons dans quel état était alors l'Europe.

La recherche de l'élixir fit une impression bien marquée sur la science expérimentale arabe, en la confirmant dans la voie de la médecine pratique qu'elle avait prise dès l'abord. La base fondamentale de cette dernière, c'est que les maladies du corps humain sont guérissables à

l'aide de moyens purement matériels. A mesure que la science avança, elle brisa l'un après l'autre les liens qui la rattachaient encore au fétichisme, mais non sans que la grande doctrine rencontrât d'immenses difficultés sur sa route. N'établissait-elle pas que l'influence des diverses substances sur l'organisation humaine est purement physique, et n'est nullement due à la présence d'un esprit spécial en chacune d'elles; qu'il ne sert à rien de pratiquer des enchantements sur les médicaments ou de dire des prières sur le mortier où on les compose, puisque l'effet produit sera toujours le même; que les amulettes n'ont aucune puissance, les charmes aucune vertu; que les reliques des saints peuvent aider à exciter l'imagination de l'ignorant, mais qu'elles sont tout à fait indignes de l'attention du philosophe?

Une collision intellectuelle était imminente entre l'Europe et l'Afrique. La médecine pratique des Arabes et des Hébreux était toute matérielle; celle de la chrétienté était toute surnaturelle. Elle était là entre les mains du clergé, pour lequel les reliques des saints, les châsses et les cures miraculeuses étaient une intarissable source de bénéfices. Dans un des chapitres suivants, j'exposerai l'histoire de ce conflit qui allait éclater, et je montrerai comment le système arabe remporta la victoire, et comment de cette victoire naquit la vie industrielle de l'Europe. Heureusement pour le monde, la politique byzantine inaugurée à Constantinople et à Alexandrie finit par succomber. Je remets à ce même chapitre la description des grands résultats obtenus par les Arabes dans la plénitude de leur âge de raison. Les Arabes cultivaient, et créaient

même la science, alors que l'Europe était à peine plus civilisée que l'est aujourd'hui la Cafrerie. Les triomphes qu'ils remportèrent en philosophie, en mathématiques, en astronomie, en chimie et en médecine devaient être plus glorieux, plus durables, et par conséquent plus importants que ne l'avaient été leurs succès militaires.

Digitized by Google

CHAPITRE XIV

L'AGE DE FOI EN OCCIDENT (SUITE)

L'influence arabe, par son alliance avec la philosophie, produisit d'autres résultats que de simples résultats militaires. Après avoir enlevé à l'Europe l'Asie et l'Afrique, elle lui imprima un ébranlement qui aboutit à la décomposition du christianisme en deux formes, la forme grecque et la forme latine, et à ces trois grands événements politiques : l'émancipation des papes qui s'affranchirent de la tutelle des empereurs de Constantinople, l'usurpation de la couronne de France par une nouvelle dynastie, et la réédification d'un empire romain en occident.

Ces grands événements ont leur cause dans la dispute qui s'éleva au sujet de l'adoration des images, et à laquelle donnèrent lieu les actes des califes et des empereurs iconoclastes, ou briseurs d'images.

On ne peut rien imaginer de plus déplorable que la situation de l'Europe méridionale au moment où commença

Digitized by Google

à s'exercer l'influence intellectuelle des Arabes. Les anciennes populations romaine et grecque avaient totalement disparu; les races bâtardes et métisses qui les avaient remplacées étaient plongées dans le fétichisme. Quelques cérémonies constituaient toute la religion; toute moralité était inconnue. On adorait un morceau de la vraie croix, un des anneaux de fer de la chaîne de saint Pierre, une dent ou un os de quelque martyr, et le monde était plein des prodigieux miracles qu'accomplissaient ces reliques. On avait même fini par adorer les images peintes ou gravées des saints personnages qui leur prêtaient cette merveilleuse puissance. L'impératrice Hélène, la mère de Constantin le Grand, avait essayé de mettre à la mode cette nouvelle idolâtrie : le succès qu'elle obtint prouve que les vieilles idées païennes vivaient encore, et que les populations dégénérées acceptaient avec empressement les idées religieuses de leurs grands prédécesseurs. Les premiers Pères de l'Église croyaient que la peinture et la sculpture étaient interdites par l'Écriture, et par conséquent les condamnaient. Il est vrai que le second concile de Nicée prononça que l'usage des images avait toujours été admis par l'Église, mais de nombreux faits prouvent que l'adoration réelle des images ne fut autorisée qu'au quatrième siècle, alors qu'ayant été introduite en Espagne, elle fut condamnée par le concile d'Illibéris. Pendant le cinquième siècle, la coutume d'admettre les images dans les églises fit des progrès constants, et au sixième elle prévalut définitivement. Le vulgaire, qui jamais n'avait pu comprendre les mystères des doctrines religieuses, trouvait auprès de ces images la satisfaction de ses be-

soins religieux. Il croyait, dans son incroyable simplicité, que le saint était réellement présent dans son image, bien que plusieurs centaines d'images semblables existassent en même temps, et que chacune eût un droit égal et exclusif à la présence spirituelle. Le culte des images donna une grande force à la doctrine de l'invocation des saints qui prit faveur au cinquième siècle. L'idolâtrie païenne avait reparu.

D'abord la croix simple remplaça les amulettes et les charmes des temps anciens; elle constituait un fétiche capable de chasser les mauvais esprits, et Satan lui-même. Satan, qui avait singulièrement déchu et n'était plus ce qu'il était dans les nobles fictions de l'orient, n'était point un esprit méchant, mais un impuissant et malin esprit, qu'effrayait non seulement un morceau du bois de la vraie croix, mais encore le simple signe de la croix fait avec le doigt. On croyait que chaque individu venait au monde possédé par un démon particulier, dont le débarrassait le baptême. Avec le temps la croix devint un crucifix offrant l'image du Redempteur mourant; on lui supposa alors une vertu plus grande, et bientôt on adora aussi les images de la Vierge, des apôtres, des saints et des martyrs. Il semblait que les anciens temps fussent revenus; on n'approchait des images qu'avec des génuflexions ; les lumières étincelaient et l'encens brûlait autour d'elles. La classe éclairée pensait qu'elles favorisaient la dévotion, et que pour ceux qui ne savaient point lire elles avaient l'avantage de rappeler sous une sorte de forme hiéroglyphique les événements de l'histoire sacrée. Le vulgaire, les femmes et les moines les croyaient douées d'une puis-

Digitized by Google

sance surnaturelle. Dans les unes c'étaient les blessures qui pouvaient saigner, dans d'autres les yeux qui remuaient, dans d'autres les membres. C'est ainsi qu'autrefois les statues de Minerve brandissaient des épées, et celles de Vénus pleuraient.

En somme, les populations des contrées grecques et latines n'avaient été converties que nominalement et à la surface. Les traditions et les pratiques anciennes n'avaient jamais été oubliées. La tendance à l'idolâtrie semblait être une conséquence nécessaire du climat. Les apologistes du clergé ont affirmé, et non sans raison, que ce fut le peuple qui voulut l'adoration des images, et que l'Église dut se résigner à accepter des idées qu'elle n'avait pu déraciner. Après avoir travaillé pendant sept cents années, elle reconnut que l'état du vulgaire en Grèce et en Italie était le même qu'autrefois, et que rien n'avait été fait; les nouveaux venus avaient repris la voie de leurs prédécesseurs. On a dit souvent que la restauration du culte des images était due à la ruine de la civilisation par les barbares du nord, mais c'est là une erreur. Chez les nations germaines la tendance à l'idolâtrie était très peu prononcée. Sur leur sol natal elles la pratiquèrent dans une très faible mesure, et elles ne tardèrent même point à la rejeter totalement.

Les barbares du nord ne sont point non plus responsables de l'extinction de la civilisation en Italie. La race romaine vraie avait péri prématurément, consumée par une vie dissolue et trop intense. Sa civilisation se serait spontanément éteinte quand bien même aucun barbare ne serait survenu; et, si les effets immédiats de l'invasion

des barbares ont été désastreux, ils se trouvèrent à la fin largement compensés. Il en est de même lorsque sur un feu qui brûle mal vous jetez du charbon frais; le feu va brûler plus mal encore et s'éteindra peut-être même tout à fait, mais si tout va bien, un moment viendra où le nouveau combustible s'enflammera avec l'ancien. Les sauvages habitants de l'Europe, jetés dans les foyers presque éteints des civilisations grecque et romaine, en diminuèrent peut-être pour un certain temps la chaleur générale, mais peu à peu cette chaleur pénétra leur masse, et d'elle jaillit la brillante flamme de la civilisation moderne. Que ceux qui déplorent l'arrivée des barbares dans les contrées classiques, réfléchissent à ce qui autrement serait inévitablement arrivé : la dernière étincelle se serait éteinte, et rien ne serait resté que des cendres.

Trois causes donnèrent naissance à l'iconoclasme ou révolte contre l'adoration des images : 1° les remontrances et les railleries des mahométans; 2° le bon sens d'un grand souverain, Léon l'Isaurien, que son mérite avait tiré de l'obscurité, et qui était devenu le fondateur d'une dynastie nouvelle à Constantinople; 3° l'incapacité manifeste des idoles et des fétiches à protéger leurs adorateurs ou eux-mêmes contre un ennemi infidèle. De plus, cette opinion commençait à faire son chemin dans les classes intelligentes, que la religion devait s'affranchir de pratiques superstitieuses de ce genre. Les conséquences des actes de Léon furent si importantes que plusieurs auteurs rapportent à son règne le premier essai de faire de la politique une dépendance de la théologie; c'est donc à cette période, comme je l'ai déjà observé ailleurs, qu'ils placent

le commencement de l'empire byzantin. Pendant cent vingt ans six empereurs se vouèrent à cette œuvre. Elle était prématurée. Leurs projets furent déjoués par la populace, par les moines et les évêques de Rome, et par une femme méchante et superstitieuse.

Qu'ont fait vos dieux pour vous à l'heure des calamités, alors que leurs statues et leurs images étaient insultées et détruites? Votre religion est donc vaine et vos dieux sont donc impuissants! Tel avait été un des arguments favoris des chrétiens contre les païens, et qui fut victorieusement retourné contre eux par les conquérants mahométans, lorsque devant eux tombèrent l'Afrique et l'Asie. De toutes les villes qu'ils enlevèrent, c'est à peine s'il en était une qui n'eût son idole protectrice. Se rappelant les sévères objurgations du prophète contre ce péché mortel, défendu par le commandement de Dieu et répudié par la raison humaine, les califes arabes avaient ordonné la destruction des images dans toute la Syrie. Ces ordres furent impitoyablement exécutés au milieu des railleries de la soldatesque arabe et des larmes des fidèles frappés de terreur, sauf dans quelques cas où l'espoir d'une énorme rançon décida ces vengeurs de l'unité de Dieu à transiger avec leur conscience. C'est ainsi que fut sauvé le linge sur lequel, disait-on, notre Sauveur avait laissé l'empreinte de son visage, et qui était le palladium de la ville d'Edesse. A la prise de la ville, il fut emporté par les vainqueurs, puis vendu à Constantinople au prix de douze mille livres d'argent. Cette peinture passait, avec quelques autres également célèbres, pour posséder la propriété de se multiplier par le contact avec d'autres surfaces, comme de nos

jours se multiplient les images photographiques. Telles étaient les célèbres images « faites sans mains ».

On attribue généralement l'origine de l'iconoclasme au calife Yézid, qui avait achevé la destruction des images en Syrie, et à deux juifs qui encouragèrent Léon l'Isaurien dans les projets qu'il avait conçus. En 726, Léon publia un édit qui défendait l'adoration des images. Un autre édit ordonna de les détruire et de blanchir les murs des églises qui étaient ornées d'images. Le clergé et les moines se révoltèrent; l'empereur fut dénoncé comme mahométan et comme juif. Il ordonna de briser la statue du Sauveur placée dans le quartier de la cité que l'on appelait Chalcopratia : une émeute s'ensuivit. Un des officiers de l'empereur monta sur une échelle et frappa avec sa hache le visage de l'idole. C'était la répétition de ce qui avait eu lieu quelques siècles avant, dans le temple de Sérapis à Alexandrie. L'image sacrée, qui avait plus d'une fois arrêté le cours de la nature et accompli des miracles sans nombre, se trouva maintenant impuissante à défendre et à venger son honneur. Un ramas de femmes se précipitèrent pour la défendre; elles renversèrent l'échelle et tuèrent l'officier, et le désordre ne cessa que lorsque les troupes impériales eurent répandu des torrents de sang. Les moines propagèrent la sédition dans tout l'empire; ils tentèrent même de proclamer un nouvel empereur. Léon fut partout maudit comme infidèle et ennemi de la mère de Dieu, mais jusqu'à sa fin il persista dans sa politique avec une inflexible résolution.

La même politique fut suivie par Constantin, son fils et successeur, surnommé Copronyme parce qu'il souilla

accidentellement les fonts baptismaux lorsqu'il y fut présenté. Les moines prétendaient que ces sacriléges commencements faisaient deviner ce que serait toute sa vie. Ils l'accusaient publiquement d'athéisme. Sa biographie, il est vrai, prouve qu'à Constantinople les hautes classes de la société étaient infectées d'impiété. Le patriarche déposa sur serment que Copronyme lui avait fait les confessions les plus impies, celle-ci entre autres, que notre Sauveur, bien loin d'être le fils de Dieu n'était pour lui qu'un simple mortel qui avait été engendré par sa mère comme tous les autres. Si quelque chose pouvait faire croire à la vérité de ces assertions, ce serait peut-être l'horrible vengeance que l'empereur tira de l'indiscret patriarche. Il lui fit arracher les yeux, et ordonna qu'on le promenât dans toute la cité monté sur un âne, la tête tournée vers la queue de l'animal; puis, comme s'il voulait donner une preuve manifeste du mépris qu'il professait pour toutes les religions, il lui rendit sa charge.

Telle était la situation religieuse de l'empereur; celle du haut clergé ne valait pas beaucoup mieux. En 754, Constantin convoqua à Constantinople un concile où se rendirent trois cent quatre-vingt-huit évêques. Ce fut le septième concile général. Il décréta à l'unanimité : que tous les symboles visibles du Christ, excepté dans l'Eucharistie, étaient blasphématoires et hérétiques, et que l'adoration des images était une corruption du christianisme et un retour au paganisme. Il ordonna d'enlever des églises et de détruire toutes les statues et les peintures, et prononça la peine de la dégradation contre les ecclésiastiques, et celle de l'excommunication contre les

laïques qui essaieraient de les relever. Le concile termina ses travaux par des prières pour l'empereur qui avait extirpé l'idolâtrie et mis la paix dans l'Église.

Ses décisions toutefois ne furent point tranquillement accueillies. Les moines se soulevèrent; ils élevèrent des clameurs, les uns du fond de leurs cavernes, les autres du haut de leurs colonnes; l'un d'eux, dans l'église de Saint-Mammas, insulta l'Empereur en face et le dénonça comme un second Julien apostat. Ce fut en vain que Copronyme fit fouetter, étrangler et noyer. Exaspéré à la fin, et persuadé que c'était là une affaire entre les moines d'un côté et le gouvernement de l'autre, il résolut d'attaquer le mal à sa racine, et de détruire le monachisme lui-même. Il arracha les saints hommes à leurs cellules et à leurs cloîtres; il fit marier les vierges consacrées; il aliéna tous leurs bâtiments; il fit brûler les tableaux, les idoles et toutes les reliques; il déposa le patriarche, le fit fouetter, lui fit raser les sourcils, l'exposa aux railleries de la populace au milieu du cirque, revêtu d'une chemise sans manches, et le fit ensuite décapiter. Il avait déjà nommé un eunuque à sa place. Ce furent sans doute ces atrocités qui confirmèrent les évêques de Rome dans leur résolution de chercher parmi les rois barbares de l'occident un protecteur contre un maître trop cruel.

A Constantin Copronyme succéda son fils, Léon le Khasare, qui pendant un court règne de cinq ans resta fidèle à la politique de ses prédécesseurs. A sa mort, sa femme Irène prit en main les rênes du gouvernement, soi-disant au nom de son fils. Cette femme dépravée et plus superstitieuse encore que son temps, résolut de restaurer le culte

Digitized by Google

des images. Elle fit déposer le patriarche, nomma à sa place Tarrasius, une de ses créatures, et convoqua un autre concile qui fut le second concile de Nicée. Il dénonça le concile de Constantinople comme un synode de fous et d'athées, et déclara que l'adoration des images était conforme à l'Écriture, à la raison, aux usages, et aux traditions de l'Église.

Irène fut saluée comme la seconde Hélène, et les moines la vantèrent comme un modèle de piété. Quelques années plus tard, l'ambitieuse femme refusa de rendre à son fils la couronne à laquelle il avait des droits légitimes; elle le fit saisir et lui arracha les yeux dans la chambre de porphyre, cette même chambre où elle l'avait mis au monde. Ce monstrueux forfait épouvanta Constantinople, qui était cependant habituée aux plus horribles crimes.

Pendant les règnes suivants jusqu'à celui de Léon l'Arménien, les choses restèrent dans le même état. Ce dernier empereur reprit la politique de Léon l'Isaurien. Par un édit il défendit l'adoration des images, et bannit le patriarche de Constantinople, qui lui avait objecté que les apôtres avaient fait des images du Sauveur et de la Vierge, et qu'il existait à Rome un tableau de la transfiguration, peint par ordre de saint Pierre. Après le meurtre de Léon, son successeur, Michel le Bègue, observa la neutralité entre les deux partis. On affirmait qu'il était incrédule, qu'il ne croyait ni à la résurrection des morts, ni à l'existence du diable, qu'il lui était indifférent que les images fussent adorées ou non, et qu'il avait recommandé au patriarche d'oublier également les décrets des conciles de Constantinople et ceux du concile de Nicée. Son fils et

successeur ne montra point la même impartialité. Il partageait les goûts arabes, et s'était fait construire un palais semblable à celui du calife; il s'adonnait à la poésie, et dans quelques-unes de ses stances il n'avait point ménagé ses ennemis, les adorateurs d'images; il était compositeur et se plaisait à chanter lui-même au chœur; il connaissait aussi la mécanique, avait construit des machines hydrauliques, des instruments de musique, des orgues et des oiseaux automates qui chantaient sur des arbres d'or. A tous ces talents enfin il joignait l'exécration des moines, et un penchant décidé pour l'iconoclasme. Au lieu de se borner à faire blanchir les murs des églises, il les fit couvrir de peintures représentant des animaux et des oiseaux. L'iconoclasme n'était plus vraiment qu'une lutte entre les empereurs et les moines.

Après la mort de l'empereur Théophile, l'adoration des images triompha encore une fois et de la même manière qu'avant. Théodora, sa veuve, alarmée par les moines au sujet du salut de son mari, acheta l'absolution pour lui au prix de la restauration des images.

Telle fut l'issue de l'iconoclasme en orient. Les moines finirent par l'emporter sur les empereurs, et après une lutte de cent vingt ans les images furent définitivement rétablies. En occident, l'iconoclasme eut des conséquences beaucoup plus importantes.

L'Italie était dévotement attachée au culte des images. Lorsque le premier édit de Léon fut publié par l'exarque, il souleva une émeute, dont le pape Grégoire II sut profiter pour suspendre le paiement du tribut payé par l'Italie. Dans les lettres qu'il écrivit à l'empereur, il défen-

Digitized by Google

dait la superstition populaire, disant que les premiers chrétiens avaient fait faire les portraits de Notre-Seigneur, de son frère Jacques, d'Étienne, et de tous les martyrs; que ces images avaient été répandues dans le monde entier, et que si l'on avait fait exception pour Dieu le père, c'est que son visage n'était pas connu. Ces lettres accusent la présomption chez l'empereur d'une singulière ignorance touchant les passages les plus connus de l'Écriture, et, comme plus d'un critique l'a fait remarquer, elles font soupçonner que l'ouvrage sacré n'était point très familier au pape. Il signale la différence entre les statues de l'antiquité, qui ne représentaient que des êtres imaginaires, et les images de l'Église, qui par des miracles sans nombre ont établi sans conteste qu'elles reproduisaient vraiment les traits de notre Sauveur, de sa mère et des saints. Quant à la statue de saint Pierre, que le pape avait ordonné de briser, il lui déclare que les nations de l'occident regardent cet apôtre comme un dieu sur la terre, et il le menace de la vengeance de ses pieux barbares si la statue vient à être détruite. Grégoire trouva un actif défenseur des images dans un Syrien, Jean de Damas, qui avait été témoin de la rage avec laquelle les califes détruisaient les images dans son propre pays. L'un d'eux lui avait même fait couper la main, et elle s'était trouvée miraculeusement réunie à son corps un jour qu'il était en prières devant une statue de la Vierge.

Grégoire et Jean de Damas ne restèrent point les seuls champions du culte des images. Le roi des Lombards, Luitprand, comprit aussi l'avantage qu'il trouverait à se déclarer leur défenseur, et à appeler les Italiens aux armes

Digitized by Google

pour chasser les Grecs de la péninsule. Au nom de l'orthodoxie outragée, le pape se prépara à briser son serment d'allégeance à l'empereur, et Luitprandt à le dépouiller de ses possessions. Luitprandt marcha donc sur Ravenne et s'en empara. Les immenses richesses qu'y avaient accumulées les empereurs, les rois goths et les exarques, le récompensèrent de sa piété, l'encouragèrent à de nouvelles entreprises de ce genre, et attirèrent sur lui l'attention de l'empereur son ennemi aussi bien que celle de son allié le pape qu'il avait joué.

Telle était la situation des choses. Si les Lombards, qui étaient ariens et par conséquent hérétiques, réussissaient à étendre leur domination sur toute l'Italie, c'en était fait de l'influence et de la grandeur de la papauté. Ils ne pouvaient du reste exercer sur la question des images qu'une action éphémère et illusoire : aucune des nations ariennes n'avait jamais montré le moindre attachement à l'adoration des images, à laquelle elles préféraient le culte simple des premiers temps. D'un autre côté, si le pape continuait à dépendre de Constantinople, il se voyait exposé aux atroces persécutions que les patriarches de cette cité avaient si souvent souffertes et qu'ils venaient encore de souffrir tout récemment; et, brisât-il même son serment d'allégeance, il ne perdait par là aucun avantage solide, puisque l'empereur était trop faible pour le protéger contre les Lombards. L'expérience avait déjà prouvé quelle énorme difficulté opposait à l'envoi d'un secours de Constantinople la supériorité des flottes arabes dans la Méditerranée. Le souverain ne donnait rien en retour des taxes qui lui étaient payées, et Rome était condamnée

Digitized by Google

à se soumettre ignominieusement, comme une simple ville provinciale, aux ordres de la cour de Byzance. De plus, aux yeux du pape, l'empereur, en raison de son iconoclasme, était un hérétique. Et enfin, si la fidélité à l'empire grec et l'alliance avec les Lombards étaient deux politiques également mauvaises, il en restait une troisième. L'un des maires du palais des rois francs avait conduit ses armées contre les Arabes d'Espagne, et avait remporté sur eux la grande victoire de Tours. Si les Francs, soit en vertu de l'influence de leur climat, soit en vertu du génie particulier à leur race, n'avaient jusqu'alors mis que peu d'empressement à adopter le culte des images, sous tous les autres rapports ils étaient orthodoxes et avaient été convertis par des missionnaires catholiques; leurs rois, il est vrai, n'étaient que des fantômes, mais Charles Martel s'était montré grand guerrier, et par conséquent il était ambitieux. L'Écriture elle-même autorisait l'élévation d'un subalterne au pouvoir suprême : les prophètes d'Israël avaient autrefois oint des rois avec l'huile sacrée. Si donc l'épée de la France pouvait être doucement retirée de la main royale trop faible pour la porter, et confiée au héros qui venait de montrer combien elle serait redoutable entre ses mains, si cela pouvait se faire par l'autorité du pape, agissant comme le représentant de Dieu, que ne gagnerait point la papauté? Mille années ne suffiraient point alors pour séparer la monarchie française de la théocratie italienne.

La résistance qu'avait soulevée l'édit impérial pour la destruction des images décida le cours des événements. Le pape se mit en rébellion ouverte, et l'empereur essaya

de le faire saisir ou assassiner. La crainte de voir le pontife entraîné à Constantinople et les préparatifs de mise à exécution de l'édit impérial unirent toute l'Italie. Un concile fut tenu à Rome, qui anathématisa les iconoclastes. L'empereur répondit par la confiscation de la Sicile et des autres possessions de l'Église. Sur ces entrefaites, Grégoire III était devenu pape; il resta fidèle à la politique de son prédécesseur. L'empereur, mis au défi, envoya au secours de l'exarque une flotte qui fut dispersée par la tempête. L'influence de Constantinople en Italie avait cessé pour toujours, mais la papauté était menacée d'être contrainte à reconnaître la suprématie des Lombards. Dans sa détresse, Grégoire se tourna vers Charles Martel. Il lui envoya les clefs du sépulcre de Saint-Pierre, et implora son assistance. Le dé en était jeté. La Rome papale abandonna son souverain et s'unit par des liens indissolubles aux royaumes barbares. La France reçut une dynastie nouvelle, le pape la puissance temporelle, et l'Europe occidentale l'ombre d'un nouvel empire romain.

Les moines l'avaient donc emporté sur les empereurs iconoclastes, résultat qui prouve qu'ils avaient déjà acquis une puissance considérable dans l'État. Pour bien comprendre les grands événements qui vont suivre, il est nécessaire que nous retracions leur origine et leur histoire.

Dans la querelle de l'iconoclasme les moines doivent être regardés comme les représentants de la masse du peuple en opposition avec le clergé; ils représentent même souvent la populace avec ses instincts superstitieux et son fanatisme. Ce sont eux qui soutenaient les cures miraculeuses, l'invocation des saints et l'adoration des

images; eux, dont les clameurs demandaient l'unité de foi dans l'Église, unité qu'ils ne pratiquèrent jamais, mais qui leur offrait un prétexte commode pour persécuter avec acharnement l'hérésie et le paganisme, bien qu'ils fussent eux-mêmes plus qu'à demi païens.

Leur destinée était d'imprimer à la vie pratique de l'Europe ce caractère mixte de christianisme et de paganisme que les événements politiques avaient engendré en Italie et en Grèce. Toutefois, tant qu'ils prirent part aux grandes affaires de ce monde, ils accusèrent de la manière la plus remarquable la puissance de cette loi de continuité dans les variations des opinions et des mœurs, à laquelle obéissent fatalement toutes les communautés humaines. La superstition et l'avilissement marquent le commencement de leur carrière; le luxe, le raffinement et le savoir en marquent la fin. Leur histoire ne peut être sans intérêt pour nous.

Dès les temps les plus anciens il y avait eu dans l'Inde des zélateurs qui se retiraient dans la solitude, poussés par le désir d'échapper aux tentations de la société et de se préparer à la vie future. Tels avaient été aussi les esséniens chez les Juifs, et les thérapeutes en Égypte. Pline parle de la vie irréprochable des premiers, lorsqu'il dit : « Ils sont les compagnons des palmiers; » il ne cache point l'étonnement que lui cause une société immortelle dans le sein de laquelle aucun de ses membres n'est né. Leur exemple ne fut point perdu pour les dévots chrétiens, surtout après que se fut fait sentir l'influence du magisme. On a répété qu'Antoine et Paul avaient été les premiers ermites, mais il est sans doute plus exact d'admettre qu'ils

ne furent que les plus illustres parmi la foule des saints hommes qui les précédèrent ou qui vécurent en même temps qu'eux. Dès le second et le troisième siècle des ermites se rencontrent chez les chrétiens; peu de temps après ils étaient devenus communs. Saint Hilarion vivait vers 328, saint Basile vers 360. Regardant la prière comme la seule occupation à laquelle l'homme puisse s'adonner utilement, ils ne donnaient au corps que ce qu'exigeaient absolument les besoins de la nature. Quelques fruits secs ou du pain et de l'eau leur suffisaient; ils y ajoutaient parfois quelques grains de sel, mais ils regardaient l'usage de l'eau chaude comme trahissant l'amour de luxe. Certaines de leurs règles de vie seraient de nature à nous faire sourire, s'il était permis de rire des actions d'hommes sincères et convaincus. Les esséniens, par exemple, renonçaient à toute occupation le jour du sabbat, et la veille de ce jour ils observaient le jeûne le plus rigoureux, s'abstenant de boire et de manger afin que la nature ne les forcât point à pécher le lendemain. Pour d'autres, l'abstinence passive ne suffisait point, et ils ne se contentaient point de dompter leur corps par la privation de nourriture, qui est le véritable antidote du désir; ils y ajoutaient des flagellations périodiques et des tortures corporelles de toutes sortes. Ils s'ingéniaient à trouver de nouvelles manières de se mortifier. Tel ermite se condamnait à ne jamais dormir plus d'une heure sans être réveillé; les tourments qu'il endurait n'étaient certainement pas moindres que ceux du fakir moderne, qui se suspend à une perche à l'aide d'un crochet fixé dans la chair de son dos, ou qui pendant des années tient ses bras

Digitized by Google

croisés sur le sommet de la tête, jusqu'à ce que toute la chair en soit desséchée.

Parmi les sectaires de l'orient, il en est qui croient que l'Être suprême est perpétuellement occupé à se contempler lui-même, et que plus un homme se rapproche de l'état d'inaction totale, plus il ressemble à Dieu. Pendant des années le sage Indien ne quitte pas son nombril des yeux; absorbé dans sa profonde contemplation, il ne s'en laisse distraire par rien au monde, et se contente de la chétive nourriture que lui donnent ceux qui viennent l'admirer, ou les passants que le hasard lui amène. Ce fut sous l'empire d'idées semblables que saint Siméon Stylite, au cinquième siècle, renonça autant qu'il était possible aux choses de ce monde pour ne plus songer qu'au ciel; pendant sa jeunesse, il avait plusieurs fois échappé à des velléités de suicide en fuyant sur le haut d'une colonne qu'il avait fait élever; colonne haute de soixante pieds, qui présentait au sommet une surface d'un pied carré seulement, et à laquelle il s'attachait par une chaîne. Il finit par s'y retirer définitivement, et si nous en croyons sa merveilleuse histoire, il y supporta trente ans les ardeurs de l'été et les rigueurs de l'hiver. De très loin le passant édifié voyait la forme immobile du saint homme, qui, les bras étendus, se projetait semblable à une croix sur le ciel. Il priait, ou remerciait le Seigneur en se frappant rapidement le front contre les genoux. Un historien raconte qu'un spectateur curieux compta jusqu'à douze cent quarante-quatre de ces mouvements répétés successivement, et que la fatigue l'empêcha de compter jusqu'au moment où le saint s'arrêta. Ce « très saint martyr aérien »,

ainsi que l'appelle Évagre, obtint à la fin la récompense qu'il méritait, et le mont Télenissa vit une immense procession de dévots admirateurs accompagner ses restes mortels.

Le plus souvent cependant les ermites déclinaient les hauts mérites que s'acquéraient « ces oiseaux sacrés », comme les appelaient les profanes, et se contentaient de se retirer dans quelque caverne du désert, où ils vivaient de privations, s'adonnant à la pénitence et à la prière. Ces hommes, qui étaient parvenus à s'élever au dessus des besoins de la chair, devaient naturellement se montrer sans merci pour ses convoitises. La condamnation du mariage et l'exaltation de la chasteté étaient des conséquences nécessaires de leurs principes. Si on leur objectait que l'adoption universelle de ces principes conduirait infailliblement à l'extinction de la race humaine et à ce résultat, qu'il ne resterait bientôt plus un homme pour louer le Seigneur, ces fanatiques répondaient avec raison qu'il ne manquerait jamais au monde de pécheurs qui empêcheraient qu'un tel désastre ne se produisît, et qu'un grand bien sortirait de leurs mauvaises actions. Saint Jérôme déclare formellement que si c'est le mariage qui peuple la terre, c'est la virginité qui peuple le ciel.

Si elles ne nous étaient attestées par plusieurs auteurs dignes de foi, nous ne pourrions croire aux folies que commirent certains de ces enthousiastes. Des hommes et des femmes allaient nus, marchant à quatre pattes, et vivant avec les animaux des campagnes. Au printemps, lorsque l'herbe des prés devenait tendre, les ermites de la Mésopotamie accouraient dans les plaines, paissaient,

et faisaient vie commune avec les bestiaux. Il est certains détails, dont il n'est pas permis de douter, mais qui étonneraient leurs plus crédules admirateurs. Saint Ammon, dit-on, n'avait jamais vu son corps non couvert; un ange le prit sur son dos pour lui faire traverser une rivière, et à sa mort il monta au ciel à travers les airs; saint Antoine avait été témoin du miracle; ce même saint Antoine avait été conduit à l'ermite Paul par un Centaure, et Didyme resta quatre-vingt-dix ans sans parler à un être humain.

Autrefois, les anachorètes juifs cherchaient une retraite à l'ombre des palmiers d'Engaddi, et passaient leurs heures à chanter des psaumes sur les rivages de la mer Morte; autrefois, le philosophe hindou cherchait le bonheur dans l'inaction du corps et dans l'activité de l'esprit. De l'anachorète juif et du philosophe hindou aux solitaires chrétiens, l'esprit humain a parcouru une bien longue carrière, et il ne serait point difficile d'en marquer par des exemples les nombreuses phases successives. Pour peu que l'on connaisse la manière dont fonctionne le cerveau humain et les accidents auxquel il est sujet, on ne demeure point surpris qu'un asile ait été institué à Jérusalem pour recevoir ceux de ces ermites qui avaient fini par perdre entièrement la raison.

Les biographies de ces reclus, où pendant plusieurs âges les fidèles trouvèrent des consolations et un recours contre les tentations qui les assiégeaient, ne doivent point être regardées comme de pures fictions, bien qu'y abondent les événements surnaturels, les démons, les miracles et les merveilles, et qu'elles soient les avant-cou-

Digitized by Google

reurs de la démonologie du moyen âge. Loin qu'elles soient de simples impostures, on n'y trouve que ce que l'on peut voir soi-même tous les jours dans des conditions semblables. Dans le cerveau de l'homme s'accumulent les impressions de tout ce qu'il a vu et entendu, de tout ce qui s'est manifesté à lui par l'intermédiaire des sens, et même les vestiges de ses pensées antérieures. Ces impressions, très vives d'abord, s'affaiblissent par degrés, mais probablement sans jamais s'anéantir complétement. Pendant nos heures de veille, les impressions nouvelles que nous recevons continuellement des objets qui nous entourent l'emportent sur les anciennes, qui échappent ainsi à notre attention; mais pendant le sommeil, alors que toutes les influences extérieures cessent, ces anciennes impressions se présentent à notre vue et à notre esprit, et à la faveur de l'illusion revêtent ces formes fantastiques que nous voyons dans le rêve. L'usage de l'opium et de quelques autres ingrédients semblables, capables d'exciter notre sensibilité, suffit pour déterminer l'apparition de ces fantômes. Ils s'offrent d'eux-mêmes à nous dans le délire de la fièvre, et à l'heure de la mort.

Peu importe de quelle manière et par quel agent se trouve affaiblie notre susceptibilité à recevoir les impressions des objets extérieurs, que ce soit par des substances spéciales, par le sommeil ou par la maladie; dès que ces impressions deviennent moins fortes que celles que nous avons reçues auparavant, et qui se sont accumulées dans notre cerveau, ces dernières l'emportent et il en résulte des rêves ou des apparitions. L'esprit est tellement sujet à se tromper lui-même, que ce n'est qu'avec une extrême

Digitized by Google

difficulté qu'il reconnaît l'illusion dont il a été le jouet. Aucun homme ne peut se soumettre à un jeûne rigoureux et prolongé, sans s'exposer à des hallucinations de ce genre, et plus il affaiblira ses organes sensitifs, plus l'illusion sera profonde. Il entendra sans cesse murmurer à son oreille de sinistres paroles, ou bien son œil fixe et fasciné ne pourra se détacher de quelque grotesque et horrible objet. C'est à une cause semblable que nous devons attribuer ces formes de hideux démons qui s'offraient à l'ermite, dans la cellule solitaire où sa lampe répandait une clarté indécise; ces luttes aussi qu'il soutenait contre des esprits, des monstres, des satyres et des lutins, et celles plus sérieuses et plus solennelles qu'il soutenait contre Satan lui-même, Satan qui lui apparaissait tantôt sous la forme d'un vieillard, tantôt avec un visage qu'une expression de méchanceté infernale rendait horrible, tantôt sous les traits d'une femme admirablement belle. Saint Jérôme, qui avait eu tant de peine à éteindre en lui tous les désirs de la chair, nous avoue ingénument quelles cruelles tortures lui firent éprouver les apparitions de cette dernière sorte, et combien les anciennes flammes furent près de se rallumer. Quant à la réalité de ces apparitions, comment un ermite aurait-il pu soupçonner qu'elles n'étaient autre chose que le résultat d'une opération naturelle de son cerveau? L'homme rêve-t-il jamais qu'il rêve? Elles étaient pour lui de redoutables réalités; pour nous elles doivent être les preuves d'un dérangement mental, et non des preuves d'imposture.

Si de nos jours on a reconnu que l'emprisonnement cellulaire est un châtiment trop cruel pour les criminels

Digitized by Google

les plus endurcis, et que pour peu qu'il se prolonge, il conduit presque infailliblement à la folie, comment en serait-il autrement quand on y ajoute encore les tortures de l'anxiété religieuse et l'affaiblissement physique, conséquence de jeûnes rigoureux et de veilles continuellement répétées? C'est au terrible ennui qui précéde cet état, qu'un des plus anciens solitaires fait allusion, lorsqu'il nous raconte qu'il ne faisait que sortir de sa cellule, et regarder le soleil qu'il trouvait trop lent à descendre vers l'horizon. Une aussi effrayante solitude ne peut durer longtemps. Même lorsqu'il s'est enfui dans le désert, l'homme ne peut rester seul. Privé de tout commerce social, son esprit ne tarde pas à lui enfanter des compagnons, compagnons sombres comme les ténèbres dont ils sortent. C'est ainsi qu'à saint Antoine apparut l'esprit de fornication sous la forme d'un jeune nègre lascif, et que des multitudes d'horribles démons venaient le frapper jusqu'à le laisser mourant, le courageux vieillard les bravant jusqu'à la fin et leur répétant qu'il ne désirait pas qu'ils lui fissent grâce d'un seul coup; au milieu de la nuit ils se précipitaient dans sa cellule en poussant d'effroyables cris, sous la forme de lions, de serpents, de scorpions, d'aspics, de lézards, de panthères et de loups, et l'assaillaient chacun à sa manière. Dans cette cruelle extrémité, il leva les yeux vers le ciel pour implorer son secours; tout à coup le toit de sa cellule disparut, et il vit au milieu d'une nuée lumineuse le Seigneur qui abaissait ses regards sur lui. C'est ainsi encore qu'il avait reçu de Satan un plat d'argent enchanté qui se dissipait en fumée dès qu'on le touchait, qu'il avait vu de gigantesques

chauves-souris et des centaures, et que deux lions l'avaient aidé à creuser la tombe de saint Paul.

Les images que peut ainsi enfanter le cerveau ont été classées par les physiologistes au nombre des phénomènes de vision inverse ou de vue cérébrale. Je les ai étudiées en détail dans ma *Physiologie humaine* (page 401), et persuadé qu'elles jouent dans la pensée humaine un rôle plus important qu'on ne le suppose généralement, je m'exprimais ainsi dans cet ouvrage : « Dans toutes les régions du globe, et même chez les nations les plus avilies et les plus barbares, l'homme a une foi instinctive non seulement en l'existence d'un esprit intérieur qui nous anime, mais encore en son immortalité. Ces grandes vérités se rencontrent chez des multitudes d'hommes auxquels a été fermée toute communication avec les contrées civilisées, qui n'ont jamais été éclairés par une révélation, et qui sont mentalement incapables d'arriver à ces vérités par le raisonnement. Il n'est pas probable que dans ces circonstances, d'antiques traditions très incertaines aient pu leur servir de guide, car les traditions se perdent bientôt quand elles n'ont point trait aux besoins de la vie journalière. Peut-il y avoir pour le philosophe quelque chose de plus intéressant que la manière dont ce défaut a été prévu et corrigé par l'implantation dans l'organisation même de chaque homme d'un principe qui lui rappelle constamment ces grands faits, et les retrace à son esprit avec une vigueur inattendue, longtemps même après qu'ils se sont effacés et sont près de disparaître totalement ? Qu'il soit le sauvage le plus dégradé, plongé encore dans les plus épaisses ténèbres de la barbarie, et sans contact possible

avec les nations que la Providence a placées dans des circonstances plus favorables, il a cependant la même organisation que nous, et il est sujet aux mêmes accidents physiologiques que nous-mêmes. Comme nous, il voit dans ses visions les formes indécises de paysages qui se rattachent peut-être à certains de ses plus chers souvenirs, et quelle conclusion peut-il tirer de là, si ce n'est que ces tableaux imaginaires sont ceux d'une autre terre située au delà de celle sur laquelle le sort l'a jeté. Comme nous, il voit de temps à autre errer autour de lui les ombres de ceux qu'il a aimés ou haïs pendant leur vie, et il ne peut jamais être assez abruti pour ne point trouver dans des manifestations de ce genre d'irréfutables preuves de l'existence et de l'immortalité de l'âme. Même dans l'état social le plus avancé, il nous est absolument impossible de nous soustraire aux impressions que font sur nous ces apparitions, et les conclusions qu'elles nous suggèrent sont invariablement les mêmes que celles qu'elles suggéraient à nos ancêtres encore sauvages. Quel que soit notre rang dans la société et quels que soient les raffinements de notre civilisation, nous ne sommes pas plus à l'abri des inévitables conséquences de notre propre organisation que des infirmités ou des maladies. A cet égard l'égalité absolue règne dans tout l'univers. Sauvages ou civilisés, nous portons en nous un mécanisme destiné à nous rappeler les faits les plus importants qui nous concernent, et l'histoire nous apprend que toujours il a accompli fidèlement sa mission. Il n'a besoin pour entrer en pleine action que de quelques instants de sommeil ou de maladie qui affaiblissent suffisamment l'influence des

choses extérieures, et ce sont précisément ces instants auxquels nous sommes le mieux préparés à recevoir ces grandes vérités qu'il est destiné à éveiller en nous. Ce mécanisme marche toujours en accord avec le cours de la nature, et son mode d'action est essentiellement invariable. Sans égard pour l'individualité, il ne permet jamais au plus grand de se soustraire à ses avertissements, et ne laisse jamais le plus humble sans lui offrir la consolante certitude d'une vie future. Non exposé à des perturbations accidentelles, ni à être influencé par la volonté ou l'intérêt, il ne demande pour agir aucune force humaine extérieure, et il est en chaque homme partout où il va; c'est lui, qui avec une merveilleuse habileté fait sortir des impressions du passé d'irrésistibles preuves de la réalité du futur, et qui, dérivant sa puissance de simples fantômes qui se sont à peine montrés qu'ils sont déjà près de s'évanouir, nous conduit insensiblement, qui que nous soyons et n'importe où nous nous trouvions, à une profonde croyance à l'immortel et à l'impérissable. »

Tels furent les commencements dont sortit le système monastique de l'Europe, ce système qui nous montre le savoir succédant à une barbare ignorance, et une inépuisable charité succédant aux haines sociales. Le digne abbé qui s'avance sur son noble palefroi, le faucon sur le poing, ressemble bien peu à son ancêtre l'ermite devenu fou par le jeûne. Quel immense intervalle entre le moine du troisième et le moine du treizième siècle; entre les cavernes de la Thébaïde et les majestueux monastères, où se cachent les reliques de la science antique et les espérances de la philosophie moderne; entre l'office bien ap-

provisionné du monastère et la cruche d'eau et la croûte de pain du solitaire. Mille années s'étaient passées; toutes les jouissances du luxe avaient pris la place du jeûne et de la mortification, et hélas! si nous en croyons les promoteurs de la réforme, aux charmantes et dangereuses visions qui autrefois venaient éprouver les moines, avaient succédé de vivantes et florissantes réalités qui exerçaient leurs charmes beaucoup plus efficacement.

Décrivons brièvement le développement du système monastique. Autour de la cellule de quelque ermite, tel que saint Antoine qui s'était retiré sur le mont Colzim, quelques pieux hommes se réunissent et rivalisent avec lui d'austérité et de piété. Un sentiment analogue à celui qui les a réunis leur fait choisir les mêmes heures pour la prière. La nécessité de pourvoir aux besoins du corps les conduit à s'adonner à des travaux productifs; ils tressent des nattes ou font des corbeilles. La tendance instinctive à l'association est si puissante chez l'homme, que l'on a même vu s'organiser des communautés d'aliénés. Il se peut, comme on l'a prétendu, qu'Hilarion ait été le premier à fonder une institution monastique. Il se retira dans le désert alors qu'il n'avait encore que quinze ans. L'érémitisme donna ainsi naissance au cénobitisme, et les funestes effets de la solitude furent écartés. Il y eut cependant quelques austères anachorètes qui renoncèrent à vivre avec leurs frères, comme ils avaient renoncé au monde; leurs cellules solitaires étaient disséminées autour du monastère, formant ce que l'on appelait une Laure. En Égypte, les déserts de sable de la riche vallée du Nil semblaient inviter à ce genre de vie; la vallée de Nitria,

entre autres, était peuplée de moines; le climat y était doux et la vie facile. On y compta à la fois, paraît-il, jusqu'à soixante-seize mille reclus religieux, et vingt-sept mille recluses. Il semblait que les ardeurs du climat les eussent fait éclore de la vase du Nil en même temps que les luxuriants et innombrables végétaux du sol égyptien. Dès que d'un ermitage fameux s'était formé un monastère, les moines qui le composaient se soumettaient à une règle commune. Leurs repas, qu'ils prenaient en silence, consistaient en un peu de pain, d'eau, d'huile et de sel. La botte de papyrus sur laquelle le moine s'asseyait pendant le jour lui servait d'oreiller pour la nuit. Deux fois par nuit la trompe l'appelait à la prière. Il était contraint à l'observation d'une foule de pratiques superstitieuses par un règlement inexorable et une discipline inflexible; il était au besoin emprisonné, privé de nourriture, fouetté, et même mutilé.

De l'Égypte et de la Syrie le monachisme se répandit comme une épidémie. Il fut introduit en Italie par Athanase et quelques-uns des disciples de saint Antoine. Jérôme, qui résidait en Palestine, est resté célèbre par la multitude des conversions qu'il opéra. Convaincues par lui, un grand nombre de dames romaines appartenant aux plus grandes familles embrassèrent la vie monastique, et se retirèrent dans les solitudes qui entouraient la cité, au milieu des ruines de quelque temple, ou même dans le Forum. Quelques-unes allèrent jusqu'en terre sainte, après avoir consacré toutes leurs richesses à de pieuses fondations. Les moines savaient s'insinuer eux-mêmes dans l'intérieur des familles, et y faire secrètement

des prosélytes. Il n'y eut bientôt pas une île inhabitée de la Méditerranée, pas un rivage désert, pas une vallée sombre et écartée, pas une forêt, pas un vallon, pas un cratère volcanique qui ne témoignât de ce déplorable fait, qu'un égoïsme démesuré était devenu le principe dominant de la vie sociale. Il y avait des multitudes d'ermites sur les côtes désolées de la mer Noire et dans toute l'Asie. Sous le rapport de la rigueur de la règle monastique et de la puissance surnaturelle déployée par les ermites, l'occident ne le cédait en rien à l'orient; il proclamait même que les déserts de la Thébaïde n'avaient point produit l'égal de Martin de Tours. La cellule de l'anachorète là aussi fit bientôt place à l'établissement cénobitique, au monastère. Ce devint une mode chez les personnes riches de donner à ces institutions tout ce qu'elles possédaient, dans le but d'assurer le salut de leurs âmes. Il n'y eut plus maintenant besoin de faire des corbeilles et de tresser des nattes. Les maisons religieuses prospérèrent et se multiplièrent très rapidement. Elles offraient un asile sûr à tous ceux qui étaient obligés de fuir devant les envahisseurs barbares, ou qui voulaient échapper au service si lourd de l'armée impériale, ainsi qu'à tous ceux dont les intérêts matériels étaient menacés, ou à qui les calamités de l'époque n'avaient laissé ni foyer ni famille. Les monastères étaient généralement placés dans les sites les plus agréables et les plus avantageux, solidement et magnifiquement construits, comme il convenait à des édifices destinés à des sociétés impérissables. Il arrivait souvent que l'Église demandait les services des moines éminents, et l'on ne fut point longtemps avant de reconnaître que la

porte du monastère conduisait plus d'une fois aux hautes dignités de l'Église. Les ecclésiastiques ambitieux n'hésitèrent donc jamais à prendre pour quelque temps le capuce, afin d'arriver plus sûrement à la mitre.

La règle monastique de l'orient exigeait aussi le travail, mais l'orient était à cet égard grandement inférieur à l'occident. Le moine oriental, prenant d'abord l'égoïsme pour règle et son propre salut pour le grand objet de son existence, dût tout le reste du monde périr, occupait ses facultés intellectuelles à de subtiles disputes théologiques. Trop souvent aussi il déployait sa puissance physique dans les terribles émeutes qu'il soulevait dans les rues des grandes cités. Il était fanatique et insubordonné. D'un autre côté, le moine occidental se montrait bien moins disposé à discuter les choses qui s'élèvent au dessus de la raison, et préférait consacrer ses forces à un travail utile et honorable. Entre ses mains le désert devenait un fertile jardin. Cette différence dans les caractères était en grande partie due à des particularités physiologiques, mais il ne faut point se cacher que les circonstances extérieures y eurent aussi leur part. Les vieilles contrées de l'orient, avec leur civilisation usée et leur sol épuisé, n'offraient rien de comparable aux régions sauvages, mais jeunes et fécondes, qui s'ouvraient aux ecclésiastiques de l'occident. Des deux côtés, toutefois, les moines s'accordaient en ceci, qu'ils regardaient les affaires de ce monde comme gouvernées par l'intervention incessante de la Providence, ou plutôt d'agents surnaturels, tels que ces anges et ces diables qui se disputaient continuellement l'âme de chaque homme. Ces puissances spirituelles chan-

Digitized by Google

geaient constamment le cours de la nature et y faisaient naître à tout instant des prodiges. Le mérite d'un saint se mesurait au nombre des miracles qu'il avait opérés. Dans la vie de saint Benoît nous trouvons par exemple que sa nourrice Cyrilla ayant laisser tomber un crible de pierre, sa consternation se changea en joie lorsqu'elle vit l'enfant prier et les morceaux du crible se rejoindre soudainement; une autre fois, alors qu'il s'était retiré dans une caverne inaccessible où sa nourriture lui parvenait dans un panier qu'on laissait descendre jusqu'à lui, Satan essaya inutilement de briser la corde à laquelle il était fixé. Satan lui apparut aussi sous la forme d'un merle et l'aveugla presque en le frappant de ses ailes, et à une autre occasion sous les traits d'une jeune Romaine d'une beauté remarquable, aux séductions de laquelle saint Benoît avait été sensible dans sa jeunesse, et dont il ne parvenait maintenant à triompher qu'en se roulant dans les ronces. Les moines du couvent dont il était abbé, mécontents des règles trop sévères qu'il leur avait imposées, voulurent l'empoisonner, mais la coupe qu'ils lui présentèrent se brisa dès qu'elle eut touché ses mains. Le prêtre Florentius, indigné contre lui, lui ayant offert dans le même but un pain empoisonné, un corbeau survint qui arracha le pain des mains de saint Benoît. A l'instigation du diable, Florentius chercha à éloigner saint Benoît en introduisant sept jeunes filles nues dans le jardin de son monastère, mais le saint avait à peine commencé à fuir que la chambre où était resté son persécuteur s'écroula et l'ensevelit sous ses décombres, le reste de la maison n'ayant nullement souffert. Guidé par deux anges qui mar-

chaient devant lui, saint Benoît se rendit sur le mont Cassin, où il éleva un magnifique monastère. Il devait y faire encore de nombreux miracles. Satan avait ensorcelé les pierres, de sorte qu'il était impossible aux maçons de les remuer avant que le charme eût été rompu par de longues prières. Un jeune homme, qui s'était sauvé du monastère pour aller voir ses parents, fut non seulement frappé de mort par le Seigneur en punition de sa faute, mais lorsqu'on voulut l'ensevelir, la terre rejeta son corps au dehors, et il fallut la consacrer de nouveau. Deux nonnes trop peu silencieuses avaient été excommuniées par saint Benoît, et plus tard enterrées dans l'église; la première fois que le prêtre administra les sacrements, et qu'il ordonna à tous ceux qui ne voulaient point communier de s'éloigner, les deux cadavres sortirent de leurs tombes et quittèrent l'église.

On pourrait remplir des volumes avec ces miracles qui édifièrent les fidèles pendant des siècles, et auxquels il fallait ajouter une foi implicite et reconnaître une autorité égale à celles des miracles des saintes Écritures.

La vie monastique reposait sur le principe d'abnégation sociale, et cependant, contradiction singulière, le monachisme contenait en lui-même un principe d'organisation. Dès 370, saint Basile, évêque de Césarée, réunit les ermites et les cénobites de son diocèse en un ordre auquel il laissa son nom. Cent cinquante ans plus tard, saint Benoît organisa les bénédictins; il leur donna une règle plus douce et les astreignit à divers travaux manuels et intellectuels. Au neuvième siècle, un second Benoît changea la règle de l'ordre et la rendit plus sévère. En 900 paru-

rent les bénédictins de Cluny; en 1084, les chartreux, et en 1098, les cisterciens, ou moines de Citeaux. Ils s'adonnaient surtout à la littérature, et perfectionnèrent beaucoup la copie des manuscrits; ils inventèrent l'écriture cursive et l'on peut dire que de leurs travaux date la renaissance de la peinture. Saint Benoît leur recommandait expressément de collectionner des livres, sans leur indiquer de quelle nature ils devaient être; il admettait sans doute tacitement qu'il ne pouvait être question que d'ouvrages religieux. L'ordre des augustins fut fondé au onzième siècle, bien qu'ils prétendissent n'être que la continuation de la société fondée autrefois par saint Augustin.

On peut juger de l'influence qu'acquirent les ordres religieux par ce fait, que le pape Jean XXII, qui mourut en 1334, fit faire sur l'histoire de l'ordre des bénédictins une minutieuse enquête dont les résultats furent les suivants : « Depuis sa naissance l'ordre a fourni à l'Église 24 papes, près de 200 cardinaux, 7,000 archevêques, 15,000 évêques; 15,000 abbés de renom, plus de 4,000 saints, et a fondé plus de 37,000 monastères. A l'ordre ont aussi appartenu 20 empereurs et 10 impératrices, 47 rois et plus de 50 reines, 20 fils d'empereurs et plus de 48 fils de rois; environ 100 princesses, filles de rois et d'empereurs, sans compter une multitude innombrable de ducs, de marquis, de comtes, de comtesses, etc. Il a produit également une foule d'auteurs et de savants : Raban, qui fonda l'école de Germanie; Alcuin, qui fonda l'université de Paris; Denys le Petit, le célèbre computiste; Gui d'Arezzo, qui inventa l'échelle musicale, et Sylvestre, inventeur de l'orgue.

Digitized by Google

Anselme, Ildefonse, et Bède le Vénérable étaient aussi des bénédictins. »

Nous datons trop souvent la conversion d'une nation de celle de son souverain, oubliant qu'il n'est point dans la nature des choses que le cœur humain se trouve changé par un acte isolé. Que signifie cette conversion d'une horde de sauvages à laquelle son chef confère un baptême imaginaire et expéditif en lui faisant traverser les eaux d'une rivière? Ce fut principalement l'institution des monastères qui fit entrer les habitants des campagnes de l'Europe dans la voie de la civilisation. Il n'est point difficile de s'expliquer le prestige et la popularité que s'acquirent les moines dans ces classes de la société : les moines étaient dévots, austères et charitables ; ils étaient sobres et se couvraient des plus modestes vêtements qu'ils pouvaient trouver; ils allaient la tête rasée, cachée sous un capuce qui leur dérobait la vue des choses profanes, un long bâton à la main, les pieds et les jambes nus, et toujours deux à deux, chacun des deux veillant sur son compagnon; il leur était défendu de prendre un repas hors de leur monastère, qui avait son moulin, son four, et tout ce qui était nécessaire à l'économie de l'établissement; ils avaient des bâtiments spéciaux où ils donnaient une silencieuse hospitalité aux voyageurs ; autour du monastère, des terres autrefois incultes et dont ils avaient fait de véritables jardins; par dessus tout enfin, les moines ennoblissaient et sanctifiaient le travail par leur exemple, et ils avaient fait vœu de célibat, ce qui aux yeux du vulgaire signifiait renoncement au monde et sacrifice à Dieu. Telles étaient les choses qui devaient fixer l'attention des

barbares de l'Europe et les conduire à la civilisation. Dans notre siècle tout matériel les champions du monachisme se demandent avec douleur où maintenant il y aura un asile pour le pécheur las du monde, pour le vieillard qui veut achever ses jours dans la contemplation, et pour l'homme d'État fatigué des affaires. Si les monastères renfermèrent tant d'hommes qui cultivèrent les lettres, et qui nous ont transmis les reliques littéraires de l'antiquité, ce fut grâce aux loisirs qu'y permettaient les grandes richesses qu'ils avaient amassées. Ce fut un jour fortuné que celui où le moine cessa de tresser des corbeilles pour copier des manuscrits, un jour fortuné que celui où il commença à composer ces nobles hymnes et ces sublimes chants qui vivront éternellement. Le *Dies iræ*, bien qu'écrit dans le latin barbare des moines, est plein d'une poésie vraiment grande. L'activité incessante des ordres monastiques donna aussi la vie à l'Église. Les protestants admettent que la Réforme fut l'œuvre d'un moine résolu.

A côté de ces incomparables mérites, l'institution momastique eut aussi ses taches. Ce fut elle qui fit prévaloir cette funeste matérialisation de la religion qui pendant des siècles avilit les choses les plus sacrées; elle qui introduisit ces pratiques indignes du paganisme lui-même qui conduisirent à l'adoration d'hommes morts sur notre terre; elle encore qui soutint ces reliques, tous ces faux miracles, et cette prodigieuse crédulité qui déshonorent le sens commun de l'homme. Les apôtres et les martyrs des premiers temps étaient oubliés, le culte de Dieu lui-même était abandonné pour celui des châsses et des reliques, qui passaient pour guérir de toutes les maladies

et ressusciter les morts. Ce fut elle enfin qui développa cet égoïsme outré qui n'hésite devant aucun sacrifice des choses du présent et de l'avenir, au moins en ce qui regarde cette vie, pour assurer son salut personnel dans la vie future; cet égoïsme, que l'ignorance du temps appelait faussement piété et qui mesure le mérite du moine au degré de son avilissement comme homme.

Digitized by Google

CHAPITRE XV

L'AGE DE FOI EN OCCIDENT (*suite*)

Le royaume d'une idée peut souvent être défini à l'aide de lignes géométriques.

Si de Rome, comme centre, nous menons deux lignes, l'une à l'orient qui touche la rive asiatique du Bosphore, et l'autre à l'occident qui traverse les Pyrénées, à l'époque dont nous parlons presque toutes les nations méditerranéennes qui habitaient au sud de ces deux lignes professaient le dogme : « Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète » ; au delà de ces lignes régnaient le dogme de la sainte Trinité, l'adoration de la Vierge, le culte des images, l'invocation des saints, et un dévot attachement aux reliques et aux châsses.

J'ai maintenant à dire comment ces lignes se déplacèrent, poussées en avant, celle de l'orient par une force matérielle, et celle de l'occident par une force intellectuelle. Elles tournèrent autour de Rome comme autour

Digitized by Google

d'un pivot, tantôt s'ouvrant, tantôt se fermant, tantôt menaçant de se recourber à leurs extrémités et de presser entre elles toute la chrétienté; puis, cédant à l'action des mouvements convulsifs des nations qu'elles avaient enfermées, s'écartant l'une de l'autre, s'infléchissant dans toute leur longueur, mais ne s'éloignant que pour un instant pour se rapprocher de nouveau plus étroitement encore.

On eût dit que des sables brûlants de l'Afrique deux immenses et invisibles bras eussent surgi, embrassant l'Europe entière, et cherchant à joindre leurs mains pour presser la chrétienté dans une terrible et mortelle étreinte. Il y eut des combats et des résistances, mais les redoutables mains se rejoignirent à la fin. C'est cette pression que l'histoire a appelée la Réformation.

Ce n'est point une tâche facile de décrire l'agonie de toutes ces nations, de manière à donner une idée nette des forces qui agissaient sur elles. Je vais consacrer à ces événements de nombreuses pages qui ne seront peut-être point sans intérêt, mais qui seront certainement instructives au plus haut point.

Je commencerai dans ce chapitre par exposer les conséquences de l'état de choses que nous avons décrit dans un chapitre précédent.

Les Germains demandaient avec instance que les ecclésiastiques réformassent leur manière de vivre, et la missent en accord avec les principes de leur religion. Cette première attaque, purement morale, fut accompagnée d'une attaque intellectuelle qui provenait d'une autre source, et qui aboutit à la révolte dans le sein même de l'Église. Avec le temps, et particulièrement dans les mauvais jours

qui venaient de s'écouler, une divergence toujours croissante s'était manifestée entre la théologie et la morale, à la grande douleur des quelques penseurs qui restaient çà et là dans les monastères, et qui identifiaient les dogmes théologiques avec les préceptes de la raison. Chaque année augmentait le nombre de ceux qui avaient séjourné chez les Arabes d'Espagne, et plus d'un en avait rapporté un ardent amour de la philosophie.

Il est impossible de comparer ensemble le dixième et le douzième siècle, sans remarquer l'immense progrès intellectuel qu'avait alors fait l'Europe. Les idées qui occupaient l'esprit du chrétien et le tour de ses pensées avaient complétement changé. L'esprit naturellement sérieux du Germain, une fois qu'il eut connu la science mahométane, ne put plus être arraché au mysticisme, ni sortir des nuages de la discussion théologique dont émergea la philosophie, non sous le vêtement grec classique qu'elle portait lorsqu'elle disparut d'Alexandrie, mais dans le grotesque costume du moine. Elle revint timidement au monde sous la forme de la scolastique, invitant les hommes à considérer avec les lumières de leur propre raison ce dogme qui semblait mettre au défi le sens commun, le dogme de la transsubstantiation. A peine sa faible voix se fut-elle fait entendre dans les rangs du clergé, qu'une révolte éclata contre l'autorité, révolte que l'Église devait nécessairement combattre avec ses propres armes. Elle créa donc la théologie scolastique.

Faisant cause commune avec ceux qui voulaient une plus haute moralité chez le clergé, et ne se réfusant même pas à prendre part au progrès intellectuel, un

Digitized by Google

grand homme, Hildebrand, opéra une réforme ecclésiastique. Il éleva la papauté à l'apogée de sa puissance, et ouvrit la voie à ses successeurs, qui surent par les croisades s'emparer de toutes les ressources matérielles de l'Europe.

Ce n'est là qu'une esquisse des événements dont nous allons nous occuper. Une analyse plus détaillée nous montrera qu'une pression s'exerçait sur Rome dans trois directions différentes. Les pressions qui provenaient de l'occident et de l'orient étaient exclusivement mahométanes; celle du nord, leur résultante, était essentiellement chrétienne. Cette dernière était seule une pression intérieure; les deux autres étaient extérieures. Peu importe l'ordre dans lequel nous les étudiions; la manière dont je veux traiter ce sujet m'engage toutefois à commencer par celle du nord, après quoi j'examinerai successivement celle de l'occident et celle de l'orient.

Il était devenu absolument nécessaire que quelque chose fût fait pour réformer la papauté. Les hommes les plus religieux ne pouvaient plus supporter des crimes tels que ceux que nous avons rappelés dans le chapitre XII. L'esprit qui dirigea ce mouvement de réforme mérite de nous l'attention la plus sérieuse; il est le représentant d'influences qui vont jouer un rôle très important. Dans la suite de l'empereur Othon, qui venait de se décider à mettre fin à tant de scandales, se trouvait Gerbert, ecclésiastique français né en Auvergne. Pendant sa jeunesse, lorsqu'il étudiait à l'abbaye d'Aurillac, il avait attiré l'attention de ses supérieurs; l'un d'eux, le comte de Barcelone l'emmena avec lui en Espagne. Il fréquenta les écoles

mahométanes, où il apprit les mathématiques, l'astronomie et la physique. Il parlait la langue arabe avec autant de facilité que ses nouveaux maitres. Il quitta ensuite Cordoue pour aller vivre à Rome; le contraste de la brillante civilisation et de la science qui régnaient dans la capitale des califes avec l'extrême ignorance et l'immoralité de la cité des papes ne fut point perdu pour lui. Il ouvrit à Reims une école où il enseignait la logique, la musique et l'astronomie; il y expliquait Virgile, Stace, Térence et y introduisit le globe et l'abaque qui passaient alors pour des merveilles. Il s'efforçait constamment de persuader à ses concitoyens que le plaisir d'apprendre l'emporte de beaucoup sur tous les autres. Il observait les étoiles à l'aide de lunettes, inventa une horloge et aussi un orgue à vapeur. Il écrivit un ouvrage de rhétorique. Nommé abbé de Bobblo, il tomba en mésintelligence avec ses moines, et se retira à Rome, puis à Reims, où il continua à diriger son école. Les événements politiques qui accompagnèrent l'élévation de Hugues Capet au trône le mirent encore une fois en relief. Le discours de l'évêque d'Orléans au concile de Reims, discours qui avait été composé par Gerbert, nous montre que son éducation mahométane l'avait déjà conduit à méditer sur l'état des choses dans la chrétienté. « Il n'y a pas un homme à Rome, cela est notoire, assez instruit pour pouvoir être portier; quelle est donc l'audace de celui qui prétend enseigner sans avoir jamais appris? » Il n'hésite pas à faire allusion aux crimes des papes et à leur corruption : « Si les ambassadeurs du roi Hugues, dit-il, avaient pu corrompre le pape et Crescentius, ses affaires auraient pris une autre tournure. » Il

retrace tous les malheurs et tous les forfaits des papes ; comment Jean XII avait fait couper le nez et la langue à Jean le Cardinal ; comment Boniface avait étranglé Jean XIII ; comment Jean XIV avait été condamné à mourir de faim dans les cachots du château Saint-Ange. « Est-ce à de semblables monstres, s'écrie-t-il, pleins de toutes les infamies et vides de toute connaissance, humaine ou divine, que doivent se soumettre tous les prêtres de Dieu, tous ces hommes qui sont célèbres dans le monde entier par leur savoir et la sainteté de leur vie? Le pontife qui se rend ainsi coupable envers son frère, et qui refuse d'écouter les conseils qu'on lui adresse, est un publicain et un pécheur. » « N'est-il pas l'Antechrist? » demande-t-il, comme le feront plus tard les réformés. Il l'appelle « l'homme de péché », « le mystère d'iniquité ». L'expérience qu'il avait acquise au milieu des mahométans donnait une grande force à ses paroles, lorsqu'il disait de Rome : « Elle a déjà perdu tout l'orient ; Alexandrie, Antioche, l'Afrique et l'Asie l'ont abandonnée; Constantinople s'est séparée d'elle, et dans l'intérieur de l'Espagne personne ne sait rien du pape. » « Comment vos ennemis, dit-il encore, prétendent-ils que lorsque vous avez déposé Arnulphe vous auriez dû attendre le jugement de l'évêque romain? Osent-ils dire que son jugement passe avant celui de Dieu, que votre synode a prononcé? Le prince des évêques romains et des apôtres eux-mêmes a proclamé que Dieu doit être obéi plutôt que les hommes, et Paul, le maître des Gentils, a prononcé l'anathème contre celui qui prêcherait une doctrine différente, fût-il lui-même un ange. Parce que le pontife Marcellinus a offert l'encens à

Jupiter, faut-il donc que tous les évêques sacrifient? » Dans tout ceci se manifeste jusqu'à l'évidence un esprit de rébellion, sinon contre la papauté, au moins contre ses iniquités.

Sur ces entrefaites, Gerbert fut nommé archevêque de Reims. Remarquons à cette occasion sa profonde sagacité. Il était urgent d'apaiser le clergé, et peut-être pouvait-on le faire en lui permettant le mariage. Gerbert avait vécu à la cour du calife polygame, dont la famille comptait plus de quarante fils et plus de quarante filles; aussi pouvait-il dire : « Je n'interdis pas le mariage; je ne condamne pas le mariage en secondes noces. Je ne blâme pas ceux qui mangent de la viande. » Non seulement son élection ne fut point confirmée, mais la tortueuse politique du temps le priva encore de l'exercice de ses fonctions épiscopales, et prononça contre lui l'interdit. Le discours du légat romain Léon, qui l'avait condamné, nous fait voir quelle était la nature de son crime, et que Rome avait l'intention de persévérer dans son ignorance et sa superstition; il est aussi pour nous un amusant exemple de l'argumentation ecclésiastique : « Parce que les vicaires de Pierre et leurs disciples ne veulent point avoir pour maîtres un Platon, un Virgile, un Térence, ni chercher leurs maîtres dans la tourbe de ces philosophes, qui s'élèvent jusqu'aux nues comme les oiseaux de l'air, et qui plongent dans les abîmes comme les poissons de la mer, vous dites qu'ils ne sont pas dignes d'être portiers, et cela parce qu'ils ne savent point faire de vers. Saint Pierre est cependant un portier, mais le portier du ciel. » Léon ne nie point la corruption du gouvernement pontifical, mais il la

vertu à sa vengeance, et tendit la coupe empoisonnée au trop confiant empereur, qui ne quitta Rome que pour mourir. Il avait à peine vingt-deux ans. Sylvestre, miné également par les poisons que l'on mêlait en secret à ses aliments, ne tarda point à rejoindre son protecteur dans la tombe. Ses orgues, ses expériences de physique, ses inventions mécaniques, sa naissance étrangère et ses doctrines non orthodoxes confirmèrent l'opinion qu'il s'adonnait à la nécromancie. Toutes les bouches étaient pleines d'histoires de mystères et d'opérations magiques auxquels Gerbert avait pris part. Dans les coins les plus reculés de l'Europe, autour des feux du soir, les paysans, terrifiés par le démon, se racontaient à voix basse que dans le plus secret des appartements du pape était caché un diable nain, qui portait un turban, et qui possédait un anneau à l'aide duquel il pouvait se rendre invisible ou prendre à la fois deux corps différents; qu'à l'heure de minuit d'étranges bruits s'y faisaient entendre, bien que le pape y fût absolument seul; que, lorsqu'il était chez les infidèles d'Espagne, il avait vendu son âme à Satan à condition qu'il le ferait le vicaire du Christ sur la terre, et qu'il était bien clair maintenant que les deux parties avaient été fidèles à leurs engagements. Dans l'intérieur de leurs couvents les moines aux yeux caves murmuraient eux-mêmes sous leur capuce : « Homagium diabolo fecit et male finivit. »

L'état des choses était devenu tel que le mal semblait irremédiable. Les péchés et les crimes des pontifes se retrouvaient dans toutes les classes du clergé. La simonie et le concubinage avaient pris une telle extension que

l'Église était menacée de perdre toute autorité, même sur les esprits les plus grossiers. Partout les dignités ecclésiastiques étaient mises à l'enchère et les prêtres vivaient au milieu d'une famille illégitime. L'Église cependant possédait encore quelques hommes irréprochables, tels que Pierre Damien, qui élevaient leurs voix contre le scandale régnant. C'est lui qui prouva qu'à Milan presque chaque prêtre avait acheté son bénéfice et vivait avec une concubine. Toutes ces immoralités, qui attiraient l'attention des hommes pieux, produisirent bientôt les conséquences que l'on devait en attendre. Il n'y a qu'un pas de la condamnation des mœurs à la critique de la religion. L'esprit humain avait trop marché pour ne pas secouer le joug des anciennes idées. Le dogme de la transsubstantiation alluma l'incendie.

Les premiers Pères de l'Église se plaisaient à insister sur l'harmonie qui existait entre les doctrines chrétiennes primitives et celles de la philosophie grecque. Pendant longtemps cette harmonie entre la foi et la raison fut affirmée, mais quand eurent été introduits l'un après l'autre une série de dogmes mystérieux et entièrement inintelligibles, les matières de la foi durent se séparer de celles de l'intelligence, et il devint nécessaire de subordonner celles-ci aux premières. Les grands intérêts politiques qu'impliquaient ces questions suggérèrent l'idée, et même imposèrent la nécessité de recourir à la puissance civile pour assurer cette subordination des choses de l'intelligence à celles de la foi. Ce fut de cette manière, ainsi que nous l'avons vu, que Constantin le Grand étouffa toute discussion philosophique des questions religieuses, et

Digitized by Google

exigea une foi implicite aux décisions de l'autorité existante. La philosophie se trouva subjuguée et asservie par la théologie. Nous allons voir maintenant comment elle brisa ses chaînes.

Dans la solitude des monastères, tout invitait à la contemplation du monde extérieur ceux des reclus qui étaient las de se contempler eux-mêmes. Ils trouvaient là un champ d'observations sans fin et bien dignes d'exercer leurs facultés. Ils ne pouvaient toutefois faire le premier pas sans se heurter aux décisions établies par l'autorité, et ils se trouvaient en face de cette alternative : procéder secrètement ou se révolter ouvertement. La révolte supposait une première période de recueillement et une seconde période de discussion au grand jour. Ce fut ainsi que le moine allemand Gotschalk, au neuvième siècle, s'occupa du profond problème de la prédestination, et brava les verges, la prison, et la mort pour ses opinions. La présence des Sarrasins en Espagne provoquait incessamment à l'étude de ces questions défendues l'esprit occidental toujours inquiet et avide d'expansion. La philosophie arabe faisait silencieusement son chemin en France et en Europe, et l'on vit plus d'un ecclésiastique, Abélard lui-même, songer à chercher chez les infidèles un refuge contre la persécution.

Le conflit de Gotschalk faisait déjà pressentir les efforts qui allaient être faits pour relever la raison en face de l'autorité. Scot Érigène, qui était employé par Hincmar, archevêque de Reims, avait déjà fait un pèlerinage aux lieux qui avaient vu naître Platon et Aristote, 825. Il nourrissait l'espoir d'unir la philosophie et la religion de la

manière dont le demandaient les ecclésiastiques qui étudiaient en Espagne.

En orient, Érigène avait appris à connaître les doctrines de l'éternité de la matière, et aussi de la création, qu'il confondait avec la Divinité elle-même. Il était donc panthéiste, acceptant les idées orientales d'émanation et d'absorption en ce qui concerne l'âme humaine aussi bien qu'en ce qui concerne toutes les choses matérielles. Dans son ouvrage *de la Nature des choses*, il s'exprime ainsi : « Toutes les choses étaient originairement contenues en Dieu, procédèrent de lui sous les différentes formes qui nous les font reconnaître aujourd'hui, retourneront finalement à lui, et se perdront de nouveau dans la source dont elles sont sorties; ou, en d'autres termes, de même qu'avant que le monde fût créé, il n'y avait d'autre être que Dieu, et que les causes de toutes choses étaient en lui, de même après la fin du monde il n'y aura d'autre être que Dieu, et les causes de toutes choses seront en lui. » Cette absorption ou résolution finale, il l'appelait déification ou théosis. Il allait jusqu'à mettre en doute l'éternité de l'enfer, et disait avec l'emphase des Arabes : « Il n'y a rien d'éternel si ce n'est Dieu. » Dans ces circonstances, il était impossible qu'il n'attirât point sur lui les colères de l'Église.

La doctrine de la transsubstantiation, étant de toutes les doctrines orthodoxes la plus inconciliable avec la raison, fut la première attaquée par les nouveaux philosophes. Ce qui n'était peut-être d'abord qu'une raillerie de la part des mahométans devint le sujet d'une discussion théologique solennelle. Érigène soutint énergiquement la doctrine

des stercoranistes, qui prétendaient qu'une partie des espèces sacramentelles est évacuée hors du corps de la même manière que les résidus des aliments, doctrine que condamnait l'orthodoxie en déclarant que le prêtre peut « faire Dieu », et que les espèces eucharistiques ne sont point soumises à la digestion.

En 1050, Bérenger de Tours vint rallumer la controverse au sujet de la présence réelle. La question avait été formulée par Radbert sous le terme de transsubstantiation, mais il existait de nombreuses divergences d'opinion à l'égard de la nature des espèces consacrées, les uns se contentant de l'interprétation la plus grossière, les autres, s'élevant jusqu'aux notions les plus transcendantes. Radbert et le parti orthodoxe prétendaient que les espèces cessent d'être ce qu'elles étaient pour nos sens et qu'elles deviennent réellement le corps et le sang du Sauveur; Bérenger affirmait au contraire qu'il y a bien en elles une présence réelle, mais que cette présence est d'une nature exclusivement spirituelle. Ces hérésies furent condamnées par plusieurs conciles successifs, et l'alternative fut laissée à Bérenger de mourir ou d'abjurer. Il fit sagement en adoptant ce dernier parti, et plus sagement encore en rentrant dans l'arène dès qu'il eut échappé à ses persécuteurs. Les opinions de Bérenger découlaient en somme de celles d'Érigène; elles trouvèrent accès dans les plus hautes régions ecclésiastiques, et si nous en jugeons par la manière dont Grégoire VII traita l'hérésiarque, il nous est permis de croire qu'il adopta personnellement les doctrines qui venaient d'être condamnées.

C'est surtout dans Pierre Abélard que nous trouvons le

représentant de cet esprit de révolte qui animait l'époque. Sa puissance intellectuelle vraiment extraordinaire suffit pour justifier à nos yeux l'amour d'Héloïse. Dans son oratoire, « le Paraclet », les doctrines de la foi et les mystères de la religion étaient librement discutés, sans qu'aucune question fût trouvée trop profonde ou trop sacrée. A l'instigation du champion de l'orthodoxie, saint Bernard, les censures de l'autorité vinrent frapper les opinions d'Abélard. Ce fut en vain qu'il appela à Rome des décisions du concile de Sens ; saint Bernard était tout-puissant à Rome. « Il mine le système de la foi chrétienne en essayant de comprendre la nature de Dieu à l'aide de la raison humaine. Il s'élève jusqu'au ciel; il descend jusqu'à l'enfer. Rien ne peut lui échapper, ni dans les régions d'en haut, ni dans les abîmes d'en bas. Ses rameaux s'étendent sur toute la surface de la terre. Il se vante d'avoir des disciples à Rome même, et jusque dans le collége des cardinaux. Il entraîne toute la terre à sa suite. Il est donc temps que l'autorité apostolique le réduise au silence. » Tel fut le rapport que le concile de Sens adressa à Rome, 1140.

Ce qui décida la condamnation d'Abélard, ce fut sans doute moins l'accusation portée contre lui pour avoir nié la doctrine de la Trinité, que son assertion de la suprématie de la raison, assertion qui trahissait clairement son intention de secouer le joug de l'autorité. Il était impossible d'enfermer la discussion naissante dans des limites déterminées, et de lui fermer le dangereux terrain de l'histoire ecclésiastique. Abélard, dans son ouvrage intitulé *Sic et Non*, indique les opinions contradictoires

des Pères de l'Église, et montre leur désaccord et leurs divergences au sujet des doctrines les plus importantes, insinuant par là combien il y avait peu d'unité dans l'Église. Son ouvrage suggérait plus de choses encore qu'il n'en disait, et il devait inévitablement attirer sur son auteur les colères de ceux dont il menaçait les intérêts.

De ces discussions sortirent les célèbres doctrines du nominalisme et du réalisme, bien que ces termes par lesquels nous les désignons ne semblent pas avoir été en usage avant la fin du douzième siècle. Les réalistes admettaient que les types généraux des choses avaient une existence effective; les nominalistes, qu'ils n'étaient qu'une abstraction mentale, exprimée par un mot. C'était donc la vieille dispute de la philosophie grecque qui recommençait. Roscelin de Compiègne, 1100, fut le premier des avocats distingués du nominalisme : les idées matérialistes, comme on le devine facilement, ne furent point approuvées par l'Église. A propos de cette même controverse, saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, essaya d'harmoniser la raison et la foi, tout en subordonnant la première à la seconde, et il ne réussit qu'a démontrer une fois de plus la nécessité de soumettre toutes les questions de ce genre aux décisions de l'intelligence humaine.

Deux causes distinctes hâtèrent le développement de la philosophie scolastique, qui date de l'époque d'Érigène; l'inconcevable avilissement dans lequel étaient tombées les choses sacrées en Europe, et le grand exemple donné par les mahométans, qui, par leurs recherches physiques, avaient déjà commencé la carrière qu'ils devaient si bril-

lamment achever. Les universités d'Espagne étaient le rendez-vous des ecclésiastiques de toutes les régions de l'Europe. Pierre le Vénérable, l'ami et le protecteur d'Abélard, était resté très longtemps à Cordoue; il parlait couramment l'arabe et avait traduit le Coran en latin; il nous raconte qu'à sa première arrivée en Espagne il y trouva une foule d'hommes instruits venus d'Angleterre même pour étudier l'astronomie. La plupart des dogmes orthodoxes choquaient trop ouvertement le sens commun pour que des hommes intelligents pussent ne point les répudier. La belle intelligence d'un homme d'État comme Hildebrand pouvait-elle sans se dégrader accepter un instant une doctrine telle que celle de la transsubstantiation? La grande difficulté qu'il rencontrait était de concilier les doctrines déclarées orthodoxes par l'autorité de l'Église avec les suggestions de la raison, ou même simplement avec ce respect pour les choses sacrées qui est dans le cœur de tout homme éclairé. C'est là que nous trouvons l'explication de l'indulgence que l'austère ecclésiastique montra à l'égard de l'hérétique Bérenger. Il comprenait bien qu'il ne pouvait songer à défendre les dogmes matérialisés du temps, et cependant ces dogmes avaient été établis par l'Église comme des vérités absolues. Les choses en étaient venues à ce point, que la raison et la théologie devaient se séparer; les hommes d'État italiens toutefois n'acceptèrent point ce résultat avant d'avoir fait un nouvel effort. Sous leurs auspices, la théologie scolastique, née de la philosophie scolastique d'Érigène et de ses successeurs, chercha une base scientifique au christianisme dans un étrange mélange des

Digitized by Google

saintes Écritures, de la philosophie aristotélique et du panthéisme. Il fallait que l'hérésie fût combattue avec les armes des hérétiques, et qu'une coordination de la raison et de l'autorité s'effectuât. La philosophie scolastique ne tarda pas à envahir toutes les écoles; quelques-unes, l'université de Paris entre autres, acquirent une immense réputation, et de nouvelles écoles s'élevèrent dans différentes villes de l'Europe. Les promoteurs de la nouvelle philosophie avaient atteint leur double but; la scolastique, passant pour une science profonde, forma autour de la théologie comme un immense et impénétrable rempart, et eut encore l'avantage d'ouvrir à l'esprit européen un nouveau champ, où il put exercer ses forces naissantes, sans profit, mais aussi sans danger pour l'état de choses existant. Ainsi fut reculé de quelque temps le jour fatal, où la philosophie et la théologie devaient s'engager dans un conflit mortel. Bérenger avait le premier protesté contre ce principe, que le vote de la majorité d'un concile ou de tout autre corps délibérant, devait être accepté comme établissant une vérité absolue; Hildebrant et ses successeurs le savaient, mais ils avaient sans doute vu aussi que les principes sur lesquels reposait la philosophie scolastique étaient si incertains et si indéterminés, et si infructueux les résultats auxquels elle pouvait conduire, que pendant longtemps encore elle serait impuissante à troubler l'unité des doctrines de l'Église. Qu'avait-elle à s'inquiéter de l'avenir, alors que l'humanité se trouvait condamnée à raisonner incessamment dans le même cercle vicieux, incapable de trouver et même de chercher une issue, satisfaite de la dextérité de ses mou-

vements, et ne se demandant jamais si elle faisait un progrès quelconque.

Là était la difficulté. Les décisions de l'Église étaient déclarées infaillibles et irrévocables; sa philosophie, si on peut lui donner ce nom, était stationnaire, comme toute philosophie basée sur une révélation finale de la Divinité. De l'autre côté était l'esprit occidental, qui s'éveillait et manifestait hautement ses aspirations vers le progrès. De même que l'écuyer, qui craint de ne plus rester maître de son cheval trop fougueux s'il le lance dans la carrière, le force à tourner dans un cercle très étroit jusqu'à ce qu'il ait épuisé son ardeur, de même faut-il guider l'essor désordonné de l'esprit lorsque l'on ne peut le comprimer. Cette politique ne put convenir que pendant un certain temps, et seulement tant que les discussions métaphysiques n'eurent point fait place aux discussions physiques. Il devint alors impossible d'arrêter le mouvement en avant de la société, et à la première grande question qui se présenta, celle de la forme et de la place de la terre, question dangereuse au plus haut point, puisqu'elle impliquait la détermination de la position de l'homme dans l'univers, la théologie éprouva un désastre irréparable. Il n'y avait plus d'autre issue possible qu'un duel à mort entre elle et la philosophie.

Érigène est le véritable fondateur de la scolastique, bien que quelques auteurs aient accordé cette gloire à Roscelin, que nous avons déjà mentionné comme ayant renouvelé la question des universaux de Platon. Après lui, Guillaume de Champeaux ouvrit une école de logique à Paris en 1109, et à partir de cette époque la logique tint

Digitized by Google

le premier rang dans les études de l'université. La naissance des ordres mendiants vint donner une nouvelle impulsion à la scolastique, peut-être, comme on l'a affirmé, parce que ses disputes convenaient bien à leur état d'ignorance; Thomas d'Aquin, le dominicain, et Duns Scot, le franciscain, fondèrent des écoles rivales qui luttèrent pendant trois siècles. En Italie, la scolastique ne prévalut jamais au même degré qu'en France et dans les autres contrées, et elle finit par s'éteindre dès qu'il fut reconnu qu'elle ne pouvait guère avoir d'autre utilité que d'assurer le résultat politique dont nous avons parlé plus haut.

Avec le milieu du onzième siècle s'ouvre une époque capitale pour la papauté et pour l'Europe. Elle est marquée par une tentative de réforme morale dans l'Église, et par les efforts faits pour assurer l'indépendance de la papauté vis-à-vis des empereurs d'Allemagne et des nobles Italiens, ses voisins; le pape n'avait été jusqu'alors qu'un simple officier de l'empereur et souvent la créature de la noblesse qui l'entourait. Elle est marquée également par la conversion des possessions temporelles de la papauté, jusqu'alors indirectes, en possessions absolues; les territoires donnés « à l'Église, au bienheureux Pierre, et à la république romaine, » furent définitivement acquis au premier de ces bénéficiaires à l'exclusion des deux derniers. A mesure que les événements marchèrent, ces diverses questions secondaires tendirent à se confondre, et de leur union naquit la grande lutte des puissances impériale et papale pour la suprématie. La même politique qui avait réussi à priver le peuple romain de toute part à la nomination des papes, et qui avait sécularisé

l'Église en Italie, cette même politique se trouva pendant un certain temps par les croisades maîtresse des ressources matérielles de l'Europe, et fut sur le point d'imposer l'autocratie papale au continent tout entier. Il est indispensable que nous nous arrêtions à ces événements politiques, dont sont sorties des conséquences intellectuelles de la plus haute importance.

Le second concile de Latran, sous Nicolas II, consacra définitivement l'élection des papes par les cardinaux. Ce fut là une immense révolution. Ce fut ce même concile qui posa à Berenger le choix entre la mort ou l'abjuration. Il y avait alors à cette époque trois puissances engagées en Italie : la puissance impériale, le parti de l'Église, et la noblesse italienne. La dernière était celle qu'il était le plus urgent de contenir; comme la plus voisine, elle demandait une vigilance sans relâche; aussi Hildebrand avait-il engagé les papes, ses successeurs immédiats, à se servir des Normands établis dans le sud de la Péninsule. Ils avaient répondu à l'appel et avaient dévasté les terres des nobles italiens. Les difficultés de leur situation conduisirent donc les papes à reprendre leur ancienne politique et à rechercher la protection des Normands, comme autrefois ils avaient recherché celle des rois francs. Mais, au milieu des dissensions et des désordres du temps, une grande figure se dessinait, celle d'Hildebrand, qui, avec une abnégation presque surhumaine, négligea plusieurs fois l'occasion de se faire pape. A la mort d'Alexandre II, il jugea son heure venue et se laissa élever au pontificat, 1073.

Hildebrand était à peine devenu le pape Grégoire VII,

Digitized by Google

qu'il procéda énergiquement à la mise à exécution de la politique qu'il avait préparée pendant les pontificats de ses prédécesseurs. A beaucoup d'égards les temps étaient propices. Les vies irréprochables des papes allemands avaient jeté un voile d'oubli sur les crimes des papes italiens qui les avaient précédés. Hildebrand s'appliqua avec une fermeté impitoyable à arracher tout vestige de simonie et de concubinage dans le clergé. Avant d'avoir mené à bonne fin cette grande tâche, il ne pouvait espérer l'accomplissement de son grand projet, l'établissement en Europe d'une autocratie ecclésiastique avec le pape à sa tête et le clergé indépendant de la puissance civile, et dans sa personne et dans ses propriétés ; il était manifeste aussi que, toutes considérations morales mises à part, la suprématie de Rome dans un tel système impliquait le célibat du clergé. Si le mariage était permis à l'ecclésiastique, comment l'empêcher de transmettre comme une possession héréditaire la richesse et les dignités qu'il auraient obtenues ? Dans un tel état de choses, le gouvernement central de Rome avait nécessairement tous les désavantages au profit des intérêts locaux d'un individu, surtout si plusieurs individus pouvaient combiner leurs efforts et poursuivre en commun des intérêts semblables. Combien, au contraire, serait avantageuse la position de Rome, si tout était à attendre d'elle, combien avantageuse au point de vue de son influence sur le sentiment public, si toute transmission de père à fils était absolument interdite, et si la carrière était librement ouverte à chacun. quel que fût son rang dans la société. Il était d'une importance capitale pour l'Église qu'un homme eût à atten-

dre son avancement d'elle seule et non de ses ancêtres. C'étaient incontestablement là les hommes qui serviraient le plus fidèlement ses intérêts dans les épreuves auxquelles elle était perpétuellement exposée.

Grégoire VII se mit à l'œuvre. Le synode tenu à Rome la première année de son pontificat dénonça le mariage des prêtres, déclarant en outre que la condition essentielle de l'efficacité des sacrements était qu'ils fussent administrés par des mains pures ; il faisait ainsi tous ceux qui communiaient complices du crime de leur pasteur. Prévoyant l'opposition qui ne manquerait point de se produire, il mit à exécution le plan politique qu'il avait conseillé à ses prédécesseurs, et se concilia les Normands du sud de l'Italie, bien qu'il n'hésitât pas à leur résister à l'aide de la comtesse Mathilde, lorsqu'ils osaient toucher aux possessions de l'Église. C'était dans ce but qu'il avait déjà approuvé l'invasion de l'Angleterre par les Normands de Guillaume le Conquérant. Il avait envoyé à Guillaume une bannière consacrée et un cheveu de saint Pierre, et l'avait autorisé à remplacer par des Normands des évêques et autres dignitaires saxons.

La papauté n'oubliait point combien elle avait gagné, trois siècles plus tôt, au changement de la dynastie des Francs, et ce fut ainsi que la politique d'une ville italienne laissa des traces indélébiles dans l'histoire d'Angleterre. Hildebrand comprit qu'il aurait besoin de l'épée des Normands d'Italie pour réaliser ses projets, et il n'hésita pas à sanctionner le renversement de la dynastie saxonne afin d'être plus sûr de la fidélité de cette épée. Sans l'assentiment du pape, les Normands n'auraient jamais pu

consolider leur puissance en Angleterre; ils n'auraient même pu s'y maintenir.

De ces actes de la papauté sortit le conflit avec les empereurs d'Allemagne au sujet des investitures. L'évêque de Milan, qui, paraît-il, s'était parjuré dans la querelle qu'avait soulevée la question du concubinage, avait été excommunié par Alexandre II. Le conseil impérial avait nommé à sa place un certain Godefroy; le pape de son côté lui avait déjà donné un successeur. Alexandre avait alors sommé l'empereur de comparaître devant lui pour s'être rendu coupable de simonie et avoir accordé des investitures sans son approbation. Pendant que l'affaire était en litige, Alexandre mourut, mais Grégoire la reprit. Un synode, convoqué par lui, déclara que celui qui accepterait l'investiture d'un laïque serait excommunié, ainsi que celui qui la lui aurait conférée. La papauté alléguait que l'investiture par les laïques constituait une usurpation de ses droits, et qu'elle conduirait à la nomination d'hommes indignes et ignorants; mais, en réalité, elle ne songeait qu'à l'accroissement de sa propre puissance, et elle voulait faire de Rome la source de tous les avantages. Grégoire, en agissant ainsi, s'était donc acquis trois antagonistes : la puissance impériale, les nobles italiens, et le clergé marié. Ce dernier, exaspéré et ne connaissant plus de scrupules, combattit Grégoire avec ses propres armes, et alla jusqu'à le calomnier au sujet de ses relations avec la comtesse Mathilde. On le soupçonna aussi d'avoir pris part à l'attentat commis à Rome par la noblesse.

Pendant la nuit de Noël, 1075, par une pluie torren-

Digitized by Google

tielle et tandis que le pape administrait la communion, une troupe de soldats envahit l'église, s'empara de la personne de Grégoire, déchira ses vêtements, et le maltraita; il fut ensuite placé à cheval derrière l'un des soldats et entraîné dans un château fort, d'où la populace le tira par la force. Sans se laisser ébranler un instant, l'indomptable pontife recommença la lutte, et somma Henri de venir à Rome rendre compte de ses méfaits, le menaçant d'excommunication s'il ne comparaissait point au jour fixé. A l'instigation du roi, un synode fut aussitôt rassemblé à Worms; le pape fut accusé de mener une vie licencieuse, de s'adonner à la nécromancie, accusé aussi de corruption, de meurtre, de simonie et d'athéisme, et une sentence de déposition fut prononcée contre lui. Grégoire, de son côté, assembla le troisième concile de Latran, 1076, plaça le roi Henri sous l'interdit, releva ses sujets de leur serment d'allégeance, et le déposa. En même temps furent publiées une série de constitutions, qui définissaient nettement les nouvelles bases du système papal. Elles établissaient : « que le pontife romain peut seul être appelé universel; que seul il a le droit de déposer des évêques; que ses légats ont la préséance sur tous les évêques dans les conciles généraux; qu'il peut déposer des prélats absents; que le droit de porter les ornements impériaux lui appartient exclusivement; que les princes sont tenus de baiser ses pieds, et les siens seulement; qu'il a le droit de déposer les empereurs; qu'aucun synode ou concile assemblé sans son assentiment ne peut être appelé général; qu'aucun livre ne peut être appelé canonique sans son autorisation; que ses sen-

tences ne peuvent être annulées par personne, mais qu'il peut annuler les décrets de tous; que l'Église romaine a été, est, et continuera à être infaillible; que quiconque ne pense point comme elle cesse d'être chrétien catholique, et que les sujets peuvent être relevés de leur serment d'allégeance envers de mauvais princes. » Une puissance qui proclame de telles prétentions touche à son apogée.

Alors se manifesta hautement la supériorité du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel. La querelle avec Henri continua; après une lutte désespérée et d'inutiles intrigues pour attirer à lui les Normands, il se vit contraint de se soumettre et de traverser les neiges des Alpes au plus fort de l'hiver pour aller demander l'absolution à son ennemi. Ici se place la scène de Canossa : pendant trois jours du mois de janvier, 1077, on vit un pénitent entièrement vêtu de blanc, souffrant le froid et la faim, attendre dans la neige et à la porte du temple le pardon et l'absolution de l'inexorable pontife; ce pénitent était le souverain de l'Allemagne. Puis vint l'émouvante scène du sacrement; le pontife aux cheveux blancs demanda au ciel de le frapper de mort sur la place s'il n'était pas innocent de tous les crimes dont on l'avait accusé, et il défia le coupable monarque de faire comme lui.

On ne peut méditer sur ces intéressants événements sans que deux conclusions très importantes s'imposent à l'esprit. La manière de penser avait changé dans les trois derniers siècles, et cela dans l'Europe entière; les idées qui avaient surgi, les doctrines qui étaient nées et celles qui avaient été discutées, la politique qui avait été conçue

et essayée ; tout, en un mot, marquait une avance sur le passé. Le progrès intellectuel avait été considérable, chez le clergé aussi bien que dans la classe laïque. On voit aussi pendant cette période se dessiner nettement le caractère spécial de la papauté : elle est purement humaine, et elle est une création de la politique humaine. L'outrage qu'eut à subir Hildebrand montre combien ce pouvoir était faible à son centre, tout en s'exerçant efficacement dans un cercle très étendu, comme le prouve sa victoire sur Henri. Les forces naturelles diminuent d'intensité avec l'accroissement de la distance ; celle-ci, qui était une force surnaturelle, manifesta une propriété toute contraire.

Grégoire était arrivé à ses fins. Non seulement il avait repoussé l'attaque du nord, mais encore il avait établi la suprématie du pouvoir ecclésiastique sur le pouvoir temporel, suprématie qu'il maintint avec une inflexible fermeté et au prix d'une guerre civile en Allemagne. Mais, s'il était ainsi inexorable en tout ce qui concernait ses intérêts temporels, il y a quelque raison de soupçonner que le doute trouvait place dans ses croyances théologiques. Dans la guerre entre Henri et son rival Rodolphe, la politique de Grégoire lui conseilla d'abord la neutralité. Il s'occupait alors personnellement de la controverse eucharistique, étroitement lié avec Bérenger, qui vécût toute une année auprès de lui. Il ne jugea même point indigne de lui de faire connaître publiquement, pour venir en aide à son hérétique compagnon, une vision dans laquelle la vierge Marie lui avait attesté l'orthodoxie de Bérenger ; les choses allèrent si loin qu'un synode d'évê-

Digitized by Google

ques osa le condamner comme partisan de Bérenger et comme nécromancien. Lors de l'élection de Gilbert de Ravenne comme antipape, Grégoire, poussant sans hésitation ses principes jusqu'à leurs dernières conséquences, attaqua la royauté comme une infâme et diabolique usurpation, et comme une infraction à l'égalité des droits des hommes. Sur quoi, Henri résolut de le renverser ou de succomber lui-même; il descendit de nouveau en Italie, 1081, et mit le siége devant Rome. Ce fut en vain que la comtesse Mathilde déploya plus que le dévoûment d'une fidèle alliée pour secourir l'assiégé. La cité se rendit à Henri, le jour de Noël, 1084. Il y fit son entrée avec l'antipape, et reçut de lui la couronne impériale. Les alliés de Hildebrand, les Normands, finirent par arriver en force. L'empereur fut contraint à la retraite. Les Normands prirent la ville par surprise et délivrèrent Grégoire, prisonnier dans le château Saint-Ange. Une scène affreuse s'ensuivit. Quelques conflits entre les citoyens et les Normands eurent pour conséquence une bataille générale dans les rues, et Rome fut pillée, saccagée et mise à feu. Les rues, les églises et les palais ne furent bientôt plus qu'un immense monceau de cendres fumantes. Des milliers de personnes furent massacrées. Les Sarrasins, qui abondaient dans l'armée des Normands, étaient enfin dans la Cité éternelle, et ce qui est horrible à dire, ils y étaient à titre de mercenaires du vicaire du Christ! Des femmes de tout âge et des nonnes subirent les derniers outrages; des milliers d'hommes, de femmes et d'enfants furent emmenés et vendus comme esclaves. Rome, en un mot, fut traitée comme une ville prise d'assaut. Consterné, le

pontife quitta sa capitale en ruines avec ses libérateurs infidèles, et se retira à Palerme, où il mourut en 1085.

Il était mort depuis dix ans à peine que la papauté inaugura une nouvelle politique, qui devint plus féconde pour elle que tous les efforts de Grégoire. Un pape français, Urbain II, institua les croisades. Impopulaire en Italie, peut-être à cause de son origine étrangère, il excita ses compatriotes à aller reconquérir la Terre Sainte. Commençant comme l'avaient fait plusieurs de ses prédécesseurs, il intervint dans une querelle entre Philippe de France et sa femme, et prit le parti de cette dernière; l'expérience avait prouvé que c'était toujours le parti le plus sage pour un pape. Bientôt, toutefois, il dut vouer son attention à une affaire plus importante que cette querelle domestique. Il semble que l'idée d'une croisade européenne ait été pour la première fois conçue et approfondie par Gerbert, à qui elle avait sans doute été suggérée par l'expérience qu'il devait à son séjour chez les mahométans. La première année de son pontificat, il écrivit au nom de l'Église de Jérusalem une épître qui s'adressait à toute la chrétienté, et où il exhortait les soldats chrétiens à la secourir, soit par leurs armes, soit par leur argent. La même idée avait plus tard occupé Grégoire VII. Depuis un grand nombre d'années les pèlerinages à la Terre Sainte étaient devenus chaque jour plus fréquents; un important trafic de reliques s'était établi entre elle et l'Europe; tout récemment encore, de toutes les régions de l'Europe, des foules de fidèles s'étaient dirigées vers Jérusalem pour aller assister aux grandes assises dont on croyait trouver la prophétie dans l'Écri-

ture, et qui devaient bientôt se tenir dans la vallée de Josaphat. Les mahométans avaient cruellement maltraité les pieux pèlerins, incapables qu'ils étaient de comprendre le but de leur étrange voyage; ils sentaient peut-être aussi la nécessité de mettre un terme à l'apparition de ces innombrables multitudes. Pierre l'Ermite avait été témoin de la barbarie avec laquelle étaient traités ses frères chrétiens, et des abominations commises en Terre Sainte par les infidèles; il souleva l'Europe et la fanatisa par ses prédications; et Urbain, au concile de Clermont, 1095, sanctionna la guerre sainte. « Dieu le veut, » tel fut le cri unanime du concile et du peuple. Le 25 avril. un des phénomènes périodiques de la nature, une pluie d'étoiles filantes, se produisit avec un éclat extraordinaire; le concile y vit un avertissement du ciel, qui invitait les chrétiens à se précipiter aussi vers l'Orient. Nous pouvons voir par cet incident combien il y avait peu d'inspiration vraie dans ces assemblées ecclésiastiques où régnaient l'ignorance et la violence; leur véritable nature se révèle dès qu'on peut les soumettre à un examen scientifique. Comme exercice préparatoire aux croisades, une épouvantable persécution eut lieu contre les juifs de France, et des milliers de ces malheureux expièrent par la mort et de cruelles tortures les crimes que leurs ancêtres avaient commis à Jérusalem plus de mille ans auparavant.

Il n'entre point dans mon plan de donner un récit détaillé des croisades. C'est assez de dire que la croisade d'Urbain eut une issue non seulement désastreuse, mais hideuse même, au moins en ce qui regarde la populace

ignorante conduite par Pierre l'Ermite et Gauthier Sans-Avoir. Le clergé avait cependant promis la protection de Dieu à tous ceux qui iraient le secourir, une large rémunération de leur piété en ce monde, et le bonheur céleste dans l'autre monde.

Les expéditions mieux organisées qui suivirent bientôt la première amenèrent la prise de Jérusalem, le 15 juillet 1099. Là où l'on voyait naguère le pacifique et solitaire pèlerin demander son chemin, son bâton à la main, portant sa besace et sa coquille de Saint-Jacques, c'étaient aujourd'hui des bandes qui se ruaient en désordre, sans discipline, sans organisation, et attendant tout de la Providence divine; les longues et lugubres lignes d'ossements blanchis qui marquaient la route de l'Orient à travers la Hongrie attestaient combien les choses avaient changé. L'avant-garde des croisades consistait en deux cent soixante-quinze mille hommes, accompagnés de huit chevaux, et précédés par une chèvre ou une oie, dans laquelle, disait-on, était entré le Saint-Esprit. Poussée au désespoir par la déception et la famine, cette multitude désordonnée, qui dans son ignorance voyait Jérusalem dans toutes les villes où elle arrivait, mit la main sur tout ce qu'elle rencontra sur son chemin. Le vol, le meurtre et l'incendie marquaient chacun de ses pas. Plus d'un demi-million d'hommes périrent dans la première croisade. Elle fut beaucoup plus désastreuse que la retraite de Moscou.

Au point de vue militaire, toutefois, la première croisade remplit son objet. La prise de Jérusalem, comme il est facile de le conjecturer, fut accompagnée d'atrocités

qui confondent l'imagination. Quel contraste avec la conduite des Arabes! Lorsque le calife Omar prit Jérusalem, en 637, il y fit son entrée à cheval, aux côtés du patriarche Sophronius, et s'entretenant avec lui des antiquités de la ville. Surpris par l'heure de la prière dans l'église de la Résurrection, il refusa d'y faire ses dévotions, et se mit à prier sur les marches de l'église de Constantin, disant au patriarche que s'il avait agi autrement les musulmans auraient plus tard enfreint le traité sous prétexte d'imiter son exemple. Que se passa-t-il au contraire à la prise de la cité par les croisés? Des enfants eurent le crâne brisé contre les murs; d'autres furent jetés par les créneaux; toutes les femmes que l'on put saisir furent violées; des hommes furent brûlés vifs, et d'autres mis en pièces pour vérifier s'ils avaient réellement avalé de l'or; les juifs furent chassés dans leur synagogue et là brûlés en masse; près de soixante et dix mille personnes furent massacrées, et l'on vit le légat du pape « prendre part au triomphe. »

Les politiques qui les premiers avaient projeté ces guerres espéraient qu'elles apporteraient un remède aux divisions des Églises grecque et latine, et qu'elles auraient pour résultat l'établissement d'une république européenne sous la présidence spirituelle du pape. A cet égard, elles échouèrent complétement. Il n'est même pas certain que les papes, personnellement, aient jamais eu une foi bien vive en leur succès. Toutefois, si elles ne répondirent point à ce que l'on en attendait à l'origine, elles donnèrent, d'une manière indirecte, une merveilleuse impulsion au développement de la puissance papale. Sous

tous les prétextes plausibles qui s'offrirent à eux, les papes acquirent un contrôle absolu sur la personne de chaque chrétien, depuis le plus grand jusqu'au plus humble. Une fois la croix prise, le pouvoir civil perdait toute action sur le croisé; il devenait l'homme de l'Église. Ce fut sous les mêmes prétextes aussi que l'Église s'arrogea insensiblement le droit de lever des subsides dans toutes les régions de l'Europe; le clergé lui-même devait y contribuer. La papauté détourna ainsi les ressources de toutes les nations, les plus éloignées même, vers un but qu'aucun homme ne pouvait condamner sans s'attirer l'accusation d'infidélité et d'athéisme. L'argent de l'Europe affluait en Italie. Ces taxes imposées aux chrétiens de toutes les nations ne constituaient point la seule source des immenses richesses qu'amassa l'Église; elle sut aussi profiter du bas prix auquel les terres se vendirent tant que dura l'aveuglement de la chrétienté. Une foule de propriétés se trouvèrent jetées sur le marché, et l'Église se présenta presque seule comme acheteur. D'immenses domaines lui furent également abandonnés par des pécheurs imbéciles et par ceux qui, sur le point de mourir, voulaient assurer le salut de leur âme. Toutes choses considérées, l'issue des croisades, bien que différente de celle que leurs promoteurs en espéraient, fut donc singulièrement avantageuse pour l'Église, puisqu'elle lui assura une prépondérance qu'elle n'avait jamais eue auparavant.

Dans la lutte qu'ils soutinrent contre les empereurs d'Allemagne, jamais les papes ne se préoccupèrent de la nature des moyens auxquels ils eurent recours. Ils poussèrent le prince Henri à la révolte contre son propre

père, leur grand antagoniste, et quand il l'eut jeté en prison et privé du nécessaire, ils intervinrent, non pour le contenir, mais pour l'exciter encore. Leur vengeance ne s'arrêta même point devant la tombe de leur ennemi. Après que le vieil empereur, le cœur brisé, eut été délivré de ses tortures, et que l'évêque de Liége lui eut rendu les derniers honneurs, ce dernier fut sur-le-champ excommunié et contraint d'exhumer le corps. Ce sont là des crimes qui révoltent la nature humaine; ils ne pouvaient demeurer impunis. Ce même prince Henri, devenu Henri V, fut forcé par les circonstances de continuer la politique de son père, et de se refuser à renoncer à son droit de conférer les investitures. Il marcha sur Rome, et à la pointe de l'épée contraignit son adversaire, le pape Pascal II, à abandonner toutes ses possessions et ses prérogatives royales; il le contraignit également à le couronner empereur, mais non sans que le pontife eût été humilié, emprisonné et condamné par son propre parti.

Rome semblait marcher à sa ruine, et elle eût été inévitablement perdue si un secours ne lui était venu de l'extérieur avec Bernard, de Clairvaux, que l'Europe regardait comme le dompteur d'hérésies, théologiques et politiques. Il avait été le disciple de Guillaume de Champeaux, le rival malheureux d'Abélard, et sa haine pour Abélard était religieuse autant que personnelle. C'était un faiseur de miracles, bien que quelques-uns de ses miracles nous fassent sourire aujourd'hui; un jour qu'il avait excommunié les mouches qui infestaient une église, elles tombèrent mortes sur le sol et on les enleva par corbeilles pleines. Ses ouvrages ne sont point scientifiques, mais

pleins d'onction. Il ne pouvait tolérer le principe fondamental de la philosophie d'Abélard, l'assertion de la suprématie de la raison. Ce fut lui qui accusa et punit Arnauld de Brescia, qui avait transporté ce principe dans le domaine politique, et déclaré que les richesses et la puissance des ecclésiastiques étaient incompatibles avec leur profession. Bernard prêcha une nouvelle croisade, assurant l'efficacité de son éloquence par des miracles qui passaient pour ne le céder en rien à ceux de Notre Sauveur, et promettant le paradis et le bonheur dans cette vie à quiconque tuerait un infidèle. Cette seconde croisade fut conduite par des rois; quelques femmes fanatiques y prirent même part, couvertes de l'armure des guerriers; mais elle finit par des désastres.

Il était réservé au seul Anglais qui arriva jamais au pontificat de rendre à Rome le châtiment qu'elle avait si souvent infligé à autrui. Nicolas Breakspair, Adrien IV, mit la Cité éternelle sous l'interdit, renversant ainsi la république qu'avaient élevée les partisans d'Arnauld de Brescia. Il fut en cela grandement aidé par le changement survenu dans l'opinion générale des habitants de Rome, qui avaient reconnu à leurs dépens qu'il était plus avantageux pour leur cité d'être le centre de la chrétienté que le siége d'un fantôme de république. En retour de son couronnement par Adrien, Frédéric Barberousse consentit à livrer Arnauld de Brescia à l'Église. Dès qu'elle eut entre les mains son plus grand ennemi, elle se hâta de le mettre à mort, et trop pressée pour respecter la coutume qui voulait qu'il fût livré au bras séculier, elle le frappa de sa propre main. Sept siècles se sont écoulés, et le

sang d'Arnauld de Brescia crie encore vengeance. Malgré une nouvelle croisade, la troisième croisade, les choses allèrent de mal en pis en Terre Sainte. Saladin avait repris Jérusalem, 1187. Barberousse se noya dans une rivière en Pisidie. Richard d'Angleterre fut traîtreusement jeté en prison, et le pape n'intervint point en faveur de ce brave soldat de la croix. Pendant ce temps, les empereurs d'Allemagne avaient acquis la Sicile par un mariage, événement qui devait jouer un rôle important dans l'histoire de l'Europe; il arriva en effet qu'à la mort de l'empereur Henri VI à Messine, son fils Frédéric, un enfant âgé de deux ans à peine, fut laissé dans cette île pour y être élevé. Nous verrons bientôt quelles conséquences sortirent de là.

Si nous passons en revue les événements exposés dans ce chapitre, nous voyons que l'idolâtrie et l'immoralité dans lesquelles Rome était tombée avaient fini par se trouver unies à des intérêts matériels assez persistants pour assurer la perpétuation de cette idolâtrie et de cette immoralité; nous voyons encore que la Germanie convertie insistait sur une réforme, et qu'elle commença contre le système italien une attaque morale, qu'elle essaya de faire réussir en appelant à son aide la puissance civile. Cette attaque fut, à proprement parler, purement morale, l'élément intellectuel qui s'y mêla provenant d'une influence de l'occident, l'influence arabe, ainsi que nous le verrons dans le chapitre suivant. Dans la résistance que la papauté lui opposa, non seulement elle fut victorieuse, mais encore elle devint capable de rendre les coups qui lui avaient été portés : elle écrasa les empereurs d'Allemagne, et fut

Digitized by Google

même sur le point de constituer une autocratie européenne avec le pape à sa tête. Ce sont ces événements qui marquent le commencement de la Réforme, bien que des circonstances soient intervenues, qui en retardèrent l'accomplissement jusqu'à l'époque de Luther. Nous voyons maintenant se dessiner de plus en plus clairement l'attitude de résistance que l'Église, par ses intérêts matériels, se trouva forcée de reprendre à l'égard du progrès intellectuel. Le sujet que nous traitons restera donc inachevé jusqu'à ce que nous ayons parlé des influences mahométanes qui s'exercèrent en occident et en orient.

Digitized by Google

CHAPITRE XVI

L'AGE DE FOI EN OCCIDENT (SUITE)

Pendant ce temps, une nouvelle influence était née en occident, qui exerçait sa pression sur le système italien. Elle était due à la présence des Arabes en Espagne. Il est donc nécessaire de rappeler les circonstances dans lesquelles s'étaient faites l'invasion et la conquête de cette contrée par les Arabes, et de comparer leur état social et intellectuel avec celui de la chrétienté à la même époque.

C'est à peine si l'on peut dire que les habitants de l'Europe étaient sortis de l'état sauvage : leurs personnes étaient malpropres et leurs esprits plongés dans les ténèbres ; ils habitaient des huttes, où des joncs sur le sol et des nattes de paille sur les murs étaient des marques de richesse ; leur misérable nourriture se composait de fèves, de vesces, de racines, et même d'écorces d'arbres ; ils avaient pour vêtements des peaux, la plupart du temps non préparées, vêtements qui duraient indéfiniment, mais bien

Digitized by Google

peu faits pour contribuer à la propreté du corps; toute la pompe de la royauté était dans l'équipage du souverain, un char traîné par deux bœufs dont la marche était accélérée par l'aiguillon des serfs qui suivaient à pied, les jambes enveloppées de paille; l'Européen, tout entier à sa dévotion, croyait à toutes les grossières impostures qui trouvaient place dans une religion dégénérée et avilie, aux miracles des châsses et des reliques, tandis que les ecclésiastiques ne songeaient qu'à satisfaire leur ambition et à se disputer le pouvoir. Laissons cette barbarie dont le spectacle afflige l'esprit, et tournons-nous vers l'extrémité sud-ouest du continent, où sous des auspices tout différents allait bientôt rayonner la lumière.

Mais il faut ici que je remonte à quatre siècles en arrière, et que je reprenne l'exposition du mouvement arabe, que j'ai laissée à la conquête de l'Afrique.

Parlons donc des circonstances qui amenèrent la conquête de l'Espagne par les Arabes. Dans cette contrée la religion arienne avait été supplantée par la religion orthodoxe, qui n'avait point manqué de persécuter comme à son ordinaire. Depuis l'époque de l'empereur Adrien, qui avait déporté cinquante mille familles juives en Espagne, la race juive s'y était singulièrement accrue, et, comme il est facile de le deviner, elle était traitée sans pitié par les orthodoxes. Tout récemment quatre-vingt-dix mille individus venaient d'être forcés au baptême et d'être placés sous le joug de cette atroce loi catholique, qui voulait que ceux qui avaient une fois été baptisés restassent pour toujours fidèles à l'Église. La monarchie des Goths était élective, et Roderic venait de monter sur le trône au pré-

Digitized by Google

judice des héritiers de son prédécesseur. Les Goths avaient l'habitude d'envoyer leurs enfants à Tolède pour y faire leur éducation. C'est ainsi qu'y résidait alors une jeune fille d'une beauté extraordinaire, la fille du comte Julien, gouverneur de la ville de Ceuta en Afrique. Le roi Roderic en devint passionnément amoureux, et n'ayant pu la convaincre par la persuasion, il recourut à la violence. La jeune fille parvint à informer son père de ce qui était arrivé. « Par le Dieu vivant, s'écria le comte dans son désespoir, je serai vengé. » Dissimulant sa colère, il s'embarqua pour l'Espagne, et se rendit à Tolède, où il s'entendit avec Oppas, évêque de la cité, et plusieurs autres ecclésiastiques mécontents. Il réussit aussi à tromper les soupçons de Roderic et à emmener sa fille. Il se mit alors en relation avec l'émir Musa ; il lui proposa de tenter la conquête de l'Espagne et de se mettre lui-même à la tête de l'entreprise. Le calife consentit. Tarik, lieutenant de l'émir, traversa le détroit avec l'avant-garde de l'armée. Il débarqua sur le rocher, qui en mémoire de son nom a été appelé Gibraltar, avril 711. Une bataille s'ensuivit : une partie des troupes de Roderic passèrent avec l'archevêque de Tolède aux Arabes, et le reste de l'armée s'enfuit frappé d'une terreur panique. Dans la déroute, le roi Roderic lui-même se noya dans les eaux du Guadalquivir.

Tarik s'avança rapidement vers le nord, et fut bientôt rejoint par son supérieur, l'émir Musa, qui n'avait peut-être point vu sans jalousie les succès de son lieutenant. Comme le disent les historiens arabes, le Tout-Puissant leur livra les idolâtres et leur donna victoire sur victoire.

A mesure que les villes tombaient devant eux, ils les confiaient aux Juifs, dont la soif de vengeance avait beaucoup contribué au succès de la conquête, et en qui ils pouvaient avoir toute confiance. Les Arabes ne s'arrêtèrent point avant d'avoir franchi la frontière de la France et d'être arrivés sur le Rhône. L'intention de Musa était de traverser tout le continent jusqu'à Constantinople, et de soumettre en passant les Francs, les Germains et l'Italie. Il semblait alors impossible que la France échappât au sort de l'Espagne ; et, si elle succombait, la menace de Musa se réalisait inévitablement : il prêcherait l'unité de Dieu dans le Vatican même. C'est alors que s'éleva une querelle entre lui et Tarik, qui fut mis en prison et même fouetté. Ce dernier ne manquait point d'amis qui ne restèrent point inactifs à la cour de Damas. Le calife Walid dépêcha un envoyé à Musa pour lui ordonner de renoncer à son entreprise et de revenir en Syrie se disculper des accusations qui pesaient sur lui. Musa corrompit l'envoyé et continua à s'avancer. Le calife courroucé lui envoya un second messager, qui l'arrêta par la bride de son cheval en face des mahométans et des chrétiens et à la tête de ses troupes. Le conquérant de l'Espagne fut forcé de retourner en Syrie. Il fut jeté en prison, condamné à une amende de deux cent mille pièces d'or et fouetté en public. Ce fut à grand'peine qu'il sauva sa vie. Suivant une tradition qui rappelle celle de Bélisaire, Musa fut exilé, et, réduit à vivre d'aumônes, il finit ses jours dans le chagrin et la misère.

Ce sont ces dissensions qui éclatèrent entre les chefs arabes, bien plus que l'épée de Charles Martel, qui empé-

Digitized by Google

chèrent la France de devenir mahométane. Leurs historiens avouent les désastres de la bataille de Tours, dans laquelle fut tué Abdérame; ils appellent les plaines dans lesquelles elle se livra la Place des martyrs; mais leurs relations sont en désaccord complet avec celles des auteurs chrétiens, qui affirment qu'elle coûta la vie à 375,000 mahométans et à 1,500 chrétiens seulement. Leur défaite ne fut point si désastreuse, puisque quelques mois après ils purent reprendre leur marche en avant et ne furent arrêtés que par les dissensions qui éclatèrent de nouveau entre eux, non seulement en Espagne parmi les chefs de l'armée, mais en Asie même parmi les prétendants au califat.

A la chute de la dynastie Ommiade, Abdérame, qui appartenait à cette famille, s'enfuit en Espagne; la contrée qu'il avait conquise le reconnut pour son souverain. Il fit de Cordoue le siége de son gouvernement. Abdérame ne prit d'autre titre que celui d'émir, ce que firent également ses successeurs immédiats par respect pour le calife qui résidait à Bagdad, la capitale de l'Islam. Comme lui, ils mirent leur gloire à protéger et à encourager les lettres et les sciences. Abdérame consolida sa puissance par une alliance avec Charlemagne.

Les Arabes étaient à peine solidement établis en Espagne, qu'ils commencèrent leur brillante carrière. Adoptant le principe qui était devenu la règle politique des croyants en Asie, les califes de Cordoue se firent les protecteurs déclarés de la science, et donnèrent l'exemple d'un raffinement qui contrastait singulièrement avec la grossière simplicité des princes européens. Sous leur

administration, Cordoue parvint au plus haut point de prospérité; elle renfermait plus de deux cent mille maisons et plus d'un million d'habitants. Après le coucher du soleil on pouvait y parcourir dix milles en ligne droite à la lueur des lampes placées dans les rues. Sept cents ans plus tard l'éclairage public était encore inconnu à Londres. Ses rues étaient bien pavées. Des siècles devaient encore s'écouler avant qu'on pût à Paris franchir le seuil de sa maison un jour de pluie sans avoir de la boue jusqu'à la cheville. Cordoue avait des rivales dignes d'elles dans Grenade, Séville et Tolède. Les palais des Califes étaient splendidement décorés. Ils pouvaient bien abaisser un regard de mépris sur les misérables demeures des souverains de Germanie, de France et d'Angleterre, qui n'étaient presque que des étables sans cheminées, sans fenêtres, avec une simple ouverture dans le toit par où s'échappait la fumée comme dans les wigwams de certains Indiens. Les mahométans d'Espagne avaient apporté avec eux tout le luxe et tout le faste de l'Asie. Leurs demeures se profilaient sur la voûte bleue du ciel, ou se cachaient au milieu des bois. On y voyait des balcons de marbre poli; des jardins suspendus où fleurissait l'oranger; des retraites ombragées qui invitaient au sommeil pendant la chaleur du jour; des cours ornées de cascades; des salles de repos, dont les voûtes étaient d'or et de verre colorié, et où des courants d'eau entretenaient une fraîcheur constante; partout sur le sol et sur les murailles, de délicieuses mosaïques. Ici, une fontaine dont l'eau limpide jaillissait en gerbes étincelantes, et en retombant doucement dans un bassin sonore pro-

duisait un mystérieux murmure; là, des appartements où en été des appareils de ventilation envoyaient l'air frais de jardins à fleurs; en hiver, des conduits en terre cachés dans les murs y apportaient l'atmosphère chaude et parfumée qu'exhalait l'hypocauste placé sous les voûtes de l'étage inférieur. Les murailles n'étaient point recouvertes de boiseries, mais ornées d'arabesques et de peintures qui représentaient des scènes champêtres ou des vues du paradis. Des plafonds, qu'encadrait une corniche d'or ciselé, descendaient d'immenses lustres qui pouvaient recevoir jusqu'à mille quatre-vingt-quatre lampes. Des groupes de frêles colonnes de marbre étonnaient l'œil du spectateur par l'énorme masse qu'elles supportaient. Dans les boudoirs des sultanes ces colonnes étaient quelquefois de vert antique, et incrustées de lapis-lazuli. Les meubles étaient de bois de sandal et de citronnier, incrustés de nacre de perles, d'ivoire et d'argent, ou enrichis d'ornements en or et en malachite. Partout entassés dans un désordre artistique, des vases de cristal de roche, des porcelaines chinoises, et des tables de mosaïque. Les appartements d'hiver étaient tendus de riches tapisseries, les planchers couverts de tapis de Perse brodés. Des coussins et des couches de formes élégantes étaient placés çà et là dans les chambres, où l'on respirait les parfums de l'encens. L'architecte arabe, en privant volontairement ses constructions de la vue du paysage extérieur, avait pour but de concentrer l'attention sur son œuvre. Comme la religion lui interdisait toute représentation de la forme humaine, il suppléait à ce motif de décoration qui lui était refusé en s'abandonnant à tous les caprices

de son imagination, qui enfantait les arabesques les plus variées et les plus compliquées; il savait aussi profiter de toutes les occasions qui s'offraient à lui de remplacer les œuvres d'art par les magnifiques et rares productions des jardins. C'est pour cette raison que les Arabes n'eurent jamais d'artistes; leur religion les détourna du culte du beau pour en faire des soldats, des philosophes et des hommes d'affaires. Des fleurs splendides et des plantes exotiques rares remplissaient les cours et même les appartements intérieurs. Rien n'était négligé pour la propreté, l'occupation et l'amusement des habitants de la maison. Des conduits de métal amenaient dans des bassins de marbre de l'eau froide ou chaude suivant la saison; dans des niches, où l'on pouvait à volonté diriger un courant d'air, étaient suspendus des alcarazas. Il y avait des galeries chuchotantes pour amuser les femmes; des labyrinthes et des cours pavées de marbre pour les enfants; pour le maître, de vastes bibliothèques. Celle du calife Al Hakem était si considérable, que le catalogue seul remplissait quarante volumes. Il avait aussi des salles spéciales pour la transcription, la reliure et l'ornementation des livres. Les califes, en Espagne comme en Asie, se faisaient gloire de posséder des merveilles calligraphiques et des manuscrits splendidement illustrés, comme plus tard les papes, les chefs-d'œuvre de la sculpture et de la peinture.

Tels étaient le palais et les jardins de Zehra, résidence de la sultane favorite du calife Abdérame III. On comptait dans l'édifice jusqu'à douze cents colonnes de marbre de Grèce, d'Italie, d'Espagne et d'Afrique. La salle d'au-

dience était incrustée d'or et de perles. Dans les longs corridors du sérail erraient de noirs eunuques. Les femmes du harem, femmes et concubines, étaient les plus belles créatures que l'on pouvait rencontrer au monde. Six mille trois cents personnes étaient attachées à cet établissement seul. La garde du souverain était formée de douze mille cavaliers dont les cimeterres et les baudriers étincelaient d'or. C'était cet Abdérame qui, après un glorieux règne de cinquante ans, s'était mis à compter ses jours de bonheur sans trouble et n'en avait pu trouver que quatorze. « O homme, s'écriait le malheureux calife, ne mets point ta confiance dans ce monde. »

Aucune nation n'a surpassé les Arabes d'Espagne dans l'art des jardins d'agrément. C'est à eux que nous devons la plupart des fruits auxquels nous attachons la plus grande valeur, la pêche entre autres. Ils avaient retenu la passion de leurs ancêtres pour l'eau, dont l'effet rafraîchissant est si bienfaisant dans les climats chauds, et ils n'épargnaient rien pour répandre partout les fontaines, les ouvrages hydrauliques et les lacs artificiels, où ils nourrissaient les poissons destinés à paraître sur leurs tables. Dans un de ces lacs, qui tenait au palais de Cordoue, on jetait chaque jour aux poissons plusieurs centaines de pains. Il y avait aussi des ménageries d'animaux étrangers; des volières peuplées d'oiseaux rares; des manufactures où d'habiles ouvriers, que l'on avait été chercher au loin, fabriquaient des tissus de soie, de coton, de lin, et tous les merveilleux ouvrages qu'enfante le métier à tisser; ils faisaient aussi ces bijoux en or filigrané que se disputaient les sultanes et les concubines

des califes. Partout des cascades qui disparaissaient sous l'ombre des cyprès; des allées dont les sinuosités se perdaient dans des bosquets d'arbustes en fleurs; des berceaux de roses, des siéges et des grottes taillés dans le roc. Nulle part l'art d'orner les jardins n'a été mieux compris : l'artiste arabe ne se contentait point de flatter l'œil par une gradation habilement ménagée des formes et des couleurs des végétaux; il savait aussi satisfaire le sens de l'odorat par l'heureuse succession des parfums qu'exhalaient les parterres de fleurs semées dans ses jardins.

C'est aux Arabes que nous devons la plupart de nos habitudes de confort. La propreté étant pour eux un devoir religieux; il n'était pas possible qu'ils conservassent, comme les habitants de l'Europe, le même vêtement jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'une repoussante masse de vermine et de haillons. Ce n'est point un Arabe qui, ministre d'État, conseiller ou rival d'un souverain, aurait présenté le spectacle qu'offrit le corps de Thomas Becket lorsqu'on lui eut enlevé sa haire. Ce sont eux qui nous ont appris à porter un vêtement de dessous en toile ou en coton, que nous pouvons souvent changer et souvent laver: les dames lui ont conservé son ancien nom arabe. A la propreté du corps ils ajoutaient même une certaine recherche dans les vêtements. Chez les femmes des classes supérieures surtout, l'amour de la parure était une véritable passion. Leurs vêtements de dessus étaient souvent en soie, brodés, ornés de pierres précieuses, ou tissés d'or. Les femmes mauresques affectionnaient tellement les couleurs vives et l'éclat des chrysolithes, des hya-

cinthes, des émeraudes et des saphirs, que suivant un ingénieux auteur, l'intérieur des établissements publics où il leur était permis de paraître, semblait un parterre de fleurs couvertes de la rosée du printemps.

Au milieu de tout ce luxe, qui n'est point indigne de l'attention de l'historien, puisqu'il finit par produire de très importants résultats dans le midi de la France, les califes arabes, imitant l'exemple de leurs collègues d'Asie et formant en cela un singulier contraste avec les papes, non seulement se faisaient les protecteurs de la science, mais cultivaient même personnellement toutes les branches des connaissances humaines. L'un d'eux écrivit un ouvrage littéraire qui n'avait pas moins de cinquante volumes; un autre, un traité d'algèbre. Lorsque le musicien Zaryale arriva d'orient en Espagne, le calife Abdérame alla au devant lui à cheval pour lui faire honneur. Le collége musical de Cordoue était généreusement patronné par le gouverneur et produisit, dit-on, un grand nombre de célèbres professeurs.

Les Arabes ne traduisirent jamais les grands poètes de la Grèce, bien qu'ils rassemblassent avec grand soin et traduisissent tous les ouvrages des philosophes grecs. Leurs sentiments religieux et leur caractère sérieux leur rendaient insupportable la légèreté de notre mythologie classique; ils voyaient aussi un insoutenable et impardonnable blasphème dans tout rapprochement entre le Très Haut et le licencieux et impur Jupiter de l'Olympe. Le calife Haroun-Al-Raschid, ne pouvant résister à sa curiosité, fit traduire Homère en syriaque, mais il n'osa point faire faire une traduction arabe du grand poème

épique. Malgré cette aversion pour l'ancienne poésie de l'Europe, poésie charmante mais non irréprochable, ce fut chez les Arabes que naquirent les tensons ou disputes poétiques, auxquels les troubadours donnèrent ensuite leur forme parfaite; ce fut par eux aussi que les provençaux connurent les jongleurs. Des poètes, des philosophes et des guerriers traversaient incessamment les Pyrénées, et c'est ainsi que le luxe, le goût, et par dessus tout la galanterie chevaleresque et les manières élégantes de la société mauresque passèrent de Grenade et de Cordoue dans le Languedoc et la Provence. Les nobles français, germains et anglais, partagèrent l'amour des Arabes pour le cheval; ils mirent leur orgueil à devenir bons écuyers. La chasse et la fauconnerie devinrent leurs passe-temps favoris; ils essayèrent de marcher sur les traces des Arabes, qui avaient réussi à créer la célèbre race des chevaux andalous. Tout respirait la grandeur et la galanterie; les plaisirs du temps étaient les joutes et les tournois. L'élégante société de Cordoue se vantait elle-même de son urbanité. Des belles infidèles mauresques, la joyeuse contagion s'étendit aux sœurs qu'elles avaient au delà des montagnes; tout le midi de la France tomba sous le charme des séductions et des fascinations féminines, et l'on ne vit plus que danses aux sons du luth et de la mandoline. En Italie même et en Sicile le chant d'amour devint la composition favorite. C'est de ces commencements, gracieux mais non orthodoxes, que sortit la littérature de l'Europe moderne. L'épidémie gagna par degrés chaque coteau et chaque vallée. Dans les monastères, des voix qui avaient prononcé le vœu de

chasteté chantaient des stances que saint Jérôme n'eût certainement point approuvées; plus d'un florissaut abbé répétait avec les joyeux pêcheurs de Malaga et de Xérès les refrains qui célébraient les charmes des femmes et du vin. Il n'y avait point dans tout Cordoue un jeune homme, une femme ou un enfant qui ne sût par cœur les chants du juif espagnol Abraham Ibn Sahal; c'était au point que les anciens de la cité demandèrent au juge suprême de les interdire. Leur tendance immorale était un scandale public. La vive gaîté qui régnait en Espagne se réfléchissait jusque dans les grossières habitudes des contrées du nord. C'est un archidiacre d'Oxford qui quelque temps après chantait :

> Mihi sit propositum in tabernâ mori,
> Vinum sit appositum morientis ori,
> Ut dicant, cum venerint angelorum chori :
> « Deus sit propitius huic potatori. » Etc.

Dès le dixième siècle, les personnes qui aimaient le savoir et la vie élégante arrivaient en Espagne de toutes les contrées voisines, habitude que rendirent plus générale encore les brillants succès obtenus par Gerbert, qui, comme nous l'avons vu, quitta l'université infidèle de Cordoue pour monter sur le trône papal.

Les califes d'occident, dans les encouragements qu'ils donnèrent à la littérature, adoptèrent les principes d'Ali, le quatrième successeur de Mahomet. Ils établissaient des bibliothèques dans les villes principales; on n'en comptait pas moins de soixante et dix en Espagne. A chaque mosquée était attachée une école publique, où les enfants

des pauvres apprenaient à lire et à écrire, et à connaître les préceptes du Coran. Pour ceux des classes aisées, il y avait des académies, ordinairement composées de vingt-cinq ou trente divisions, qui recevaient chacune quatre étudiants; chaque académie était sous la diretion d'un recteur. A Cordoue, à Grenade, et dans quelques autres grandes cités se trouvaient des universités à la tête desquelles étaient souvent des juifs; les mahométans avaient pour maxime que le savoir réel d'un homme importe plus au public que la nature particulière de ses opinions religieuses. Ils suivaient en cela l'exemple du calife asiatique Haroun-Al-Raschid, qui avait confié la surintendance de ses écoles au nestorien Masué. Les idées libérales des mahométans formaient un contraste singulier avec l'intolérance qui régnait en Europe. On peut, il est vrai, se demander si à cette époque il existait en Europe une nation assez avancée pour pouvoir marcher sur les traces des Arabes. Dans leurs universités les professeurs de littérature interprétaient les ouvrages arabes classiques; d'autres enseignaient la rhétorique, la composition, les mathématiques, l'astronomie et les autres sciences. Nous avons conservé dans nos établissements d'instruction publique la plupart des usages des universités arabes. A côté de ces écoles où se donnait l'instruction générale, ils avaient aussi des écoles professionnelles, et surtout des écoles de médecine.

Les Arabes vantaient, et peut-être non sans raison, leur langue comme la plus parfaite de toutes les langues parlées par la race humaine. Mahomet lui-même, chaque fois qu'on lui demandait un miracle comme preuve de

l'authenticité de sa mission, alléguait invariablement la composition du Coran, et son incomparable excellence, preuve de son origine divine. Les moslems orthodoxes (les moslems sont ceux qui se soumettent avec résignation à la volonté divine) se plaisaient à répéter qu'en effet chaque page du Coran était un prodigieux miracle. Il n'est donc point surprenant que dans les écoles arabes une grande importance ait été attachée à l'étude du langage, et qu'elles aient produit un si grand nombre de grammairiens célèbres. Ces grammairiens composaient des dictionnaires analogues à ceux dont nous nous servons aujourd'hui ; l'un de ces dictionnaires était formé de plus de soixante volumes ; la définition de chaque mot y était accompagnée de citations empruntées aux auteurs classiques arabes. Ils avaient aussi des lexiques grecs, latins et hébreux, ainsi que des encyclopédies telles que le dictionnaire historique des sciences de Mohammed Ibn Abdallah de Grenade. Au plus haut point de leur prospérité et de leur civilisation, ils n'oublièrent jamais les amusements de leurs ancêtres ; toujours ils se plurent à écouter les conteurs, qui étaient certains d'être accueillis avec empressement sous les tentes arabes. Autour des feux du soir, en Espagne, les lettrés errants déployaient leur étonnante puissance d'improvisation, prodiguant à leurs avides auditeurs les merveilleuses histoires que nous avons appris à connaître par les contes des *Mille et une Nuits*. Ceux qui possédaient une instruction plus sérieuse et plus élevée se vouaient à l'éloquence de la chaire, suivant l'exemple qu'avaient donné tous les grands califes d'orient, et que le prophète lui-même avait consacré.

Leurs compositions poétiques embrassaient toutes les formes de la poésie légère moderne : la satire, l'ode, l'élégie, etc., mais jamais ils ne produisirent un ouvrage de haute poésie, ni un poème épique, ni une tragédie. C'est peut-être parce qu'ils avaient le tort de n'apprécier que l'exécution mécanique de l'œuvre. Ce sont eux qui inventèrent la rime et s'en servirent les premiers; la richesse et la luxuriance de leur langue étaient telles, que dans quelques-uns de leurs plus longs poèmes, à ce que l'on a dit, la même rime se reproduisait alternativement dans tout le cours de la composition. Là, où tout le monde louait de semblables tours de force, la puissance de conception ne pouvait guère rencontrer que des indifférents. On cite même quelques femmes arabes d'Espagne qui se rendirent célèbres dans ce genre de travaux; telles sont Velada, Ayesha, Labana, Algasania ; quelques-unes étaient filles de califes. Toutes ces considérations sont d'autant plus intéressantes pour nous que la littérature européenne est née de la poésie provençale, qui fut le fruit immédiat des essais des poètes arabes. Des sonnets et des romances finirent par prendre la place des lourdes productions orthodoxes des fastidieux et ignorants Pères de l'Église.

Si la fiction était chère aux Arabes d'Espagne, il ne tenaient point l'histoire en moindre estime. Chaque calife avait son historien. Il est si vrai que les instincts de la race percent toujours, que les chevaux et les chameaux célèbres avaient leurs historiens aussi bien que les commandeurs des croyants. Avec l'histoire ils cultivaient également la statistique. Ce genre d'études leur avait été

imposé par la nécessité de répartir les tributs payés par leurs nouveaux sujets, et depuis ils avaient continué de s'y adonner par goût. Ce fut sans doute une nécessité semblable qui imprima à la science arabe ce caractère éminemment pratique qui la distingue. La plupart de leurs savants étaient des voyageurs, que mettait sans cesse en mouvement, soit le besoin d'apprendre, soit le besoin d'enseigner; de quelque côté qu'ils dirigeassent leurs pas, leur savoir suffisait pour les faire accueillir avec empressement et pour leur ouvrir l'accès des différentes cours de l'Afrique et de l'Asie. Ils se trouvaient ainsi en contact continuel avec des hommes d'affaires, des soldats de fortune et des hommes d'État qui leur communiquaient une partie de leur esprit pratique; de là le caractère singulièrement romanesque de leurs biographies, où nous rencontrons à chaque pas des fortunes prodigieuses et des morts violentes. L'étendue de leurs travaux littéraires est un sujet digne de toute notre attention par le seul contraste qu'elle offre avec l'ignorance de l'Europe contemporaine. Les uns écrivaient sur la chronologie; les autres sur la numismatique. Maintenant que l'éloquence militaire était devenue sans but, ils écrivaient sur l'éloquence de la chaire, sur l'agriculture également, et les branches de connaissances qui en dépendent, entre autres l'art des irrigations. Ils ne laissèrent aucun champ inexploré, ni celui des mathématiques pures, ni celui d'une quelconque des sciences appliquées ou simplement pratiques. La liste complète de leurs auteurs serait trop longue à faire. Citons donc seulement quelques noms : Assamh, qui composa des ouvrages de topographie et de statistique, et qui

mourut glorieusement dans l'invasion de la France en 720; Avicenne, grand médecin et philosophe, qui mourut en en 1037; Averroes, de Cordoue, le célèbre commentateur d'Aristote, 1198. Il se proposait de fondre ensemble les doctrines d'Aristote et celles du Coran. On lui attribue la découverte des taches du soleil. Le principe dominant de sa philosophie était que les âmes humaines, bien que réparties entre des millions d'individus vivants, ne forment cependant qu'une seule âme. Abu Othman écrivit sur la zoologie; Alberuni, sur les pierres précieuses, qu'il avait été étudier dans l'inde; Rhazes, Al-Abbas et Al-Beithar, sur la botanique; le dernier avait parcouru toutes les parties du monde pour recueillir des végétaux. Ebn Zoar, plus connu sous le nom d'Aven-Zoar, faisait autorité chez les Maures par ses ouvrages pharmaceutiques. Les diverses écoles perfectionnaient les anciennes pharmacopées des nestoriens, et en publiaient de nouvelles. De là proviennent les termes de sirop, de julep et d'elixir, qu'emploient encore nos pharmaciens. Un savant ferait un ouvrage utile et intéressant en réunissant tous les mots arabes qui se sont conservés jusqu'à nous; car, dans quelque direction que nous nous tournions, nous trouvons des vestiges de la science arabe dans toutes les branches de connaissances. Nous savons déjà par nos dictionnaires que c'est à cette origine qu'il faut rapporter amiral, alcool, algèbre, chemise, coton et cent autres mots. Les Arabes commencèrent l'application de la chimie à la médecine théorique et à la médecine pratique par l'explication des fonctions du corps humain, et par le traitement des maladies auxquelles il est sujet. Leur chirurgie n'était

pas moins avancée que leur médecine. Albucasis, de Cordoue, ne recule pas devant les plus terribles opérations de l'obstétrique; il a recours sans hésitation au fer chaud et au bistouri. Il nous a laissé des descriptions très complètes des instruments de chirurgie employés de son temps; c'est par lui que nous savons aussi que pour certaines opérations les femmes trouvaient des chirurgiens de leur sexe, instruits et expérimentés. Qu'il y avait loin de tout cela à ce qui se passait alors dans le reste de l'Europe : le paysan chrétien, consumé par la fièvre ou victime d'un accident, se traînait jusqu'à la châsse la plus voisine et attendait un miracle; le Maure d'Espagne, lui, attendait sa guérison de l'ordonnance ou de la lancette de son médecin, du bandage ou du bistouri de son chirurgien.

En mathématiques, les Arabes reconnaissaient tout ce qu'ils devaient aux philosophes de la Grèce et de l'Inde, mais ils s'avancèrent beaucoup plus loin qu'eux. Les califes asiatiques avaient tout fait pour se procurer des traductions d'Euclide, d'Apollonius, d'Archimède et des autres géomètres grecs. Al-Mamoun, dans une lettre à l'empereur Théophile, lui exprimait le plaisir qu'il aurait de visiter Constantinople si ses devoirs publics le lui permettaient. Il lui demande de permettre que Léon, le mathématicien, vienne à Bagdad lui communiquer une part de sa science, lui donnant sa parole qu'il le lui renverra promptement, et sain et sauf. « Que la différence de nos religions et de nos nationalités, lui disait le calife, ne vous empêche point d'accéder à ma prière. Accordez-moi ce que l'amitié accorderait à un ami. En retour, je vous

offre cent livres d'or, une alliance perpétuelle et la paix. » Fidèle aux instincts de sa race et aux traditions de sa capitale, le monarque byzantin répondit avec aigreur et arrogance « que la science qui avait illustré le nom romain n'appartiendrait jamais à un barbare. »

Des Hindous les Arabes apprirent l'arithmétique, et spécialement le beau système de numération, que nous appelons le système arabe, mais dont ils reconnaissaient très bien la véritable origine, et qu'ils nommaient numération indienne. Leurs traités sur cette matière étaient intitulés *Système d'arithmétique indienne*. Cette admirable notation par neuf chiffres et un zéro opéra une révolution complète du calcul arithmétique. Les Arabes y ont laissé leur empreinte comme dans beaucoup d'autres choses : notre mot chiffre et ses dérivés : chiffrer, etc., rappellent le mot arabe *tsaphara* ou *cyphra*, qui pour eux désignait le zéro, et qui signifiait blanc ou vide. Mohammed Ben Musa, le premier des algébristes arabes et qui eut l'idée de remplacer les cordes par les sinus, écrivit aussi sur ce système indien. Il vivait à la fin du neuvième siècle; avant la fin du dixième siècle ce système était adopté par tous les mathématiciens d'Afrique et d'Espagne. Ebn Junis, 1008, l'employa dans ses ouvrages d'astronomie. D'Espagne il passa en Italie, où les immenses avantages qu'il présentait le firent accepter unanimement dans les grandes cités commerçantes. L'Algèbre fut très perfectionnée par les Arabes, dont elle a reçu son nom. Ben Musa, dont nous venons de parler, est l'inventeur de la méthode de résolution des équations quadratiques. Ils s'étaient depuis longtemps distingués dans

l'application des mathématiques à l'astronomie physique. Al-Mamoun avait déterminé avec un soin extrême l'obliquité de l'écliptique. Le résultat qu'il obtint ainsi que ceux de quelques autres astronomes arabes sont les suivants :

830	Al-Mamoun	23°35'52''
879	Albategni, à Aracte	23°35'00
987	Aboul Wéfa, à Badgad	23°35'00
995	Aboul Rihau, avec un cercle de 25 pieds de diamètre	23°35'00
1,080	Arzachael	23°34'00

Al-Mamoun avait aussi déduit la grandeur de la terre de la mesure d'un degré sur les bords de la mer Rouge, opération qui supposait une connaissance exacte de sa forme. Les Maures d'Espagne avaient des globes terrestres dans toutes leurs écoles, alors qu'à Constantinople et à Rome on enseignait encore que la terre était plane. On conservait encore précieusement dans la bibliothèque du Caire un globe d'airain qui passait pour avoir appartenu au grand astronome Ptolémée. Al-Idrisi en fit un en argent pour Roger II, de Sicile, et Gerbert en avait un dans son école de Reims, qu'il avait rapporté de Cordoue. Il fallait encore plusieurs siècles et plus d'un martyre avant que l'absurde doctrine de Lactance et d'Augustin pût être renversée. Albategni et Thebit-Ben-Corrah déterminèrent la longueur de l'année, et la grande découverte de la réfraction atmosphérique par Alhazen permit de donner une plus grande exactitude à la correction des observations astronomiques. Des astronomes, les uns composaient des tables, d'autres étudiaient la mesure du temps, travail-

laient à perfectionner les horloges, auxquelles les Arabes furent les premiers à appliquer le pendule, ou s'occupaient d'instruments tels que l'astrolabe. L'introduction de l'astronomie dans l'Europe chrétienne a été attribuée à une traduction des œuvres de Mohammed Fargani. En Europe, les Arabes furent aussi les premiers à élever des observatoires; la Giralda, ou tour de Séville, fut construite par les soins du mathématicien Géber, en 1196, pour servir d'observatoire. Son histoire est tout à fait significative. Après l'expulsion des Maures, les Espagnols, ne sachant qu'en faire, la convertirent en un beffroi.

On ne saurait trop déplorer que la littérature européenne ait systématiquement cherché à nous faire oublier nos obligations scientifiques envers les mahométans. Il est certainement temps que nous les reconnaissions. Une injustice, fondée uniquement sur la haine religieuse et sur l'orgueil national, ne peut durer éternellement. Que dirait un astronome moderne, si, se rappelant dans quelle barbarie l'Europe était alors plongée, il découvrait que l'Arabe Aboul-Hassan parle des tubes, munis d'un oculaire et d'un objectif, qui étaient employés à Meragha; s'il lisait qu'Abdérame-Sufi travailla à perfectionner la photométrie des étoiles? Les tables astronomiques d'Ebn-Junis, 1008, connues sous le nom de tables bakémites; les tables ilkhaniennes de Nassys-Eddhyn-Tasi, construites au grand observatoire de Méragha près Tauris, en 1259; la mesure du temps à l'aide des oscillations du pendule; la méthode de correction des tables astronomiques au moyen d'observations systématiquement répétées; sont-ce là des indications de l'état intellectuel des

Arabes qui soient dignes de notre attention? Les Arabes ont fait une impression profonde sur l'intelligence européenne, et la chrétienté sera bientôt contrainte de l'avouer; elle est écrite en traits ineffaçables sur la voûte des cieux, comme s'en convaincront tous ceux qui voudront lire les noms des étoiles sur un globe céleste ordinaire.

Les obligations que nous avons aux Maures d'Espagne dans les arts usuels sont encore plus marquées peut-être, parce que nos ancêtres étaient mieux préparés à profiter des progrès qui intéressaient la vie de tous les jours. Les Maures donnèrent l'exemple d'une agriculture perfectionnée, dont la pratique était réglée par un code de lois. Ils consacrèrent leurs soins, non seulement à la culture des plantes, dont ils introduisirent un grand nombre d'espèces nouvelles, mais aussi à l'élève du bétail, du mouton, et du cheval spécialement. C'est à eux que nous devons plusieurs de nos grands produits : le riz, le sucre, le coton, et aussi, comme nous l'avons déjà fait observer, les plus beaux fruits de nos jardins et de nos vergers, sans compter une foule de végétaux moins importants, tels que l'épinard et le safran. C'est à eux que l'Espagne doit la soie, Xérès et Malaga la renommée de leurs vins. Ils introduisirent en Espagne le système d'irrigation égyptien par des écluses, des roues et des pompes. Ils firent faire de grands pas à presque toutes les branches de l'industrie; ils perfectionnèrent la fabrication des tissus et des poteries, ainsi que celles du fer et de l'acier; les lames de Tolède étaient partout estimées pour leur trempe. Les Arabes excellaient dans la fabrication d'un

Digitized by Google

cuir spécial ; lorsqu'ils furent chassés d'Espagne ils la transportèrent au Maroc, d'où ce produit a reçu le nom qu'il porte encore aujourd'hui. Nous leur devons malheureusement aussi l'invention de la poudre à canon et de l'artillerie. Les premiers canons dont ils se servirent étaient, paraît-il, en fer forgé. Peut-être après tout, ces deux funestes inventions ont-elles été plus que compensées par celle de la boussole marine.

L'emploi de la boussole marine par les Arabes nous induit à penser qu'ils faisaient le commerce sur une vaste échelle, conclusion à laquelle nous arrivons également quand nous considérons les revenus de certains califes. Ceux d'Abdérame III ont été évalués à près de cent quarante millions de francs, somme immense pour l'époque, et qui était bien loin de pouvoir être uniquement fournie par les taxes sur les produits du sol. Elle excédait probablement la somme des revenus de tous les souverains chrétiens pris ensemble. Il y avait entre le Levant et les ports d'Espagne, Barcelone surtout, un immense mouvement commercial ; il était principalement entre les mains des juifs, qui, depuis l'invasion de la contrée par Musa, s'étaient toujours montrés les fidèles alliés des Arabes et avaient partagé tous leurs travaux. Ensemble ils avaient affronté les périls de l'invasion ; ils avaient partagé les énormes avantages qu'elle avait assurés au vainqueur ; toujours ils s'étaient accordés à railler et à mépriser les sauvages, polythéistes et adorateurs de femmes, comme ils se plaisaient à nommer les habitants primitifs qu'ils avaient refoulés au delà des Pyrénées, et sous la vengeance desquels ils devaient finir par succomber ; ensemble ils

furent chassés. Plus tard, les atroces persécutions de l'Inquisition ne frappèrent que ceux des juifs qui n'avaient point suivi leurs frères. Aux jours de leur prospérité, ils possédaient une marine marchande qui comptait plus de mille vaisseaux. Ils avaient des comptoirs et des consuls sur le Tanaïs. Ils entretenaient avec Constantinople des relations commerciales très actives; des ports de la mer Noire et de la Méditerranée orientale, elles rayonnaient dans l'intérieur de l'Asie, s'étendant jusqu'aux ports de l'Inde et de la Chine, et sur les côtes de l'Afrique jusqu'à Madagascar. Le génie particulier des juifs et des Arabes se manifeste même dans les affaires commerciales : au milieu du dixième siècle, alors que l'Europe était à peu près dans le même état où est aujourd'hui la Cafrerie, des auteurs maures, tels que Aboul-Cassem, composaient des traités sur les principes du commerce. Dans ce domaine, comme dans tous les autres, ils ont laissé des traces ineffaçables. Nous nous servons encore aujourd'hui des termes de grain et de carat : le grain d'orge constituait le plus petit des poids que les Arabes employaient dans le commerce; quatre grains faisaient le pois, qui s'appelait en Arabe carat.

Tels étaient les califes d'occident; telles étaient leur splendeur, leur brillante civilisation, leur science, et quelques-unes des obligations que nous leur avons, obligations que l'Europe chrétienne, faisant preuve d'un singulier manque de sincérité, s'est toujours refusée à avouer. Ses cris contre l'infidèle se sont fait entendre longtemps encore après les croisades. Si nous considérons les contrées enchantées sur lesquelles ils régnaient, nous trou-

verons peut-être qu'ils eurent raison de faire graver sur le sceau de l'État : « Le serviteur du Miséricordieux demeure satisfait des décrets de Dieu. » Que pouvait en effet lui donner de plus le paradis? Si nous considérons aussi la fin déplorable de toute cette prospérité et de tout ce faste, de tant de savoir, de richesses et de magnificence, nous ne pourrons que rendre hommage à la vérité de cette belle devise que les rois maures, aux jours de leur gloire et de leur grandeur, faisaient écrire dans les splendides mosaïques qui couvraient les murs de leurs palais, solennel avertissement pour tous ceux qui doivent leur puissance au glaive. « Il n'y a pas de conquérant, si ce n'est Dieu. »

On peut juger de la valeur d'un système philosophique ou politique par les fruits qu'il porte. C'est en me basant sur ce principe que dans le chapitre XII j'ai examiné le système italien, estimant sa valeur religieuse à l'aide des biographies des papes. Je chercherai de la même manière à fixer l'état intellectuel des nations mahométanes, à chacune des phases de leur développement, à l'aide du criterium qui seul peut conduire à ce but, l'examen des manifestations de la science pendant chacune de ses phases.

A l'époque où l'influence des Maures d'Espagne commence à s'exercer sur le système italien, nous rencontrons parmi eux plusieurs auteurs scientifiques, dont les ouvrages sont en partie arrivés jusqu'à nous. La plus grande partie a été perdue et même systématiquement détruite, mais ces quelques reliques de la science arabe nous suffiront pour déterminer l'état intellectuel de la nation arabe, de même que l'étude des pyramides suffit à

l'architecte pour le convaincre de l'habileté des anciens Égyptiens dans cette branche de l'art.

Au nombre de ces écrivains se trouve Alhazen ; il vivait vers 1100. Nous ne connaissons que très imparfaitement sa biographie, mais il semble établi qu'il séjourna en Espagne et en Égypte. C'est surtout par ses ouvrages d'optique, qui ont été traduits en latin, qu'il est connu en Europe. Il fut le premier à corriger les fausses idées des Grecs au sujet de la nature de la vision, en prouvant que les rayons lumineux arrivent des objets extérieurs à l'œil, et non de l'œil aux objets extérieurs, comme on l'avait supposé jusqu'alors. L'explication qu'il donnait du phénomène de la vision était fondée, non sur une hypothèse ou une supposition, mais sur de sérieuses investigations anatomiques et sur la discussion géométrique. Il conclut que la rétine est le siége de la vision, et que les impressions que la lumière fait sur elle sont transmises au cerveau par le nerf optique. A l'époque où vivait Alhazen, il n'était point prudent de formuler de semblables conclusions, puisqu'il était impossible de le faire et même de connaître quelque chose sur ces matières sans s'être livré à la pratique alors sévèrement défendue de la dissection. Il explique avec succès comment nous voyons simple avec nos deux yeux, par suite de la formation des images sur les parties symétriques des deux rétines. Cette seule trouvaille faite dans les œuvres d'Alhazen est tout aussi significative pour le physiologiste moderne, que l'est pour un architecte la découverte d'un arc dans l'intérieur des pyramides. Alhazen montre encore que le sens de la vue n'est nullement pour nous un guide sûr, et que nous

sommes exposés à des illusions causées par la réflexion et la réfraction des rayons lumineux. C'est dans la discussion de l'un de ces deux problèmes de la physique qu'éclate surtout sa puissance scientifique. Partant de ce principe, que la densité de l'atmosphère décroît avec la hauteur, il montre qu'un rayon lumineux, venant frapper obliquement l'atmosphère, doit suivre une trajectoire curviligne dont la concavité est tournée vers la terre. Comme nous rapportons la position d'un objet à la direction suivant laquelle les rayons lumineux arrivent à notre œil, nous devons voir les astres dans la direction de la tangente à cette trajectoire courbe au point où elle rencontre notre œil, et par conséquent, pour employer l'expression arabe, nous devons les voir plus près du zénith qu'ils ne le sont réellement. Il donne aussi l'explication de cette singulière illusion qui nous fait voir les étoiles, le soleil et la lune, avant leur lever et après leur coucher. Il démontre que la déviation d'un rayon lumineux est d'autant plus considérable que la différence de la densité est plus grande, et que la route qu'il suit dépend uniquement de cette variation de la densité du milieu qu'il traverse, et nullement de la présence des vapeurs qu'il peut accidentellement y rencontrer. A cette réfraction il attribue avec raison la dimension du diamètre vertical de la lune et du soleil lorsque nous le voyons à l'horizon, et à ses variations la scintillation des étoiles. Quant à l'augmentation apparente de la grosseur de ces astres dans les mêmes circonstances, il la rapporte à une illusion de notre esprit, causée par la présence des objets terrestres qui viennent s'interposer. Il montre que l'effet de la réfraction est

de diminuer la durée de la nuit en prolongeant la période de visibilité du soleil. Passant ensuite à l'action réfléchissante de l'atmosphère, il en déduit cette belle théorie du crépuscule, qu'aujourd'hui encore nous acceptons comme exacte. Il applique avec une sagacité vraiment extraordinaire ces mêmes principes à la détermination de la hauteur de l'atmosphère, qu'il fixe à environ cent kilomètres.

Oserons-nous comparer ces grands résultats aux miracles et à la misérable philosophie des moines de l'Europe? De nos jours même ces résultats auraient fait une vive impression s'ils avaient été pour la première fois communiqués à une société scientifique. Là, toutefois, n'est peut-être point le vrai titre de gloire d'Alhazen. On lui attribue en effet un grand ouvrage, le *Livre de la balance de sagesse*, dont nous devons la traduction à M. Khanikoff, consul général de Russie à Tauris. Si cet ouvrage est bien d'Alhazen, ce que semble prouver sa teneur, il nous accuse une rare intelligence des principes de la mécanique, et que nous étions à peine préparés à rencontrer; s'il n'est pas de lui, il nous indique en tout cas, et d'une manière certaine, quelles étaient les connaissances acquises à cette époque. Nous y trouvons clairement établie la relation entre la pression de l'atmosphère et sa densité. La pesanteur de l'air était donc connue avant Torricelli. Alhazen montre que le poids d'un corps varie avec la densité du milieu ambiant, et que la perte de poids de ce corps est d'autant plus grande que l'air est plus dense. Il examine la poussée qui s'exerce sur les corps plongés dans les liquides plus lourds qu'eux, et discute la question des corps flottants, ainsi que celle des vaisseaux.

Il connaît la théorie du centre de gravité. Il l'applique à la balance et au peson, et établit les relations entre le centre de gravité et le centre de suspension, lorsque ces appareils sont au repos et lorsqu'ils oscillent. Il reconnaît la gravité comme une force, et avance qu'elle décroît avec la distance; il commet toutefois l'erreur de la faire varier comme la distance et non comme son carré. Il regarde la gravité comme une force purement terrestre, et ne va point jusqu'à concevoir qu'elle est une force universelle; cette grande découverte était réservée à Newton. Il connaît très exactement les relations qui existent entre les vitesses, les espaces parcourus et les temps de la chute des corps libres; il a aussi des idées très nettes de l'attraction capillaire. Il donne une construction perfectionnée de l'hydromètre, vieille invention de l'école alexandrine. Six cents ans plus tôt, l'excellent évêque de Ptolémaïs, Synésius, dans une lettre qu'il écrivait à sa belle mais païenne amie Hypathia, la priait de lui faire faire à Alexandrie un hydromètre, qui lui permît d'essayer les vins que lui rendait nécessaires sa santé délicate. Les procédés de détermination des densités des corps, tels que les décrit Alhazen, ressemblent beaucoup à ceux dont nous usons aujourd'hui; pour le mercure, ils sont même plus exacts que ceux du siècle dernier. Je me joins, et sans doute avec moi tous les partisans de la philosophie naturelle, à cette pieuse prière d'Alhazen, qu'au jour du jugement le Tout-Miséricordieux prenne en pitié l'âme d'Abur-Raikân, parce qu'il fut le premier de sa race qui construisit une table des pesanteurs spécifiques. Je demanderai même la même faveur pour Alhazen, qui le pre-

Digitized by Google

mier a découvert qu'un rayon lumineux traverse l'air suivant une trajectoire curviligne. Bien que plus de sept siècles nous séparent de lui, les physiologistes modernes peuvent le regarder comme leur collègue; bien avant eux, il accepta et défendit la doctrine du développement progressif des formes animales; il pensait comme ceux qui affirment que l'homme progresse en passant par une série d'états successifs définis, sans admettre toutefois « que l'homme autrefois était un taureau, qu'il fut ensuite changé en âne, puis en cheval, plus tard encore en singe, et que finalement il devint homme ». C'est là seulement, dit-il, la manière dont le vulgaire dénature le sens vrai de la doctrine. Le vulgaire qui ne comprenait point Alhazen a aussi parmi nous ses représentants, qui sont eux-mêmes dans toute la faune de l'univers le seul exemple de ce non-développement qu'ils affirment si hautement. Tout au plus n'en sont-ils encore qu'à l'une des formes primitives de cette série de transmutations à laquelle l'auteur mahométan fait allusion dans la citation précédente.

Les Arabes, malgré l'étendue de leurs connaissances en physique, ne semblent point avoir connu le thermomètre; ils attachaient cependant une grande importance à la mesure des températures, et ils se servaient même à cet effet de l'aréomètre. Ils avaient découvert la variation de la densité des liquides avec la température, mais non leur variation en volume. Ils furent plus heureux dans leurs efforts pour arriver à la mesure du temps; ils se servaient de plusieurs sortes de clepsydres. Une balance clepsydre est décrite dans l'ouvrage dont nous nous occupons. Ce fut leur grand astronome, Ebn Junis, qui fit faire le plus

grand pas à la chronométrie, en appliquant le premier le pendule à la mesure du temps. Laplace, dans la cinquième note de son *Système du monde*, cite les observations de ce philosophe, avec celles d'Albatégni et d'autres astronomes arabes, comme une preuve incontestable de la diminution de l'excentricité de l'orbite terrestre. Il dit encore que l'observation de l'obliquité de l'écliptique fait par Ebn Junis, corrigée de la parallaxe et de la réfraction, donne pour l'an 1000 un résultat qui approche beaucoup de celui que fournit la théorie. Il mentionne également une autre observation très importante faite par Ebn Junis au sujet des grandes inégalités de Jupiter et de Saturne. J'ai déjà fait observer que dans les écrits d'Ebn Junis les chiffres arabes et nos opérations arithmétiques usuelles sont seuls employés. D'Afrique et d'Espagne ils passèrent en Italie, où ils furent acceptés avec empressement par les commerçants, qui ne furent point longtemps avant d'apprécier leurs avantages. Guillaume de Malmesbury dit qu'ils furent d'un secours merveilleux aux « savants calculateurs, » expression dont reconnaîtra sans peine la justesse toute personne qui voudra essayer de faire une multiplication ou une division ordinaire à l'aide des anciens chiffres romains. Ce fut, dit-on, Gerbert, le pape Sylvestre, qui les fit connaître à l'Europe; il les avait appris à l'université arabe de Cordoue. Il fait allusion au chiffre qui suit le neuf, et qui, ajouté à l'un quelconque des chiffres, en décuple la valeur, dans une lettre à son protecteur l'empereur Othon III, où il lui dit humblement et très justement : « Je suis comme le dernier de tous les nombres. »

Le triomphe des chiffres arabes sur les chiffres romains présageait l'issue d'une lutte beaucoup plus importante, lutte politique entre Rome et les Arabes. Mais, avant d'arriver à la pression intellectuelle exercée par les Arabes sur Rome, et aux efforts désespérés que fit Rome pour s'y soustraire, je dois me placer pour un instant à un autre point de vue, et parler de la philosophie arabe. Ici c'est Al-Gazali qui sera mon guide. Il était né en 1058.

Écoutons-le parler lui-même. Il raconte les efforts qu'il fit pour se détacher des opinions dont il avait été imbu dans son enfance : « Je me dis à moi-même : Mon but est simplement de connaître la vérité des choses, et par conquent il est indispensable que je sache ce que c'est que la connaissance. Il est maintenant évident pour moi que la connaissance certaine est celle en vertu de laquelle nous connaissons un objet de telle manière qu'aucun doute ne peut nous rester, et que dans l'avenir toute erreur et toute hésitation est pour nous impossible relativement à cet objet. Notre intelligence n'a plus alors besoin de faire un effort pour arriver à la certitude parfaite, et cette certitude est une telle sécurité contre l'erreur que, vînt-on à nous produire une preuve apparente de fausseté, elle ne ferait naître en nous aucun doute, parce que nous sommes alors inacessibles à tout soupçon d'erreur. Une fois que j'ai reconnu, par exemple, et que je sais que dix est plus que trois, que quelqu'un vienne me dire : au contraire trois est plus que dix, et pour vous le prouver je vais changer ce bâton en serpent; cette personne pourrait accomplir ce miracle, mais je resterais cependant inébranlablement convaincu qu'elle est dans l'erreur. Elle n'au-

rait réussi qu'à me faire admirer sa prodigieuse habileté, et je ne mettrais pas un instant en doute ma propre connaissance.

« C'est ainsi que je me convainquis que toute connaissance que je n'avais point acquise de cette manière, et au sujet de laquelle je ne possédais point ce genre de certitude, ne pouvait m'inspirer la confiance et l'assurance sans lesquelles aucune connaissance ne mérite le nom de connaissance.

« Ayant examiné la nature de mes connaissances, je les trouvai toutes privées de ces qualités essentielles, à l'exception peut-être des perceptions des sens, et de quelques principes irréfragables. Une fois tombé dans cet abîme, me dis-je alors, le seul espoir d'arriver à des convictions certaines est donc dans les perceptions des sens et dans les vérités nécessaires. Il ne pouvait m'entrer dans l'esprit de douter de leur certitude absolue. Je me mis à étudier les objets de la sensation et de la spéculation. Les doutes m'assaillirent en foule, au point que mon incertitude devint complète. D'où provient la confiance que j'ai dans les indications des sens? Le plus puissant de nos sens est celui de la vue; et cependant, si nous regardons une ombre, nous la voyons fixe et immobile, et nous la jugeons incapable de mouvement; l'expérience nous apprend d'un autre côté que, si nous revenons à la même place une heure après, l'ombre s'est déplacée, non pas brusquement, mais graduellement, insensiblement, et de manière qu'aucun instant elle n'est restée en repos. Si nous dirigeons nos yeux vers les étoiles, elles nous semblent grandes comme des pièces de monnaie, et cependant

les mathématiques nous prouvent qu'elles sont plus vastes que la terre. Ces notions, ainsi que beaucoup d'autres nous sont données par les sens, mais notre raison les rejette comme fausses. J'abandonnai donc les sens après que ma confiance en eux eut été ébranlée.

« Peut-être, dis-je, qu'il n'y a de certitude que dans les notions de la raison, c'est à dire dans quelques principes nécessaires tels que les suivants : dix est plus grand que trois ; la même chose ne peut pas avoir été créée et avoir existé de toute éternité ; exister et ne pas exister en même temps est une impossibilité...

« Sur quoi, les sens répliquèrent : Quelle certitude avez-vous que la confiance que vous placez dans la raison n'est pas de la même nature que celle que vous placiez en nous? Lorsque vous comptiez sur nous, la raison est venue vous détromper, mais n'auriez-vous pas continué à compter sur nous si la raison n'était intervenue. Il est donc possible qu'il existe quelque autre juge supérieur à la raison, et capable de réfuter ses jugements de la même manière qu'elle a refuté les nôtres? Ce juge ne s'est point encore montré, mais ce n'est point là une preuve de sa non-existence.

« Je cherchai inutilement à répondre à l'objection, et ma perplexité devint plus grande encore lorsque je songeai au sommeil. Pendant le sommeil, me disais-je à moi-même, nous donnons une réalité et une consistance à de simples visions, et ce n'est qu'à notre réveil que nous les reconnaissons pour telles. Qui nous dit que tout ce que nous sentons et voyons quand nous sommes éveillés existe réellement? Tout cela est parfaitement vrai, eu égard aux

conditions dans lesquelles nous nous trouvons à ce moment mais il se peut néanmoins que des conditions se présentent, entre lesquelles et l'état où nous sommes lorsque nous sommes éveillés le rapport soit le même qu'entre ce dernier état et l'état de sommeil, de telle manière que dans ces conditions nouvelles notre état actuel ne serait qu'un sommeil d'une nouvelle sorte. »

Il serait impossible de trouver dans un ouvrage européen une description plus claire du scepticisme auquel nous conduit la philosophie. Il serait même impossible de développer cet argument avec plus de force. La précision dont fait preuve le grand philosophe arabe contraste singulièrement avec l'obscurité de la plupart des métaphysiciens.

« Réfléchissant à ma situation, dit-il encore, je me trouvai lié à ce monde par mille liens, les tentations m'assaillant de tous côtés. J'examinai alors mes actions. Les meilleures appartenaient à la part de mon existence que j'avais vouée à l'instruction et à l'éducation, et encore me vis-je obligé de reconnaître que je m'étais adonné à de vaines sciences, sans utilité dans l'autre monde. Après avoir considéré quel était le but de mon enseignement, je trouvai qu'il n'était pas pur aux yeux du Seigneur, et que mes efforts avaient tendu à l'acquisition d'une gloire personnelle. Je fis donc le partage de mes richesses, je quittai Bagdad, et je me retirai en Syrie, où je passai deux ans dans la solitude, occupé à lutter avec mon âme, à combattre mes passions, à purifier mon cœur, et à me préparer pour l'autre monde. »

C'est là une très belle peinture des angoisses mentales

et des actions d'un homme pieux, et qui aime la vérité. Sur ce terrain, rien ne s'oppose à ce que le philosophe chrétien sympathise avec le dévot mahométan. Après tout ils n'étaient point si loin de s'entendre. Al-Gazali n'est pas le seul homme à l'esprit duquel ces idées se soient offertes, mais il a su trouver des mots pour les exprimer mieux que tout autre. Quelle est, en somme, la conclusion à laquelle il arrive? Trois âges, dit-il, se partagent la vie de l'homme : « Le premier, ou l'âge de l'enfance, est celui de la sensation pure; le second, qui commence avec la la septième année, est l'âge de l'intelligence; le troisième est l'âge de la raison, à l'aide de laquelle l'intellect perçoit le nécessaire, le possible, l'absolu, et tous ces objets supérieurs qui dépassent l'intelligence. Au delà de ces trois âges, il en est toutefois encore un quatrième. C'est alors que s'ouvrent d'autres yeux, par lesquels l'homme perçoit tout ce que les autres n'ont pu découvrir, toutes les choses qui sont et qui échappent à la raison, de même que les objets de la raison échappent à l'intelligence, et les objets de l'intelligence aux facultés sensitives. C'est le prophétisme. » Al-Gazali trouve donc une base philosophique pour servir de règle à notre vie, et parvient à concilier la religion et la philosophie.

Je dois maintenant quitter la belle civilisation arabe, la science et la philosophie arabes, pour un autre sujet beaucoup moins attrayant. Ce n'est point sans répugnance que je reviens au système italien, qui souillait le saint nom de religion par ses intrigues, ses sanglantes querelles, son oppression de la pensée humaine, et sa haine du progrès intellectuel. Deux contrées attireront spécia-

lement notre attention : le midi de la France et la Sicile. Elles ont été témoins d'événements importants, et c'est dans ces contrées que l'influence mahométane commença à se faire sentir et à presser sur Rome.

Innocent III avait été élu pape à l'âge de trente-sept ans, 1198. La puissance papale avait atteint son apogée. Les armes de l'Église étaient maintenant toutes-puissantes. En Germanie, en France et en Angleterre, l'autorité pontificale revendiquait ses droits en lançant l'interdit et l'excommunication sur l'empereur Othon, sur Philippe-Auguste et sur le roi Jean. Dans aucun de ces cas la papauté ne lança ses foudres pour défendre quelque grand principe moral ou les droits de l'humanité, mais uniquement ses intérêts politiques temporels, ces intérêts qu'elle soutint en Allemagne au prix de guerres incessantes et à l'aide de l'assassinat, et en France en intervenant dans une querelle conjugale, la querelle domestique du roi de France avec Agnès de Méranie : « Ah ! heureux Saladin, disait Philippe dans son courroux, lorsque son royaume fut mis en interdit, il n'a pas de pape au dessus de lui. Je veux aussi être musulman. »

En Espagne également, Innocent intervint dans les affaires domestiques du roi de Léon. Dans toutes les directions s'étalait l'odieuse vénalité du gouvernement papal. Il avait autorisé le Portugal à s'ériger en royaume, à condition qu'il paierait à Rome un tribut annuel. Le roi d'Aragon tenait son royaume comme fief du pape.

En Angleterre, l'immixtion d'Innocent dans les affaires du pays fut d'une autre nature. Il essaya de faire prévaloir son autorité sur l'Église en dépit du roi, et lança l'in-

terdit sur toute la nation, parce que le roi Jean ne voulait point consentir à ce qu'Étienne Langton devînt archevêque de Contorbéry. Il était impossible qu'un empire continuât ainsi à subsister dans l'empire. Jean fut condamné par contumace, et excommunié; pendant quatre années il brava la sentence portée contre lui. Ses sujets furent alors relevés de leur serment d'allégeance et son royaume offert à qui voudrait le conquérir. Dans son désespoir, le roi d'Angleterre fit dire par un envoyé à l'émir qu'il voulait se convertir au mahométisme. Le sentiment religieux n'était pas plus puissant chez lui que chez le roi de France, que les provocations du pape avaient amené à des idées semblables. Toujours plus pressé par Innocent, Jean se vit cependant forcé de lui abandonner son royaume et de consentir à payer, outre le denier de Saint-Pierre, mille marcs par an comme marque de soumission. Il dut rappeler les prélats qu'il avait chassés et exilés, et les recevoir à genoux, humiliations qui remplirent d'indignation les fiers barons anglais, et hâtèrent les mouvements qui devaient aboutir à la concession de la Grande Charte. Étienne Langton préparait à Innocent une déception sur laquelle il était loin de compter. Jean avait une seconde fois formellement livré son royaume au pape et fait hommage au légat, mais Étienne Langton, dans une réunion des chefs de la révolte contre le roi, tenue à Londres le 25 août 1213, fut le premier à leur conseiller de demander le renouvellement de la charte de Henri Ier. De là date la Grande Charte. De tous les miracles que vit son âge, Étienne Langton fut sans contredit le plus étonnant; le patriotisme parla plus haut chez lui que les inté-

rêts de sa profession. La colère du pontife ne connut pas de bornes lorsqu'il apprit que la Grande Charte avait été concédée. Dans sa bulle il la déclare vile et ignominieuse, nulle et sans valeur, et il menace le roi d'anathème s'il l'observe.

La politique romaine ne pouvait souffrir ces commencements de liberté. La nomination de Langton à l'archevêché d'York fut annulée, et il fut remplacé par un certain De Gray. Un détail qui montre à quel point le gouvernement papal pratiquait la simonie, c'est que dans toutes ces affaires De Gray s'endetta envers lui d'une somme égale à un million et demi de francs. En fait, l'Europe entière se trouva par les croisades devenue tributaire du pape. Il avait des agents fiscaux dans toutes les capitales; d'autres qui voyageaient dans toutes les directions, vendant partout des dispenses pour toutes sortes d'offenses, réelles et imaginaires, vendant les dignités ecclésiastiques de tous les degrés, et attirant incessamment à eux l'argent de toutes les contrées et de tous les royaumes. Cinquante ans après l'époque dont nous parlons, Robert Grosse-tête, évêque de Lincoln et ami de Roger Bacon, fit évaluer le montant des sommes que les ecclésiastiques étrangers avaient recueillies en Angleterre. Il fut trouvé qu'il s'élevait à trois fois le revenu du roi lui-même. Ce travail fut fait à l'occasion d'une demande d'Innocent IV, qui voulait que l'Église d'Angleterre entretînt trois cents membres du clergé italien en plus, et qu'un de ses neveux, qui était encore un enfant, eût une stalle dans la cathédrale de Lincoln.

Tandis qu'Innocent III intriguait ainsi dans toutes les

cours, et mettait toutes les nations à contribution, il ne perdait pas un instant de vue la grande entreprise des croisades. La papauté avait maintenant reconnu les immenses avantages qu'elles lui assuraient. N'étaient-ce pas les croisades qui avaient donné aux papes la suzeraineté de l'Europe, et mis à leur disposition les ressources militaires et pécuniaires de tout le continent? Innocent n'était pas homme à se faire illusion sur leur issue. Les croisades, au moins en ce qui concerne leur but avoué, devaient fatalement échouer. Les populations chrétiennes de la Palestine étaient avilies et démoralisées au delà de toute expression. Tous les jours aussi l'apostasie éclaircissait leurs rangs. En Europe, les fidèles commencaient à découvrir que l'argent qu'ils donnaient pour les guerres de Terre Sainte était détourné de son véritable objet et arrivait en Italie; le clergé lui-même cachait à peine qu'il ne voyait dans la proclamation d'une croisade que la préparation d'une vaste escroquerie. Rien n'arrêta Innocent, qui excita la chrétienté en lui lançant à la face les injures des Sarrasins : « Où, disent-ils, est votre Dieu, qui ne peut pas vous délivrer de nos mains? Voyez! Nous avons souillé vos sanctuaires; nous avons étendu le bras, pris au premier assaut et gardé malgré vous ces places si chères qui ont vu naître vos superstitions. Où est votre Dieu? Qu'il se lève pour se défendre, lui et vous. » « Si tu es le fils de Dieu, sauve-toi, si tu le peux; arrache de nos mains la terre où tu es né. Rends ta croix, que nous avons prise, aux adorateurs de la croix. » Innocent, toutefois, eut beaucoup de peine à préparer la quatrième croisade, 1202.

Les Vénitiens consentirent à lui fournir une flotte de transport. L'expédition fut bientôt détournée de son vrai but, et, à l'instigation des Vénitiens, les Croisés allèrent enlever Zava au roi de Hongrie. Ce qui est encore plus honteux à dire, la soif du pillage et les intrigues du clergé tournèrent ensuite leurs armes contre Constantinople. Ils la prirent d'assaut en 1204. Ils réussirent ainsi à établir le christianisme latin dans la métropole de l'orient, mais, hélas! à l'aide du fer et du feu, et après avoir versé des torrents de sang. Dans la nuit de l'assaut ils brûlèrent plus de maisons que n'en contenaient trois des plus grandes villes de la France. Les historiens chrétiens eux-mêmes comparent avec indignation la prise de Constantinople par les catholiques avec la prise de Jérusalem par Saladin, et le pape Innocent se vit forcé de protester contre des monstruosités qu'il n'avait point voulues. Il s'exprimait ainsi : « Aux yeux des hommes ils se livrèrent à la débauche, à l'inceste et l'adultère. Ils abandonnèrent des matrones et des vierges consacrées à Dieu à la brutalité de leurs valets. Ils mirent la main sur les trésors des églises, et, ce qui est plus odieux, ne respectèrent même pas les vases sacrés, arrachant les tablettes d'argent des autels, brisant les objets les plus sacrés, emportant les croix et les reliques. » A Sainte-Sophie, la chaire fut dépouillée de ses ornements d'argent ; une table d'oblation d'un travail exquis et d'une très grande valeur fut mise en pièces ; les calices servirent de coupes à boire ; la frange d'or qui ornait le voile du sanctuaire fut enlevée. Des ânes et des chevaux furent introduits dans les églises pour emporter le butin. Une prostituée monta sur le trône du

patriarche et chanta une chanson obscène accompagnée de gestes indécents. Les tombes des empereurs furent profanées; les Byzantins, avec un sentiment de surprise et d'indignation, virent exposé aux outrages de la populace le corps de Justinien, que depuis six siècles épargnait la putréfaction. Les fauteurs de tous ces scandales avaient bien convenu entre eux que les reliques seraient réunies, puis partagées également entre les vainqueurs, mais au milieu du désordre chaque ecclésiastique prit et conserva tout ce qu'il put. La liste de quelques-unes de ces reliques nous montrera bien ce qu'était l'idolâtrie de l'Église d'orient. C'est ainsi que l'abbé Martin obtint pour son monastère d'Alsace : 1° Une tache du sang de Notre-Seigneur; 2° un morceau de la vraie croix; 3° le bras de l'apôtre Jacques; 4° une partie du squelette de saint Jean Baptiste ; 5° j'hésite vraiment à transcrire un pareil sacrilége, « une bouteille du lait de la mère de Dieu ! » Les Croisés emportèrent aussi d'autres dépouilles d'une nature bien différente, les reliques de l'art antique qu'ils venaient de détruire. Citons seulement : 1° les conducteurs de char de l'hyppodrome, en bronze; 2° la louve allaitant Romulus et Rémus; 3° un groupe d'un sphynx, d'un hippopotame et d'un crocodile; 4° un aigle déchirant un serpent; 5° un âne et son conducteur, pièce qu'avait fait fondre Auguste en mémoire de la victoire d'Actium; 6° Bellérophon et Pégase; 7° un obélisque en bronze; 8° Pâris présentant la pomme à Vénus; 9° une délicieuse statue d'Hélène; 10° l'hercule de Lysippe; 11° une Junon autrefois placée dans le temple de Samos. Les bronzes furent fondus et monnayés, et des milliers de manuscrits

et de parchemins furent livrés aux flammes. De cette époque date la disparition de la plupart des œuvres des auteurs anciens.

Innocent feignit la résignation et prit sous sa protection le nouvel ordre de choses établi à Constantinople. L'évêque de Rome nommait enfin l'évêque de Constantinople. La suprématie papale était maintenant universellement reconnue. Rome et Venise se partagèrent le butin qu'elles avaient honteusement acquis. S'il fallait encore quelque chose pour ouvrir les yeux de l'Europe, c'était certainement assez du dénoûment de l'entreprise. Le pape et le doge s'étaient partagé le butin d'une expédition que des hommes pieux croyaient destinée à secourir la Terre Sainte. Les chevaux de bronze, qu'Auguste avait fait venir d'Alexandrie après sa victoire sur Antoine, et qui avaient été transportés à Constantinople par son fondateur, furent placés devant l'église de Saint-Marc. Ils étaient l'emblème visible d'événements d'un autre genre qui s'accomplissaient alors d'une manière moins apparente. C'est à Venise en effet qu'échurent les trésors littéraires qui avaient échappé au feu et à la rage de destruction des vainqueurs ; pendant que ses alliés se contentaient dans leur ignorance de reliques imaginaires, elle prit pour elle les débris des grands ouvrages artistiques, littéraires et scientifiques de l'antiquité. Ce sont eux qui hâtèrent les progrès intellectuels de l'occident.

Ainsi tomba Constantinople, et par les mains parricides des chrétiens. Le jour était proche où allait être vengé le coup funeste qu'elle avait porté à la civilisation occidendentale. Les calamités récentes n'étaient qu'un commen-

cement du châtiment. Trois cents ans plus tôt, l'historien Luitprand, envoyé par l'empereur Othon Ier à la cour de Nicéphore Phocas, dit en parlant de Constantinople où il avait résidé : « Cette cité, autrefois si riche et si florissante, est maintenant le séjour de l'infamie, du mensonge, du parjure, de la fourberie, de la rapacité, de l'avidité, de l'avarice, et de la vanité ; » depuis le temps de Luitprand elle n'avait cessé de déchoir. On aurait pu supposer que la concentration à Constantinople de tous les trésors littéraires et scientifiques de l'empire romain allait donner l'essor à un immense mouvement intellectuel, et que Constantinople deviendrait pour l'Europe un foyer de lumière. Mais que reste-t-il après que l'on a cité les ouvrages de jurisprudence de Tribonien, sous l'empereur Justinien ; Étienne, le grammairien, qui composa un dictionnaire, et l'historien Procope, secrétaire de Bélisaire pendant ses campagnes ? Il nous faut ensuite franchir un très long intervalle pour arriver à Théophylact Simocatta, et à l'*Échelle du paradis*, de Jean Climacus. Pendant la période d'excitation mentale qui répond à la querelle des iconoclastes, nous trouvons Jean de Damas, et au neuvième siècle, le *Myriobiblion* et le *Nomocanon* de Photius. Viennent ensuite Constantin Porphyrogénète, qui écrit de volumineuses et insignifiantes compositions, et Basile II qui est peut-être le fidèle interprète des opinions de son temps, et certainement de celles de la postérité à l'égard de la littérature de son pays, lorsqu'il dit que la science n'est qu'une guenille inutile et sans valeur. L'*Alexiade* d'Anne Comnène et l'histoire byzantine de Nicéphore Bryenne s'élèvent à peine au dessus des misérables pro-

ductions de leur âge. Cette stérilité et cette impuissance étaient les effets du système introduit par Constantin le Grand. Depuis longtemps les empereurs persistaient dans une politique constante, l'oppression ou la destruction de la philosophie ; et cependant, nous le savons par une foule de témoignages contemporains qui s'accordent à cet égard, le platonisme se cachait dans tous les couvents de l'orient, et les doctrines de Platon étaient secrètement gardées comme des trésors dans les cellules des moines asiatiques. Les Byzantins avaient posséde les plus grands modèles artistiques et littéraires du monde, et pendant mille ans ils n'avaient pas produit une seule œuvre originale. Des millions de Grecs ne purent faire avancer d'un pas ni la philosophie, ni la science, ne firent pas une découverte pratique, ne composèrent ni un poème, ni une tragédie digne d'être lue. Pour faire comprendre combien leur littérature était superficielle, si elle mérite toutefois le nom de littérature, ce seul fait suffit, que Photius, le patriarche, écrivit à Bagdad, loin de sa bibliothèque, une analyse de 280 ouvrages qu'il avait lus autrefois. Les derniers jours de la cité furent marqués par la controverse de Barlaam au sujet de la mystérieuse lumière du Mont Thabor, dispute sur la possibilité de produire une vision béatifique et de démontrer, par la contemplation incessante de son nombril pendant des jours et des nuits, l'existence de deux principes éternels, d'un Dieu visible et d'un Dieu invisible !

Quelle était la cause de cette stérilité et de cette dégradation intellectuelle de Constantinople? La tyrannie de la théologie sur la pensée.

Avec la prise de Constantinople par les Latins coïncidè-

rent d'autres événements non moins importants. Partout se manifestait une tendance à secouer le joug du pouvoir papal. Le mal n'avait point épargné les monastères, et des murmures s'échappaient même des lèvres des moines. Ce fut le midi de la France qui donna le signal de l'insurrection intellectuelle. L'influence des mahométans et des juifs qui habitaient au delà des Pyrénées commençait à s'y faire sentir. Les chansons galantes, les tensons ou disputes poétiques des ménestrels, les satires, les louanges des dames, les lais, les sérénades et les pastourelles, toutes ces gracieuses inventions, qu'avaient déjà condamnées les graves musulmans de Cordoue, s'étaient peu à peu répandues en Espagne et avaient trouvé faveur en France. Au midi, les troubadours chantaient dans la langue d'oc; au nord, les trouvères, dans la langue d'oil. De là l'épidémie gagna la Sicile et l'Italie. Les rois, les ducs, les comtes et les chevaliers se faisaient gloire de cultiver la gaie science. Le plus humble ménestrel trouvait accès auprès des dames et dans toutes les cours; ses malignes satires contre le clergé et ses chansons d'amour lui assuraient les bonnes grâces du peuple. Souvent le poète s'accompagnait avec un instrument de musique, ou se faisait suivre d'un jongleur qui chantait avec lui. La diffusion de la langue provençale, ou langue d'oc, fut ainsi très rapide, surtout parmi ceux qui ne connaissaient point le latin; elle offrit aux Italiens des modèles d'invention et de versification, et l'Europe y trouva le germe de la plupart des poésies des âges suivants. Pendant que les jeunes vivaient gaîment et chantaient, les hommes mûrs pensaient et devenaient hérétiques. Fidèle à ses instincts et à ses traditions, l'Église

était résolue à combattre sans merci ces velléités d'indépendance. Déjà, en 1134, Pierre de Brueys avait été brûlé en Languedoc pour avoir nié le baptême, l'adoration de la croix et la transsubstantiation. Déjà Henri le Diacre, disciple de Pierre, avait été réduit au silence par saint Bernard. Déjà les vallées du Piémont étaient pleines de Vaudois. Déjà les pauvres de Lyon proclamaient cette redoutable doctrine, que la sainteté d'un prêtre réside non dans sa charge, mais dans sa manière de vivre. Ils dénonçaient les richesses de l'Église et la conduite des évêques, qui ne craignaient pas de verser eux-mêmes le sang et de paraître sur le champ de bataille ; ils niaient la transsubstantiation, l'invocation des saints, le purgatoire, et poursuivaient surtout de leur haine la vente des indulgences. Les riches cités du Languedoc regorgeaient de ces mécréants, qui cultivaient la poésie, la musique et la danse, qui avaient pris part aux croisades et appris à connaître les Sarrasins. Ils les admiraient maintenant au lieu de les haïr. A la grande joie du peuple, les troubadours allaient par toute la contrée, hochant significativement la tête, clignant malignement les yeux, chansonnant les amours des prêtres, et partout dénoncés comme blasphémateurs et athées. C'était là un état de choses qui devait attirer l'attention d'Innocent. Le parti qu'il prit pour y porter remède lui a mérité la malédiction de la postérité. Il dépêcha un envoyé au comte de Toulouse, qui était déjà sous le poids d'une excommunication pour avoir empiété sur les droits du clergé ; il était accusé cette fois de protéger les hérétiques et d'avoir confié des charges payées à des juifs. Le comte menait joyeuse vie, et suivant la mode de ses voisins de

l'autre côté des Pyrénées, n'avait pas moins de trois femmes, crime qui était toutefois peu de chose auprès de ceux qui lui étaient maintenant formellement imputés. Un différend s'ensuivit, et il arriva que sur ces entrefaites le légat du pape fut assassiné, sans que Raymond, à ce qu'il semble, eût pris aucune part à l'événement. Le pape indigné l'en déclara responsable ; il l'excommunia, fit partout publier la bulle d'excommunication, et appela toute la chrétienté à une croisade contre le coupable, offrant ses richesses et ses possessions à qui voudrait les prendre. Il fut puissamment secondé par les prédications des moines, et si l'on en croit les chroniqueurs, plus d'un demi-million d'hommes prirent les armes.

Il ne restait au comte qu'à se soumettre. Il rendit ses places fortes, reconnut les crimes dont on le chargeait, et déclara qu'il était justement puni. Il jura qu'il ne protégerait plus les hérétiques. Nu jusqu'à la ceinture et la corde au cou, il fut conduit à l'autel et fouetté. C'en était assez pour satisfaire le pape, mais non les hordes armées qu'il avait appelées. Elles étaient venues pour piller et massacrer, et il leur fallait du sang et du pillage. Alors se passèrent des scènes d'horreur, telles que le soleil n'en avait jamais éclairé. L'armée était commandée par des prélats français et romains. Parmi eux l'abbé Arnold, le légat du pape, ce même homme à qui, au siége de Béziers, un soldat, moins avide ou plus las du massacre que son général, demandait comment il pourrait distinguer les catholiques des hérétiques, et qui lui répondit : « Tuez les tous ; Dieu reconnaîtra les siens. » Dans l'église de Sainte-Marie-Madeleine sept mille personnes furent

massacrées; on avait excité la rage des croisés contre ces malheureux en prétendant faussement qu'ils avaient été criminels et sacriléges au point de répéter : « S. Mariam Magdalenam fuisse concubinam Christi. » Ils protestèrent en vain de leur innocence. Vingt mille autres personnes furent égorgées ailleurs, puis la ville fut livrée aux flammes afin de laisser un monument de la vengeance papale. A Lavaur, quatre cents hérétiques furent entassés sur le même bûcher; on ne manqua point d'observer « que les corps produisirent des flammes merveilleuses et qu'ils allèrent ensuite brûler éternellement en enfer ». Le langage est impuissant à décrire les atrocités qui furent commises dans les différentes villes de la province. Les vengeurs de l'Église étaient ivres de sang et de luxure. Le sol fut trempé de sang humain et l'air fut infecté par la fumée des bûchers. Des exhalaisons des cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants, et des cendres des cités détruites naquit l'inquisition, cette infernale institution. Son fondateur se proposait d'anéantir tout enseignement public, et d'étouffer toute manifestation de la pensée individuelle. Ce fut au milieu de ces affreux événements qu'Innocent fut appelé à comparaître devant le tribunal suprême. Il mourut en 1216.

Ce fut sous le pontificat de ce grand criminel que furent fondés les ordres mendiants. Le cours des âges avait rendu inintelligibles les choses du culte; les vieux dialectes étaient perdus, et de nouvelles langues étaient en voie de formation. Tous les jours le réveil des esprits faisait de nouveaux progrès, et dans toutes les directions se manifestait un ardent désir d'instruction. Des multi-

Digitized by Google

tudes d'auditeurs se pressaient autour des chaires des universités, et l'hérésie se propageait très rapidement. Bien loin que ce mouvement n'affectât que la classe intelligente, les classes inférieures avaient aussi leurs hérétiques et leurs fanatiques. Il était urgent de combattre énergiquement tous ces nouveaux zélateurs, si l'on ne voulait pas que leurs doctrines eussent bientôt envahi tous les rangs de la société ; de là la fondation des ordres de Saint-Dominique et de Saint-François. Les dominicains et les franciscains devaient se mêler au peuple et le prêcher dans sa propre langue partout où un auditoire pouvait être réuni. Ils devaient vivre d'aumônes, et par conséquent ils se trouvaient à l'abri des scandales auxquels l'Église avait été conduite par ses immenses richesses. Ils avaient pour mission, non d'assurer leur propre salut, mais celui de leurs semblables.

Saint Dominique était né en 1170. Les miracles ordinaires entourèrent sa naissance et remplirent sa vie. Dès qu'il s'agissait de faire impression sur les esprits en occident, il fallait des miracles et des prodiges. Si sa conception n'avait point été immaculée, il était au moins né exempt du péché originel. Il passait pour le fils adoptif de la Vierge, et même pour quelque chose de plus aux yeux de quelques-uns. Il débuta dans le Languedoc, puis quitta cette ingrate région pour Rome, le centre naturel de toutes les entreprises telles que la sienne. Là il perfectionna son système, institua ses frères, ses nonnes, son tiers ordre, et consolida son œuvre à l'aide de nombreux miracles. Il exorcisa trois matrones, dont Satan sortit sous la forme d'un grand chat noir, qui grimpa le long de

la corde de l'une des cloches et disparut. Une belle nonne avait résolu de quitter son couvent; la première fois qu'elle voulut se moucher, son nez tomba dans son mouchoir; il reprit sa place grâce aux ferventes prières de saint Dominique, et la nonne, autant par reconnaissance que par peur, consentit à rester. Saint Dominique ressuscitait aussi les morts. Il mourut cependant en 1221, après avoir mérité le titre de brûleur et massacreur d'hérétiques. On lui a attribué la glorieuse ou criminelle invention de la sainte Inquisition. Au bout de quelques années son ordre possédait déjà cinq cents monastères répandus en Europe, en Asie et en Afrique.

Saint François, le compagnon de saint Dominique, naquit en 1182. Ses disciples insistaient avec une certaine irrévérence sur l'analogie des incidents de sa naissance avec ceux de la naissance de Notre-Seigneur. Une prophétesse l'avait prédite; il était né dans une étable; des anges avaient chanté dans les airs, et l'un d'eux sous la figure de Siméon, l'avait porté aux fonts baptismaux. De très bonne heure il eut des visions et des ravissements extatiques. Son père, Pierre Bernardini, un honorable commerçant, employa d'abord la persuasion pour le ramener à la raison, puis demanda l'assistance de l'évêque, afin d'empêcher le jeune enthousiaste de dissiper ses ressources en aumônes aux pauvres. Le prélat l'ayant doucement réprimandé et lui ayant rappelé ses devoirs de fils, il déchira ses vêtements en public et s'écria : « Pierre Bernardini était mon père; je n'ai plus maintenant qu'un père, celui qui est aux cieux. » Touchés de ce renoncement à tous les biens et à tous les liens de ce monde, les

assistants fondirent en larmes, et le bon évêque couvrit le jeune François de son propre manteau. Lorsqu'un homme en est arrivé là, il n'est rien qu'il ne puisse accomplir.

On raconte qu'Innocent refusa d'abord d'autoriser l'ordre de Saint-François, mais il ne tarda pas à reconnaître les avantages qu'il en retirerait, et il s'en fit le patron dévoué. L'ordre prospéra si rapidement, qu'en 1219 il ne comptait pas moins de cinq mille frères. Il était fondé sur les principes de chasteté, de pauvreté et d'obédience. Les franciscains devaient vivre d'aumônes, mais jamais ne recevoir d'argent. Après une vie toute vouée à l'Église, saint François obtint sa récompense, 1226. Deux années avant sa mort son corps avait reçu, grâce à une intervention miraculeuse, des marques qui répondaient exactement aux blessures du Sauveur, les célèbres stigmates. De ses mains et de ses pieds étaient sorties des excroissances de couleur noire, semblables à des clous, et dans son flanc une plaie s'était ouverte, dont s'échappaient du sang et de l'eau. Il n'y a rien de surprenant à ce que de tels prodiges aient été universellement acceptés. N'était-ce pas la même génération qui recevait d'André de Hongrie, comme d'inestimables reliques, les têtes de saint Étienne et de sainte Marguerite, les mains de saint Barthélemy et de saint Thomas, un morceau de la verge d'Aaron, et l'une des cruches à eau des noces de Cana en Galilée.

Le gouvernement papal recueillit bientôt les avantages qu'il s'était promis de l'institution des ordres mendiants. Des bandes de frères voués à la pauvreté et vivant d'aumônes parcouraient toute l'Europe, les pieds nus, men-

diant, et se mettant partout en contact, dans les circonstances les plus favorables, avec les derniers rangs de la société. Ils vivaient au milieu de la populace, toujours cependant regardés comme des êtres sacrés. Les accusations de dissipation et de luxure qui pesaient sur le clergé régulier étaient tout à fait inapplicables à ces fanatiques amaigris par la faim et dont une corde ceignait les reins. On peut dire que par eux la papauté eut l'oreille de l'Europe. A l'origine, quelques-uns avaient adopté la vie errante. Frère Pacificus, un des disciples de saint François, avait été un trouvère fameux. En somme, les ordres mendiants, non seulement écartèrent le danger pressant qui menaçait l'Église, mais encore lui permirent de conserver pour plusieurs siècles son influence sur les classes laborieuses. Le pape put avec raison se vanter d'avoir trouvé dans les pauvres de l'Église une puissance plus que capable de contre-balancer celle des pauvres de Lyon. Elle ne commença à décliner que lorsque les ordres mendiants, ayant abandonné les principes qui avaient présidé à leur fondation, se laissèrent gagner par l'avidité qui régnait autour d'eux, et acquirent d'immenses richesses.

Innocent III ne se contenta point de s'assurer ainsi une milice ecclésiastique capable de soutenir victorieusement l'insurrection qui le menaçait; il accrut encore grandement sa puissance par l'introduction formelle de la confession auriculaire. Ce fut le quatrième concile de Latran qui le premier établit formellement la nécessité de la confession auriculaire. Il voulut par là qu'aucun hérétique ne pût échapper, et que le prêtre, bien qu'absent du cercle domestique, y restât tout-puissant. Une institution aussi

Digitized by Google

infâme n'était possible que dans une société arrivée au dernier degré d'avilissement et de superstition. Elle envahissait le sanctuaire de la vie privée et donnait à chaque homme pour espions et accusateurs sa propre femme, ses enfants et ses serviteurs. Lorsqu'un système religieux se trouve forcé d'avoir recours à une immoralité sociale de ce genre, nous pouvons être certains qu'il est attaqué d'un mal sans remède, et qu'il court à sa fin.

L'institution de la confession auriculaire impliquait nécessairement le perfectionnement de la casuistique, bien que cette science n'ait reçu son développement complet qu'à l'époque des jésuites, alors qu'elle donna naissance à toute une littérature, avec son système de morale fausse et relâchée, moins soucieuse du salut du pénitent que des intérêts de l'Église, et ne reculant point devant d'étranges indécences en ce qui concerne les choses du mariage.

Les grands événements de l'histoire se personnifient souvent dans certains hommes qui en restent les représentants. Tel est le cas de l'époque que nous considérons. D'un côté est Innocent, qui, fidèle aux instincts de son parti, s'immisce dans les affaires de toutes les nations de l'Europe, lance partout ses interdits et ses excommunications, se baigne dans le sang des hérétiques de France, commet toutes les atrocités, et n'hésite même pas à outrager et à massacrer des femmes et des enfants et à ruiner des cités florissantes pour arriver à ses fins ; Innocent, qui dans toutes les directions et sous tous les prétextes attire à lui l'argent de toute l'Europe, appelle à son aide des bandes de moines mendiants, soutient ses impostures à force de faux miracles, organise l'Inquisition et viole le

respect de la vie privée par l'introduction de la confession auriculaire.

De l'autre côté, c'est Frédéric II, l'empereur d'Allemagne. Comme nous l'avons déjà dit, il avait passé ses premières années en Sicile dans le commerce familier des juifs et des Arabes, et la Sicile resta jusqu'à la fin la plus favorisée de ses possessions. A une infinité d'autres talents il joignait la connaissance de la langue arabe, qu'il parlait aussi couramment que les indigènes. Il affectionnait la société des femmes mahométanes, qui se pressaient à sa cour. Ses ennemis avançaient même que ses relations avec les belles infidèles n'étaient point irréprochables. Les médecins et les philosophes juifs et arabes lui apprenaient à railler les prétentions de l'Église. De là à secouer le joug de l'autorité il n'y a qu'un pas. A cette époque, les mahométans d'Espagne étaient vraiment infectés d'irréligion ; leurs plus grands philosophes étaient infidèles dans leur propre infidélité. Les deux fils d'Averroës de Cordoue résidaient à la cour de Frédéric. Leur père était l'un des hommes les plus capables que la nation arabe eût jamais produits : astronome expérimenté, il avait traduit l'*Almageste*, et avait été, dit-on, le premier à observer un passage de la planète Mercure sur le soleil ; il avait écrit de volumineux commentaires sur les œuvres de Platon et d'Aristote, mais n'admettait aucune révélation. Il disait même du mahométisme, en faisant allusion à la défense du prophète touchant l'usage de la viande de porc : « Cette forme de religion manque de tout ce qui pourrait la recommander à une intelligence quelconque, si ce n'est à celle d'un pourceau. » Telles étaient les in-

fluences profanes qui régnaient à la cour sicilienne, où se forma le caractère du jeune empereur. C'est dans le doux dialecte sicilien que la poésie italienne, qui était destinée à un si brillant avenir, fit entendre ses premiers accents. L'empereur et son chancelier cultivaient la gaie science et composaient à l'envi des sonnets et des chants d'amour, dont le goût avait passé du midi de la France à l'Italie.

Dans l'espoir de recouvrer la Terre Sainte, Honorius III avait fait épouser à Frédéric Yolande de Lusignan, l'héritière du royaume de Jérusalem. Il n'est donc point étonnant que l'existence frivole de Frédéric ait bientôt attiré sur lui l'indignation de l'austère Grégoire IX, dont le premier acte en montant sur le trône pontifical avait été de faire prêcher une nouvelle croisade. Longtemps il resta sourd aux exhortations et aux ordres du vieux pape, reculant chaque jour l'époque de son départ, et s'engageant par l'entremise de ses amis mahométans dans des négociations douteuses avec le sultan d'Égypte. Il s'embarqua enfin, mais pour revenir trois jours après. Le pape octogénaire n'était point homme à se laisser jouer impunément; il prononça son excommunication. Frédéric affecta le mépris, mais en appela à la chrétienté, dénonçant la rapacité de Rome. Ses agents, disait-il, voyageaient dans toutes les directions, non pour prêcher la parole de Dieu, mais pour extorquer de l'argent. « L'Église primitive, fondée sur la pauvreté et la simplicité, a enfanté d'innombrables saints. Les Romains nagent maintenant dans les richesses. Quelle merveille que les murs de l'Église soient minés jusqu'à la base et menacent ruine! »

La réponse fut une excommunication plus terrible encore que la première, mais les partisans de Frédéric à Rome soulevèrent une émeute et le pape fut chassé. Il partit alors de son propre gré pour la croisade. A son arrivée en Terre Sainte, il fut reçu avec joie par les chevaliers et les pèlerins, mais le clergé ne vit en lui que le chrétien excommunié et se tint à l'écart. C'est à ce même moment qu'aboutirent ses négociations privées avec le sultan d'Égypte. Les envoyés du souverain infidèle encombraient son camp; les uns venus pour discuter des questions philosophiques, d'autres pour lui apporter des présents. Le sultan eut l'intention d'envoyer à son ami plusieurs éléphants et une troupe de bayadères. Frédéric, dit-on, n'était point insensible aux charmes des beautés de l'Orient. Il portait ordinairement un costume arabe. Dans l'intimité, il n'hésitait point à dire qu'il ne venait point pour délivrer la cité sainte, mais pour conserver l'estime des Francs. « Faites-moi la grâce, fit-il dire au sultan, de me rendre Jérusalem telle qu'elle est, afin que je puisse marcher tête haute au milieu des rois de la chrétienté. » La cité lui fut livrée. Le but de son expédition était rempli, mais le pape ne devait point se laisser tromper si facilement. Il repoussa la transaction et prit aussitôt ses mesures pour mettre Jérusalem et le sépulcre du Sauveur sous l'interdit, et cela en face des mahométans. Tandis que l'empereur annonçait solennellement ses succès à l'Europe, le pape les dénonçait comme fruits de l'union du Christ avec Bélial, et élevait quatre chefs d'accusation contre Frédéric. Il l'accusait : 1° d'avoir offert en présent au sultan de Babylone l'épée qu'il avait reçue de saint

Pierre pour la défense de la foi; 2° d'avoir laissé prêcher le Coran jusque dans le saint temple; 3° d'avoir exclu les chrétiens d'Antioche de son traité; 4° de s'être engagé à s'unir aux Sarrasins dans le cas où une armée chrétienne essaierait d'arracher le Temple et la cité aux profanations des mahométans.

Frédéric, n'ayant pu trouver un ecclésiastique qui voulût présider à la cérémonie de son couronnement, se couronna lui-même à Jérusalem, puis quitta la terre sainte. Il était temps, car Rome intriguait déjà contre lui en Europe, et avait déjà adroitement semé le faux bruit de sa mort. Il se prépara aussitôt à la lutte contre le pontife. Ses colonies arabes de Nocera et de Lucera en Italie pouvaient lui fournir trente mille soldats musulmans contre lesquels ses ennemis ne pourraient rien. Il chercha aussi à mettre de son côté le sentiment public de l'Europe, et offrit de convaincre le pape lui-même d'intelligences avec les infidèles; celui-ci céda, effrayé soudainement et très à propos à l'idée de verser le sang, et la paix fut faite entre les deux parties. Elle dura près de neuf ans.

Pendant cette période, la grandeur intellectuelle de Frédéric et les tendances des influences qui l'entouraient se manifestèrent avec éclat. Prenant l'avance sur son temps, il se voua à l'amélioration politique de la Sicile. Il institua des parlements représentatifs, publia un code de sages lois, affirma le principe de l'égalité des droits et des charges, et la suprématie de la loi sur tous, même sur les nobles et l'Église. Il proclama la liberté des différents cultes, juif, mahométan et chrétien; il émancipa tous les serfs de ses domaines; il créa pour les pauvres une jus-

tice peu coûteuse; il défendit les guerres privées; il réglementa le commerce, posant prophétiquement quelques-uns de ces grands principes qui de nos jours seulement ont reçu leur consécration définitive; il établit des marchés et des foires; il fonda de vastes bibliothèques, fit traduire les ouvrages d'Aristote et de Ptolémée, et construire des ménageries pour l'étude de l'histoire naturelle; il fonda une grande université à Naples, favorisa de sa protection le collége médical de Salerne et assura l'instruction des jeunes gens bien doués, mais indigents. Toute la contrée fut couverte de splendides œuvres architecturales. Ce fut sous lui que la langue italienne commença à se montrer autre chose qu'un simple patois. Il n'oublia enfin ni la sculpture, ni la peinture, ni la musique.

Autant d'abominations aux yeux de Rome. Les lois humaines allaient-elles avoir le pas sur la loi de Dieu? Le clergé allait-il être rabaissé au niveau des laïques? Allait-on tolérer les infâmes rites des juifs et des mahométans? Ce qu'on appelait la science, ce produit nouvellement né de l'insolence de l'intelligence humaine, allait-il se faire le compétiteur de la théologie, qui était descendue du ciel? Frédéric et ses parlements, ses lois et ses universités, ses bibliothèques, ses statues, ses peintures et ses sonnets furent dénoncés. Derrière eux, l'œil toujours ouvert de l'Église discernait bien le juif et le sarrasin, et elle les signala à l'exécration de l'Europe. Grégoire tenait toutefois à montrer ce que lui-même pouvait faire dans la même direction. Il fit travailler à une compilation des décrétales Raymond de Peñafort, qui s'était rendu célèbre

comme l'antagoniste littéraire des Sarrasins. Il est amusant d'observer que même un ouvrage de ce genre ne pouvait se produire sans que l'on jugeât bon de le recommander par quelque miracle. On prétendit que pendant tout le temps que Raymond écrivait, un ange, penché sur son épaule, avait suivi son travail des yeux.

Pendant ce temps la papauté s'attachait avec une vigilance sans relâche à prévenir les dangers que pouvaient amener les mouvements de Frédéric. A Rome, une masse d'hérétiques furent brûlés, d'autres condamnés à un emprisonnement perpétuel. La lutte entre le pape et l'empereur fut reprise de nouveau; l'empereur fut encore une fois excommunié et son corps livré à Satan pour le bien de son âme. Frédéric fit un second appel aux souverains de la chrétienté. Il dénonça le pontife comme l'indigne vicaire du Christ, « qui siége dans sa cour comme un marchand, vendant des dispenses pour de l'or, écrivant et signant lui-même les bulles, et comptant peut-être lui-même l'argent. Il n'y a entre nous que cette cause d'inimitié, que j'ai refusé de marier sa nièce à mon fils naturel Enzio, actuellement roi de Sardaigne. » « Au sein de l'Église siége un prophète forcené, un homme de fausseté, un prêtre souillé. » Le commencement de la réponse de Grégoire nous indiquera suffisamment ce qu'elle était : « De la mer a surgi une bête dont le nom est écrit partout : « Blasphème. » « Il prétend faussement que je suis irrité de ce qu'il a refusé de consentir au mariage de ma nièce avec son fils naturel. Il ment plus impudemment encore quand il dit que j'ai engagé ma foi aux Lombards. » « En vérité, ce roi pestilentiel maintient, pour me servir de ses pro-

pres mots, que le monde a été trompé par trois imposteurs, Jésus-Christ, Moïse et Mahomet; que deux d'entre eux moururent honorablement et que le troisième fut pendu à un arbre. Il vient même de soutenir clairement et hautement que ceux-là sont fous qui croient que Dieu, le Créateur tout-puissant du monde, naquit d'une femme. » C'était là une allusion au célèbre et mystérieux ouvrage *De Tribus Impostoribus*, dont Frédéric était soupçonné d'être un des auteurs.

Le pontife avait touché la vraie corde. Dans toutes les directions les moines mendiants ajoutèrent aux accusations contre Frédéric : « Il a parlé de l'hostie comme d'une momerie; il a demandé combien on pouvait tirer de dieux d'un champ de blé; il a affirmé que si les princes du monde voulaient l'assister, il saurait aisément trouver pour l'humanité une meilleure foi et une meilleure règle de vie; il a posé cette maxime hérétique, que Dieu ne demande à l'homme de rien croire qui ne puisse être démontré par la raison. » Dans toute la chrétienté l'opinion s'éleva contre Frédéric. Le pape résolut de le déposer, et offrit sa couronne à Robert de France, mais les troupes musulmanes de l'empereur étaient trop pour les bandes de frères mendiants. du pape. Les Sarrasins parurent en Italie sur tous les points. Le pontife lui-même serait inévitablement tombé entre les mains de son irréconciliable ennemi si la mort n'était venue le délivrer, 1241. Frédéric avait déclaré qu'il ne respecterait point sa personne sacrée, et que s'il était victorieux il lui apprendrait à reconnaître la suprématie absolue de la puissance temporelle. Il était évident qu'il n'avait aucune intention de respecter une reli-

gion qu'il n'avait pas craint d'appeler « une pure absurdité. »

Quelle qu'ait pu être la manière de voir d'Innocent IV, qui après le court pontificat de Célestin IV et un interrègne succéda à Grégoire, il se trouva entraîné par l'irrésistible force des circonstances dans la même politique. La lutte à mort contre l'empereur recommença. Fuyant son courroux, il se réfugia en France, et là convoqua le concile de Lyon. Dans son sermon il renouvela toutes les vieilles accusations contre Frédéric, lui reprochant son hérésie et ses sacriléges; lui reprochant d'avoir peuplé les cités italiennes de Sarrasins dans le but de renverser le vicaire du Christ; lui reprochant enfin son amitié avec le sultan d'Égypte, ses courtisanes d'Afrique, ses parjures et ses blasphèmes. Ensuite furent lues la sentence d'excommunication et la déposition. Le pape et les évêques renversèrent les torches qu'ils tenaient à la main, et quand elles eurent cessé de brûler, prononcèrent la formule de malédiction : « Ainsi puisse-t-il s'éteindre. » L'empereur en appela de nouveau à l'Europe, mais cette fois en vain. L'Europe ne pouvait lui pardonner son blasphème. Les calamités fondirent sur lui : ses amis l'abandonnèrent; son fils favori, Enzio, fut fait prisonnier, et le sourire ne se montra plus sur ses lèvres du jour où il découvrit que son ami intime Pierre Des Vignes, qu'il avait tiré de la plus abjecte misère pour l'élever jusqu'à lui, avait promis aux moines d'empoisonner son maître. Le jour fatal était venu, et l'Église avait eu recours, pour le hâter, à tous les moyens, justifiables et injustifiables, bons et mauvais. Frédéric l'avait combattue pendant trente ans, elle et le

parti guelfe, mais à la fin il succomba à la lutte. Lorsque Innocent apprit la mort de son ennemi, il put se dire que ce qu'il avait avancé autrefois s'était enfin réalisé : « Nous ne sommes pas un simple mortel; nous tenons la place de Dieu sur la terre. » Que le ciel se réjouisse et que la terre soit joyeuse, disait-il dans son adresse au clergé de Sicile; la foudre et la tempête dont Dieu Tout-Puissant a si longtemps menacé vos têtes, viennent de se changer par la mort de cet homme en zéphyrs rafraîchissants et en rosées fertilisantes. » Encore un exemple de cette vengeance surhumaine qui ne s'arrête même point devant le cadavre d'un homme. Rome ne pardonne jamais à celui qui lui a dit ses impostures en face; jamais elle ne pardonne à celui qui a touché à ses biens.

C'est ainsi que l'influence arabe avait trouvé un moyen d'expression dans le midi de la France et en Sicile, enveloppant toutes les classes de la société, depuis les pauvres de Lyon jusqu'à l'empereur d'Allemagne, mais dans les deux contrées elle ne put se maintenir devant l'admirable organisation et l'énergie sans scrupules de l'Église. Celle-ci se servit de ses armes avec une singulière habileté, et de l'humiliation et de la défaite sut s'élever jusqu'à la victoire. Comme toujours, depuis les jours de Constantin, elle avait des partisans dans chaque cité, dans chaque village, dans chaque famille. Il semblait maintenant que le coup qu'elle venait de frapper fût le coup dernier, et que le monde résigné n'eût plus qu'à se soumettre à sa volonté. Elle avait encore une fois réussi à étouffer le savoir sous son talon de fer; elle l'avait foulé aux pieds et signalé à la haine de la chrétienté, en le présentant

comme le fruit monstrueux mais fatal, des détestables doctrines du mahométisme.

Mais le sort d'un homme n'indique absolument rien à l'égard du sort d'un principe. La chute de l'empereur Frédéric n'eut nullement pour conséquence la ruine des influences qu'il représentait. Non seulement elles lui survécurent, mais encore elles étaient destinées à triompher finalement de la puissance qui les avait momentanément renversées. Nous arrivons maintenant à l'histoire d'une période qui nous offre, non seulement une opposition extérieure aux doctrines dominantes, mais aussi, ce qui est plus grave, une révolte intérieure. Malgré les épouvantables persécutions du sud de la France, malgré l'établissement de la confession auriculaire comme moyen de recherche et de l'Inquisition comme moyen de répression, malgré l'influence du roi de France, saint Louis, canonisé par l'Église reconnaissante, malgré tout, l'hérésie, au lieu de disparaître, se propagea chez les laïques et gagna même les rangs du clergé. Saint Louis, le représentant du parti hiérarchique, doit l'influence qu'il exerça à la nature de ses rapports avec l'Église, dont il défendit les intérêts avec un zèle fanatique. Au moins en ce qui concerne la manière dont il dirigea les affaires de sa nation, on ne peut guère lui reconnaître autre chose qu'une grande simplicité d'esprit. Pour arrêter les progrès menaçants de l'hérésie, il comptait uniquement sur la violence, le fagot et l'épée. Son opinion était « qu'un homme ne doit jamais disputer avec un mécréant, si ce n'est avec son épée qu'il doit pousser dans les entrailles de l'hérétique aussi avant qu'il le peut. » La gloire signalée de son

règne fut la conquête pour la France d'une inestimable relique, la couronne d'épines. Il acheta à Constantinople pour une somme immense cet incomparable souvenir de la passion de Notre-Sauveur. La France se trouva ainsi doublement riche, car l'abbaye de Saint-Denis possédait déjà une couronne d'épines qui passait pour également authentique. Outre la couronne, il acquit aussi l'éponge qui avait été imbibée de vinaigre, les premiers langes du Sauveur dans la crèche, la verge de Moïse et une partie du squelette de saint Jean-Baptiste. Il déposa ces trésors dans la Sainte-Chapelle de Paris.

Sous les auspices de la papauté, saint Louis se décida à une croisade, et rien, si ce n'est ce que nous venons de dire, ne montre mieux sa faiblesse d'esprit que l'incurie totale dont il fit preuve en cette occasion. Il pensa que tout irait bien s'il pouvait amener ses troupes à vivre conformément aux prescriptions de la religion, et persuadé que le Seigneur combattrait pour lui, il crut pouvoir négliger toute mesure militaire ou politique. Plein de cette pieuse confiance dans l'assistance de Dieu, il atteignit l'Égypte avec son armée au mois de juin 1249. La valeur de tout temps célèbre des troupes françaises était en état de tout braver sur le champ de bataille, mais non la peste et la famine. Au mois de mars de l'année suivante, résultat qu'il eût été facile de prévoir, le roi Louis était prisonnier du sultan, et une énorme rançon put seule lui épargner la honte d'être traîné et offert en spectacle dans toutes les villes mahométanes; fixée d'abord à un million de besants, elle fut réduite d'un cinquième par le sultan lui-même. Louis resta cependant quelque temps encore

en Orient, frappé sans doute de stupeur à l'idée que Dieu avait pu abandonner ainsi un homme qui s'était armé pour sa défense. Jamais croisade n'eut une issue plus déplorable.

Malgré les efforts de saint Louis dans son propre royaume, la révolte intellectuelle se propagea de tous les côtés, et non seulement en France, mais dans toute l'Europe catholique. Ce fut en vain que l'Inquisition déploya toute ses rigueurs, et quoi de plus redoutable que sa terrible procédure! Elle siégeait en secret; aucun témoin, aucun avocat n'étaient présents; le prévenu était simplement informé qu'il était accusé d'hérésie, sans dire par qui. Il devait jurer qu'il allait dire la vérité en ce qui le touchait personnellement et aussi à l'égard de toutes les autres personnes, parents, enfants, amis, étrangers. S'il résistait, il était plongé dans un cachot ténébreux et malsain; la nourriture lui était mesurée, et tous les moyens étaient employés pour ébranler son esprit. C'est alors que les familiers du saint-office, ou d'autres personnes vouées à leurs intérêts, travaillaient graduellement à lui arracher un aveu ou des accusations contre autrui. Le redoutable tribunal ne pouvait manquer d'attirer sur lui l'indignation de l'humanité. Ses victimes, condamnées pour hérésie, périssaient par milliers dans tous les coins de l'Europe. L'appareil ordinaire de la mort, le poteau et les fagots, ne suffisait plus à sa vengeance avide et impitoyable. Les victimes devinrent si nombreuses qu'il fallut des parcs entiers où se pressaient les poteaux entourés de paille. Ce fut ainsi qu'en présence de l'archevêque de Reims et de dix-sept autres prélats, cent quatre-vingt-dix hérétiques

furent brûlés vifs avec leur pasteur. De tels outrages envers l'humanité ne peuvent longtemps se commettre impunément. Hors de l'Italie, ce furent des causes purement locales qui firent éclater l'indignation qui couvait dans les populations; en Angleterre, par exemple, l'envahissement des plus riches bénéfices par des ecclésiastiques italiens. L'archevêque d'York fut excommunié pour n'avoir pas voulu leur abandonner les immenses revenus de son église; en retour « il fut béni par le peuple ». Le siége archiépiscopal de Cantorbéry était occupé, en 1241, par Boniface de Savoie, à qui le pape avait concédé les prémices de tous les bénéfices de sa province. Sa rapacité était sans bornes. Il extorqua d'immenses sommes d'argent à tous les ecclésiastiques et à tous les établissements religieux qui étaient sous sa surveillance. Les uns, comme le doyen de Saint-Paul, qui osa lui résister, furent excommuniés; d'autres, comme le vénérable sous-prieur de Saint-Barthélemy, furent cruellement maltraités par lui. Il avait des allures toutes militaires et portait souvent une cuirasse sous sa robe de prêtre; il alla rejoindre son frère, l'évêque de Lyon, qui assiégeait Turin, et dépensa les revenus de son siége d'Angleterre en intrigues et en petites entreprises militaires contre ses ennemis d'Italie.

Ce n'étaient point les laïques seuls qu'indignait un tel état de choses. La révolte éclata au sein même de l'Église. Non cependant que les sentiments pieux aient perdu de leur énergie chez les classes inférieures. Les pastoureaux, sous la conduite du maître de Hongrie, traversèrent la France par milliers, excitant le clergé à se lever pour aller délivrer le bon roi Louis, prisonnier des musulmans.

Digitized by Google

Ils prétendaient qu'ils étaient envoyés par la Vierge, et que le Maître les nourrissait miraculeusement. Sortis d'Italie, les flagellants se montrèrent aussi deux par deux dans chaque ville, se fouettant eux-mêmes pendant trente-trois jours en mémoire des trente-trois années de Notre Seigneur. Ces farouches enthousiastes luttaient de zèle entre eux et partageaient la haine des ordres mendiants pour le clergé. Ceux-ci commençaient à justifier l'hésitation qu'avait montrée Innocent la première fois qu'on lui avait demandé d'autoriser leur fondation. Ils avaient été pour la papauté la source de grands avantages, mais le moment était venu où elle allait recevoir d'eux un terrible coup. Il se trouvait qu'au lieu de féroces bigots ils étaient devenus des hommes instruits. Ils étaient en réalité à ce moment les hommes les plus avancés de leur temps. Ils prédominaient partout où régnait la science. Des douze chaires de théologie de l'Université de Paris, trois seulement étaient occupées par le clergé régulier. Les frères mendiants étaient entrés dans les dangereux sentiers de l'hérésie. Le levain apporté d'Espagne fermentait parmi eux et les conduisit à la révolte.

Rome, avec cet instinct qui ne la trompait jamais, sut remonter jusqu'à la source vraie de l'insurrection. Pour comprendre la politique des papes, nous n'avons qu'à considérer les mesures qu'ils prirent successivement. En 1215 Innocent réglementa, par l'intermédiaire de son légat, toutes les écoles de Paris ; il y permit l'étude de la dialectique d'Aristote, mais défendit ses ouvrages physiques et métaphysiques ainsi que leurs commentaires, qui passaient pour avoir été transmis par les Arabes. Un

Digitized by Google

rescrit de Grégoire XI, 1231, interdit tous les ouvrages de philosophie naturelle jusqu'à ce qu'ils eussent été purgés par les théologiens de l'Église. Ces prescriptions furent confirmées par Clément IV, 1265.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII

L'AGE DE FOI EN OCCIDENT (SUITE)

Vers la fin du douzième siècle commença à circuler parmi les moines mendiants le livre fameux qui, sous le nom de l'*Évangile éternel*, jeta la terreur dans la hiérarchie latine. On assurait qu'un ange l'avait apporté du ciel, gravé sur des tablettes de cuivre, et qu'il l'avait remis à un prêtre nommé Cyrille, dont l'avait reçu l'abbé Joachim. L'abbé était mort depuis environ quinze ans, lorsqu'en 1250 parut, sous la forme d'une introduction, une exposition des véritables tendances de ce livre; elle était généralement attribuée à Jean de Parme, général des franciscains. L'ouvrage était hérétique, mais il retraçait la marche historique de l'humanité avec une largeur de vues et une grandeur de conception vraiment remarquables. Dans son introduction, Jean de Parme signalait que l'abbé Joachim partait de ce point de départ fondamental, que le christianisme romain avait fait son œuvre et qu'il était arrivé à son terme fatal; il faisait remarquer aussi que cet abbé

Joachim, non seulement avait fait un pèlerinage en terre sainte, mais qu'il était révéré comme un prophète, qu'il était reconnu comme étant d'une orthodoxie irréprochable, et qu'il avait été canonisé. Il montrait ensuite qu'il y a trois époques ou âges dans l'histoire religieuse du monde : pendant l'époque juive il avait été sous le contrôle immédiat de Dieu le Père; pendant l'époque chrétienne il avait été sous celui de Dieu le Fils, et une époque allait maintenant commencer, où le monde serait gouverné par Dieu le Saint-Esprit; où la foi ne serait plus nécessaire, et où toutes choses seraient en accord avec la sagesse et la raison. Ainsi s'exprimait, avec l'obscurité que lui imposaient les circonstances, l'abbé Joachim, et aussi le général des franciscains, mais celui-ci dans un langage plus explicite. Les adhérents de l'Évangile éternel déclarèrent qu'il avait supplanté le Nouveau Testament, comme ce dernier avait supplanté l'Ancien, et que ces trois livres constituaient une triple révélation qui répondait aux trois personnes de la divine Trinité. Ce ne fut qu'un cri dans toute la hiérarchie. Le pape Alexandre IV prit sans délai ses mesures pour la destruction du livre. L'excommunication fut prononcée contre quiconque en garderait ou en recélerait un exemplaire. Le dévot attachement que les ordres mendiants professaient pour l'Évangile éternel ne fut cependant en rien altéré. Il avait pris chez eux la place des saintes Écritures. Bien loin que le pape eût réussi à le supprimer, il fut suivi, environ quarante ans plus tard, par le commentaire sur l'Apocalypse de Pierre Oliva. Pierre Oliva avait accepté les trois époques ou âges, et divisait celle du milieu, l'époque chré-

tienne, en sept périodes : l'âge des apôtres; l'âge des martyrs; l'âge des hérésies; l'âge des ermites; l'âge du système monastique; l'âge du renversement de l'Antechrist, et l'âge du millénaire prochain. Comme ses prédécesseurs, il insistait sur l'abolition du christianisme romain, stigmatisait l'Église romaine qu'il appelait une prostituée dans la pourpre, et affirmait que le pape et toute la hiérarchie ecclésiastique étaient inutiles et surannés : « Leur œuvre est faite, leur condamnation signée. » Ses disciples allèrent jusqu'à déclarer que les sacrements de l'Église étaient maintenant sans utilité, et que ceux qui les administraient n'en avaient plus le droit. Ce fut en vain que l'Inquisition brûla des milliers de ces fraticelli; ils ne disparurent point, et lorsque la réforme éclata ils se mêlèrent aux partisans de Luther.

Aux dissensions intérieures qui affligeaient ainsi l'Église devait bientôt s'ajouter une attaque venue du dehors, et qui allait menacer son existence même. La véritable raison des difficultés dont souffrait la papauté se montrait maintenant au grand jour. L'argent était absolument nécessaire à Rome, et les souverains des royaumes de France et d'Angleterre, où elle avait jusqu'alors si largement puisé, étaient décidés à ne plus supporter cet état de choses. Ils avaient eux-mêmes un besoin urgent de tout ce qui pouvait être extorqué à leurs sujets. Saint Louis lui-même demandait que la part du pape dans les élections ecclésiastiques fût restreinte; il ne pouvait non plus voir sans douleur l'argent de son peuple quitter sans cesse le royaume pour Rome, et il n'hésita pas à défendre la perception des impôts et des taxes qui le ruinaient.

Nous sommes maintenant arrivés au pontificat de Boniniface VIII, qui fait époque dans l'histoire intellectuelle de l'Europe. Sous le titre de Célestin V, un ermite visionnaire était monté sur le trône papal. Pierre Morrone, tel était son nom, avait en effet vu des anges dans les airs et entendu les sons de cloches fantastiques. Il fut conduit de sa cellule au trône des papes par une foule d'admirateurs, mais on reconnut bientôt que la vie érémitique était une médiocre préparation aux devoirs du souverain pontife. Les cardinaux l'avaient élu, non parce qu'ils le jugeaient digne de leur choix, mais parce qu'ils étaient divisés en deux partis dont aucun ne voulait céder. Ils s'accordèrent donc à faire une élection provisoire, et qui ne pût nuire à aucun des partis. Ils l'avaient à peine faite, que l'incapacité totale du nouveau pape se révéla, et qu'ils durent songer à se débarrasser de lui. Les amis de Benedetto Gaëtani, le plus capable des cardinaux, percèrent, dit-on, un trou dans de la muraille de la chambre du pape, et à l'heure de minuit une voix mystérieuse l'avertit qu'il conservait sa dignité au péril de son âme et lui enjoignit au nom de Dieu d'abdiquer. Célestin obéit, bravant toutes remontrances dont on l'importuna. La plupart des hommes pieux du temps regardèrent son abdication comme le coup de mort de l'infaillibilité des papes.

Ce fut sous son pontificat qu'eut lieu le célèbre miracle de Lorette. La maison habitée par la Vierge immédiatement après sa conception avait été convertie en une chapelle, à laquelle saint Luc avait fait don d'une statue de la Vierge, qu'il avait sculptée lui-même, et qui est encore

connue sous le nom de Notre-Dame de Lorette. Quelques anges, qui se trouvaient par hasard à Nazareth au moment où les Sarrasins s'avançaient vers la ville, prirent la maison dans leurs bras, l'emportèrent à travers les airs, et vinrent la déposer à Lorette en Italie.

Que Benedetto Gaëtani eût eu recours ou non à ces honteuses menées, il devint pape sous le nom de Boniface VIII, 1294. Son élection fut sans doute l'œuvre du roi Charles, qui possédait douze voix au conclave, et qui avait réussi à apaiser ou à dompter l'implacable haine personnelle des Colonna. Le premier soin de Boniface fut de consolider son pouvoir et de se débarrasser de son rival. L'opinion publique n'admettait point qu'un pape pût abdiquer. Célestin fut jeté en prison, 1296, et la question se trouva vidée. Un moine vit le ciel s'entr'ouvrir pour recevoir l'âme de Célestin, et de splendides funérailles lui furent faites. Il semblait maintenant que les ennemis de Boniface n'eussent plus à contester la validité de son élection. Les Colonna se révoltèrent cependant. Chefs du parti gibelin à Rome, ils avaient combattu jusqu'à la fin l'abdication de Célestin, et ils étaient par conséquent les ennemis mortels de Boniface. Boniface fulmina contre eux une bulle d'excommunication. Connaissant bien le pouvoir papal et sachant où le toucher au vif, ils en appelèrent à un concile général. Après avoir vainement essayé des armes spirituelles, le pape proclama une croisade contre les Colonna : Palestrina, une de leurs places d'armes, fut obligée de se rendre et détruite de fond en comble. Ils prirent la fuite, et plusieurs d'entre eux se réfugièrent en France. Ils y furent bien accueillis par le roi Philippe,

qui était appelé à les venger et à porter à la papauté un coup dont elle ne s'est jamais relevée.

Telle était la situation au moment où commence la querelle de Philippe et de Boniface. Les croisades avaient rendu toute l'Europe tributaire de Rome, et partout retentissaient des plaintes amères contre l'avidité de la papauté. Les choses en étaient venues au point, qu'il n'était plus possible de continuer les croisades sans imposer le clergé, et ce fut même là la vraie cause de la tiédeur et de l'opposition que ne tardèrent point à rencontrer ces entreprises. Coûte que coûte, il fallait que Rome eût de l'argent. Il en fallait aussi tous les jours aux souverains de France et d'Angleterre pour l'exécution de leurs projets temporels, et ils ne pouvaient le trouver qu'à la même source à laquelle puisait Rome. Toute la richesse de ces deux nations avait fini par passer insensiblement dans les mains de l'Église. En Angleterre, Édouard Ier ordonna la taxation du clergé. Il résista d'abord, mais Édouard trouva un remède aussi ingénieux qu'efficace. Il enjoignit à ses juges de n'entendre aucune cause où un ecclésiastique serait plaignant, mais de poursuivre toutes les causes portées contre des ecclésiastiques, alléguant que ceux qui refusaient de supporter les charges de l'État n'avaient pas droit à la protection de ses lois. Le clergé se soumit aussitôt. Nous rencontrons ici pour la première fois l'influence de cette classe d'hommes qui bientôt allait conquérir le pouvoir, la classe des légistes.

En France, Philippe le Bel fit une tentative semblable. Il n'y avait pas à espérer que Rome se montrât disposée à tolérer un empiétement sur ce qu'elle regardait comme

son domaine exclusif; Boniface, en effet, publia la bulle *Clericis Laicos*, qui excommuniait les rois qui lèveraient des subsides sur les ecclésiastiques. Philippe déclara alors que si le clergé de France ne lui payait point tribut, il ne paierait point, lui, tribut au pape, et par un édit il défendit d'exporter de l'or et de l'argent hors du royaume sans son autorisation. Il ne recourut toutefois point à ces mesures extrêmes avant d'en avoir adopté d'autres, qu'il regardait comme plus commodes. Il avait donc rançonné les juifs, confisqué leurs biens, et les avait chassés du royaume. Après les juifs, c'était nécessairement le tour de l'Église; déjà les moines mendiants des classes inférieures dénonçaient hautement les richesses de l'Église et leur attribuaient la démoralisation religieuse qui régnait partout; leur hostilité envers l'Église datait, comme nous l'avons vu, de la publication de l'Évangile éternel. Ils affectaient de citer l'exemple de Notre-Seigneur et de ses disciples, et lorsque leurs adversaires leur objectaient que Jésus-Christ lui-même avait daigné faire usage de l'argent, ils leur répondaient, aux applaudissements d'une populace railleuse, que ce n'était pas à saint Pierre, mais à Judas que la bourse était confiée, et que le pape méritait bien les amers reproches que Jésus avait autrefois adressés à Pierre : « retirez-vous de moi, Satan, car vous n'avez point de goût pour les choses de Dieu, mais seulement pour celles des hommes. » (Saint Marc, chap. VIII.) Forts de cette autorité, ils affirmaient pouvoir stigmatiser le grand coupable sans pécher. Le roi de France avait donc osé étendre la main sur ce qui appartenait à l'Église; le pape fulmina une bulle à laquelle

Philippe répondit. La politique que suivait Philippe et l'habileté qu'il déployait, montraient déjà qu'il avait fait alliance avec la nouvelle puissance dont Édouard d'Angleterre avait su tirer un parti si avantageux; c'étaient les légistes, qui bientôt allaient devenir les ennemis mortels de l'Église. Cependant, l'argent manquait toujours à Rome, lorsque le pape eut l'idée singulièrement heureuse de proclamer un jubilé, 1300; des monceaux d'or arrivèrent aussitôt en Italie.

Boniface avait ainsi en face de lui quatre antagonistes : le roi de France, les Colona, les légistes, et les ordres mendiants. Ces derniers le haïssaient cordialement. Les ordres majeurs des franciscains d'Angleterre étaient acharnés contre lui parce qu'il ne voulait point les autoriser à posséder des terres. Ils essayèrent de le corrompre, et lui offrirent 40,000 ducats; Boniface fit saisir l'argent chez le banquier, sous prétexte qu'il était sans possesseur, puisque les ordres mendiants faisaient vœu de pauvreté, et il leur refusa encore une fois le privilége qu'ils demandaient. Quant aux ordres mineurs, l'hérésie faisait chez eux de très rapides progrès. Non seulement ils étaient infectés des doctrines de l'Évangile éternel, mais ils étaient descendus plus avant encore dans l'abîme de l'irréligion, et n'avaient pas craint de mettre saint François à la place du Sauveur. Ils répétaient sans cesse aux laïques que le pape était « l'Antechrist », « l'homme de péché ». La querelle entre Philippe et Boniface s'envenimait tous les jours davantage. Philippe fit saisir et jeter en prison un nonce du pape, qui passait pour son ennemi personnel. Boniface répondit par une série de bulles, où

il protestait contre un tel outrage; il intervint entre le roi et le clergé français, et cita ce dernier à comparaître à Rome pour prendre connaissance des offenses de son maître. Le monarque fut également invité à comparaître pour entendre sa propre sentence. A en juger par la dernière bulle du pape, si elle est authentique, et par la réponse du roi, il semble que les deux adversaires avaient perdu toute modération. C'est alors que fut publiée la célèbre bulle « Ausculta, Fili », à la réception de laquelle l'indignation du roi ne connut plus de bornes. Il la fit brûler publiquement à Paris au son des trompettes; il assembla les états généraux, et sur l'avis des légistes réduisit très adroitement la question à celle-ci : le roi tient-il le royaume de France de Dieu ou du pape? Il n'était pas difficile de prévoir quelle ligne de conduite le clergé allait être contraint de choisir : la plupart des ecclésiastiques tenaient des fiefs du roi, et tous par conséquent devaient redouter l'intrusion des ecclésiastiques italiens dans les riches bénéfices du royaume. La France se rangea donc du côté de son souverain. Boniface, de son côté, affirma sa puissance dans la bulle « Unam sanctam », où il déclarait qu'il est nécessaire pour son salut de croire que « tout homme existant est sujet du pontife de Rome ». Philippe, devinant qu'un conflit désespéré était imminent, voulut s'assurer le ferme appui de tout son peuple en se proclamant son protecteur contre la tyrannie des prêtres, et fit habilement appel à ses sentiments en lui rappelant les tortures inouïes qu'avait inventées l'Inquisition, les horreurs révoltantes qu'elle commettait tous les jours, et la dénonçant comme une atroce barbarie, comme un ou-

trage aux droits de l'humanité, et comme la violation de toutes les lois. Son langage fut parfaitement compris dans le midi de la France. Les légistes, parmi lesquels brillait Guillaume de Nogaret, mirent leurs lumières à son service; ils déployèrent dans tout le cours de cette affaire une intelligence vraiment extraordinaire. On a prétendu, et la chose peut être vraie, que le père de Nogaret avait été brûlé par l'Inquisition. Le célèbre légiste ne songeait qu'à la vengeance. Les états généraux, à son instigation, formulèrent quatre propositions : 1° Boniface n'est pas le vrai pape; 2° il est hérétique; 3° il est simoniaque; 4° c'est un homme chargé de crimes. De Nogaret, qui avait appris des Colonna à connaître les points sensibles de la papauté, demandait que la question dans son ensemble fût déférée à un concile général, qui serait convoqué par le roi. Une seconde réunion des états généraux eut lieu. Guillaume de Plasian, seigneur de Vézenoble, y lut la liste des charges qui pésaient sur le pape. Elles n'étaient pas toutes très vraisemblables, et nous en citerons quelques-unes seulement : Boniface ne croit, ni à l'immortalité de l'âme, ni à son incorruptibilité, ni à la vie future, ni à la présence réelle dans l'eucharistie; il n'observe pas les fêtes de l'Église, ni même le carême; il a traité d'hypocrites les cardinaux, les moines et les frères; c'est par sa faute que la Terre Sainte a été perdue; il a dissipé les subsides qui étaient destinés à sa défense; il a fait inhumainement mettre à mort son saint prédécesseur, Célestin; il a dit que la fornication n'est point un péché; il est sodomiste et a fait périr des clercs en sa présence; il s'est enrichi par la simonie; il a eu de la femme de son neveu

deux fils illégitimes. La vérité de toutes ces accusations, et de beaucoup d'autres encore, fut jurée sur les saints Évangiles. Le roi en appela « à un concile général et à un pape légitime ».

C'était maintenant une lutte à mort entre Philippe et Boniface. Un seul parti restait à Boniface, et il le prit aussitôt. Il excommunia le roi, le déposa, et prononça l'anathème sur sa postérité jusqu'à la quatrième génération. La bulle allait être suspendue au porche de la cathédrale d'Anagni, le 8 septembre, mais déjà Nogaret et un des Colonna étaient passés en Italie. Ils soudoyèrent une troupe de bandits, et le 7 septembre ils vinrent attaquer le pape dans son palais d'Anagni. Ils détruisirent par le feu les portes de l'église où le pape avait cherché un refuge, et trouvèrent le courageux vieillard assis sur son trône, revêtu de sa robe pontificale, tenant dans une main son crucifix et dans l'autre les clefs de saint Pierre. Les cardinaux s'étaient échappés par un égout. Le vicaire de Dieu sur la terre était maintenant si peu respecté que Sciarra Colonna leva le bras pour le tuer sur la place; Nogaret l'arrêta, et avec une ironie insultante fit observer au pontife que dans sa propre cité il devait la vie à la miséricorde d'un serviteur du roi de France, serviteur dont le père avait été brûlé par l'Inquisition. Le pontife ne fut épargné que pour être placé sur un misérable cheval, la tête tournée vers la queue de l'animal, et conduit ainsi en prison. Ses ennemis comptaient l'emmener en France pour y attendre la réunion du concile général. Ses partisans le délivrèrent; il retourna à Rome, y fut repris, et de nouveau jeté en prison. Le 11 octobre il était mort.

Ainsi périt Boniface VIII après un pontificat de neuf années pleines d'événements. Son histoire et sa fin nous montrent combien était profond le gouffre vers lequel marchait le christianisme romain. Benoit XI, son successeur, ne jouit pas longtemps du pouvoir; assez longtemps, toutefois, pour apprendre que la haine du roi de France ne s'était pas éteinte avec la mort de Boniface, et qu'il était déterminé, non seulement à poursuivre la mémoire de sa victime au delà du tombeau, mais encore à effectuer un changement radical dans la papauté elle-même. Une corbeille de figues fut présentée à Benoît par une femme voilée. Elle la lui offrait, disait-elle, de la part de l'abbesse de Sainte-Pétronille. Oubliant un instant sa prudence ordinaire, le pontife mangea quelques figues sans les avoir préalablement fait goûter. Quel était alors l'état des mœurs en Italie! La dyssenterie se déclara, et au bout de quelques jours le pape était mort. Les Colonna avaient déjà enseigné au roi de France comment il fallait agir pour frapper efficacement la papauté, et la tragédie qui venait de se dénouer n'était que la préparation de la mise à exécution de leurs conseils. Le roi s'entendit avec Bertrand de Goth, archevêque de Bordeaux, et signa avec lui les six conditions suivantes : 1° La réconciliation de l'Église et du roi; 2° l'absolution de toutes les personnes engagées dans l'affaire de Boniface; 3° l'abandon des dîmes ecclésiastiques pendant cinq ans; 4° la condamnation de la mémoire de Boniface; 5° la restauration des Colonna; 6° une condition secrète, que les événements firent bientôt connaître. Un messager, porteur de la nouvelle, fut envoyé en toute hâte aux partisans du roi dans

le collége des cardinaux, et Bertrand de Goth devint le pape Clément V. « Bien du temps se passera avant que nous voyions à Rome le visage d'un autre pape, » s'écria prophétiquement le cardinal Matteo Orsini. Sa prophétie n'était que trop vraie. On sut alors ce qu'était cette sixième stipulation secrète qu'avaient signée le roi Philippe et Bertrand de Goth. Clément fixa sa résidence en France, à Avignon. La tombe des apôtres était abandonnée, la cité éternelle avait cessé d'être la métropole de la chrétienté.

Ce n'était point sans avoir donné un équivalent que le prélat français avait négocié avec le roi de France l'acquisition de la plus haute dignité à laquelle un européen pouvait arriver. Se montrant aussi fidèle observateur de la foi donnée qu'il le pouvait sans oublier ce qu'il devait à sa nouvelle situation, Clément V se déclara aussitôt prêt à remplir ses engagements. Il est vrai jusqu'à un certain point que le roi Philippe était animé par une haine implacable contre son ancien ennemi, qu'il regardait comme lui ayant échappé, mais il était aussi animé par le sincère désir d'accomplir une réforme dans l'Église par une transformation radicale de sa constitution. Il voulait que les pontifes dépendissent des rois de France, ou que la France pût exercer une influence plus directe sur leur conduite. Pour pousser l'opinion publique dans cette voie, il fallait qu'il montrât, tout en simulant une pieuse répugnance, ce qu'étaient devenues les mœurs et la religion à Rome. Le jugement posthume de Boniface fut donc décidé. Le consistoire s'ouvrit à Avignon, le 18 mars 1310. L'instruction demanda plusieurs mois; une foule de témoins furent

entendus. Citons les points principaux de l'acte d'accusation : « Boniface avait déclaré qu'il ne croyait pas à cette chose que l'on appelait la loi divine ; qu'il n'y avait là pour lui qu'une invention humaine destinée à contenir le vulgaire par la terreur d'un châtiment éternel ; qu'il y avait mensonge à affirmer l'existence de la Trinité, et folie à y croire ; que l'on mentait en disant qu'une vierge avait conçu, parce que cela est impossible ; qu'il était faux de prétendre que le pain devient réellement le corps du Christ ; que le christianisme est faux, puisqu'il admet une vie future, dont la certitude n'est évidente pour personne, si ce n'est pour quelques visionnaires. » Boniface était convaincu d'avoir dit : « Dieu peut me faire tout le mal qu'il pourra dans la vie future ; je crois comme tout homme éclairé ; le vulgaire croit autrement. Nous devons parler comme le vulgaire, mais penser comme la minorité. » Certains témoins, qui l'avaient entendu disputant avec quelques Parisiens, jurèrent qu'il avait soutenu que « ni le corps, ni l'âme ne ressusciteraient. » D'autres certifièrent qu'il ne croyait, ni à la résurrection ni aux sacrements de l'Église, et qu'il avait nié que les plaisirs de la chair fussent des péchés. Le primicier de l'église Saint-Jean à Naples déposa que Boniface, alors cardinal, avait dit en sa presence : « Que Dieu me donne les bonnes choses de cette vie, je me soucie de la vie future comme d'une fève. Un homme n'a pas plus d'âme qu'une bête. Avez-vous jamais vu quelqu'un qui soit sorti de sa tombe ? » Il se plaisait à rire de la Vierge ; « car, disait-il, elle n'était pas plus vierge que ma mère. » Il avait dit aussi en parlant de la présence du Christ dans l'hostie :

« Ce n'est rien que de la pâte. » Trois chevaliers de Lucques attestèrent qu'un jour où certains vénérables ambassadeurs, dont ils donnèrent les noms, se trouvaient en présence du pape, à l'époque du jubilé, il arriva qu'un chapelain appela la miséricorde de Jésus sur une personne morte récemment, et que Boniface effraya toute l'assistance en s'écriant : « Quelle folie de la recommander au Christ! Lui qui n'a pu se tirer d'affaire lui-même, comment voulez-vous qu'il vienne à l'aide des autres? Il n'était pas le fils de Dieu, mais un méchant homme et un grand hypocrite. » Il semble que l'on ne pouvait aller plus loin dans le blasphème; il fallut cependant encore entendre un témoin raconter une conversation que Boniface avait eue avec Rogier Loria, le vieil amiral sicilien. Il faisait en présence du pape cette remarque, que s'il était mort à une certaine affaire, qu'il citait, il se serait consolé avec l'idée que le Christ aurait pitié de lui. « Le Christ! lui répondit Boniface: il n'était nullement Fils de Dieu; c'était un homme qui mangeait et buvait comme nous. Jamais il n'est sorti de la tombe; cela n'est encore arrivé à aucun homme. Je suis beaucoup plus puissant que lui. Je puis donner des royaumes et humilier des rois. » D'autres l'avaient entendu affirmer : « Il n'y a pas de mal dans la simonie. Il n'y a pas plus de mal à commettre un adultère qu'à se frotter les mains. » On raconta enfin de sa vie privée des immoralités et infamies telles, qu'il n'est pas permis de souiller de leur récit un livre écrit de nos jours.

Pendant ce temps, Clément faisait tout ce qui était en son pouvoir pour sauver la mémoire de son prédéces-

seur. Il ne négligea aucune des influences qui pouvaient agir sur le roi, et ses efforts furent à la fin couronnés de succès. Peut-être Philippe pensait-il que son but était maintenant atteint. Il n'avait nullement le dessein de détruire la papauté. C'était assez pour lui de la transformer radicalement, et d'assurer aux rois de France un contrôle plus efficace sur elle, mais il fallait, pour arriver à ce résultat, qu'il pût montrer à quoi le système actuel avait conduit la papauté. Peu importait quelle serait la décision du consistoire; les témoignages qui avaient été recueillis, si nombreuses que fussent les contradictions et les inconséquences qu'ils offraient, avaient suffi pour faire une très profonde impression sur tous les hommes pensants. En laissant l'affaire où elle en était, le roi se montrait un politique consommé. Il abandonna donc toute action ultérieure. Clément publia une bulle spéciale pour exprimer sa reconnaissance à Philippe : il exaltait le roi, attribuait à sa piété tout ce qu'il avait fait, le déclarait exempt de tout blâme, annulait les bulles précédemment publiées contre lui, et amnistiait tous ceux qui avaient trempé dans l'attentat contre Boniface, à l'exception de quinze personnes, qui n'eurent à subir qu'une peine légère et purement nominale. Au mois de novembre 1311, le concile de Vienne s'assembla. L'année suivante, trois évêques comparurent devant lui pour défendre l'orthodoxie et la sainte vie du pape Boniface. Deux chevaliers se déclarèrent les champions de son innocence et jetèrent leurs gantelets à terre. Aucun accusateur ne se présenta, personne n'accepta le défi, et le concile put en toute liberté terminer l'affaire comme il l'entendit.

On ne sut donc jamais d'une manière certaine jusqu'à quel point Boniface avait été coupable. C'était déjà beaucoup que des accusations semblables élevées contre un pape eussent été poursuivies si loin, et plus encore que son successeur les eût écoutées sans douter des pieuses intentions de l'accusateur. Les immoralités dont Boniface était accusé n'excitaient pas en Italie la même indignation que chez les nations plus morales d'au delà des Alpes, et quant à ses hérésies, c'étaient celles qui partout avaient envahi l'Église. Nous avons déjà vu quelle profonde impression avait produite l'Évangile éternel et combien il avait fait de prosélytes et de martyrs. La faute vraie de Boniface était d'avoir inopportunément exprimé des pensées que sa position lui commandait de cacher au plus profond de son âme. On lui reprochait encore son avidité et les immenses trésors que lui avaient enlevés les Colonna lors de l'attentat d'Anagni, mais à cet égard il n'était certainement pas plus coupable que la plupart des autres papes. Clément V, son successeur, laissa d'énormes richesses, et, ce qui est pis, il n'avait point craint de scandaliser l'Europe par sa folle munificence envers la belle comtesse de Talleyrand, sa maîtresse.

Les opinions religieuses de Boniface n'admettent point l'apologie, mais elles sont parfaitement explicables. Les croisades avaient fanatisé toute l'Europe et éveillé des espérances insensées, qui devaient fatalement être déçues. Elles avaient été pour la papauté la source de prodigieux avantages, pécuniaires et politiques. Elle n'avait plus maintenant qu'à en subir les redoutables conséquences Elle avait fait de splendides promesses pour cette vie et

aussi pour la vie future à tous ceux qui prendraient la croix; elle avait de propos délibéré, soulevé la chrétienté contre le mahométisme et fait de l'authenticité de chacune des deux religions l'enjeu du combat. A la face du monde entier elle avait proclamé, comme étant le criterium de la vraie religion, la possession des saints lieux qu'avaient sanctifiés les souffrances, la mort, et la résurrection du Rédempteur. Quelle que pût être l'issue, les circonstances dans lesquelles tout cela avait été fait étaient telles que la papauté ne pouvait rien cacher, rien dissimuler. Dans l'Europe entière il n'y avait peut-être pas une famille qui n'eût contribué pécuniairement aux croisades, peut être pas une famille qui ne leur eût fourni des combattants. Est-il donc surprenant que partout le peuple, qui ne connaissait que la logique du combat judiciaire, ait été frappé de terreur lorsqu'il vit l'issue des croisades? Est-il surprenant qu'un mal plus grand encore, l'hérésie, ait surgi spontanément? Est-il extraordinaire qu'à tous ces papes qui avaient sincèrement adopté cette sorte de criterium ait fini par succéder un pape sincèrement incrédule? Est-il extraordinaire que la papauté y ait perdu une partie de son prestige? C'était la papauté elle-même, qui volontairement et pour ses propres fins avait préparé ce déplorable état de choses, et ce n'était que justice qu'elle y trouvât en retour le discrédit et la ruine. Elle avait, pour réaliser ses sinistres projets, surexcité les sentiments religieux de l'Europe chrétienne; elle avait épuisé le continent de son sang, et ce qui était peut-être encore plus estimé, de son argent; elle avait posé une fausse issue, créé un faux criterium, et maintenant était venue

l'heure où elle allait récolter les fruits de sa politique : la révolte intellectuelle chez les peuples, et l'hérésie chez le clergé. Boniface n'avait point été seul à s'engager dans la voie du péché. Il y avait été suivi par les templiers, qui avaient pour mission de protéger les pèlerins qui se rendaient à Jérusalem, et qui par conséquent connaissaient depuis longtemps et parfaitement l'état des choses en Palestine. De sinistres bruits avaient commencé à se répandre en Europe, que les templiers, cette avant-garde de la chrétienté, non seulement avaient trahi leur bannière, mais s'étaient même laissés gagner à l'islamisme. Après leur expulsion de la terre sainte, à la fin des croisades, ils s'étaient dispersés dans toute l'Europe pour y cacher leurs criminelles hérésies et y jouir en sécurité des richesses qu'ils avaient acquises au service de la cause qu'ils avaient désertée. Les hommes trouvent toujours un certain charme à la divulgation mystérieuse et secrète de la fausseté des opinions qui depuis longtemps leur sont chères. Il y avait donc quelque chose de fascinant dans ces entretiens privés, où les templiers, qui pouvaient parler avec autorité, répétaient à leurs auditeurs que Mahomet après tout n'était point un imposteur, mais l'auteur d'un pur et noble théisme, et que Saladin, loin d'être un traître assassin et un impudent menteur, était un intrépide, courtois et humain chevalier.

Le roi Philippe le Bel, en persécutant les templiers, semble n'avoir eu d'autre mobile que la sincère intention d'arrêter la diffusion de leurs dangereuses opinions ; il y a toutefois lieu de soupçonner une part de haine personnelle chez Guillaume de Nogaret, qui, dans cette affaire

Digitized by Google

comme dans celle de Boniface, fut le conseil principal du roi. Il partageait, disait-on, sa haine entre les templiers et le pape. Ils n'avaient point été étrangers au supplice de son père, et il avait résolu de les sacrifier à sa vengeance. Ses mesures furent si bien prises, que tous les templiers de France furent arrêtés le même jour, le 13 octobre 1307, avec leur grand-maître Jacques de Molay. Alors seulement furent formulées ouvertement les accusations élevées contre les templiers. L'Europe fut frappée de consternation. Des témoins s'offrirent pour appuyer ces accusations, mais l'on jugea plus sûr de soumettre les accusés à la torture. Le grand-maître admit d'abord la vérité des charges que l'on faisait peser sur l'ordre. Après quelque hésitation, le pape lança une bulle, où il enjoignait au roi d'Angleterre de faire ce qu'avait fait le roi de France, d'arrêter les templiers et de saisir leurs biens. Il ajoutait qu'un membre de l'ordre, un homme de haute naissance, lui avait confessé son crime, assertion qui semble avoir fait une profonde impression sur le monarque anglais, ainsi que sur une foule d'autres personnes, jusqu'alors peu disposées à croire à la culpabilité des templiers. Le parlement et l'université de Paris se déclarèrent convaincus. De nouvelles épreuves eurent lieu, et la conviction devint plus forte encore. Le pape publia alors une bulle, où il déclarait que, malgré toute la peine qu'il avait eue à croire à l'apostasie de l'ordre, il n'en pouvait plus douter aujourd'hui, et qu'il se trouvait contraint d'ordonner que partout on agît contre lui. Une commission papale se réunit à Paris le 7 août 1309. Le grand-maître comparut devant elle. Il professa sa croyance

à la foi catholique, mais nia cette fois que l'ordre fût coupable des crimes allégués contre lui, ce que firent avec lui la majorité des chevaliers. D'autres témoins toutefois furent produits, dont quelques-uns prétendirent qu'ils avaient quitté l'ordre à cause des scandales qu'il commettait. Guillaume de Nogaret passa la plupart des belles soirées du mois de mai suivant à la porte Sainte-Antoine, où il put savourer la joie de voir l'ombre de son père pleinement vengée. Cent treize templiers périrent successivement sur le bûcher. Tous moururent en protestant de leur innocence; pas un seul n'apostasia. C'était un fait très significatif que tous ces hommes prêts à faire le sacrifice de leur vie et bravant les flammes avec une constance inébranlable; ils ont certainement droit à être placés au rang des plus braves chevaliers, et la protestation unanime qu'ils firent entendre à leur dernière heure mérite d'être prise par nous en très sérieuse considération; mais il n'en est pas moins vrai que l'abolition de l'ordre était le seul parti possible. C'est en effet ce qui eut lieu. Il semble que le pape lui-même se soit applaudi que les crimes commis l'eussent été à l'instigation de Satan, mais il y eut sans doute des hommes aux vues plus larges, qui, bien que reconnaissant les templiers innocents des abominations dont on les chargeait, pensaient que leur contact avec les croyances de l'orient n'avait pu manquer d'altérer leur foi primitive. Après avoir passé six années en prison et enduré toutes les tortures, le grand-maître Molay fut appelé à entendre sa sentence. Il avait été déclaré coupable. D'une voix expirante, « devant le ciel et la terre, sur le seuil de la mort, alors que le moindre mensonge pèse

sur l'âme comme un insoutenable poids », il protesta de l'innocence de l'ordre et de la sienne. La cloche des vêpres sonnait, lorsque Molay et un autre templier furent conduits au bûcher qui s'élevait dans une des îles de la Seine. Le roi Philippe était présent. Au milieu de la fumée et des flammes, ils continuèrent à affirmer leur innocence. Quelques assistants prétendirent avoir entendu Molay crier de son bûcher : « Clément, méchant et faux juge, je te somme de comparaître avec moi dans quarante jours à la barre de Dieu ». D'autres affirmèrent qu'il avait également sommé le roi. L'année suivante, le roi Philippe et le pape Clément V étaient tous deux morts.

Jean XXII, élu pape après un intervalle de plus de deux ans, rempli par les rivalités et les intrigues des cardinaux français et italiens, continua à résider à Avignon. Un de ses premiers actes fut de commencer un procès contre le vicomte de Loménie, qui détenait les trésors de Clément. Ce n'était qu'une part des richesses du défunt pape, mais elle s'élevait à 1,750,000 florins d'or. L'Inquisition continua à procéder énergiquement contre les partisans de l'Évangile éternel et contre les restes des albigeois et des vaudois. Tout ceci ne pouvait avoir, et n'eut en effet d'autre résultat que de conduire les esprits à un examen de l'authenticité et de la légitimité du pouvoir papal. Devinant instinctivement l'origine de l'incrédulité qui partout se manifestait, le pape publia des bulles contre les juifs, qui étaient alors l'objet d'une sanglante persécution, et ordonna que leurs Talmuds et tous leurs sacriléges ouvrages fussent brûlés. Un médecin, Marsilio de Padoue, publia un ouvrage intitulé *le Défenseur de la paix.*

Digitized by Google

C'était un examen philosophique du gouvernement, de la nature et des limites du pouvoir des papes. Les tendances du livre étaient absolument démocratiques. Marsilio démontrait que la loi chrétienne reçoit son autorité, non du pape, ni d'un prêtre quelconque, mais seulement d'un concile général; il rejetait les prétentions politiques des papes; il avancait que personne ne peut être légalement excommunié par le pape, et qu'il n'a aucun pouvoir de coercition sur la pensée humaine; que les immunités civiles du clergé devaient cesser; que les prêtres ne devaient se distinguer que par leur pauvreté et leur humilité; que tout ce que la société avait à faire pour eux était de leur assurer une existence honorable; que l'on devait mettre fin à leur faste, à leurs folies, à leurs débauches, à leurs usurpations, et spécialement aux dîmes; que ni le Christ ni l'Écriture n'avaient jamais reconnu la suprématie de saint Pierre sur les autres apôtres, que c'était saint Paul et non saint Pierre qui avait été évêque de Rome, comme l'on pouvait s'en convaincre en consultant l'histoire, et qu'il n'était même pas certain que saint Pierre eût jamais résidé à Rome, les Actes des apôtres étant muets à cet égard. De ces assertions et de beaucoup d'autres encore l'auteur tirait quarante et une conclusions, toutes contraires à la suprématie politique et ecclésiastique du pape.

Il n'est pas nécessaire de parler de la querelle de Jean XXII, Louis de Bavière et l'antipape Nicolas; elle appartient exclusivement à l'histoire politique. Un signe curieux de la manière dont s'accomplissait le progrès intellectuel, c'est que le pontife lui-même n'échappa point

à l'accusation d'hérésie. Bien qu'il eût déjà beaucoup à faire avec ses intérêts temporels, Jean n'hésita pas à soulever la grande question de « la vision béatifique. » Son opinion était que les morts, et même les saints, ne jouissent de la vision béatifique de Dieu qu'après le jugement dernier. Le pape fit étudier la question par les théologiens les plus capables, et prit lui-même une part active à la dispute. L'université de Paris s'en mêla. Le roi de France déclara que des doctrines hérétiques de ce genre ne souilleraient point son royaume. Le nouveau dogme avait une portée pratique considérable, au moins en ce qui touchait les intérêts de l'Église : « Si les saints, en effet, ne se tiennent point en présence de Dieu, à quoi sert leur intercession? A quoi servent les prières qu'on leur adresse. » Le pontife avait donc commis une folie, mais il avait l'âge pour excuse; il avait alors près de quatre-vingt-dix ans. Il s'était du reste très peu préoccupé de mettre son existence en accord avec les principes des ordres religieux mineurs, qui regardaient la pauvreté comme essentielle au salut; à sa mort, qui arriva en 1334, il laissa dix-huit millions de florins d'or en espèces, et sept millions en vaisselle et en bijoux.

Son successeur, Benoît XII, trancha la question de la vision béatifique. Il décida que « ce sont seulement les saints qui ne passent point par le purgatoire, qui contemplent immédiatement la Divinité. » Le pontificat de Benoît, qui fut bienfaisant à de nombreux égards, justifie difficilement cette phrase par laquelle il salua les cardinaux après son élection : « Vous avez choisi un âne. » Sa vie ne fut point irréprochable. La tradition fait re-

Digitized by Google

monter à lui l'origine du proverbe : « Ivre comme un pape. »

Sous le pontificat du pape suivant Clément VI, 1342, la cour d'Avignon devint la cour la plus voluptueuse de l'Europe. Elle était le rendez-vous d'une foule de chevaliers et de dames, de peintres et d'autres artistes. On n'y voyait qu'équipages et festins. Le pontife lui-même aimait particulièrement la société des femmes, mais il eut la faiblesse de permettre à sa maîtresse, la comtesse de Turenne, de se créer d'énormes revenus par la vente des dignités ecclésiastiques. Pétrarque, qui à cette époque vivait à Avignon, en parle comme d'une vaste maison de débauche. Les Romains n'avaient jamais cessé de faire des efforts pour ramener la cour papale dans leur cité. Avec elle avaient disparu tous leurs profits. La fatale politique qui remplissait de Français le collége des cardinaux, semblait malheureusement leur fermer tout espoir; Clément avait été jusqu'à nommer cardinal un jeune homme de dix-huit ans, un de ses parents. La gloire éphémère de Rienzi vint jeter un éclat passager sur Rome, mais Rienzi n'était qu'un démagogue et un imposteur. Ce fut uniquement la pression de l'opinion publique en Europe, où l'on regardait la résidence des papes à Avignon comme l'abandon de la tombe de saint Pierre, qui décida Urbain V à retourner à Rome. Il fut confirmé dans cette décision par le désir d'échapper au contrôle des rois de France, et aussi aux compagnies franches, qui n'épargnaient Avignon qu'aux prix d'énormes rançons. Il quitta Avignon, 1367, à la grande douleur de ses cardinaux, qui se voyaient arrachés aux plaisirs de la joyeuse cité, et qu'effrayaient

les souvenirs et la populace de Rome. Ce n'était point sans quelque raison, car non seulement à Rome, mais dans toute l'Italie, le respect pour la religion n'existait plus, et les châtiments de l'Église ne rencontraient plus que le ridicule. Le pape Urbain ayant envoyé à Barnabo Visconti, qui fomentait des troubles en Toscane, deux légats porteurs d'une bulle d'excommunication, Barnabo les força à manger en sa présence le parchemin sur lequel était écrit la bulle, avec le sceau en plomb et le cordon de soie qui le retenait, et les quitta en leur disant qu'il espérait que la bulle de leur maître serait aussi légère à leurs estomacs qu'elle l'était au sien. Au bout de peu de temps, deux ans à peine, le pape ne put plus supporter son exil; il retourna à Avignon, et y mourut. Il était réservé à son successeur, Grégoire XI, de mettre définitivement fin à ce que l'on a appelé, parce qu'elle a duré soixante et dix ans, la captivité de Babylone, et de rétablir la papauté dans la cité éternelle, 1376.

Les papes étaient rentrés à Rome, mais les effets de la politique du roi Philippe n'avaient point pour cela cessé de se faire sentir. A la mort de Grégoire XI, le conclave réuni à Rome (le conclave doit s'assembler où le pape est mort) nomma Urbain VI sous la pression de la populace romaine, qui était décidée à retenir le pape dans la cité; puis, se repentant de ce qu'il avait fait, le conclave se retira à Fondi, déclara l'élection nulle et remplaça Urbain par Clément VII. Les cardinaux furent même un instant sur le point de choisir le roi de France pour pape. Ainsi commença le grand schisme. Il ne fut en réalité autre chose qu'une lutte entre la France et l'Italie pour le con-

trôle de la papauté. La France l'avait possédé soixante et dix ans; l'Italie était décidée à le recouvrer; le schisme eut donc à l'origine des causes purement politiques, et si le mal s'aggrava ensuite, ce fut sans doute par la faute d'Urbain, dont la conduite arrogante devint insupportable même à ses partisans. En 1385, soupçonnant ses cardinaux de vouloir s'emparer de sa personne, le déclarer hérétique et le brûler, il en fit mettre plusieurs à la torture en sa présence, pendant qu'il récitait son bréviaire. En sortant de Nocera, où ses ennemis l'avaient assiégé, il fit tuer l'évêque d'Aquilée sur la route. D'autres évêques furent liés dans des sacs et jetés dans la mer à Gênes. On a supposé, et non sans raison, qu'il était insensé.

Si l'entretien de la cour papale avait créé autrefois de grandes difficultés pécuniaires, elles étaient bien plus graves encore maintenant qu'il y avait deux cours papales. Ces difficultés, s'aggravant chaque jour, finirent par conduire à des mesures politiques désastreuses. Il y avait nécessité absolue que Rome et Avignon eussent de l'argent. L'expédient du jubilé n'était qu'une ressource transitoire et tout à fait insuffisante, bien que l'on eût perfectionné l'institution et arrêté qu'il y aurait un jubilé tous les trente-trois ans, en mémoire de l'âge auquel était mort le Sauveur. C'était sur l'Église de France que pesaient les charges de l'entretien de la cour d'Avignon; il n'est donc pas étonnant que le clergé français n'ait point vu sans mécontentement l'établissement pontifical, poussé qu'il était à tout instant par ses besoins à piller les meilleurs de ses bénéfices. Dans ces circonstances, il n'y avait d'autre parti pour les deux papes rivaux et leurs successeurs

Digitized by Google

qu'une réorganisation radicale du système financier de la papauté, c'est à dire un développement plus large de la simonie, du trafic des indulgences et des autres sources de revenus. C'est ainsi que Benoît IX tripla la valeur des annates. Des usuriers ou courtiers furent établis, qui devaient servir d'intermédiaires entre les acheteurs de bénéfices et le trésor pontifical. On vit aux époques de besoins pressants des bénéfices vendus plusieurs fois de suite dans la même semaine. Les derniers postulants obtenaient la préférence en versant un supplément de vingt-cinq florins, et ils étaient à leur tour supplantés par ceux qui consentaient à verser cinquante florins. Les papes finirent même par s'habituer à écrire aux rois et aux prélats pour leur demander des subsides, fait qui prouve combien la papauté avait été affaiblie par les événements de l'époque.

L'Europe chrétienne ne pouvait pas toujours supporter de tels scandales. Les deux papes étaient sans cesse occupés à s'accuser d'usurpation et de toutes sortes de crimes. A la fin, l'opinion publique réussit à se faire écouter au concile de Pise, que les cardinaux prirent sur eux de convoquer. Le concile appela devant lui les deux papes, Benoît XIII et Grégoire XII, déclara que les crimes qui leur étaient imputés étaient vrais, les déposa tous les deux, et nomma à leur place Alexandre V. Il y avait maintenant trois papes. Le concile avait donc rendu la situation pire qu'elle n'était avant, mais il avait encore fait quelque chose de beaucoup plus extraordinaire : il avait fait un pas vers le renversement de l'autocratie des papes. La force des choses l'avait conduit à détruire les fondements mêmes du christianisme en s'arrogeant la supério-

rité sur le vicaire du Christ. Ce fut alors que se manifesta à tous les esprits la nature purement humaine de la papauté. Elle était ruinée. Un principe politique se dégageait visiblement des disputes théologiques des années précédentes : l'esprit démocratique se développait, et la hiérarchie était en rébellion contre son souverain.

Ce grand mouvement qui se produisait ne se borna point au clergé. Dans toutes les directions les laïques y prirent part, et dans la plupart des cas il fut suscité par des questions pécuniaires. L'état des choses était devenu tel, que peu importait ce que pouvait être le caractère personnel du pape : les nécessités de la situation le condamnaient fatalement à remplir le trésor pontifical à l'aide de honteux moyens. Balthazar Cossa, homme capable autant que pervers, qui succéda à Alexandre sous le nom de Jean XXIII, se vit contraint, non seulement de donner une plus grande extension au trafic simoniaque des charges de courtiers ecclésiastiques, mais encore de se créer des revenus par la concession de licences à des maisons de prostitution, à des maisons de jeu, et à des usuriers. En Angleterre, cette mine de richesses de la papauté depuis des siècles, le mécontentement était général : la chambre des communes avait adressé des remontrances à la couronne au sujet de la nomination d'ecclésiastiques à toutes les charges de l'État, et le bon parlement avait dénoncé les immenses sommes d'argent que Rome extorquait au royaume. On avait prouvé que les taxes levées par le pape étaient cinq fois plus considérables que celles que percevait le roi, et que le revenu que le pontife tirait d'Angleterre l'emportait sur celui de n'importe quel

autre prince de la chrétienté. La même tendance se retrouve dans les statuts relatifs à la mainmorte, aux provisions, et aux « præmunire », et aussi dans les clameurs dont les ordres mendiants étaient partout l'objet. A ce mécontentement envers le clergé s'ajoutait un ardent désir de savoir. Des milliers de personnes se pressaient dans les universités, sur le continent aussi bien qu'en Angleterre. Le succès des idées de Wiclef était certain chez une société ainsi préparée. Il avait adopté sur la plupart des points les doctrines de Bérenger. Il enseignait que le pain de l'eucharistie n'est pas le corps réel du Christ, mais seulement son image ; que l'Église romaine n'a aucun droit fondé à la suprématie sur les autres Églises ; que son évêque n'a pas plus d'autorité que tout autre évêque ; qu'il est juste de priver de ses possessions temporelles une Église coupable ; qu'aucun évêque ne devrait avoir de prisons pour punir ceux qui lui font opposition, et que la Bible seule est un guide suffisant pour tout homme chrétien. Sa traduction de la Bible en anglais favorisa prodigieusement la diffusion de ses doctrines, et bientôt elle fut complète. Pendant un certain temps le gouvernement résista. La moitié des Anglais, paraît-il, étaient lollards, et l'autre moitié sectateurs de Wiclef. L'Église, à la fin, obtint du gouvernement qu'il la laissât essayer sa main, et l'acte « de heretico comburendo » fut passé, 1400. William Sautree, un prêtre qui s'était fait disciple de Wiclef, fut le premier martyr anglais. John Badbee, un tailleur, qui niait la transsubstantiation, mourut de la même manière en présence du prince de Galles ; il était accusé d'avoir dit que si la transsubstantiation était vraie, il y avait vingt mille

dieux dans chaque champ de blé de l'Angleterre. Lord Cobham, le chef des lollards, qui avait appelé le pape l'Antechrist et le fils de perdition, fut jeté en prison ; il parvint à s'échapper, entra dans une conspiration politique, et finit par subir la peine de son double crime d'hérésie et de trahison : il fut attaché à une potence élevée sur un bûcher. Ne manquons point de remarquer le rang social de chacun de ces trois premiers martyrs. L'hérésie envahissait alors toutes les classes de la société, depuis la plus humble jusqu'à la plus élevée.

Le concile de Constance fut convoqué, 1415. Il avait un triple but : 1° l'union de l'Église sous un seul pape; 2° la réformation du clergé; 3° la suppression de l'hérésie. Conformément à la politique qu'il s'était dès l'abord fixée, il se proclama concile suprême, demanda l'abdication du pape Jean XXIII, et produisit contre lui toute une liste d'accusations, dont quelques-unes tellement monstrueuses, qu'on a peine à y croire et qu'elles justifient complétement l'épithète de « diable incarné » que s'était méritée Jean. Le mode de suffrage fut changé. On introduisit le système du vote par nations, qui réduisait les Italiens à une seule voix. On pouvait donc appliquer d'avance au concile de Constance cette remarque d'Æneas Sylvius, plus tard Pie II, au sujet du concile de Bâle, qu'il s'était laissé inspirer beaucoup moins par le Saint-Esprit que par les passions humaines. L'influence que les légistes commençaient à exercer dans les affaires sociales, leur esprit de méthode, d'affaires et d'intrigues, se déployèrent d'une manière frappante en cette occasion; leurs habitudes étaient devenues celles du clergé et

même d'une partie du peuple. Mais, quel changement dans la papauté, de l'abdication volontaire de Célestin à à l'abdication forcée de Jean !

C'est à ce concile aussi que se rendit Jean Huss sous la protection d'un sauf-conduit de l'empereur Sigismond. Il fut cependant arrêté dès son arrivée, et emprisonné; cette trahison, disait-on, trouvait son excuse dans la nécessité d'accorder quelque chose au parti réformateur. Le 5 juin 1415, Huss fut amené couvert de chaînes devant le concile. Le concile commença par déclarer que la foi donnée à un hérétique pouvait être légitimement violée. Ses concitoyens, les seigneurs bohémiens présents, protestèrent contre une telle perfidie, et demandèrent à grands cris sa mise en liberté. On procéda à la lecture des chefs d'accusation, tirés des ouvrages de Huss. Il se déclara prêt à défendre ses opinions. Le tumulte devint tel que le concile dut s'ajourner. Deux jours après, le jugement fut repris. Le même jour eut lieu une éclipse de soleil, qui, paraît-il, fut totale à Prague. Aucun de ces ecclésiastiques avides de sang ne comprit le solennel avertissement qui leur était envoyé, lorsque le soleil brilla encore une fois avec son éclat ordinaire aussitôt après le moment de plus grande obscurité. L'empereur était présent avec tous les pères. La première accusation avait rapport à la transsubstantiation. L'empereur lui-même prit part à la discussion, et observa entre autres choses qu'à son avis le prisonnier méritait la mort. Après un long examen des erreurs de Huss, une formule de rétractation fut préparée pour lui. Il la repoussa et termina ainsi sa noble et ferme réponse : « J'en appelle à Jésus-

Christ, le juge tout-puissant et tout juste. C'est à lui que je confie ma cause, lui qui jugera chaque homme, non à l'aide de faux témoins ou de conciles égarés, mais suivant la vérité et les mérites de chacun. » Le 1er juillet, le concile se réunit en séance solennelle. Trente articles contre Huss furent lus. Il était accusé, entre autres choses, de croire que le pain n'est pas changé après la consécration. Le prisonnier, dans sa détresse, regarda fixement le traître Sigismond et lui cria : « C'est cependant sous la protection du sauf-conduit de l'empereur que je suis venu ici. » Le monarque coupable ne put s'empêcher de rougir. Huss dut alors s'agenouiller et entendre sa sentence. Ses écrits et son corps étaient condamnés au feu.

Il fut ensuite dégradé et dépouillé de ses insignes. Quelques évêques l'insultèrent; les autres, plus miséricordieux, le supplièrent d'abjurer. Ils lui coupèrent les cheveux en forme de croix, et lui mirent sur la tête une haute couronne de papier, sur laquelle étaient peints des diables : « Nous vouons ton âme aux diables de l'enfer. » « Je recommande mon âme, répondit Huss, au tout miséricordieux Seigneur Jésus-Christ. » Il fut alors emmené. On le fit passer devant le palais épiscopal, où l'on brûlait ses livres. Comme on l'attachait à son bûcher avec une chaîne, la couronne de papier de Huss tomba à terre; les soldats la replacèrent en disant : « qu'ils soient brûlés ensemble, lui et ses diables. » Lorsque les flammes l'enveloppèrent, il chanta des psaumes et pria le Rédempteur.

Ainsi agit le concile de Constance, sans que de son sein une voix s'élevât contre le meurtre d'un homme sincère.

Il craignait la propagation de l'hérésie, mais il ne craignit point, et peut-être ne songea point à ce tribunal supérieur, à l'inexorable sentence duquel doivent se soumettre conciles, papes et empereurs, le tribunal de la postérité. Il se prétendait inspiré par le Saint-Esprit, et n'hésita point à tirer avantage d'une honteuse perfidie. C'était un conclave d'assassins. Il étouffa la voix d'un homme sincère, protestant solennellement contre une doctrine que répudie maintenant toute l'Europe. Il voulut opérer une révolution, mais il l'inaugura dans le sang, le sang de Jean Huss, et celui de Jérôme de Prague. Ces deux martyrs n'étaient point des hommes ordinaires. Poggio Bracciolini, un témoin oculaire, dit dans une lettre à Léonard Arétin, en parlant de l'éloquence de Jérôme : « Quand je considère combien ses paroles étaient choisies, ce qu'étaient son élocution, son argumentation, sa physionomie, sa voix, son action, il faut que j'affirme, malgré l'admiration que nous devons aux anciens, que dans une cause semblable personne n'aurait approché autant des grands modèles de leur éloquence. »

Jean XXIII fut contraint d'abdiquer. Grégoire XII mourut. Peu de temps après, Benoît XIII le suivit. Le concile avait élu Martin V, et trouva en lui un maître qui bientôt sut le réduire au silence. Le concile de Constance avait déposé un pape et nommé un autre pape; il avait cimenté avec du sang les croyances dominantes ; il avait consacré cette détestable doctrine, qu'une différence dans les opinions religieuses justifie la violation de la foi jurée; il avait essayé de perpétuer son pouvoir en arrêtant que les conciles devaient s'assembler tous les cinq ans, mais il

n'avait point rempli son grand objet, la réforme ecclésiastique.

Dans une salle qui tient à la cathédrale de Bâle, au toit de tuiles vertes et bariolées, le touriste moderne lit cette inscription : « Salle où se réunit le fameux concile de Bâle. Dans cette salle le pape Eugène IV fut détrôné et remplacé par Félix V, duc de Savoie et cardinal de Ripaille. Le concile commença en 1431 et finit en 1443. » Cette salle, avec ses petites dalles rouges en terre cuite et son plafond de chêne, fut témoin de très grands événements.

L'influence démocratique qui avait envahi toute l'Église ne montrait aucun symptôme d'affaiblissement. Les compatriotes de Huss avaient vengé sa mort par le feu et le sang. Eugène IV, devenu pontife, craignait par dessus tout que des négociations ne fussent entamées avec les chefs hussites. Un tel traité, affirmait-il, serait un blasphème contre Dieu et une insulte au pape. Il voulait donc la prorogation du concile, et il ne négligea aucun moyen pour arriver à ses fins. Le but ostensible du concile était la réformation du clergé, mais son but réel était la conversion de l'autocratie papale en une monarchie constitutionnelle. Il cita le pape devant lui, et, celui-ci n'ayant point comparu, le déclara contumace, lui et dix-sept cardinaux. Eugène avait dénoncé le concile comme la synagogue de Satan ; le concile, de son côté, s'arrogeait les fonctions de sénat de la chrétienté. Il avait préparé un pli scellé, que l'on devait ouvrir à la mort du pape, et qui réglait l'élection de son successeur. C'était son intention bien arrêtée de ne plus laisser l'élection des papes à un

conclave de cardinaux italiens, mais de la confier aux représentants de la chrétienté entière. A l'expiration du délai fixé, le concile suspendit le pape et le remplaça par Amédée de Savoie, qui prit le nom de Félix V. Amédée était riche, et il fallait que le nouveau pontife le fût, car le concile n'était pas en mesure de l'aider considérablement sous ce rapport. Peut-être aussi que pour beaucoup d'esprits ce n'était point une circonstance insignifiante qu'Amédée avait été marié et avait des enfants. En somme, à travers le dédale des intrigues du temps nous discernons les résultats suivants : la hiérarchie allemande était fermement résolue à enlever aux Italiens l'élection des papes pour la donner à l'Europe; elle demandait que le pouvoir du pape fût restreint ; qu'il cessât d'être le vicaire infaillible de Dieu sur la terre, pour devenir le premier ministre exécutif responsable de la chrétienté, et enfin que le mariage fût permis au clergé. Ce sont là des idées essentiellement teutoniques.

Nous avons poussé l'étude de ces événements aussi loin qu'il est nécessaire pour le but que nous nous proposons. Nous n'entrerons donc point dans les détails du nouveau schisme, dont l'histoire est sans intérêt pour celle de l'Europe. Æneas Sylvius, l'homme le plus capable de l'époque, nous peint en trois mots la vraie situation des choses : « La foi est morte. » Nicolas V succéda à Eugène IV. Le concile fut dissous. Félix V abdiqua. La moralité publique était devenue meilleure : l'antipape ne fut ni aveuglé, ni mis à mort : le schisme était fini.

Ainsi, nous avons vu que les immoralités et les hérésies des papes avaient amené l'intervention du roi de

Digitized by Google

France, qui non seulement ébranla le système papal jusqu'à sa base, mais encore anéantit son prestige en lui infligeant les plus sanglants affronts. Pendant soixante et dix ans Rome fut privée de ses priviléges, et les rivalités de la France et de l'Italie produisirent le grand schisme ; rien ne pouvait être plus préjudiciable à la puissance des papes. Nous avons vu que sous les auspices des difficultés pécuniaires de la papauté, l'intelligence naissante de l'Europe parvint à faire sentir son influence et même à déposer un pape. Il était vain de chercher à nier l'authenticité d'un tel concile : le fait accompli était là. Il semblait à ce moment que le système italien n'eût d'autre avenir qu'une ruine complète; mais, fait étrange, un secours, qui prolongea quelque temps son existence, lui vint d'une région d'où aucun homme ne l'eût attendu. Les Turcs furent les sauveurs de la papauté.

Ici se termine vraiment l'histoire de ce système italien, qui pendant des siècles avait pesé sur l'Europe comme un cauchemar. Les grands hommes de l'époque : les hommes d'État, les philosophes, les marchands, les légistes, les gouvernants, tous ceux, en un mot, dont les opinions finissent par s'imposer aux classes ignorantes, avaient chassé leur cauchemar et ouverts les yeux. Le clergé lui-même commençait à discerner l'état vrai des choses. Ce n'était plus avec la vigueur qu'elle avait déployée autrefois que l'Église devait encore une fois essayer de tyranniser la pensée humaine et de contrôler les affaires de l'Europe. Elle put encore s'agiter énergiquement, mais ses mouvements n'étaient plus que les convulsions de l'agonie. Le temps était venu où le pontife devait résigner l'au-

tocratie qu'il avait possédée pendant des siècles, et ne plus être qu'un petit potentat, toléré dans cette situation subordonnée par les autres souverains, uniquement à cause du reste d'influence qu'il pouvait encore exercer sur la multitude ignorante et sur les esprits faibles.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IX

L'AGE D'EXAMEN DE L'EUROPE

Le développement progressif des opinions est clos par l'institution des conciles et la concentration du pouvoir entre les mains d'un pontife.

Origine, variations premières, luttes et établissement définitif du christianisme.

Naissance du christianisme. — Distinction entre le christianisme et l'organisation ecclésiastique. — L'apparition du christianisme est une conséquence de la situation déplorable de l'empire. — Sa lutte contre le paganisme. — Caractère de son organisation première. — Variations du mode de penser et naissance des sectes : leur différence essentielle dans l'orient et dans l'occident. — Les trois formes primitives du christianisme : la forme judaïque; sa fin. — La forme gnostique ; sa fin. — La forme africaine; elle subsiste. — Le christianisme commence en Syrie. — Il est l'antagoniste de l'impérialisme; leurs luttes. — Etat des choses sous Dioclétien. — Politique de Constantin. — Il s'allie avec le parti chrétien, et par lui arrive au pouvoir suprême. — Ses rapports personnels avec le parti chrétien. — Controverse des trinitaires. — Histoire d'Arius. — Concile de Nicée. — Progrès de l'évêque de Rome

vers la suprématie. — L'église romaine ; sa position secondaire primitive. — Causes des progrès de sa richesse, de son influence, et de sa corruption. — Phases de son développement ; les disputes pélagienne, nestorienne et eutychéenne. — Rivalité des évêques de Constantinople, d'Alexandrie et de Rome. — Nécessité d'un pontife en occident et de conciles ecclésiastiques en orient. — Nature de ces conciles et du pouvoir pontifical. — Cette période est close par la prise et le sac de Rome par Alaric. — Apologie de cet événement par saint Augustin. — Critique de ses écrits. — Caractère du progrès intellectuel pendant cette période. — Destinées des trois grands évêques 5

CHAPITRE X

L'AGE DE FOI DE L'EUROPE

—

L'âge de foi en orient.

Consolidation du système byzantin, ou union de l'Église et de l'Etat. — Paganisation de la religion et persécution de la philosophie. — La science des pères de l'Église. — Les doctrines patristiques. — Disparition des derniers vestiges de la science grecque. — Les bibliothèques et le Sérapion d'Alexandrie. — Destruction du Sérapion par Théodose. — Mort d'Hypatia. — Extinction de la science en orient par Cyrille, ses associés, et ses successeurs. 65

CHAPITRE XI

FIN PRÉMATURÉE DE L'AGE DE FOI EN ORIENT

—

Les trois attaques des Vandales, des Perses, et des Arabes.

L'attaque des Vandales amène la perte de l'Afrique. — Après de grandes calamités, cette province est reconquise par Justi-

Digitized by Google

nien. — L'attaque des Perses amène la perte de la Syrie et la chute de Jérusalem. — La vraie croix est emportée comme trophée par les vainqueurs. — Impression morale que firent ces événements. — L'attaque des Arabes. — Naissance, mission, et doctrines de Mahomet. — Diffusion rapide de ses doctrines en Asie et en Afrique. — Chute de Jérusalem. — Importantes conquêtes du mahométisme sur le christianisme. — Les Arabes deviennent une nation éclairée. — Examen du Coran. — Réflexions sur la perte de l'Afrique et de l'Asie pour le christianisme 91

CHAPITRE XII

L'AGE DE FOI EN OCCIDENT

L'âge de foi en occident est marqué par le paganisme. — Les succès militaires des Arabes isolent et rendent indépendant l'évêque de Rome. — Grégoire le Grand organise les idées de son temps, matérialise la religion, lui fait contracter alliance avec l'art, rejette la science, et crée le christianisme italien. — La papauté en assure la diffusion en s'alliant à la France. — Histoire politique de l'accord et de la conspiration des rois francs et du pape. — Consolidation de la nouvelle dynastie en France, et diffusion des idées romaines. — Conversion de l'Europe. — Biographies des papes, servant à apprécier la valeur vraie du catholicisme. 125

CHAPITRE XIII

DIGRESSION SUR LE PASSAGE DES ARABES A LEUR AGE DE RAISON

—

Influence de la médecine par l'intermédiaire des nestoriens et des juifs.

Les nestoriens et les juifs président au développement intellectuel des Arabes ; il commence par la science médicale. — La théologie est la base de cette alliance des Arabes avec les nestoriens et les juifs. — Antagonisme du système byzantin et de la médecine scientifique. — Suppression des asclépions.

Digitized by Google

— Ils sont remplacés par le système des cures par miracles. — Résultats qu'engendrent la superstition et l'ignorance. — Relations des Arabes avec les nestoriens et les juifs : 1° Les nestoriens, leur persécution, et la diffusion de leurs idées. — Ils sont les héritiers de l'ancienne médecine grecque. — Digression sur la médecine grecque. — Les asclépions. — Hippocrate sépare la médecine de la religion. — L'école de Cnide. — Elle est fermée par Constantin. — Digression sur la médecine égyptienne. — Elle a pour bases l'anatomie et la physiologie. — Dissections et vivisections. — Les grands médecins alexandrins. — 2° Les médecins juifs. — Ils se dégagent de la superstition. — Ils fondent des colléges, et font avancer la science et les lettres. — Tendance de l'époque à la magie, à la nécromancie, à la science noire. — La pierre philosophale, l'élixir de vie, etc. — Les Arabes font naître la chimie scientifique. — Ils découvrent les acides, le phosphore, etc. — Leurs idées géologiques. — Ils appliquent la chimie à la médecine. — Imminence du conflit entre le système matériel des Arabes et le système surnaturel européen 173

CHAPITRE XIV

L'AGE DE FOI EN OCCIDENT (suite)

—

L'adoration des images et les moines

Origine du culte des images. — Découverte de l'inefficacité des images en Asie et en Afrique pendant les guerres des Arabes. — Naissance de l'iconoclasme. — Les empereurs interdisent l'adoration des images. — Les moines, aidés par les femmes de la cour, les défendent. — Victoire finale des moines. — En occident, le culte des images est soutenu par les papes. — Querelle entre l'empereur et le pape. — Le pape, appuyé par les moines, se révolte et s'allie avec les Francs. — Les moines. — Histoire de la naissance et du développement de l'institution monastique. — Ermites et cénobites. — De l'Égypte, le monachisme se répand en Europe. — Miracles et

légendes des moines. — Humanisation des établissements monastiques. — Ils matérialisent la religion et imposent leurs idées à l'Europe 215

CHAPITRE XV

L'AGE DE FOI EN OCCIDENT (suite)

—

Les trois attaques ; l'attaque du Nord, ou morale ; de l'Occident, ou intellectuelle ; de l'Orient, ou militaire.

L'attaque du Nord, ou morale, sur le système italien, et son échec momentané.

Limites géographiques du christianisme italien. — Les attaques dirigées contre lui. — L'attaque du Nord, ou attaque morale. — L'empereur d'Allemagne insiste sur une réforme dans la papauté. — Gerbert, le représentant de ces idées, est fait pape. — Gerbert et le pape sont empoisonnés par les italiens. — Commencement de la révolte intellectuelle contre le système italien. — Elle a sa source dans la doctrine arabe de la suprématie de la raison sur l'autorité. — Question de la transsubstantiation. — Naissance et développement de la scolastique. — Révolte parmi les moines. — Grégoire VII accepte spontanément et accomplit une réforme dans l'Église. — Il triomphe de l'empereur d'Allemagne. — Il est sur le point d'établir une théocratie européenne. — Par les croisades les papes s'emparent des ressources militaires et pécuniaires de l'Europe 251

CHAPITRE XVI

L'AGE DE FOI EN OCCIDENT (suite)

—

L'attaque de l'Occident, ou intellectuelle, sur le système italien

L'état intellectuel de la chrétienté opposé à celui des Arabes d'Espagne. — Diffusion de l'influence intellectuelle arabe en

Digitized by Google

France et en Sicile. — La science et la philosophie arabes : Alhazen et Al-Gazali. — Innocent III se prépare à combattre ces influences. — Résultats de la prise de Constantinople par les catholiques. — La diffusion de la littérature légère arabe engendre l'hérésie. — Anéantissement de l'hérésie dans le midi de la France par la force armée, l'inquisition, les ordres mendiants, la confession auriculaire, et la casuistique. — Les idées naissantes sont personnifiées dans Frédéric II en Sicile. — Sa lutte avec le pape, et sa défaite. — La révolte se propage chez les ordres mendiants. 287

CHAPITRE XVII

L'AGE DE FOI EN OCCIDENT (suite)

—

Les attaques intellectuelle et morale combinées ensemble renversent le système italien.

Progrès de l'irréligion chez les ordres mendiants. — Publication d'ouvrages hérétiques. — L'évangile éternel et le commentaire sur l'apocalypse. — Conflit entre Philippe le Bel et Boniface VIII. — Outrages envers le pape; sa mort. — Le roi de France transporte le siége de la papauté de Rome à Avignon. — Jugement posthume du pape. — Causes et conséquences de l'athéisme du pape. — Les templiers deviennent infidèles. — Leur jugement et leur condamnation. — Immoralités de la cour papale d'Avignon. — Elle revient à Rome. — Causes du grand schisme. — Désorganisation du système italien. — Décomposition de la papauté. — Trois papes. — Le concile de Constance essaie de convertir l'autocratie papale en une monarchie constitutionnelle. — Il fait mettre à mort Jean Huss et Jérôme de Prague. — Pontificat de Nicolas V. — Fin de l'influence intellectuelle du système italien 357

005686463

Digitized by Google

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

COLLECTION DES GRANDS HISTORIENS CONTEMPORAINS ÉTRANGERS

G. Bancroft. *Histoire des États-Unis d'Amérique*. Traduction de M. I. Gatti de Gamond. 9 vol. in-8°. . . . . 45 fr.
W. H. Prescott. *Histoire du règne de Philippe II*. Trad. de G. Renson et P. Ithier. 5 vol. in 8° . . . . . 25 fr.
— *Histoire de Ferdinand et d'Isabelle*. Traduction de G. Renson. 4 vol. in-8°. . . . . 20 fr.
— *Histoire de la conquête du Pérou*. Traduction de H. Poret. 3 vol. in-8°. . . . . 15 fr.
— *Histoire de la conquête du Mexique*. Traduction de A. Pichot. 3 vol. in-8° avec gravures. . . . . 18 fr.
— *Essais et Mélanges historiques et littéraires*. 2 vol. in-8°. . 10 fr.
W. Irvino. *Histoire et Légende de la conquête de Grenade*. Trad. de Xavier Eyma. 2 vol. in 8° . . . . . 10 fr.
— *Vie et Voyages de Christophe Colomb*. Traduction de G. Renson. 3 vol. in-8°. . . . . 15 fr.
Th. Mommsen. *Histoire romaine*. Trad. de de Guerle. 7 vol. in-8°. . . . . 35 fr.
Peel (sir Robert). *Mémoires*. Trad. de E. de Laveley. 2 vol. in-8°. . . . . 10 fr.
J. G. Herder. *Philosophie de l'histoire de l'humanité*. Trad. de E. Tandel. 3 vol. in-8°. . . . . 15 fr.
H. I. Buckle. *Histoire de la civilisation en Angleterre*. Traduction de Baillot. 5 vol. in-8°. . . . . 25 fr.
M. Dunker. *Histoire de l'antiquité*. 8 vol. in-8° . . . . . 40 fr.
G. G. Gervinus. *Histoire du XIXe siècle*, depuis les traités de Vienne. Trad. de J. J. Minsen. 20 vol. in-8° . . . . . 100 fr.
G. Grote. *Histoire de la Grèce*, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin de la génération contemporaine d'Alexandre le Grand. Traduction de A. L. de Sadous. 19 vol. in-8° avec cartes et plans . . . . . 95 fr.
R. Gneist. *La Constitution communale de l'Angleterre*, son histoire, son état actuel ou le *self-government*. Trad. de Hippert. 6 vol. in-8°. . . . . 30 fr.
J. H. Kirk. *Histoire de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne*. Traduction de Ch. Flor O'Squarr. 3 vol. in-8. . . . . 15 fr.
C. Merivale. *Histoire des Romains sous l'empire*. Traduction de Hennebert. 9 vol. in-8° . . . . . 45 fr.
J. W. Draper. *Histoire du développement intellectuel de l'Europe*. Traduction de L. Aubert. 3 vol. in-8°. . . . . 15 fr.

Bruxelles. — Typ. A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, rue Royale, 3, impasse du Parc.

Digitized by Google

Digitized by Google

GIUSEPPE GIANNINI
LEGATORE DI LIBRI
Piazza Pitti N: 21
FIRENZE

Digitized by Google